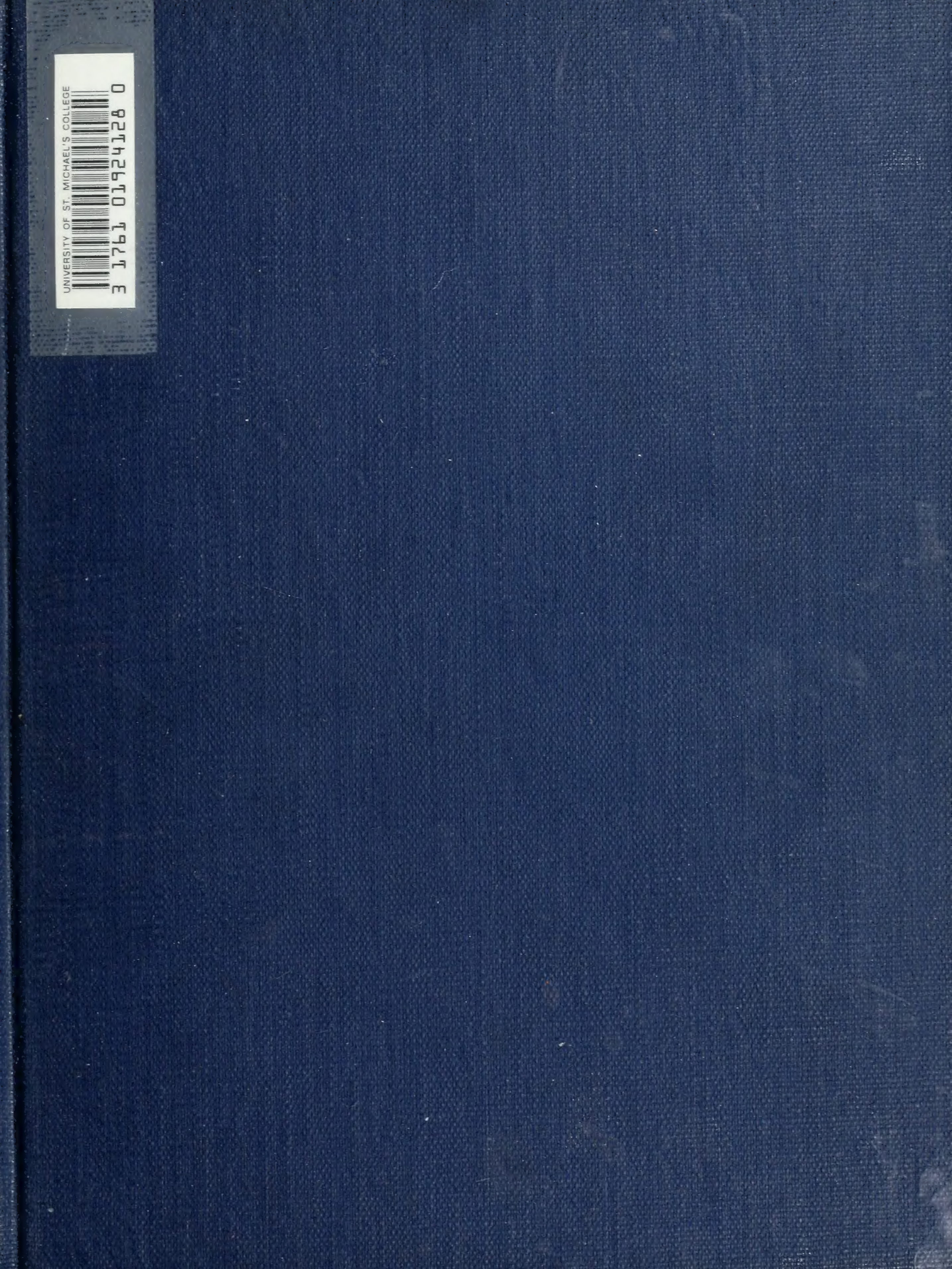

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01924128 0


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS RABELAIS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

28 exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 28 ;

55 exemplaires sur papier de Hollande de Van Gelder, numérotés de 29 à 83 ;

et 3300 exemplaires sur papier vergé, numérotés de 84 à 3383 ;

EXEMPLAIRE N° 2798

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS.

ŒUVRES

DE

FRANÇOIS RABELAIS

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR

ABEL LEFRANC

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX
JEAN PLATTARD ET LAZARE SAINÉAN

TOME TROISIÈME

PANTAGRUEL

PROLOGUE — CHAPITRES I-XI

AVEC UNE INTRODUCTION



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE ÉDOUARD CHAMPION

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES RABELAISIENNES

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1922



AVANT-PROPOS

Nous publions aujourd'hui les tomes III et IV de l'édition que nous avons entreprise sous les auspices de la Société des études rabelaisiennes. On y trouvera en entier le *Pantagruel* ou second livre du roman de Rabelais. La préparation de ces deux nouveaux volumes s'est accomplie exactement dans les mêmes conditions que celle des deux premiers, consacrés au *Gargantua*. C'est grâce au don généreux de Mme la marquise Arconati Visconti, dont les initiatives éclairées à l'égard des études savantes ne se comptent plus, que la rédaction du travail a pu être poursuivie. Nous tenons à lui exprimer le nouvel hommage de la profonde gratitude des rabelaisants.

Celui qui écrit ces lignes a continué d'assurer l'entière direction de cette entreprise collective. En dehors de la partie de l'Introduction qu'il a signée, il a revu avec tout le soin qui lui incombait le texte et les variantes ainsi que le commentaire rédigé par ses collaborateurs. Cette révision l'a amené à faire toutes les modifications qui lui paraissaient susceptibles d'assurer l'unité et l'exactitude de l'œuvre. L'un des collaborateurs, M. Jean Plattard, a continué de l'assister dans le travail d'organisation, en qualité de secrétaire de l'édition, avec le même dévouement dont il avait fait preuve précédemment.

M. Jacques Boulenger, archiviste paléographe, a été chargé de la rédaction du texte et des variantes. Il a été aidé, dans ce difficile labeur, par M. Léon Gauthier, archiviste aux Archives nationales.

En ce qui touche le commentaire, chacun de mes quatre collaborateurs a assumé la préparation et la rédaction des notes dans une ou plusieurs spécialités d'études, suivant la répartition que voici :

M. Henri Clouzot, conservateur du Musée Galliera : topographie et allusions locales, folk-lore, archéologie et faits historiques; M. Paul Dorveaux, bibliothécaire de la Faculté de Pharmacie : médecine, pharmacopée et sciences naturelles; M. Jean Plattard, professeur à l'Université de Poitiers : écrivains et textes de l'antiquité classique et humanisme de la Renaissance ; M. Lazare Sainéan, auteur de savantes études sur la langue de Rabelais : philologie et lexicographie rabelaisiennes, langue du XVIe siècle. Dans la plupart des notes du commentaire, les initiales des collaborateurs permettent de spécifier l'appoint de chacun d'eux.

Les deux volumes que nous offrons au public paraissent avec un retard de quelques années causé par les événements de la guerre. Deux de mes collaborateurs ont été mobilisés, en effet, pendant toute la durée des hostilités. En raison de cette longue période d'attente et des conditions moins favorables qui résultaient forcément de la grande crise pour une entreprise collective à la fois aussi vaste et aussi minutieuse que la nôtre, nous croyons pouvoir faire appel à toute la bienveillance de nos lecteurs. Personne n'ignore, d'autre part, que les difficultés de l'impression se sont grandement accrues depuis 1914. Ajoutons que le concours de notre éditeur, M. Edouard Champion, qui s'est chargé de tous les frais de la confection matérielle du livre, comme aussi celui de nos imprimeurs, MM. Protat, de Mâcon, ne nous ont pas fait défaut.

Nous tenons à remercier vivement, à cette place, les nombreux collaborateurs de la *Revue des Etudes rabelaisiennes*, devenue, depuis 1913, la *Revue du seizième siècle*, dont nous avons eu à uti-

liser les travaux au cours de nos volumes. Rappelons encore que, sans le beau labeur accompli durant les vingt dernières années par la Société des Études rabelaisiennes, l'édition dont nous présentons aujourd'hui une nouvelle et notable partie, n'eût sans doute pas été réalisable.

Abel LEFRANC.

16 mai 1922.

INTRODUCTION

ÉTUDE SUR « PANTAGRUEL »

PAR ABEL LEFRANC

CHAPITRE I

LA GENÈSE DE « PANTAGRUEL »

Rabelais en 1532. Ses amitiés. Ses voyages. Ses modèles. Les figures du second livre. La légende pantagruéline.

Le second livre de l'immortel roman de François Rabelais : *Pantagruel. Les horribles et espoventables faictz et prouesses du tresrenommé Pantagruel, Roy des Dipsodes, filz du grand geant Gargantua, composez nouvellement par maistre Alcofrybas Nasier*, fut, on le sait, la première publication littéraire de l'écrivain. Il est avéré, en effet, d'après toutes les recherches récentes, que ce livre parut dès 1532, c'est-à-dire environ deux ans avant *Gargantua*, qui, par les exigences mêmes de son sujet, devint ensuite le premier livre du roman. Des investigations que nous avons poursuivies et dont on peut lire l'exposé dans l'introduction de notre tome Ier [1], il résulte que *Pantagruel*, terminé par l'auteur vers septembre-octobre 1532, dut voir le jour pour la première fois, à Lyon, lors de la foire d'automne de la même année, qui commença le 3 novembre. Il fut édité, comme le porte le titre de la plus ancienne édition connue, en la maison de Claude Nourry, dit le Prince, près de Notre-Dame-de-Confort. La *Pantagrueline Prognostication* parut, selon toutes les vraisemblances, deux mois plus tard, c'est-à-dire dans les premiers jours de 1533, à la foire suivante.

Au moment où Rabelais « créait les lettres françaises », selon la mémorable expression de Chateaubriand, en lançant son *Pantagruel* à travers le monde, il

1. P. I à XV. Nous renvoyons, d'une manière générale, à cette introduction, pour tous les points qu'il ne pouvait être question de traiter à nouveau dans celle-ci.

avait publié, peu auparavant, deux ouvrages d'érudition médicale, qui durent figurer aux étalages de la foire du 4 août, à côté des *Grandes et inestimables Cronicques du grant... geant Gargantua*, publiées à la même époque : le second recueil des lettres de Manardi de Florence, dont la dédicace est du 3 juin 1532, et un recueil d'ouvrages d'Hippocrate et de Galien, dont la dédicace est du 13 juillet suivant. L'épître qui précède le texte de Manardi est adressée à André Tiraqueau. Ecrite en un latin alerte et vivant, elle offre déjà l'empreinte de la manière et même du style rabelaisiens. Les images, comparaisons, proverbes et plaisanteries qui l'émaillent annoncent pleinement l'auteur de *Pantagruel*. Une plaquette contenant le testament de Cuspidius et le contrat de vente de Culita les suivit à peu d'intervalle. Comme son épître dédicatoire est datée du 4 septembre 1532, on est fondé à croire qu'elle fut mise en vente à la foire de novembre, en même temps que *Pantagruel*.

L'écrivain entrait donc dans sa nouvelle carrière, armé de toutes les ressources de la science et de l'érudition contemporaines. Muni d'une connaissance approfondie des deux langues classiques et devenu familier avec la plupart des auteurs de l'antiquité, il avait déjà conquis, par ailleurs, comme praticien, une réputation incontestée, puisqu'il fut choisi le 1er novembre 1532, à l'heure même ou paraissait *Pantagruel*, en qualité de médecin de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Au reste, ses succès antérieurs, comme étudiant en médecine à l'Université de Montpellier, s'étaient affirmés à la fois si rapides et si marqués qu'on l'avait jugé digne de faire son cours de stage, après six mois à peine de présence à la Faculté, et d'expliquer les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Ars parva* de Galien en des leçons qu'un nombreux auditoire vint écouter (17 avril au 24 juin 1531). Dès ce moment, il se révèle comme un adversaire résolu des gloses surannées et des commentaires inutiles ; il préconise le retour aux textes et à l'observation. Sur le terrain médical, comme plus tard en d'autres disciplines, son esprit critique s'affirme, en attendant que la satire lui donne une arme puissante de propagande et qu'il puisse porter dans le domaine des choses religieuses, sociales et juridiques, le même esprit d'indépendance et le même souci de réalité claire et vivante.

En outre, la longue période de « moniage » par laquelle il était passé, ne l'avait-elle pas mis à même d'acquérir une expérience intime de la vie religieuse, tout en lui procurant la culture ecclésiastique qui, unie à sa formation profane, devait lui conférer une enviable universalité ? Avec cela, les années passées à Fontenay-le-Comte, au milieu du cénacle savant auquel présidait un magistrat éminent, André Tiraqueau, étaient venues fort à propos l'initier à la science juridique, — déjà entrevue peut-être au foyer familial, auprès d'un

père juriste, — et dont ses livres apportent un témoignage si évident. Combien les conversations tenues, à la manière des platoniciens, sous le bosquet de lauriers du petit jardin de Fontenay-le-Comte, ou sous les ombrages de Ligugé, sur les bords riants du Clain, ou « au cler matin », dans les prairies de l'abbaye de Fontaine-le-Comte, autour du noble Ardillon, abbé du lieu, durent enrichir l'esprit « infatigable et strident » de notre Tourangeau ! Autant que l'étude silencieuse, ces entretiens qui convenaient si bien à sa nature primesautière, gaie et pleine d'humour, contribuèrent sans nul doute à la formation du jeune humaniste, avide de toute science. Il s'en souviendra plus tard dans son programme d'éducation. Aucune discipline, aucune expérience ne lui manquèrent.

Grâce à la vie quelque peu errante qui fut la sienne depuis 1524, n'eut-il pas encore la chance de parcourir la plus grande partie de la France ? Après la Touraine, après l'Anjou, après le Haut et le Bas-Poitou, l'Aunis, la Saintonge, le Limousin, la Guyenne, le Languedoc, avec Toulouse et Montpellier, Avignon, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, le Berry, l'Orléanais : il avait pérégriné à travers chacune de ces vieilles provinces, curieux des choses du cru, s'initiant aux mœurs, aux traditions, aux particularités des dialectes locaux. Nous avons démontré naguère, ainsi qu'on le dira plus loin, que ce fécond tour de France impliquait même, de toute évidence, un ou deux séjours dans la capitale. Paris ne fournit pas seulement à Rabelais un cadre commode pour une partie de son futur roman, et, selon les apparences, certains traits du type de Panurge ; il compléta et affina sûrement sa connaissance des hommes, en lui donnant les moyens d'enrichir ses observations psychologiques et d'approcher certains des personnages les plus en vue de son temps. Quand ensuite une fortune bienveillante conduisit le Tourangeau à Lyon, cité lettrée et polie par excellence, ville de travail, de commerce, d'art et de luxe, où la vie n'était guère moins intense qu'à Paris, et qui devint, selon sa propre expression, le siège favori de ses études, il se trouva qu'il avait eu l'heur, au moment où la maturité s'affirmait chez lui, de s'abreuver aux meilleures sources de la vie intellectuelle qui fussent alors en notre pays. Ajoutons encore que, pendant les dix ou douze années qui précédèrent l'apparition de *Pantagruel*, Rabelais, par le charme et la spontanéité de sa nature, sa conversation spirituelle et enjouée, la variété et l'étendue singulières de son érudition, s'était acquis toute une série de précieuses amitiés. Nommer celles-ci reviendrait presque à énumérer les esprits vraiment supérieurs de l'époque. Sans parler du groupe des liaisons poitevines, ni du milieu plus mondain des d'Estissac, ni des poètes et savants nombreux rencontrés à Lyon, il se trouvait déjà en rapport avec plusieurs des maîtres les

plus illustres de l'époque. C'est ainsi qu'il avait échangé une correspondance fort flatteuse pour lui, et qui traduisait aussi l'indépendance de sa pensée, avec le grand Budé, dont il admirait ardemment la science novatrice et l'impeccable autorité, et qui s'étonnait lui-même de la savante précocité du jeune cordelier.

Sa lettre à Erasme (30 nov. 1532), contemporaine de sa première production littéraire, montre assez avec quelle ferveur il s'était pénétré de la doctrine et des ouvrages du vieil écrivain des *Colloques* et de l'*Eloge de la Folie*, ce maître suprême de l'ironie et de la critique, avec lequel il présentait lui-même tant d'affinités certaines [1]. Il est extrêmement probable qu'il dut entrer également en relations avec le noble Lefèvre d'Etaples, que l'on peut reconnaître avec la plus grande vraisemblance dans le théologien Hippothadée du *Tiers Livre* [2]. De même, on se plairait à penser que Rabelais eut l'occasion de rencontrer quelque part, peut-être en Touraine, Jean Le Maire de Belges, qui est sans nul doute le Raminagrobis du même livre [3], et dont il pratiqua si assidûment les *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye* et aussi les œuvres de polémique officielle.

Au point de vue de la langue, Le Maire peut être considéré comme son principal précurseur, son vrai maître, si toutefois une telle expression convient au libre génie du Chinonais. L'auteur des *Contes de Cupido et d'Atropos* fournit sans nul doute des modèles littéraires, surtout en matière de descriptions, à l'auteur de *Gargantua*. Celui-ci lui témoigna, d'ailleurs, sa gratitude, non seulement en l'immortalisant sous les traits du poète Raminagrobis, mais encore en lui donnant la place que l'on sait dans l'épisode de la descente d'Epistémon aux Champs-Elysées. Les merveilleux dons qu'il avait reçus en naissant trouvèrent ainsi un peu partout, et d'une manière continue, des circonstances propices qui, grâce à quelque fée bienfaisante, le mirent à même de produire, à l'heure voulue, le chef-d'œuvre de réalité vivante, de satire profonde et de verve inimitable, qui est resté sans second dans notre littérature. Seule, en 1532, la révélation de l'Italie lui manquait encore.

Quels furent les écrivains antérieurs auxquels il paraît avoir été le plus redevable, en ce qui touche le cadre, le sens et la conduite de son roman ? On doit signaler en première ligne, dans l'antiquité, Lucien, dont l'esprit semble, mal-

1. Cf. L. Delaruelle, *Ce que Rabelais doit à Erasme et à Budé* (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1904, p. 220-262), et L. Thuasne, *Études sur Rabelais*, 1904, in-12, p. 27-157.

2. Voy. notre conférence sur Lefèvre d'Etaples publiée dans *Foi et Vie*, 1912, p. 728.

3. Voy. *R. E. R.*, t. IX, 1911, p. 144 et suiv. Tous les commentateurs se sont trompés en identifiant ce personnage avec G. Crétin, qui n'offre aucun trait commun avec lui.

gré les siècles qui les séparent, si voisin du sien. Il est à propos de constater que les contemporains ne s'y sont pas trompés et que la plupart de ceux qui ont eu l'occasion de caractériser Rabelais se sont accordés à le rapprocher de l'auteur des *Dialogues*, le plus souvent, toutefois, pour manifester, de ce chef, la plus violente réprobation à son égard. On n'ignore pas combien Erasme avait contribué peu auparavant à répandre, par ses traductions latines, le goût et la pratique des ouvrages lucianesques. Nombreuses sont les éditions de ces traductions comme aussi de celles qui sont dues à Thomas Morus, — dont les Utopiens se montraient tant épris de l'enjouement et des grâces de Lucien. Un volume, paru en 1506 chez Josse Bade, un autre publié à Bâle en 1517, chez Jean Froben, contiennent les unes et les autres [1]. On y trouve en particulier le dialogue *Menippus sive Necryomantia*, traduit par Morus, et dont Rabelais s'est visiblement inspiré dans le chapitre XXX de *Pantagruel*, ainsi que l'*Icaromenippus*, évoqué à la fin du même chapitre. Parmi les traductions françaises, il importe de citer en première ligne celle de Geofroy Tory, la plus ancienne de toutes, qui parut à Paris, en 1529 [2]. Ecrite en une langue claire, alerte, riche, vraiment digne de l'auteur ancien qu'elle allait faire connaître au public français, cette œuvre modeste, aujourd'hui fort ignorée, annonce en plus d'un endroit le style même de *Pantagruel*, postérieur de trois ans seulement. Certes Rabelais pouvait lire sans difficulté Lucien dans le texte original, mais nous savons qu'il usa souvent, en ce qui concerne les auteurs grecs, des traductions de son temps. Il dut certainement prendre plaisir à savourer ces *Dialogues* mis en français par un homme de valeur dont il appréciait le talent et les doctrines. N'oublions pas, en effet, que les deux écrivains défendirent successivement la même cause : G. Tory, en premier lieu, et Rabelais,

1. *Querela Pacis undique gentium ejectæ profligatæque, autore Erasmo Roterodamo, cum quibusdam aliis, quorum catalogum proxima reperies pagella. Apud inclytam Germaniæ Basileam.* On y trouve quarante dialogues et opuscules de Lucien, traduits les uns par Erasme et les autres par Morus. La table qui précède ce recueil au v° du titre, annonce l'*Utopie* de Thomas Morus comme devant y être contenue, mais le volume qui a environ 650 pages, se trouva sans doute trop gros, et le célèbre ouvrage, déjà publié en 1516 et 1517, ne put y entrer. Il reparut peu après, avec les gravures d'Holbein, et à part, en 1518, avec une préface d'Erasme, qui avait écrit l'*Eloge de la Folie* chez Morus, en Angleterre. Nous ne pouvons donner ici une liste complète de ces publications. Citons seulement, parmi les plus répandues, l'édition grecque parue à Bâle chez Curion, en 1522, l'édition latine donnée à Lyon, en 1528, celle de Robert Estienne, Paris, 1548, etc.

2. *La Table de l'ancien philosophe Cebes, natif de Thebes et auditeur d'Aristote en laquelle est descripte et paincte la voye de l'homme humain tendant à vertus et parfaicte science, avec Trente dialogues moraulx de Lucian Autheur jadis Grec... Et nagueres translaté de latin en vulgaire françois* par maistre Geofroy Tory de Bourges, 2 tomes en 1 vol. pet. in-8°. Ce petit volume est devenu fort rare.

après lui. Ils s'élevèrent l'un et l'autre, avec une commune conviction, contre ceux qui altéraient la langue française [1]. On sait comment le *Champfleury* de Tory, publié pareillement en 1529, a fourni une série de phrases caractéristiques à l'épisode de l'écolier limousin, au second livre (chap. VI). Le libraire berrichon a sûrement transmis à notre écrivain, non seulement trois exemples textuels de déformation latinisante [2], mais aussi la conception même de cette satire. Or, dans la préface de sa traduction de Lucien, Tory insiste, comme il le fait dans le *Champfleury*, sur ces abus du langage. Citons ces lignes à la fois curieuses et ignorées :

Vous advertissant que au plus près qu'il m'a esté possible, je y ay suyvy le vray texte, sans y adjouxter rien du mien, ne sans y avoir usé ne abusé de palliation ne fard quelconque. Je les vous ay très voluntiers escriptz en langaige coulant, domestique et maternel, sans y vouloir semer ne adjouxter motz exquis, parolles estranges, ne langaige que Carmentis, mère de Evander, fust empeschée de pouvoir entendre ne deschifrer. Je voy d'aucuns que si ne vouloient escripre que six motz, les quatre seront ou inusitez ou forgez ou estandus plus longz que une picque. Comme celluy qui disoit es Complaintes et Epitaphes d'ung Roy de la Bazoche :

Au point prefix que spondile et muscule
Sens vernacule, cartilaige auricule,
D'Isis acule, Diana crepuscule,
Et l'heure accule pour son lustre assoupir.

Pareillement, mille autres propos semblables que je luy laisse. Je ne scay à qui tel langaige plaist, mais il ne me semble gueres bon, ne beau ; il sembleroit quasi, mais toutesfois je doubte que telle forgerie de motz cornuz et exquis fust descendue ou precipitée de la langue latine en la nostre, car il s'en est trouvé, et s'en treuvent encore aujourd'huy maintz qui pensent avoir faict grosse besoigne, s'ilz ont escript en langue latine ung mot estrange et long à oultrance... [3]. Je dis voluntiers cecy en passant, affin qu'on ne se attende point trouver motz inusitez en ce vostre petit livre. Je scay qu'il fut jadis ung homme saige et philosophe qui dist ung jour à son Amy : Loquere verbis presentibus et utere moribus antiquis, c'est-à-dire : Parle en langaige commun et viz selon bonne meurs anciennes. En ce vostre dict petit livre trouverez, se croy je, de la grace, car il est plain de mille bonnes et moult ingenieuses inventions tant de Cebes que de Lucian...

Il n'est pas douteux que Rabelais ait connu ce livre, puisque les quatre vers

1. Notons que la satire dirigée par Rabelais contre la manie des « latiniseurs » ne saurait, en aucun cas, s'appliquer au roman *Les Angoysses douloureuses*, de Dame Hélisenne de Crenne, qui ne parut qu'en 1538.

2. Rabelais a emprunté trois passages au *Champfleury*.

3. La suite de ce morceau, consacrée aux mots interminables, offre un grand intérêt puisqu'elle nous livre l'origine probable du célèbre vocable shakespearien de *Peines d'Amour perdues : honorificabilitudinitatibus*, sur lequel on a tant écrit. Voy. *R. du XVI*e s., t. VII, p. 137. L'avis au lecteur qui suit la préface est également plein de charme et de mouvement.

cités par Tory, à titre d'exemple de jargon pédant, dans sa préface, renferment justement un des mots les plus caractéristiques introduits par notre auteur dans les propos de l'écolier limousin : *vernacule*, dont nous retrouvons ici l'origine évidente, non relevée jusqu'à présent. De plus, la série des mots finissant en *ule*, qui sont si nombreux dans les mêmes propos, dérive apparemment du quatrain visé par Tory. Enfin, la conclusion de l'épitre de ce dernier : « A tous studieux et vrayz amateurs d'honneste passetemps en lecture » a visiblement inspiré les remarques qui occupent les cinq ou six dernières lignes du chapitre VI de *Pantagruel* : « Et nous demonstrant ce que dist le philosophe (Favorinus) et Aule Gelle qu'il nous convient parler selon le langaige usité, etc. ». C'est donc une traduction, et une traduction de Lucien connue par Rabelais, qui, trois ans avant son *Pantagruel*, annonce et prépare certaines de ses idées et même sa manière et son style. Il semble piquant d'enregistrer ce fait.

A côté de Lucien, le représentant du monde antique qui a été le plus souvent mis à contribution par Rabelais, fut sans contredit Plutarque, « le précepteur de la Renaissance », dont il posséda divers exemplaires. Les *Œuvres morales* de ce dernier, — les *Moraulx* — apparaissent à tout lecteur du roman rabelaisien comme ayant constitué le livre de chevet de notre auteur. Le Chinonais a puisé sans compter chez le vieux maître de Chéronée, lui empruntant quantité de thèmes, d'allusions, d'anecdotes, de descriptions. Mais, malgré cela, l'empreinte lucianesque demeure assurément la plus forte, puisqu'il s'agit, avec le philosophe samosatois, d'une influence exercée sur les idées du romancier et même sur le choix de son cadre (navigations des IV[e] et V[e] livres) qui a frappé au plus haut degré ses contemporains. Nombre d'entre eux se sont accordés à proclamer, pour des motifs divers, qu'il avait fait revivre parmi eux la satire et l'ironie redoutables du plus grand rieur de l'antiquité, audacieux contempteur des dieux. Après ces deux maîtres, Pline l'ancien aurait quelque droit d'être cité, mais uniquement comme auteur d'un répertoire inépuisable de faits et d'observations, nullement comme un inspirateur de pensée. Rabelais sans doute l'a pratiqué assidûment, mais il ne lui a dû aucune direction intellectuelle [1].

La même remarque s'applique aux deux gloires de la médecine grecque, Hippocrate et Galien.

Parmi les écrivains du moyen âge, aucun ne saurait être considéré comme ayant exercé une influence appréciable sur le Chinonais. Le temps où domi-

1. On sait que Rabelais, « qui fait renaître Aristophane », déclarait l'auteur de la *Deffence et illustration de la langue françoyse*, ne paraît pas avoir été particulièrement familièr avec le grand comique grec, dont il possédait cependant une traduction latine.

nait « l'infelicité et calamité des Gothz » était peu fait pour le séduire. Il connut assurément nombre de productions de cette époque, religieuses ou profanes, mais nulle d'entre elles n'a contribué, à proprement parler, à nourrir sa pensée. Ouvrages philosophiques, livres de théologie, romans d'aventures, fableaux, contes et livrets populaires ont pu inspirer sa fantaisie ou lui fournir des thèmes de satire et de bouffonnerie : il n'y a pas cherché, à proprement parler, des modèles. Il faut descendre jusqu'à la fin du xv[e] siècle pour apercevoir, entre certains écrivains de cette période et Maître François, sinon des affinités profondes, comme celles qui s'affirment entre Lucien et son moderne émule, du moins des liens manifestes qu'il soit à propos de signaler ici. Nommons d'abord l'auteur de *Pathelin*, puis surtout François Villon, sans lequel il manquerait au roman rabelaisien plusieurs traits significatifs, et que l'on trouve évoqué, à côté de Jean Le Maire, au cours de l'épisode de la descente d'Epistémon aux Enfers et dans les Champs-Elysées. On doit remarquer que les deux écrivains français auxquels Rabelais est le plus redevable figurent ensemble, et avec un rôle analogue, dans ce morceau célèbre.

Regardons maintenant du côté de l'Italie : ce pays nous offre tout d'abord le *Morgante Maggiore* de Luigi Pulci (1481), qu'il n'est pas assuré, toutefois, que Rabelais ait lu par lui-même. Il est possible que ce poème et surtout l'ouvrage qui lui est postérieur de quarante ans, les *Macaronées* (*Il Baldo*) de Teofilo Folengo, plus connu sous le pseudonyme de Merlin Coccaie, que notre auteur pratiqua sûrement, aient contribué à lui donner, par les histoires des géants Morgant et Fracasse et de leurs compagnons Margutte et Cingar, l'idée et le goût des prouesses gigantales. Il est juste d'ajouter qu'il se trouva aussi attiré vers ce thème par la vieille légende gargantuine, éclose sur notre sol, éditée peut-être par lui, en 1532, mais fort antérieure à cette publication. L'idée de faire du géant un roi est propre à Rabelais. Avant lui, le géant n'a qu'un rôle subalterne ; il lutte et combat pour le souverain. S'il convient de ne pas exagérer le rôle des épopées burlesques d'Italie dans la genèse du roman rabelaisien, ainsi qu'on l'a fait parfois, on ne saurait, d'autre part, sans injustice, s'abstenir de la reconnaître avec netteté. Rappelons encore que Rabelais, qui n'ignorait pas les vieux romans français d'aventures, s'est plu à les évoquer, ou leurs héros, à travers son second livre, dans le prologue, dans la généalogie de Pantagruel, au moment de l'embarquement pour la Dipsodie, dans l'épisode des Enfers et ailleurs encore, mais beaucoup plus rarement dans les livres suivants [1].

Après Erasme et Budé, après Jean Le Maire de Belges, les penseurs contem-

1. Pietro Toldo, *L'arte italiana nell' opera di Francesco Rabelais*, dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, III Jahrgang, 100 Band, Brunswick, 1898, p. 103-148 ;

porains qui ont exercé une action notable sur la formation intellectuelle du Chinonais, avant le moment où il entre en scène avec *Pantagruel*, sont, d'une part, les auteurs des *Epistolæ obscurorum virorum* (1516) et, de l'autre, celui de l'*Utopia*, Thomas Morus, dont l'œuvre parut à la même date, et que l'on croit reconnaître, dans le second livre, sous le nom de l'Anglais Thaumaste. Que Rabelais ait emprunté à Morus l'idée et le nom de l'Utopie, rien de plus manifeste. L'influence du docte chancelier — « le plus grand humaniste, peut-être la plus grande intelligence de son temps[1] », — sur l'esprit et les conceptions générales de notre écrivain, ne saurait être omise à côté de celle d'Erasme : certains développements de *Pantagruel* et de *Gargantua*, notamment les pages sur la guerre et ses maux et l'inutilité des hommes qu'elle arrache aux travaux féconds (I, ch. 46 et suiv), sur le nombre excessif des moines et des gens d'église, sur les abus de la dialectique, sur la vanité de la sophistique, sur le rôle et l'avenir de la science, pour ne citer que quelques exemples, sont là pour le prouver. Plus d'un propos caractéristique de la satire sociale qui remplit l'œuvre de Rabelais semble nous faire entendre un écho du traité *De optimo reipublicæ statu deque nova insula Utopia*. Au fond, le même principe, qui est celui de la morale d'Epicure : « Vivre suivant l'ordre et le commandement de la nature », domine dans les deux ouvrages et constitue l'unité de leur doctrine. « Toute volupté dont les suites ne sont pas fâcheuses doit être permise », professe Morus dans son tableau de la Cité idéale. C'est à l'imitation de l'écrivain anglais que le père du pantagruélisme a cité le langage utopien. Tous deux, par exemple, s'accordent à préconiser un dîner sobre et frugal et un souper copieux, l'utilisation des jeux pour l'étude de l'arithmétique, la lecture au commencement du repas et ensuite la conversation joyeuse et animée, le rôle de la musique et la recherche de tous les moyens propres à provoquer la joie, au cours des repas et des heures de loisirs. Bref, Erasme, Morus et Rabelais ne doivent pas être séparés dans l'histoire des idées. Il est juste de rappeler que maître François plus agressif, plus hardi que ses devanciers sur certains points, — encore qu'il ait été moins loin que Morus sur le terrain social et politique — a largement profité de leurs critiques pénétrantes et de leur vues généreuses. Sans lui, d'autre part, celles-ci seraient restées accessibles uniquement aux lettrés et savants. Grâce à *Pan-*

Louis Thuasne, *Rabelais et Folengo*, dans les *Etudes sur Rabelais*, Paris, Bouillon, 1904 ; Abel Lefranc, *Les Navigations de Pantagruel*, Paris, Leclerc, 1905, p. 309 et suiv. ; J. Plattard, *L'Invention et la composition dans l'œuvre de Rabelais*, Paris, 1909, p. 1 et suiv. ; L. Sainéan, *Les sources modernes du roman de Rabelais* dans *R. E. R.*, X, p. 384-418. En ce qui touche le texte de Baldo, nous avons recouru à l'édition de 1521, dite la *Toscolana*, que nous possédons. On peut consulter l'édition donnée par Attilio Portioli, à Mantoue, en 1883.

1. Edmond Gosse.

tagruel et à *Gargantua*, elles se répandirent soudain, du moins en France, dans les milieux les plus divers, et pénétrèrent dans le grand public.

Familier avec les œuvres des jurisconsultes humanistes de son temps, Rabelais se fait résolument le champion d'idées qui leur étaient chères. Il confère à celles-ci, comme on le voit aux chapitres x et suivants, et en divers autres endroits, une vogue et une popularité qu'elles n'auraient pu guère conquérir par les seules publications érudites de ces juristes novateurs.

Ne manquons pas de signaler encore que, parmi ses contemporains, l'auteur dont Rabelais connut le mieux la personne et les œuvres, fut certainement Clément Marot, qui le précéda de peu dans la carrière littéraire et devint son ami.

On peut discerner trois épisodes distincts dans le livre II, celui de tout le roman qui offre le moins d'unité. L'enfance et la jeunesse de Pantagruel constituent le premier ; le séjour du jeune prince à Paris et son amitié avec Panurge, le second ; l'expédition en Utopie, le troisième. Comme on le verra plus loin, cette dernière partie semble bien avoir été élaborée avant la seconde et vers le même temps que les chapitres du début de l'œuvre. Ce qui caractérise d'une manière frappante toute la seconde partie, la plus remarquable au point de vue littéraire, celle qui renferme les pages les plus célèbres et où la satire rabelaisienne se déploie avec une verve et une fécondité d'inventions que les autres livres, assurément mieux composés, n'ont guère dépassées, c'est l'absence de prouesse gigantale. Aucun élément anormal : tout s'y passe avec un respect complet des proportions ordinaires. Les aventures mythiques, analogues à celles des première et troisième parties, où s'affirme à chaque instant la force du géant, au cours d'épisodes qui se déroulent en dehors de la réalité, ne s'y rencontrent en aucune manière. A peine une ou deux allusions fortuites et vagues à la taille du héros. On y admire l'un des morceaux les plus parfaits du roman rabelaisien : la lettre de Gargantua à Pantagruel étudiant, qui constitue, en même temps qu'un émouvant programme d'éducation et même de vie morale, l'hymne le plus ardent qui ait été conçu à la gloire de la Renaissance. Cette épître, si souvent magnifiée et commentée, prouve que l'on se trompe en reprochant à Rabelais de n'avoir pas introduit à travers sa doctrine une notion suffisante de l'activité de l'effort. Les préceptes adressés à Pantagruel sur la vie agissante qui devra succéder à ses études paisibles sont, à cet égard, suffisamment explicites.

Des différences qui viennent d'être notées, résultent d'incontestables disparates. Le livre II, comparé aux quatre autres, offre des faiblesses de composition. A côté d'admirables pages, on y rencontre des récits puérils et des inventions sans portée. Il manque d'unité. Le vocabulaire y est moins riche que dans les livres

suivants. Mais, au point de vue de la hardiesse des idées et des attaques, il est peut-être celui dans lequel l'auteur s'est avancé le plus loin. L'œuvre de début doit être rapprochée, à cet égard, de l'œuvre finale et posthume : le V[e] livre, qui est assurément de Rabelais, quoi qu'on en ait dit, et qui offre, comme celui-ci, une audace et une violence dans la satire qui les rendent plus voisins l'un de l'autre qu'on ne l'a cru généralement. Dans *Gargantua*, qui parut deux ans plus tard, et où plusieurs des thèmes de *Pantagruel* sont à nouveau traités, monte à flots, comme on l'a dit, la sève du génie rabelaisien.

Il est manifeste que les caractères des principaux personnages mis en scène par Rabelais évoluent à travers son roman. Le Pantagruel des trois derniers livres diffère de celui qui apparaît dans le second. Une transformation analogue peut être relevée en ce qui touche Panurge. Au reste, de pareilles modifications apparaissent à peu près dans toutes les œuvres notoires dont la publication s'est faite par étapes successives. Les figures saillantes de ces ouvrages participent des changements que l'expérience de la vie amène chez leurs auteurs.

Lorsque Rabelais campe pour la première fois son Pantagruel, il ne songe pas encore à en faire le modèle d'équilibre moral et de sagesse tranquille qu'il concevra plus tard. « Et Pantagruel prenoit à tout plaisir, car je ause bien dire que c'estoit le meilleur petit bon homme qui fust d'icy au bout d'un baston. » Jamais, au cours des livres suivants, Rabelais ne s'exprimera avec une semblable familiarité sur son héros. Dans sa première œuvre, il nous le montre volontiers pourvu des humaines faiblesses, tantôt buvant plus que de raison, tantôt épris d'amour, tantôt acceptant sans contrôle, des mains de Panurge, « quelque diable de drogues composées de lithontripon... et aultres especes diureticques », et subissant l'inconvénient que l'on voit décrit au chapitre XXXIII. Une telle désinvolture disparaîtra complètement par la suite. Le héros prendra l'ampleur et la dignité qui deviennent les caractéristiques de son personnage. Son nom symbolisera une doctrine morale qui implique une élévation et une grandeur d'âme constantes.

On sait que le portrait physique et moral de Panurge s'offre au chapitre XVI du livre II : un trait essentiel manque cependant à cette esquisse célèbre : la couardise. Panurge ne commence à se montrer poltron que dans l'antre de la Sybille, au XVII[e] chapitre du *Tiers Livre*. Ce trait ne fera que s'accentuer au cours du livre IV, égayant, à plus d'une reprise, la navigation de Pantagruel, pour trouver son expression la plus fameuse dans l'épisode de la Tempête et dans l'aventure de la fin, lors de la décharge générale de la flotte pantagruéline (chap. LXVI et LXVII). La poltronnerie n'est pas absente du livre V, où on la retrouve, esquissée avec le même art, et fort à propos, au moment de la

descente des degrés tétradiques qui conduisent au temple souterrain. Rien de plus naturel que ce rappel d'ordre psychologique. Une telle nuance, si bien conservée à travers ces pages posthumes, atteste, d'accord avec toute une série d'autres preuves, l'authenticité évidente du dernier livre de *Pantagruel*.

Il est à remarquer que, dans tout le cours du livre II, Panurge montre de la bravoure. Entreprenant et utile, « il est brave à la façon d'Ulysse, c'est-à-dire avec prudence, en vrai Panurge, en homme qui a mille tours dans son sac, et ses premiers exploits ne sont autre chose qu'une illustration variée de l'étymologie grecque de son nom : πᾶν ἔργον, à tout faire, Habile dans le mal comme dans le bien, il commet toutes sortes de méchantes gamineries dans lesquelles il imite Villon et annonce Gavroche [1]. »

Il témoigne sans fanfaronnade d'un dévouement véritable à l'égard de Pantagruel. « Délibéré de vivre et mourir » avec lui, il entreprend de « déconfire » tout seul, à l'aide d'un subtil stratagème, 660 chevaliers, et il y parvient. Son maître, charmé d'un tel succès, se plaît à proclamer dans le « dicton victorial » que « engin mieulx vault que force ». Durant le combat singulier qui se déroule entre Pantagruel et Loup-Garou, Panurge ne craint pas de se retirer, avec ses compagnons, au milieu des géants, auxquels il narre quelques fables et contes. Fait plus significatif encore, quand la massue enchantée de Loup-Garou rompt par son seul contact le mât de Pantagruel, celui-ci, dans ce péril soudain, s'écrie : « Ha ! Panurge où es-tu ? » Belle preuve de sa confiance en l'aide fidèle de l'homme aux mille ressources. On a déjà signalé plus haut que le caractère si particulier de Panurge durant l'expédition de Dipsodie, concorde avec les divers indices qui tendent à nous faire reconnaître, en ces dix chapitres, le début littéraire de Rabelais. Durant tout cet épisode, le rôle du compagnon de Pantagruel correspond à celui des personnages qui incarnent la ruse, mise au service du héros, dans *Morgant* et les *Macaronées*. Il ne présente, d'ailleurs, aucun trait individuel, pas plus que Carpalim ou Eusthène : il n'est qu'un « rôle » [2]. Notons encore que, dans cette partie du livre, l'auteur se met en scène volontiers, employant, à plus d'une reprise, la première personne, qui lui permet quelques confidences plaisantes [3].

D'où vient Panurge ? Ce type inimitable a-t-il été inventé de toutes pièces par notre auteur, ou doit-il quelque chose à des œuvres littéraires antérieu res

1. Paul Stapfer, *Rabelais, sa personne, son génie, son œuvre*, Paris, 1889, p. 382.

2. J. Plattard, *op. cit.*, p. 22.

3. Notons aussi celle du chapitre XVII relative aux pardons : « car je me contente de peu en ces matieres. »

Il est hors de doute que dans la figure complexe de Panurge se retrouvent plusieurs traits qui rappellent d'assez près le Cingar des *Macaronées* (*Il Baldo*) de Folengo. Ce personnage rusé, voleur et trompeur, est campé, plus de dix ans avant *Pantagruel*, par le poète italien, en ces termes :

Il portoit toujours une certaine escarcelle pleine de crochets et limes sourdes, avec lesquelles il entroit de nuict es boutiques des marchans, fournissant à ses compagnons de bonnes et riches marchandises. Il depoüille les autels des Eglises... O qu'il sçavoit bien crocheter le tronc que le prestre monstroit au peuple pour y faire ses offrandes [1] !

1. *Histoire macaronique* (trad. de 1606), éd. Jacob, p. 53. Nous croyons devoir donner ici le texte le plus important des *Macaronées* touchant les origines de Panurge. Il précise en même temps les relations de Cingar avec le Margutte de Pulci :

Genus Cingaris.

Alter erat Baldi compagnus, nomine Cingar,
Accortus, ladro, semper truffare paratus.
Scarnus enim facie, reliquo sed corpore nervis
Plenus, compressus, picolinus, brunus et atrox.
Semper habens nudam testam, rizzutus et asper.
Iste suam traxit Marguti a sanguine razzam,
Qui ad calcagnos sperones ut galus habebat,
Et nimio risu, simia cagante, morivit :
Que postquam Morgans Tumulo sepelivit in uno
Sic Epigrama suo fecit lachrimando bachiocco.

Tumulus Margutti.

Marguttus pelagi Terreque pericula qui tot
Vicerat, hic una Simia Cagante morivit.
Is igitur Cingar Margutti semine venit,
Qui patris mores imitatur in arte robandi.
Perfectus ladro, promptus, mala guida viarum,
Namque Viandantes in Boscos sepe vehebat
Ipsius arte, bonum pensantes esse caminum.
Portabat semper ladro post terga sachellam
Sgaraboldellis plenam, surdisque tanais,
Cum quibus obscura pingues de nocte botegas
Ingreditur, caricatque suos de merce sodales
Ut gattus saltat, guizzat, sgrafignat, et omnes
Altaros spoiat, Gesias quum cernit apertas ;
O quoties, quoties capsettam sgardinat illam,
In qua offerre solent homines devote quatrinos.
Non celus in mundo quod non commiserit iste...
Alter eum dicit spoliasse altaria templi,
Alter presbitero chierigam ruppisse tracagno...
Ille sed immotam frontem tenet atque bravosam ;
Quemquam non metuit, post omnes immo petezat.
Plus quam compagnos alios hunc Baldus amabat.

Il ne faut pas exagérer toutefois l'importance des éléments dont Rabelais serait redevable à Folengo. On peut, en effet, après examen minutieux, réduire d'une manière assez sensible le contingent des imitations évidentes. La dette certaine du Maître se ramène, d'une part, à l'épisode des moutons de Panurge, au IV[e] livre, canevas tiré de Folengo, et sur lequel il a brodé d'immortelles arabesques, et, de l'autre, à certains traits du type de Panurge. A quoi il y aurait lieu d'ajouter cinq ou six suggestions possibles ou vraisemblables. Ainsi qu'on l'a observé avec justesse, une seule source indigène, la farce de Pathelin, en fournit six fois autant. Quant à la figure et au rôle de Panurge, on ne saurait les supposer trop exclusivement imaginés d'après le Cingar de Folengo. M. Toldo a observé avec juste raison que le personnage de Margutte, dans le *Morgante Maggiore* de Luigi Pulci, est, beaucoup plus encore que Cingar, le véritable prototype de Panurge. De même, la figure de Brunello, dans *Orlando innamorato* de Boiardo, peut sembler avoir fourni plus d'un trait à celle du compagnon de Pantagruel. Celui-ci serait ainsi un personnage composite auquel Cingar, Brunello et Margutte auraient fourni divers éléments. Mais le Panurge de Rabelais est tout autre chose encore ; il se présente à nous avec des traits originaux qui ne se rapportent à aucun type antérieur. Gardons-nous de trop étendre la part de l'imitation. La trame de ces divers poèmes n'offre en réalité aucun rapport d'ensemble avec le roman rabelaisien. D'autre part, le personnage et l'œuvre de Villon, les *Repues franches*, peut-être les bons tours de l'angevin Pierre Faifeu, et, par la suite, le *Monologue du Franc Archer de Bagnolet* furent sans doute présents à l'esprit du Maître, au moment où il esquissa l'inoubliable « compagnon ». La part de l'observation existe assurément à côté de celle de la tradition. Il ne serait nullement surprenant que l'auteur ait connu à Paris, au quartier des écoles, un étudiant voyageur et bohème dont la psychologie cynique l'aurait inspiré pour cette création ; son réalisme habituel doit encore se retrouver ici.

Qu'un pareil homme puisse être le compagnon favori d'un prince : rien de moins choquant pour qui connaît les mœurs d'antan. Les amitiés dont put s'honorer l'Aretin ne sont-elles pas la meilleure preuve à produire en faveur d'une telle familiarité ? L'auteur du théâtre shakespearien reprit à son tour le thème, avec son immortel Falstaff, qui constitue un nouvel argument à l'appui de la vraisemblance du rôle joué par Panurge auprès de Pantagruel.

Le moment est venu de rechercher les origines de la légende pantagruéline [1]. En étudiant, il y a quelques années, le *Mystère des Actes des Apostres* de Simon Greban [2], composé dans la seconde moitié du XV[e] siècle, nous avons eu l'oc-

1. Sur la légende gargantuine, voy *R. E. R.*, 1907, p. 45 et suiv., et notre introduction du tome I[er] de la présente édition, p. XXVIII à XLIX.

2. *R. E. R.*, 1912, p. 481. Ed. de G. Alabat, Paris, 1538 (n. st.), N. Couteau, imprimeur, in-fol.

casion de faire sur les origines du nom et du type de Pantagruel plusieurs observations qui ont paru susceptibles d'apporter un peu de lumière sur la genèse du héros rabelaisien ; nous allons les exposer sous la forme la plus succincte, en citant les textes le plus souvent possible.

On sait qu'il existe, parmi les personnages de la « diablerie » de ce mystère, un petit diable appelé Panthagruel. Il nous est présenté, en ces termes, avec ses trois compagnons, aux folios III et IV r° de la première partie du *Mystère* (édition de 1538) :

LUCIFER *commence :*

....

Vous, dyableteaux, saillez appertement:
Panthagruel, Phyton semblablement,
Venez moy tous enchaisner, car j'enrage,
Ou consoler mon furieux courage.

Dont mon tourment devient coup à coup rage ;
Aspicz malings faictes la terre fendre,
Saillez mauldictz de la forge d'oultrage,
Faictes voller escler, fouldre et orage :
Approchez tost, mon cry vueillez entendre.

PROSERPINE, *mère des dyables, s'adressant à Lucifer :*

Mes fils dampnez je te ameine à la monstre :
Phiton, Dagon, aussi Panthagruel,
Puis Arioth, le serpentin cruel.

LUCIFER *les appelle :*

Harau, harau, dyables et dyableteaulx,
Petis dyablotz, jeunes et follateaulx,
Approchez tost, sortez que je vous voye ;
Laisser convient plutonicques chasteaulx.
Et s'affubler de tenebreux manteaulx.
Saillez en feu, faictes brouyr en voye.

Icy sortent les quatre petis dyables des costez de Proserpine en furie de feu et dit :

PANTHAGRUEL, *petit dyable.*

Mais que à gripper ma rapine je voye
Plus leger suis que n'est oyseau de proye
Pour traverser les regions marines
S'il est besoing qu'au pourchatz je m'employe,
Et que mes grifz et aelles je desploye,
Tantost seray es ysles barbarines.

DAGON, *petit dyable.*

Pour descouvrir les costes tartarines
Et les rochers pleins d'eaues sulphurines
Et faire saulx par la terre et par l'air;
Pour voltiger aux Molucques ferines
Aux Antipodes et marches soubzterrines,
J'en suis le chef : à moy convient parler.

ARYOT, *petit dyable.*

Mieulx que le vent Vulturne scay voler,
Et que pensée de femme tost aller.
Au clin de l'œil, je passe tout le monde.
Faisant au fons d'enfer tout devaller
Les malheureux pour leur faire avaller
L'ire de Dieu pour leur malfaict immunde

PHITON, *petit dyable.*

Je suis Phiton aspic auquel habonde
Venin mortel qui plustost que l'heronde
Mes aelles fais voller pour estandars,
Soufflant le feu, bondissant crocq et fonde
A celle fin que quelque meschant fonde
Dessoubz mes grifz trop plus poignans que dardz.

Quand on pèse les termes de cette quadruple présentation, on constate sans peine que les quatre petits diables en question correspondent à une ancienne répartition, bien connue, de la substance du monde. Chacun d'eux, en effet, a pour domaine de son activité spéciale l'un des quatre éléments : Panthagruel, l'eau, c'est-à-dire dans l'espèce la mer ; Dagon, la terre, qu'il sait traverser pour gagner les Moluques, les Antipodes et marches souterraines ; Aryot (dont le nom est voisin de celui du génie Ariel de la *Tempête*), l'air, qu'il parcourt avec plus de rapidité que le vent Vulturne, et enfin Phiton, le feu, qu'il souffle en tous lieux [1]. Cette remarque, qui n'avait jamais été formulée, explique de la manière la plus complète et la plus sûre le rôle de Pantagruel, non seulement dans les mystères, mais même dans la genèse du roman rabelaisien et dans la conception première du personnage de Pantagruel. Le petit diable des mystères, ayant pour mission propre de parcourir sans cesse « les régions marines », se

1. Il est à noter que quatre autres petits diables de mystères sont évoqués dans le chapitre XIV du livre II.

couvre naturellement de sel pendant ses pérégrinations ou tout au moins en trouve toujours à sa disposition ; de là le rôle qui lui est dévolu dans les compositions dramatiques où il a l'occasion d'intervenir. Ce rôle est précisé dans plusieurs mystères. Voici d'abord le témoignage fourni à ce sujet par le *Mystère des Actes des Apôtres* (1[re] partie, fol. CLV v°) :

LUCIFER

Huchez moy mes deux dyablotins.
Phiton avec *Panthagruel*
Qui de nuyt vient gecter le sel.
En attendant autres besongnes,
Dedans la gorge des yvrongnes,
Mieulx que deux vieulx dyables chenus.

Dans la *Vie de saint Louis par personnages* (Bibl. nat., f. fr. 24331, fol. 110 r°) [1], qui est de la fin du XV[e] siècle, on rencontre cette déclaration non moins catégorique :

Je vien de la grande cité
De Paris [et] y ay esté
Toute nuit. Onquez tel painne n'eu.
A ces galanz qui avoyent beu
Hier au suer jusqua hebreoz.
Tandis qu'ilz estoyent au repos,
Je leur ay par soutille touche
Bouté du sel dedenz la bouche
Doucement sans lez esveiller.
Mais par ma foy au resveiller
Ilz ont eu plus soef la mitié
Que devant.

C'est ce pouvoir particulier de Panthagruel, justifié, je le répète, par son rôle de démon ailé de l'élément marin, qui fait comprendre comment son nom a pu servir également à désigner un mal de gorge violent, qui suffoque et rend la parole impossible. Deux textes, entre autres, empruntés au *Vergier d'honneur* (fin du XV[e] siècle) et à une *Sottie nouvelle à six personnages*, nous renseignent sur ce malaise fort désagréable [2]. Le premier s'applique à un vieillard :

1. Texte cité par Marty-Laveaux (éd. de *Rabelais*, t. IV, p. 158), qui semble croire que cet attribut de Pantagruel est propre à ce seul mystère.

2. Cités par Marty-Laveaux, *Ibid.*, p. 159.

le Panthagruel le grate
Si très fort dehors et dedans,
Que parler ne peult...

Le second concerne un personnage qui feint d'être muet :

. . . . . il a le lempas.
— Non, vrayement, il ne l'a pas.
Tu scès bien qu'il n'est pas cheval.
— Il a donc quelque aultre mal.
A-t-il point le Panthagruel ?
— On ne l'a jamais si cruel
Qu'il garde de parler aux gens.

Rabelais a donc pris au répertoire dramatique de son temps le nom de notre petit diable et l'idée du pouvoir spécial que celui-ci possède d'altérer les gens. Il est parti de cette donnée, devenue populaire, grâce au théâtre, pour concevoir le type magnifique de son héros, et il semble bien que le lien qui rattachait à l'origine le Pantagruel du roman rabelaisien au petit démon des mystères n'ait jamais été rompu dans son esprit. En effet, il est curieux de constater que, au cours de son œuvre, le Chinonais est revenu avec une complaisance inattendue sur cette faculté qu'il avait attribuée à son héros, né à une heure où, par suite d'une sécheresse extraordinaire, « le monde estoit tout altéré »[1], et qui devait devenir roi des Dipsodes, c'est-à-dire « dominateur des altérés ».

Ce que luy [à Pantagruel] fut monstré à celle heure mesmes par aultre signe plus evident. Car alors que sa mere Badebec l'enfantoit, et que les sages femmes attendoyent pour le recepvoir, yssirent premier de son ventre soixante et huyt tregeniers chascun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, apres lesquelz sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et langues de bœuf fumées, sept chameaulx chargez d'aiguillettes, puis XXV charretées de porreaulx, d'aulx, d'oignons et de cibotz : ce que espoventa bien lesdictes saiges femmes, mais les aulcunes d'entre elles disoyent : Voici bonne provision, aussy bien ne beuvons nous que lachement, non en lancement, cecy n'est que bon signe, ce sont aguillons de vin.

Au cours de l'épisode de l'écolier limousin (chap. VI), la vertu altérative de Pantagruel s'exerce pour la première fois ; il prend le pauvre étudiant à la gorge, pour le punir de son langage contrefait. Puis, sur ses supplications, il consent à le laisser.

Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie et tant fut alteré, qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge. Et après quelques années mourut de la mort Roland...

1. On verra plus loin à quelle circonstance précise se rapporte cette allusion

Au chapitre suivant, le héros de Rabelais portant la grosse cloche de Saint-Aignan à travers Orléans, et la faisant sonner par les rues, « tout le bon vin d'Orléans poulsa et se gasta » ; les malheureux habitants de cette ville se sentirent tant altérés d'avoir bu de ces vins poussés qu'ils ne faisaient que cracher aussi blanc que coton de Malte, en disant : « Nous avons du Pantagruel et avons les gorges salées. » Cet emploi particulier du nom de son héros prouve que Rabelais avait demandé également au langage courant l'expression qui désignait le mal de gorge dont nous avons parlé plus haut, expression qui dérivait elle-même tout naturellement du rôle d' « alterateur » de notre petit diable, facétieux distributeur de sel.

Quand Panurge fait rage de humer le vin vermeil de Pantagruel (chap. XIV), il formule, pour justifier sa soif, cette humoristique remarque :

> Mais je ne sçay que diable cecy veult dire, ce vin est fort bon et bien delicieux, mais plus j'en boy, plus j'ay de soif. Je croy que l'ombre de monseigneur Pantagruel engendre les alterez, comme la lune faict les catarrhes. Auquel commencerent rire les assistans.

Jusqu'au chapitre XXVIII, on ne rencontre guère que des allusions intermittentes de cet ordre. Notons encore celle du chapitre XVIII où l'auteur nous montre Thaumaste confessant au concierge de l'Hôtel de Cluny, la veille du jour où il doit argumenter contre Pantagruel, qu'il ne s'est jamais trouvé tant altéré que cette nuit. « Il m'est, disoit-il, advis que Pantagruel me tient à la gorge. Donnez ordre que beuvons, je vous prie, et faictes tant que ayons de l'eaue fresche pour me guargariser le palat. » Panurge, à la page suivante, évoque donc fort à propos l'origine véritable du nom de son maître, quand il l'appelle familièrement : « Ce diable de Pantagruel ». En même temps la stature gigantesque du fils de Gargantua, un peu perdue de vue depuis le séjour à Orléans, est rappelée, à diverses reprises. Sa voix produit le son d'un double canon. « Et furent tant alterez de ceste seule voix qu'ils tiroyent la langue demy pied hors la gueule, comme si Pantagruel leur eust les gorges salées. » Au chapitre XX, Thaumaste et son vainqueur boivent à ventre déboutonné. « Et scavez comment ? sicut terra sine aqua, car il faisoit chault, et d'avantaige se estoyent alterez ».

L'expédition qui se déroule en Utopie, à partir du chapitre XXIV, met assez naturellement en relief la taille « gigantale » du prince et son action toute-puissante sur les gorges de ses ennemis. Il y a d'abord l'histoire de la boite que Pantagruel remet au Dipsode prisonnier pour son roi et qui est remplie de drogues « tant altératives », dont on sait l'effet foudroyant sur l'armée dipsode tout entière et sur son chef. Tous boivent à force et s'endorment, après avoir mangé les funestes confitures.

Mais tout soubdain qu'il (le roi) en eut avallé une cueillerée, luy vint tel eschauffement de gorge avecque ulcération de la luette, que la langue luy pela. Et pour remede qu'on luy feist ne trouva allegement quelconques, sinon de boire sans remission : car incontinent qu'il ostoit le guobelet de la bouche, la langue luy brusloit. Par ce, l'on ne faisoit que luy entonner vin en gorge avec un embut.

Nous retrouvons dans tous ces traits le souvenir des bons tours joués par le petit diable des mystères [1].

A partir de ce moment, nous revenons visiblement à la conception du rôle primitif de Pantagruel. Rabelais nous le montre saisissant le mât de son navire pour s'en faire un bourdon et mettant dans la hune deux cent trente-sept poinçons de vin blanc d'Anjou. *Il attache à sa ceinture la barque toute pleine de sel*, aussi aisément que les lansquenets portent leurs petits panerots. Après avoir bu le vin de concert avec Panurge, et effectué les tirs qu'on sait, il commence à semer le sel de sa barque, et comme les Dipsodes dormaient la gueule ouverte, il leur en remplit tout le gosier, tant que ces pauvres hères toussaient comme renards, disant : « Ha ! Pantagruel, tu nous chauffes le tison. » Nous assistons ensuite à la lutte du prince contre Loupgarou et ses trois cents géants. Pantagruel puise de nouveau dans sa barque dix-huit caques et un minot de sel dont il emplit la gorge, le gosier, le nez et les yeux de son adversaire. Celui-ci lui lance un coup de sa masse, le manque et rompt la barque en pièces, en versant le reste du sel en terre. La lutte continue ; Loupgarou menace Pantagruel : « Meschant,... jamais tu ne altereras les pauvres gens. »

Tout cet épisode de l'expédition en Dipsodie offre une allure singulièrement burlesque. C'est le conte populaire dans l'ordinaire acception du terme. Le héros qui donne au roman son titre y apparaît le plus souvent dépourvu de la

1. La contrefaçon parisienne du second livre publiée par les Marnef, en 1533, renferme plusieurs additions singulières, qui ne sont sans doute pas de Rabelais, et où l'on trouve une allusion à l'altération et soif de Gargantua, provoquées par un méchant vestibousier qui lui avait jeté, de deux grandes poches qu'il portait, une grande quantité de sel « par le palais et gousier ». (Voy. plus bas p. LXXXII.) Je relève encore (*Ibid.*) ce curieux passage : « Ceulx sont descendus de Pantagruel, qui boyvent tant au soir que la nuyt sont contrainctz de eulx lever pour boire et pour estaindre la trop grant soif et charbon ardant qu'ilz ont dedans la gorge, et ceste soif se nomme *pantagruel* pour souvenance et memoire dudit Pantagruel. » (II, ch. II.) Le nom désigne donc le diable qui engendre la soif, comme aussi la soif elle-même. M. Plattard a commenté (*R. É. R.*, 1911, p. 329) un texte de 1499 qui nous montre « Cyrus... plus altéré que n'est Panthagruel ». Cette mention paraît prouver que, dès la fin du XVe siècle, le personnage de Pantagruel est considéré comme *altéré* et non plus seulement comme capable d'altérer les autres. Au chapitre V du livre II, Pantagruel se donne surtout comme « altéré ».

dignité et du bel équilibre qui constituent les deux aspects les plus constants de son caractère. Il a quelque chose d'un grand enfant que Panurge dirige parfois à son gré, le traitant familièrement et même le faisant boire plus que de raison. Nous croirions volontiers que cette partie de l'œuvre, si voisine encore du livret populaire des *Grandes Cronicques*, a été composée en premier lieu par Rabelais, au moment où il a commencé à écrire pour le grand public. De là, le ton plus populaire, à beaucoup d'égards, de cette dernière partie du livre. Voulant composer un ouvrage qui fût à même d'obtenir une diffusion analogue à celle de la Chronique gargantuine, il usa d'abord, sinon des mêmes procédés de composition, du moins de procédés qui ne s'éloignaient pas trop de ceux qui venaient d'assurer tant de succès au livret de 1532. Puis, peu à peu, son cadre s'élargit; son imagination conçut, au lieu d'un héros purement légendaire, la figure grandiose de son géant, fils de Gargantua, et il se trouva amené à écrire le merveilleux épisode de la vie de Pantagruel à Paris, qui va du chapitre VI[e] au XXIV[e]. Sa rédaction première fut laissée au commencement du livre en ce qui touche les origines de Pantagruel, et reléguée à la fin en ce qui touche l'expédition poursuivie en Utopie contre les Dipsodes, thème primitif de sa composition et celui qui rappelait davantage, comme canevas, les aventures du Gargantua populaire.

Ces dix chapitres, ou environ, représenteraient ainsi le début littéraire, l'essai préliminaire de notre auteur. Une curieuse constatation tendrait par ailleurs à confirmer cette dernière hypothèse, c'est ce fait, noté plus haut, que le caractère de Panurge offre un aspect tout spécial dans ce qu'on pourrait appeler la Geste de Dipsodie. Il s'y montre un compagnon utile, entreprenant et brave. De plus, son rôle correspond, au cours de ces chapitres, à celui des personnages qui incarnent la ruse, au service des héros, dans *Morgant* et les *Macaronées*.

Toutefois, une observation importante doit être formulée à ce propos. En effet, ces chapitres, où se rencontrent tant de traits grossis à plaisir et un accent populaire incontestable, font place, un moment, au chapitre XXX, qui est relatif à la résurrection d'Epistémon et à ses impressions touchant les diables et les damnés. Or, ces pages figurent assurément parmi les plus hardies de toute l'œuvre du Maître, comme on le verra plus loin. Le Chinonais aurait-il forcé ces éléments fantastiques, pour mieux dissimuler la satire formidable qui s'y trouvait enclose, comme par hasard ?

Notre choix reste incertain entre ces deux hypothèses. Mais il semble bien évident que le caractère spécial de ces chapitres ne saurait trouver une autre explication. Il est curieux de constater que l'attribut principal du diable Pantagruel des anciens mystères reparaît justement à travers les pages qui se rapprochent le plus de la légende gargantuine.

Bien que Pantagruel soit devenu ensuite, et grâce à lui, un type supérieur d'humanité, Rabelais ne laissa point de rappeler parfois, après le second livre, les origines oubliées du type que son génie avait créé. C'est ainsi que, dans le chapitre LI du livre III, nous rencontrons une évocation du rôle ancien de Pantagruel, à propos du Pantagruélion :

Aultres avons ouy, sus l'instant que Atropos leurs couppoit le fillet de vie, soy griefvement complaignans et lamentans de ce que Pantagruel les tenoit à la guorge. Mais (las) ce n'estoit mie Pantagruel... Je vous jure icy par les bons motz qui sont dedans ceste bouteille là qui refraichist dedans ce bac, que le noble Pantagruel ne print oncques à la guorge si non ceulx qui sont negligens de obvier à la soif imminente.

La suite du morceau serait à citer, de même que tous les passages dans lesquels l'auteur expose sa première conception du pantagruélisme, celle qui représente la joie, la santé, l'amour de la bonne chère et *du vin* (I, chap. I, III; II, chap. XXXIV), avant la doctrine si noble que nous voyons apparaître au *Tiers Livre*, au même chapitre LI, par exemple, — sans préjudice, toutefois, des allusions au *Pantagruel* excitateur de la soif que nous venons de rapporter [1].

Il peut être piquant, pour en revenir au petit diable, de faire connaître sous quel aspect nos pères du XVIe siècle se figuraient ce personnage de l'Enfer des vieux mystères. Un document nous renseigne à cet égard avec une grande précision : c'est la *Relation de l'ordre de la triomphante et magnifique Monstre du Mystere des S. S. Actes des Apostres*, faite à Bourges, le dimanche dernier jour d'avril 1536 [2]. Le groupe des quatre petits diables auquel appartient Panthagruel est assurément celui qui est décrit dans les lignes qui suivent [3] : « Après venoient en assez fière marche quatre petis diables vestus de draps d'estranges couleurs, avec garguettes, tymbres dorés et aelles mouvants incessamment. »

Voici, en terminant, les principaux passages du *Mystère des Actes des Apostres* (édition de Paris, 1538), relatifs au diable Panthagruel, en dehors des deux passages déjà cités : 1re partie, fol. CXLIX, CLVI v° et CLVII, et 2e partie, fol. XLI v° [4].

1. Dans le premier chapitre de *Gargantua* on trouve : « en « pantagruelisant, c'est à dire beuvans à gré et lisans les gestes horrificques de Pantagruel. »

2. Édition donnée par Labouvrie, Bourges, 1836, in-8°.

3. *Ibid.*, p. 20.

4. Dans ce dernier passage, Lucifer recommande aux quatre petits diables de rôtir consciencieusement quelques juifs, et Pantagruel répond avec un empressement particulier :

Nous leur rostirons leurs museaulx
Si bien qu'il n'y aura que frire.

La description minutieuse de la manière dont les pauvres juifs devaient être rôtis aurait-elle

Il est utile de remarquer encore que le passage final du second livre qui vise les exploits futurs de Pantagruel et qui paraissait jusqu'ici assez peu compréhensible, ou tout au moins inspiré par la fantaisie pure, s'explique de la manière la plus simple en tenant compte de l'origine du petit diable de mystère. En voici le texte : « Comment il (Pantagruel) espousa la fille du roy de Inde nommée Presthan. Comment il combatit contre les diables, et fist brusler cinq chambres d'enfer, et mist à sac la grande chambre noire et getta Proserpine au feu et rompit quatre dentz à Lucifer, et une corne au cul, et comment il visita les regions de la lune, etc. » Il s'agit d'une expédition de Pantagruel contre ses anciens compagnons, les diables, contre son ancienne demeure, l'enfer, contre sa mère infernale, Proserpine, et son ancien chef, Lucifer. Il s'est émancipé et transformé, et Rabelais, dans ce plaisant et burlesque passage, se souvenant des origines de son héros, nous le montre se vengeant de sa primitive sujétion dans le royaume des enfers et de la captivité qu'il y subit.

En terminant cette étude de la légende pantagruéline, il nous reste à signaler un fait dont la signification n'est pas négligeable au point de vue du folk-lore. Malgré la grande diffusion des différents livres de *Pantagruel*, aucune légende relative au héros rabelaisien ne vit le jour dans les classes populaires. Aucune tradition, aucune appellation de lieu ni d'objet ne dérivèrent des récits de notre écrivain. Il n'existe pas un seul nom, en France, qui évoque de près ou de loin la personne ou les aventures du fils de Gargantua, alors que les allusions locales relatives à son père se comptent par centaines, à travers notre pays, et qu'il existe toute une littérature populaire à son sujet. C'est qu'en réalité, contrairement à ce qu'on a cru pendant si longtemps, cette nomenclature gargantuine dérive à peu près exclusivement de la légende et du mythe pré-rabelaisiens, et l'action du Maitre, en dépit des apparences, a été quasi nulle sur ce point. Une telle constatation offre une réelle portée pour l'étude des traditions légendaires; elle prouve que le succès littéraire, même le plus étendu, reste sans influence, ou presque, sur le développement des contes et des appellations mythiques.

En revanche, dans les classes cultivées et dans les milieux littéraires, les mots de Pantagruel, pantagruélisme, pantagruéliste, pantagruélique, lancés par Rabelais, rencontrèrent assez vite une certaine vogue. Quelques publications, dont le *Livre des Marchands* (1533), le prouvèrent sans tarder. Dès 1537, au cours de la *Grande Généalogie de Fripelippes*, dirigée contre Marot par « ung jeune poete champestre », Pantagruel est cité parmi quelques héros de romans :

frappé Rabelais, qui, on le sait, décrit tout au long la manière dont Panurge fut mis à la broche ? Cela n'est nullement impossible.

Puis Huon de Bordeaulx
Me racompta d'aulcun de ses hardeaux :
Après rencontre, ainsi que m'esbattoys,
Merlin, Giglan et Gyron le courtoys,
Pentagruel, Esopet, Mandeville,
Qui m'ont compté jusques en ceste ville
Le demourant de son antique race [1].

A la même date, Eustorg de Beaulieu, dans l'*Epistre X du Coq à l'Asne* [2], fait cette curieuse allusion aux pantagruélistes, l'une des plus anciennes qu'on connaisse :

Car le boire matin porte heur
Au dire des Pantagruelistes.

A partir de ce moment, les mentions se multiplient ; ce serait sortir de notre cadre que de les énumérer ici.

1. *Œuvres de Clément Marot*, éd. de La Haye, 1731, t. VI, p. 66.
2. *R. E. R.*, t. IX, p. 172 (texte cité par Mlle H. Harvitt) et notre article, *R. E. R.*, t. III, p. 216-221, *Les plus anciennes mentions de Pantagruel et de Gargantua*.

CHAPITRE II

LA RÉALITÉ DANS « PANTAGRUEL »

Les événements de 1532 : la grande sécheresse ; le pardon ; la peste. Éléments locaux et souvenirs provinciaux. Navigation et géographie.

Peut-on espérer découvrir les circonstances qui ont décidé Rabelais à adopter le cadre de *Pantagruel* et les raisons pour lesquelles il a forgé cette légende ? Le point de départ de celle-ci est-il impossible à retrouver ? Ouvrons les trop rares annales du temps. Consultons, pour commencer, celles du Parisien Pierre Driart et du Poitevin Jean Bouchet. Dès le mois d'août 1531, le premier, l'excellent chambrier de Saint-Victor, note que « ce present moys fut moult chauld, et ne plut durant icelluy que bien peu, qui fut grand dommaige au fruict des vignes, lequel se diminua au moyen de la challeur vehemente [1] ». Mais ce fut surtout l'année suivante, cette mémorable année 1532, au cours de laquelle fut publié *Pantagruel*, qui fut marquée par une chaleur insolite et continue dont on garda le souvenir en France. Cela commença presque avec le printemps, après une période de froid, pour durer jusqu'au 1er novembre, soit exactement six longs mois [2]. Driart a pris soin de remarquer que le mois de mai fut déjà plus chaud « qu'il n'estoit memoire de nul vivant avoir été auparavant » et que ce temps exceptionnel ne cessa qu'au moment de la Toussaint. Jamais l'été n'avait été si long ni si brûlant. Les vendanges s'en trouvèrent favorisées, à tel point que les tonneaux manquèrent. Une pareille température ne se reproduisit en aucune autre année de cette période avant 1532. C'est dire combien elle frappa les contemporains. Selon les données mêmes fournies par Driart, il est évident que s'il y eut quelques pluies passagères, survenues à temps dans la région parisienne pour préserver certaines récoltes, la sécheresse dut être extrême pendant la plus grande partie de cet anormal été. Il y eut, cette année-là, en Poitou et en Aquitaine, pendant les mois de mai et juin, une épidémie de fièvres continues et mortelles. Les « astrologiens », suivant l'anna-

1. *Chronique parisienne de Pierre Driart*, publiée par F. Bournon, dans *Mém. de la Soc. de l'hist. de Paris*, t. XXII, 1895, p. 158.

2. *Ibid.*, p. 159. La dernière phrase de Driart, relative à cet été, est restée en suspens. Les six mois de sécheresse réelle deviennent vingt-six mois, sous la plume de Rabelais.

liste Jean Bouchet, dirent que ces maladies procédaient des « trop extrêmes et furieuses chaleurs » de cette période [1]. Les témoignages sont donc absolument concordants.

Rabelais, attentif à toutes les circonstances notables de son époque, ne pouvait manquer de tirer parti de celle-là, d'autant mieux que si cette période dut être pénible à supporter quelque part, ce fut sûrement à Lyon, ville de tout temps réputée pour ses chaleurs excessives. Il est parfaitement plausible d'admettre que les allusions au diable Pantagruel et à la soif que ce dernier avait pour mission d'exciter furent fréquentes, au cours de ces mois brûlants, dans l'entourage du Chinonais. Plus d'une invocation burlesque dut tomber alors de la bouche de l'écrivain tourangeau, dont la conversation ne fut pas sans doute aussi différente de ses écrits qu'on s'est plu à le croire. C'est ainsi, selon la plus naturelle vraisemblance, que le nom et le rôle de Pantagruel, objet de plaisanteries et d'allusions qui étaient devenues tout à fait de circonstance, grâce à la température, s'imposèrent peu à peu à l'esprit de Rabelais. La légende du petit diable, distributeur de sel et symbole d'altération, devint populaire autour de lui : il n'hésita pas à s'en servir pour le petit livre qu'il méditait dans le but apparent de récréer, mais surtout d'instruire ses contemporains, comme on le verra plus loin. Nous saisissons donc très nettement le point de départ de cette histoire pantagruéline qui allait devenir, par la volonté de notre auteur, l'un des mythes les plus célèbres des temps modernes. Il suffit de lire avec quelque attention le chapitre II : « De la nativité du tresredouté Pantagruel » pour apercevoir aussitôt le lien certain qui existe entre la sécheresse mémorable de 1532 et la composition du premier livre publié de notre roman. Le choix du héros rabelaisien s'explique et se justifie aux yeux du lecteur, sans laisser place à la moindre incertitude. Rappelons encore cette particularité que les allusions à la température doivent toujours se rapporter à une période très proche de leur production. Faites à quelques années d'intervalle, elles perdent le plus souvent tout intérêt. Si donc un auteur a l'occasion d'y recourir, il faut que son œuvre évoque ce souvenir au moment où il est encore présent à l'esprit de ses contemporains. Le *Pantagruel*, publié en novembre 1532, s'accorde aussi complètement qu'il est possible avec cette observation psychologique évidente. Il parut tout juste au moment où les hommes étaient encore sous le coup des impressions laissées par cette accablante saison. La fortune extraordinaire et quasi soudaine de la légende pantagruéline en fut facilitée d'autant. C'est même ce qui permit à Rabelais de mettre sa *Prognostication*, — parue quelques mois plus tard, et

1. *Annales d'Aquitaine*, Paris, 1537, f° CCV, à l'année 1532.

consacrée, notons-le, à une prévision burlesque des saisons, — sous le patronage du nom de son héros. Certes, la verve prodigieuse du conteur et l'audace saisissante de ses idées constituaient le principal facteur de son succès, mais on ne saurait toutefois omettre l'utilité manifeste de la concordance que nous venons de signaler et qui était restée inconnue, jusqu'à présent, aux exégètes de l'œuvre du Maître. Une fois de plus, nous surprenons les liens étroits qui rattachent la trame de son roman à la réalité ambiante et à l'actualité. Les mêmes rapports que nous avons pu dégager, dans des travaux antérieurs, à travers le *Gargantua*, le *Tiers Livre* et les quatrième et cinquième livre de l'ouvrage, se retrouvent dans le second livre. Les procédés ne varient pas. L'immortel créateur de mythes conserve les mêmes habitudes d'esprit pendant les vingt années de sa production littéraire.

Mais pour entendre pleinement la cause et raison de son nom, qui luy feut baillé en baptesme (*Pantagruel*), vous noterez qu'en icelle année feut seicheresse tant grande en tout le pays de Africque que passerent xxxvj. moys, troys sepmaines, quatre jours, treze heures, et quelque peu d'advantaige, sans pluye avec chaleur de soleil si vehemente que toute la terre en estoit aride. Et ne fut au temps de Helye plus eschauffée que fut pour lors ; car il n'estoit arbre sus terre qui eust ny feuille ny fleur, les herbes estoient sans verdure, les rivières taries, les fontaines à sec, les pauvres poissons delaissez de leurs propres elemens, vagans et crians par la terre horriblement, les oyseaux tumbans de l'air par faulte de rosée, les loups, les regnars, cerfz, sangliers, dains, lièvres, connilz, belettes, foynes, blereaux et aultres bestes l'on trouvoit par les champs mortes la gueulle baye. Au regard des hommes c'estoit la grande pitié, vous les eussiez veuz tirans la langue comme levriers qui ont couru six heures. Plusieurs se gestoyent dedans les puys... Toute la contree estoit à l'ancre : c'estoit pitoyable cas de veoir le travail des humains pour se garentir de ceste horrificque alteration. Car il avoit prou affaire de sauver l'eaue benoiste par les eglises... O que bien heureux fut en icelle année celluy qui eut cave fresche et bien garnie ! Le Philosophe raconte en mouvent la question : Parquoy c'est que l'eaue de la mer est salée ? (*Suit l'histoire de Phaëton*)... A donc la terre fut tant eschauffée que il luy vint une sueur enorme, dont elle sua toute la mer, qui par ce est salée.

On a vu plus haut comment cette allusion se rattache d'une façon précise au rôle du diable Pantagruel. Vient ensuite l'histoire de la procession destinée à à obtenir du ciel la cessation du fléau et dont nous aurons l'occasion de parler plus bas. Le chapitre s'achève par le récit de la naissance de Pantagruel, arrivée à l'heure où le monde était tout altéré, et dont le nom offrait cette signification prophétique qu'il serait quelque jour dominateur des altérés (Dipsodes). Tel se déroule, dans ses lignes principales, le tableau que Rabelais trace de la saison chaude de 1532, en forçant, comme on peut le penser, les proportions et les circonstances de ce phénomène météorologique.

Il est piquant de constater, d'autre part, que la *Pantagrueline Prognostication*

semble bien évoquer elle-même un souvenir de cette même période. Le Tourangeau y formule, en effet, cette observation que rien n'amène (chap. VI) : « Toutesfoys, sus le milieu de l'esté, sera à redoubter quelque venue de pusses noyres et cheussons de la Devinière. *Adeo nihil est ex omni parte beatum.* Mais il les fauldra brider à force de collations vespertines. » Une telle allusion, faite à une maison que personne ne pouvait connaître, en dehors des intimes de l'auteur, ne serait-elle pas tout simplement l'expression du souvenir cuisant laissé au Chinonais par les insectes de sa maison paternelle, où il dut accomplir un séjour au cours de l'été de 1532 ? Les cousins et moustiques de la demeure d'Antoine Rabelais purent se montrer d'autant plus nombreux et entreprenants que la saison devait favoriser singulièrement leur action. D'où la fameuse prédiction que rien, jusqu'à présent, n'avait expliquée.

C'est donc, en somme, l'actualité qui a fourni au conteur le premier fil, et le plus important, de sa trame. Là ne se bornent pas les constatations nouvelles qu'il nous a été donné de faire en pareille matière. Il est dans le second livre un chapitre célèbre, qui fournit à la physionomie de Panurge certains de ses traits inoubliables : nous voulons parler du chapitre XVII : *Comment Panurge guaingnoyt les pardons*... L'auteur rencontre Panurge qui a un flux de bourse et lui offre de grand cœur tout ce qu'il possède : « six solx et maille » :

A quoy il me respondit : Et bren pour l'argent, je n'en auray quelque jour que trop : car j'ay une pierre philosophale qui me attire l'argent des bourses, comme l'aymant attire le fer. Mais voulés vous venir gaigner les pardons ? dist il. Et par ma foy : (je luy respons) je ne suis grand pardonneur en ce monde icy, je ne sçay si je seray en l'aultre. Bien allons au nom de Dieu, pour un denier plus ny moins. Mais (dist il), prestez moy doncques un denier à l'interest. Rien, rien, dis je. Je vous le donne de bon cueur. Grates vobis dominos, dist il. Ainsi allasmes commenceant à sainct Gervays, et je gaigne les pardons au premier tronc seulement : car je me contente de peu en ces matieres, puis disoys mes menuz suffrages et oraisons de saincte Brigide : mais il gaigna à tous les troncz, et toujours bailloit argent à chascun des pardonnaires. De là, nous transportasmes à nostre Dame, à sainct Jean, à sainct Antoine, et ainsi des aultres eglises ou estoit banque de pardons. De ma part je n'en gaignoys plus : mais luy à tous les troncz il baisoit les relicques, et à chascun il donnoit. Brief quand nous fusmes de retour il me mena boire au cabaret du Chasteau et me montra dix ou douze de ses bougettes pleines d'argent. A quoy je me seignay faisant la croix et disant : Dont avez vous tant recouvert d'argent en si peu de temps ? A quoy il me respondit que il avoit prins es bessains des pardons : car en leur baillant le premier denier (dist il) je le mis si souplement, que il sembla que feust un grand blanc ainsi d'une main je prins douze deniers, voyre bien douze liards ou doubles pour le moins, et de l'aultre trois ou quatre douzains : et ainsi par toutes les eglises où nous avons esté.

Voire mais (dis je) vous vous dampnez comme une sarpe et estes larron et sacrilege. Ouy bien (dist il) comme il vous semble, mais il ne me semble quand à moy. Car les pardonnaires me le donnent quand ils me disent en presentant les relicques à baiser : Centuplum accipies, que pour

un denier j'en prene cent : car accipies... (*suit l'explication bien connue de la formule des pardonnigères*)... Ho, mon amy (disoit il) si tu sçavoys comment je fis mes chous gras de la croysade, tu seroys tout esbahy. Elle me valut plus de six mille fleurins...

Rien de tout cela n'est inventé. Cet épisode est, à tous égards, strictement conforme à la réalité et à l'actualité de 1532, aussi bien que le choix du héros principal de l'œuvre. Cette même année, déjà signalée par les annalistes pour sa sécheresse, eut, par contre, le privilège imprévu d'un pardon et jubilé octroyés par le pape Clément VII à la France. Le *Journal d'un bourgeois de Paris*, chronique principale et presque unique de notre histoire pour cette période, nous apprend ce fait dans les termes suivants :

Audict an cinq cens trente deux fut donné par le pape Clément un pardon et jubilé par tout le royaume, pour lequel gaigner falloit jeusner trois jours, soy confesser et recepvoir Dieu par ceux qui estoient en aage [1].

Si Rabelais a attribué à Panurge son inoubliable escroquerie « aux pardons », c'est évidemment que celle-ci était tout à fait de circonstance au moment même où il écrivait. Un jubilé extraordinaire avait lieu, qui lui offrait une occasion naturelle de critique et de sarcasme à l'égard de celle des coutumes ecclésiastiques dont l'abus prêtait le mieux à la satire. N'oublions pas que la première manifestation de la réforme de Luther fut amenée par la protestation du moine contre la vente des indulgences. Le pardon ou jubilé papal comportait la visite d'un certain nombre d'églises [2], dont la nomenclature était fixée. La liste rapportée par Rabelais est certainement exacte : Saint-Gervais, Notre-Dame, Saint-Jean-en-Grève, l'abbaye de Saint-Antoine. Nos deux compagnons — remarquons que, dans cet épisode, le Chinonais se met directement en cause avec Panurge — visitèrent donc les stations désignées, pour baiser les reliques que les « pardonnaires » présentaient à la vénération des fidèles désireux de gagner les pardons. Après Saint-Gervais, l'auteur, qui se contente de peu en ces matières, laisse Panurge s'approcher seul des troncs, et l'on vient de voir avec quelle insigne dextérité le fourbe remplit ses « bougettes » de l'argent des

1. *Le journal d'un bourgeois de Paris sous le règne de François Ier, 1515-1536*. Ed. V.-L. Bourrilly, Paris, Alphonse Picard, 8º, 1910, p. 334. *La Chronique du roy Françoys premier* offre un intérêt sensiblement moindre. Ces deux chroniques forment avec celles de Pierre Driart et de Versoris, le contingent annalistique, assez maigre, de cette période pour la région parisienne.

2. Les choses n'ont pas changé en ce qui concerne le jubilé, qui a lieu tous les vingt-cinq ans. Le jubilé normal avait eu lieu en 1525.

plateaux jubilaires. Voilà donc un épisode caractéristique par excellence du second livre, dont un fait historique nous découvre l'origine réelle.

Au reste, d'une manière générale, les mentions relatives à la croisade et aux Turcs, toutes mises dans la bouche de Panurge, se rapportent à une série de préoccupations et d'événements contemporains dont les chroniqueurs nous ont transmis l'écho, à plus d'une reprise, soit en 1532 même, soit aux alentours de cette année. Le péril turc se manifesta alors avec une grande acuité ; des processions solennelles eurent lieu, à l'occasion de la panique qu'il suscita en mai 1532 [1]. Il y eut une série d'alternatives, pendant lesquelles les choses de Turquie se trouvèrent au premier plan de l'actualité. Ainsi, le 11 février, des lettres furent adressées au Sacré Collège pour obtenir du pape qu'il autorisât le roi à demander au clergé de France une aide pour la guerre qu'il préparait contre les Turcs [2]. Les succès de ces derniers, un moment fort inquiétants, firent place à des revers décisifs que leur infligea André Doria à la fin de 1532, quand il réussit à chasser leur flotte de la mer Ionienne et à prendre Coron et Patras. En septembre-octobre 1532, grande défaite des Turcs en Hongrie. On comprend donc que Panurge se soit plu à évoquer les faits et les lieux qui restaient présents à l'esprit des Français de ce temps-là. Quand il parle de la Croisade, dont il fit ses choux gras et qui lui valut plus de six mille florins, il rappelle une entreprise à laquelle on ne cessait de songer et pour laquelle des subsides étaient fréquemment demandés aux fidèles. De même, quand il évoque la Croisade manquée de Mitylène, dont le souvenir restait assez humiliant, et surtout quand il raconte « la manière comme il eschappa de la main des Turcqs », les allusions qu'il prodigue à l'Alcoran, aux musaffiz et bachatz, aux seraphs, au costume des Orientaux et à leur horreur du vin, aux chiens errants et aux incendies des villes turques, — Sainte-Sophie de Constantinople est, en outre citée au chapitre XXXII, — le portrait pittoresque qu'il trace de son « baschatz » : tout cela offrait un intérêt manifeste pour les lecteurs de 1532.

D'autres éléments réels pourraient être encore aisément dégagés. Ainsi, par exemple, Pantagruel s'informe au chapitre XXX, auprès d'Epistémon ressuscité, comment sont traités les usuriers en enfer :

Je les veis, dist Epistemon, tous occupez à chercher les espingles rouillées et vieulx cloux parmy les ruisseaulx des rues, comme vous voyez que font les coquins en ce monde. Mais le quintal de ses quinqualleries ne vault que un boussin de pain, encores y en a il malvaise

1. Voy. l'*Histoire des Papes* de L. Pastor, trad. par Furcy-Raynaud, t. X, p. 133 et suiv. et *passim*.

2. *Catal. des Actes de François Ier*, t. VI, 285.

depesche : ainsi les pauvres malheureux sont aulcunes foys plus de troys sepmaines sans manger morceau ny miette, et travaillent jour et nuict attendant la foyre à venir : mais de ce travail et de malheurté y ne leur souvient tant ilz sont actifz et mauldictz, pourveu que au bout de l'an ils gaignent quelque meschant denier.

Ce développement dont le sujet est suggéré par Pantagruel et non par Panurge, comme on pourrait le croire, ne figure pas ici au hasard d'une fantaisie satirique. Il est probablement l'écho d'une décision royale récente prise à l'égard des usuriers, dans le but d'arrêter leurs pratiques.

L'an mil cinq cens trente deux, furent appréhendez prisonniers, de par le Roy, plusieurs marchans de Paris, qu'on disoit usuriers, asscavoir : Jean Brisse, demeurans rue de la Cossonnerie, deux freres nommez les Danoys, demeurant près Chastelet, et Thomas Turquan et Martin Quatrehommes, eulx deux courtiers desdictes usures ; mais ilz saillirent en baillant caution [1].

Enfin, l'allusion du chapitre XXXII à la plus terrible des maladies de l'époque, la peste, a été, de toute évidence, suggérée à l'auteur par l'épidémie pesteuse qui désola plusieurs grandes villes de France et spécialement Paris, dans l'automne de 1532, pour se continuer, en amenant des pertes importantes, pendant la plus grande partie de 1533 [2]. Des mesures sévères de précaution s'imposèrent rapidement. Jean Bouchet rapporte dans ses *Annales d'Aquitaine*, citées plus haut, sous la date de 1532, que les chaleurs insolites de cette année-là amenèrent des maladies qui « retournèrent en peste vers la moitié du mois de juillet ». Cette épidémie de peste ravagea jusqu'au mois de novembre suivant la ville de Poitiers où vivait l'ami de Rabelais.

L'auteur nous décrit visiblement les ravages auxquels il assistait, quand il raconte son entrée dans la ville d'Aspharage, au cours de son voyage à travers la bouche de Pantagruel :

Puis entray en la ville, laquelle je trouvay belle, bien forte et en bel air, mais à l'entrée les portiers me demandèrent mon bulletin, de quoy je fuz fort esbahy, et leur demanday : Messieurs, y a il icy dangier de peste ? O seigneur (dirent ilz) l'on se meurt icy auprès tant que le charriot court les rues. Vray dieu (dis je) et où ? A quoy me dirent que c'estoit en Laryngues et Pharingues, qui sont deux grosses villes telles comme Rouen et Nantes riches et bien marchandes. Et la cause de la peste a esté pour une puante et infecte exhalation qui est sortie des abysmes despuis n'a gueres, dont ilz sont mors plus de vingt et deux cens soixante mille et seize personnes, despuis huict jours.

Lors je pense et calcule, et trouve que c'estoit une puante haleine qui estoit venue de l'estomach de Pantagruel alors qu'il mangea tant d'aillade, comme nous avons dict dessus.

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, *éd. citée*, p. 371.
2. Dom Félibien, *Hist. de Paris*, II, 990-994.

Nous aurons l'occasion d'étudier, dans la dernière partie de cette introduction, la procession du chapitre II, en ce qui touche la signification très hardie qu'il convient d'y voir. Il suffira de constater ici que l'actualité de cette manifestation, sans parler du dénouement si imprévu qu'elle amène, ressort de toutes les chroniques qui nous sont parvenues pour les environs de 1532. Le bourgeois de Paris, Pierre Driart, l'auteur de la *Chronique du roi François Ier* et dom Félibien abondent en mentions et descriptions de cérémonies analogues. Citons seulement les imposantes processions qui se déroulèrent à Paris et dans les villages des environs, de la fin de mars à la Pentecôte de 1530, pour qu'il plût à Dieu, à Notre Dame et aux saints de sauver et garder les vignes,

lesquelles comme on disoit, estoient gastées parce qu'il geloit tous les matins. Et mesmement on dit qu'ilz furent fort endommagées au vignoble d'Orléans et oultre la riviere, vers le val de Loire. Mais au moien des bonnes prières du peuple et des belles processions, lesdictes vignes qui estoient endommagées et gastées revindrent en valleur et bonté à l'entour de Paris et ès environs, [ce] qu'on a estimé un grand miracle que Dieu a voulu monstrer [1].

En 1531, nouvelle grande procession, le 10 janvier, pour conjurer le mauvais temps.

JANVIER 1531.

Procession saincte Geneviefve. Le dixiesme jour d'icelluy, jour des octaves madame saincte Geneviefve, fut faicte une fort belle procession en l'église Nostre Dame de Paris, où furent portez plusieurs belles chasses et relicquieres, entre lesquelles estoit la chasse de ladicte dame saincte Geneviefve, et fut faicte ladicte procession pour prier Dieu de moderer le temps, lequel estoit sy très fort à la pluye qu'il ne cessoit quasy ne nuict ne jour de plouvoir tant que les eauez estoient si grosses que à merveilles, et durant longue espace de temps ; et aussi pour la prosperité du royaulme et pour prier Dieu pour madame la mère du Roy, laquelle estoit fort mallade [2].

FÉVRIER 1531.

(Disposicion). — Ce present moys, troys sepmaines durans, fut fort doux et plus qu'il n'eust esté besoing, mais la derniere sepmaine fut rudde tant de gellée que de neige et vens qui guasta la plus grande part des amendiers fleurs des (*sic*) et habricottiers [3].

[En mars, le temps ne fut pas plus favorable ; gelées blanches fréquentes et grosses pluies après, etc.].

1. *Journal d'un bourgeois de Paris, éd. cit.*, p. 337. — *Journal de Nic. Versoris*, p. 123. — *Chron. du roy Fr. Ier*, p. 78-79 ; Félibien, *op. cit.*, III, 985 ; Bibl. nat., ms. fr. 17527, f. 184. Pierre Driart, p. 145-148, donne des précisions sur le temps.

2. Elle mourut en septembre de la même année. Pierre Driart, *op. cit.*, p. 151.

3. *Ibid.*

Un pareil rapprochement de faits, qui ressort de la chronique même du religieux de Saint-Victor, a dû s'imposer à la réflexion des esprits critiques de l'époque. Nul doute que Rabelais, fort sceptique lui-même à l'égard de telles pratiques, n'ait recueilli plus d'un brocard sur ce contraste. Ce qui était vrai à Paris ne l'était pas moins à Lyon. Au reste, l'empreinte parisienne, qui apparaît à travers le second livre d'une manière si sensible, nous avertit que les impressions de l'auteur se rapportent autant à la capitale qu'à toute autre ville de France.

On voit à quel point, à travers la contexture du premier ouvrage littéraire de notre Chinonais, transparaît la vie ambiante. Ce sera désormais, contrairement aux vues qui ont régné si longtemps, la marque essentielle de toutes les productions qui sortiront de sa plume. A côté de ces éléments en quelque sorte objectifs, se rencontrent nombre de données d'un caractère personnel qu'il est aisé de dégager, en tenant compte des procédés de l'auteur, tels qu'ils ont été exposés dans l'introduction du tome Ier, consacrée à *Gargantua*. Il est clair que Rabelais s'est plu à introduire dans son récit les lieux qu'il avait parcourus depuis huit ou dix ans et auxquels l'attachaient par là-même des impressions toutes récentes.

Ici, à l'inverse de *Gargantua*, la Touraine ne tient qu'une place très secondaire. Le pays de Chinon est mentionné simplement au début du chap XIX [1]. Tours n'est nommé que pour son horloge, en compagnie de plusieurs autres villes, et pour ses objets en cuir bouilli. Cependant, une mention notable est mise sur les lèvres de Panurge, qui proclame son origine provinciale. « … C'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry jeune au jardin de France : c'est Touraine ». Il faut voir, dans cette déclaration, un hommage de l'enfant de Chinon à sa petite patrie. Quant aux données relatives au Poitou et aux régions de l'Ouest, elles se rencontrent particulièrement nombreuses dans les diverses parties du livre [2]. La Bretagne, dont les villes de Rennes et Nantes se trouvent citées, est aussi l'objet de quelques mentions. L'une d'entre elles donne à réfléchir : quand le conteur nous représente (chap. XIX) Panurge choquant ensemble « un transon de coste bovine » et deux pièces de bois, l'une d'ébène et l'autre de brésil incarnat, et faisant « son tel que font les ladres en Bretaigne avec leurs clicquettes, mieulx toutesfoys resonnant et plus harmonieux », il

1. Les noms des propriétés chinonaises et saumuroises de la famille de R. : Gravot, Chavigny, La Pomardière, la Devinière près Cinais, n'ont été ajoutés qu'en 1533, ce qui peut faire songer à un voyage récent de l'auteur à son pays natal.

2. Mirebalais et Luçonnois compris. Poitiers est cité (chap. XXXII) comme une ville considérable, en même temps que Lyon.

autorise son lecteur à penser qu'il a réellement entendu un tel signal. Pour peu qu'on songe aux constatations qui ont été acquises depuis vingt ans en pareille matière, cette interprétation ne paraîtra nullement téméraire. De même le cueilleur de pommes au pays de Perche (chap. IX) a dû être observé *de visu*.

Sans nul doute encore, le chapitre V : Des faicts du noble Pantagruel en son jeune aage, reflète les propres pérégrinations de notre conteur et spécialement ses séjours dans diverses villes universitaires de France. Le trajet de Poitiers à Fontenay-le-Comte et à Maillezais est celui-là même qu'il avait accompli plus d'une fois. On peut penser que la traversée de la Rochelle — dont la chaîne est citée ailleurs (chap. IV) — à Bordeaux, ne fait qu'évoquer sa première navigation. L'étape de Toulouse, dont les moulins de Bazacle sont évoqués, vient d'être rendue infiniment vraisemblable par une étude récente du Dr de Santi [1]. Celle de Montpellier est connue de tous ; elle entraîne, sans la moindre hésitation, les visites successives de Nîmes, d'Avignon et de Valence [2], ces deux dernières jalonnant le chemin de Lyon [3]. Que Rabelais, à demi Saumurois et fils du possesseur de Chavigny-en-Vallée, ait connu Angers (chap. I, IV et V) et apprécié le vin d'Anjou (chap. XII et XVIII), rien de plus vraisemblable. Quant aux séjours à Bourges et à Orléans, la simple lecture de *Pantagruel* nous amène à les considérer comme impliquant une certitude absolue. Ici, se présente à notre attention un piquant élément réel dont l'acquisition est toute récente. Entre autres souvenirs relatifs à Bourges, notre écrivain nomme le « grand timbre » qu'il place devant le palais ducal et auquel, observe-t-il, il manque un morceau, pour en faire le récipient destiné à la bouillie du petit Pantagruel. Or, cette pierre, qui possédait toute une histoire, existait bien, au XVIe siècle, à la place indiquée [4]. Ce trait, qu'on pouvait croire forgé à plaisir se révèle, comme tant d'autres, tout proche de la vérité la plus concrète. La grosse tour de Bourges ou citadelle, « la grosse tour de Beurre qui estoit à Sainct Estienne de Bourges et qui fondit au soleil » (chap. XV et XXIX) fournissent encore deux allusions significatives. Orléans, qui devait procurer à Rabelais plusieurs amitiés précieuses, figure fréquemment dans le livre II ; après l'épisode du Limousin, Pantagruel continue d'y étudier. Il replace dans le clo-

1. *Revue du Seizième Siècle*, t. VIII, p. 42-62.

2. Carpentras et son horloge sont cités dans les éditions de 1533 et de 1534, au chap. XV. Quand R. substitue Ferrare à Carpentras, c'est qu'il tient à évoquer la ville italienne visitée par lui dès 1534.

3. Au chap. IV, R. donne un autre jalon de cette route : Tain où l'on fabrique des câbles pour le voyage du sel à Lyon.

4. *Revue du Seizième Siècle*, t. IV, p. 162.

cher de Saint-Aignan la cloche qui était « en terre » depuis plus de deux siècles, événement qui amène l'épisode du vin d'Orléans transformé en vinaigre. Ailleurs, l'auteur nous parle des murailles de la ville (chap. xv), et de la boule qui surmonte le clocher de l'église Sainte-Croix (chap. xxxiii). Lyon, avec sa chaîne, ses batelières, ses plumes et ganivets, sa fourniture de sel et surtout son assiette imposante (chap. xxxii) occupent une place naturelle dans le petit volume qui vit le jour en une boutique voisine de Notre-Dame-de-Confort. Mais c'est sans contredit à Paris qu'est dévolu le rôle principal au cours du second livre. Du chapitre vii au xxiv, toutes les scènes s'y déroulent. La connaissance de la capitale, de ses mœurs, et, si j'ose dire, de son atmosphère propre, apparaît si juste et si intime à travers ces pages, que la réalité d'un séjour de l'auteur à Paris, avant 1532, apparaît comme indiscutable. Seules, des observations directes ont pu permettre à Rabelais de nous présenter, tant dans ce livre que dans son *Gargantua*, cette psychologie parisienne qu'il a su condenser en traits immortels. Cette évidence nous a conduit à présenter, il y a quelques années, sur ce séjour comme sur la résidence de Rabelais à Paris, des conjectures qui ont été approuvées par tous les érudits compétents [1]. Le voyage du Tourangeau dans la grande ville peut se placer entre 1528 et 1530. Toutefois, les impressions parisiennes du conteur semblent être si proches du moment où il écrit; on retrouve, dans les descriptions et notations des chapitres indiqués plus haut, quelque chose de si précis et même de si vivant, qu'on est en droit de penser qu'un second séjour, entre novembre 1531 et mai 1532 — période pendant laquelle le Chinonais échappe aux recherches de ses biographes — ne serait nullement impossible. Il paraît tout à fait plausible d'admettre qu'il dut habiter l'hôtel Saint-Denis où il fait descendre Pantagruel, maison située alors rue Saint-André-des-Arts [2], et dont les jardins donnaient dans la rue Christine actuelle. Cet hôtel, qui dépendait de l'abbaye bénédictine de Saint-Denis, offrait un asile tout désigné à Rabelais, alors bénédictin, d'autant mieux qu'il recevait habituellement les religieux qui poursuivaient des études à Paris. Comme Rabelais n'avait encore rien écrit, aucune raison ne s'opposait à son admission dans cette maison. Ce fut là, apparemment, qu'il rencontra frère Claude de Saint-Denis, moine savant, cité par frère Jean dans *Gargantua* (chap. xxxix) comme étudiant à Paris avec une ardeur infatigable [3]. *Pantagruel* nous promène un peu partout à travers le Paris de 1530, celui de la rive gauche et de l'Université,

1. *R. E. R.*, t. VI, p. 38 et suiv., et 272.
2. Nos 54-58.
3. D'après ce passage, frère Jean aurait séjourné à Paris environ six mois. Serait-ce une indication personnelle, à ajouter à tant d'autres?

s'entend : rue du Fouarre, par trois fois, à la Sorbonne, dont le *treillis* est signalé, à l'abbaye de Sainte-Geneviève, au collège de Navarre et à sa grande salle, à Vauvert, à Saint-Marceau et à la Folie Gobelin, qui semble avoir été visitée volontiers, de même que l'établissement de teinture de Gobelin, sans parler des hôtels de Saint-Denis et de Cluny, visés plus haut, le dernier cher aux Anglais de marque et où Rabelais, en bon connaisseur des préférences de nos voisins, héberge fort à propos le grandissime clerc Thaumaste, venu du fin fond de l'Angleterre. On a vu plus haut le rôle des églises, à l'occasion des stations jubilaires de Panurge. Notre-Dame est de nouveau mise en cause au sujet de sa plus grosse cloche (chap. XXIX). Avec l'abbaye de Sainte-Geneviève, deux autres grands monastères, proches des remparts, reçoivent les visites de Pantagruel ; Saint-Antoine, sur la rive droite, et Saint-Victor, sur la rive gauche, le premier comme but de promenade, le second pour sa librairie « fort magnifique » [1]. On sait que la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Victor était à peu près la seule qui fût alors accessible au public. Récemment reconstruite, comme le reste de l'abbaye, fort riche en ouvrages ecclésiastiques de théologie, de droit canon et d'édification, elle demeurait fermée à toute la pensée moderne. L'érudition, les sciences, les auteurs grecs et latins, les beaux livres italiens, les maîtres de l'heure surtout, les Politien, les Valla, les Erasme, qui faisaient les délices de Rabelais, n'avaient pu y obtenir droit de cité. On devine les rancœurs de l'ancien cordelier de Fontenay-le-Comte, lorsque, venu à Paris pour y étancher sa soif ardente de haut savoir, il ne découvrit, dans cette belle construction, achevée de la veille, aucune des sources nouvelles auxquelles il rêvait de s'abreuver. Son génie satirique se vengea de cette amère désillusion en conférant au catalogue archaïque, d'où les Muses étaient bannies, un ridicule immortel.

Maître François, parfait connaisseur, comme Panurge, des rues, ruelles et traverses de Paris, paraît particulièrement familier avec le Parlement et le Palais qui l'abrite. Il ne manque pas de signaler, sous les galeries de la Sainte-Chapelle, telle lingère achalandée, puis la grande salle, la basse cour, où les mules des présidents, conseillers et autres rongent leur frein, et où les pages du palais jouent aux dés, à genoux sur le sol. Il n'a garde d'oublier davantage, sur la rive droite, le cimetière des Innocents, plusieurs fois évoqué, ni les remparts, ni les ponts (Petit-Pont, Pont-aux-Meuniers, pont de Charenton), ni les cabarets en renom, ni même d'autres lieux moins avouables.

A côté de ces éléments locaux très variés et tous exacts, on le voit, il y a lieu de tenir compte des données d'ordre géographique que présentent les chapitres XXIII, XXIV et XXXIV. « Pantagruel ouyt nouvelle que son

1. Il avait été refait vers 1514.

pere Gargantua avoit esté translaté au pays des Phées par Morgue,... ensemble que, le bruyt de sa translation entendu, les Dipsodes... avoyent gasté un grand pays de Utopie et tenoyent pour lors la grande ville des Amaurotes assiégée ». Il quitte aussitôt Paris et gagne Rouen, puis Honfleur, où il s'embarque avec ses compagnons.

Nous avons démontré précédemment [1] que l'itinéraire développé au chapitre XXIV était d'une parfaite logique, l'Utopie étant placée par notre auteur, comme par Morus, en Extrême-Orient, du côté de la Chine ou Cathay, au nord de cet empire, non loin de la région portée sur les cartes sous l'appellation d'Indie supérieure. Les noms des Amaurotes et de l'Achorie [2] ont été empruntés à Morus par Rabelais. Celui-ci, par contre, a inventé les Alymyrodes qui font partie de la Dipsodie. Quant à ce dernier nom, il a été forgé, semble-t-il, en fonction de la future qualité de Pantagruel, dominateur des Altérés [3].

Après la conquête de la Dipsodie, maître Alcofribas met fin à son 1er livre, sentant bien que les registres de son cerveau étaient quelque peu brouillés par la purée de septembre. « Vous aurez, continue-t-il, le reste de l'hystoire à ces foyres de Francfort prochainement venantes, et là vous voyrez comment Panurge feut marié et cocqu dez le premier moys de ses nopces. Et comment Pantagruel passa les monts Caspies, et comment il naviga par la mer Atlhanticque, et deffit les Cannibales et conquesta les isles de Perlas, comment il espousa la fille du roy de Jnde, dit Prestre Jehan » (texte de 1533).

Ce passage avait beaucoup intrigué les commentateurs. On s'est demandé comment il se faisait que Rabelais, après avoir ainsi annoncé la trame future du *Tiers Livre*, ait pu, par la suite, l'oublier à ce point que non seulement il n'en a tenu aucun compte, mais qu'il s'est même abstenu d'y faire la plus légère allusion aussi bien dans ce livre que dans les autres. L'explication de cette apparente anomalie est cependant bien simple [4]. L'auteur n'a pas apporté à son plan définitif un changement aussi profond qu'on pourrait le supposer. Certes, nous ne voyons pas Panurge convoler, mais nous ne perdons pas de vue un seul instant la question de son mariage, puisque le *Tiers Livre* tout entier a pour but de le préparer et que le IVe tend pareillement à découvrir le secret de ses destinées conjugales. Rien ne nous dit que

1. *Les Navigations de Pantagruel*, Paris, 1905, in-8°, p. 9 et suiv.

2. Morus parle des Achoriens.

3. Chap. II, origine du nom de Pantagruel : « Et voyant en esperit de prophetie qu'il seroit quelque jour dominateur des alterez ». Nous avons fait dans *Les Navig. de Pant.*, p. 21, un rapprochement avec le mot *Scythie*, région voisine de celle où doit se placer l'Utopie, considérée plaisamment comme le pays de la soif (*sitis*).

4. *Les Navigations de Pant.*, p. 25 et suiv.

Rabelais — et telle notation du Ve livre manuscrit de notre Bibliothèque nationale peut autoriser à le croire —, s'il avait pu achever son roman, ne nous eût pas fait assister aux noces de Panurge. Il s'est contenté de retarder l'événement, sans renoncer à y recourir. Quant aux voyages de Pantagruel, l'élément le plus caractéristique de la trame annoncée, il se trouve que, contrairement à ce qu'on a pu penser longtemps, l'auteur a fait accomplir à son héros à peu près les mêmes navigations que celles dont la fin du IIe livre esquisse le programme.

Que signifient donc cette traversée de la mer Atlantique, cette défaite des Cannibales, cette conquête des îles de Perlas et enfin ce voyage au pays du fameux Prêtre-Jean ? Cette navigation a un sens, elle correspond à quelque chose de réel, à une idée qui hantait alors au plus haut degré les contemporains de notre conteur : c'est tout simplement le voyage d'Amérique d'abord et de l'Inde ensuite. Pantagruel devait traverser l'Atlantique et aborder aux îles des Cannibales, puis à celles des Perles. Les unes et les autres sont faciles à identifier, puisqu'elles figurent sur tous les portulans et cartes du temps. Les îles des Cannibales et des Perles désignent, dans la nomenclature contemporaine de Rabelais, les petites Antilles méridionales d'aujourd'hui. Les globes de Schoener, par exemple, les placent dans les mêmes parages, vers les îles Sous-le-Vent, au nord du Vénézuela actuel, en réalité dans la région où tant de navigateurs, à commencer par Colomb, Hojeda de la Çosa et Vespucci, dont les voyages ont fourni les éléments géographiques de l'Utopie, avaient cherché et cherchaient encore le fameux passage vers l'Inde et le Cathay. Sûrement, Rabelais avait l'intention de conduire son héros par ce passage pour le diriger ensuite vers le pays du Prêtre-Jean, que l'on identifiait alors généralement avec la Chine actuelle ou la Mandchourie, autrement dit avec l'Indie supérieure. Ce qui enlève toute espèce de doute à cette identification, c'est le fait que Rabelais dit lui-même que Pantagruel « espouse la fille du roy de Inde, dit Prestre-Jehan ». Il concevait la suite de l'histoire de son jeune prince comme devant embrasser une série de navigations et d'explorations dirigées vers les Indes Occidentales ou Nouveau-Monde, du côté de l'isthme de Panama, c'est-à-dire vers les régions qui excitaient davantage la curiosité, au moment où notre auteur commençait à écrire, puis vers les Indes Orientales. Il lui aurait fait ainsi accomplir le tour du monde, puisque la conquête de la Dipsodie et le voyage d'Utopie l'avaient déjà amené, par l'autre voie maritime, c'est-à-dire par le cap de Bonne-Espérance, dans la même partie du continent asiatique.

Si surprenant qu'une telle assertion puisse paraître, les voyages annoncés n'ont jamais été perdus de vue par Rabelais. Il a fait exécuter par Pantagruel, dès la fin du *Tiers Livre* et pendant tout le reste du roman (IVe et V^{e} livres),

une navigation qui a eu le même pays comme but et qui comportait un itinéraire sensiblement analogue. Seulement, comme il avait appris, dans l'intervalle, que le passage vers les Indes orientales ne pouvait plus être cherché dans les parages où l'on espérait encore le découvrir vers 1532, et, comme, d'autre part, entre 1532 et 1546, — date de l'apparition du IIIe livre — des événements maritimes s'étaient produits qui avaient apporté à la France et à ses marins de nouvelles ambitions, l'auteur de *Pantagruel* tint compte de ce double fait, et porta plus au nord l'itinéraire suivi par son héros. Il le fit voguer vers les régions découvertes depuis 1534 — donc postérieurement à l'apparition du IIe livre — par Jacques Cartier, et ensuite vers le passage du nord-ouest, cherché jusqu'en notre siècle. La nouvelle route était ainsi parallèle à la première. La conception primitive ne fut donc modifiée qu'assez légèrement, et pour des causes que nous apercevons très bien. Il ne faut attribuer d'aucune façon la déclaration finale du IIe livre à une fantaisie passagère sans rapport avec le reste de l'œuvre. Ici, comme en tant d'autres endroits, le roman rabelaisien porte le reflet des préoccupations contemporaines. D'une manière comme de l'autre, Pantagruel devait réaliser le périple qui, conçu successivement à travers l'Amérique centrale et par le Nord de l'Amérique, restait le but de nombreux navigateurs, pendant la première partie du XVIe siècle.

CHAPITRE III

LA PENSÉE SECRÈTE DE RABELAIS

Symboles pythagoriques. Les allusions aux deux Testaments. Critique rationaliste des miracles. Le Lucien moderne. Son athéisme dénoncé. Les révélations du « Cymbalum Mundi ».

Une question d'un haut intérêt se pose ici devant nous, que nous allons tenter de résoudre. Quel fut le but véritable de Rabelais en publiant son premier ouvrage ? Voulait-il simplement conter et « apprêter à rire » à ses contemporains ? Poursuivait-il, au contraire, un dessein caché, et plus compliqué ? Tout en voulant amuser, prétendait-il instruire ? S'il avait des idées à exprimer et même à défendre, quelles furent au juste ces idées ? A quelles doctrines précises, à quels courants essentiels de l'époque est-il loisible de les rattacher ? Ce sont là des problèmes qu'il importe, au seuil de cette édition critique, d'étudier d'une manière approfondie. Peut-être une telle enquête, plus nouvelle qu'on ne pourrait l'imaginer, sera-t-elle féconde en surprises.

Nous obéirons, ce faisant, au souhait formellement exprimé par Rabelais lui-même. « Puis, [vous convient] par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle — c'est-à-dire ce que j'entends par ces symboles Pythagoricques — avecques espoir certain d'estre faictz escors et preux à ladicte lecture ; car en icelle bien aultre goust trouverez et doctrine plus absconce, laquelle vous revelera de tres haultz sacremens et mysteres horrificques, tant en ce que concerne nostre religion que aussi l'estat politicq et vie œconomique [1]. » Pourquoi ne pas prendre à la lettre la parole du Maître ? Sous couleur de plaisanter, il émet une déclaration dont la portée est singulière et la sincérité absolue. A côté du prodigieux réalisme qui s'en dégage, il existe un sens caché dans son œuvre. Rabelais comptait bien que les initiés, c'est-à-dire les adeptes des doctrines qui lui étaient chères, dispersés un peu partout, sauraient le découvrir. Il est certain, comme on le verra bientôt, que plus d'un,

1. Prologue de *Gargantua*.

parmi ses contemporains, ami ou ennemi, réussit à surprendre ce secret. Seulement, même avant la fin du XVI[e] siècle, la révélation que certains avaient eue du sens mystérieux de ses œuvres fut perdue. Une explication toute superficielle prévalut, et l'on peut dire qu'elle a duré jusqu'à notre époque. Cherchons donc à briser l'os et à en extraire la moëlle qui s'y trouve dissimulée. Pour y parvenir, il sera nécessaire de recourir à des sources d'information qui sont restées jusqu'à présent méconnues. La pensée profonde de Rabelais ne saurait être dégagée sans quelque effort. Il faudra d'abord scruter les textes d'aussi près qu'il sera possible et ensuite tenir grand compte de certains aspects, encore trop ignorés, de l'histoire intellectuelle de l'époque. Ainsi interrogé, le roman rabelaisien pourra laisser transparaître la doctrine « absconse » du Maître et le sens véritable des « symboles » de *Pantagruel* en matière religieuse, politique et économique.

En général, les biographes et les exégètes ont considéré que la plus grande audace de Rabelais, dans le domaine des choses philosophiques et religieuses, s'était manifestée, d'une part, par son culte avoué à l'égard de la Nature (*Physis*), et, de l'autre, par ses sympathies, non moins évidentes, à l'égard de la Réforme commençante. Ces sympathies apparaissent, avec quelques alternatives, pendant la presque totalité de sa carrière, à travers les cinq parties de son roman [1], mais plus spécialement entre 1532 et 1542, dans les deux premiers livres. Il s'agit, comme bien l'on pense, d'une réforme modérée, exclusive de celle de Calvin, trop rude et trop absolue. Certes, l'auteur de *Gargantua* n'a jamais fait un acte positif d'adhésion au protestantisme ni à ses dogmes essentiels ; mais les nombreuses allusions qu'il a semées un peu partout touchant les bons prêcheurs évangéliques et certaines de leurs doctrines significatives, incitaient les critiques à supposer que son opposition religieuse et ses satires des croyances ou pratiques catholiques avaient abouti finalement à ces avances plus ou moins ouvertes à la religion nouvelle. Tel est, en somme, le fond des développements consacrés, dans notre introduction du tome I[er] comme aussi dans tous les ouvrages récents, à la foi philosophique et religieuse du Chinonais On a noté à satiété les satires antimonacale et antisorbonique. Personne ne s'est risqué, semble-t-il, à aller au-delà. Nul ne s'est demandé si Rabelais, en dernière analyse, n'avait pas cessé d'être chrétien.

Ouvrons maintenant le second livre qui doit offrir, apparemment, un miroir fidèle de ses idées, à l'aube de sa production littéraire. Que rencontrons-nous, dès le seuil du livre ? Une série de déclarations à peine croyables qui émaillent le prologue. Parlant du succès des *Grandes Chroniques* gargantuines, l'auteur fait

1. Nous adoptons nettement la thèse de l'authenticité du V[e] livre.

remarquer que les lecteurs de ces contes inestimables les ont crus « tout ainsi que texte de la Bible ou de Sainct Evangile ». Pour peu qu'on y réfléchisse, on mesurera sans peine toute l'audace d'un parallèle si offensant pour les Livres saints, en dépit de son apparente allure de plaisanterie. Plus loin, reparaît le même terme de comparaison, lorsque le succès des mêmes *Chroniques* nous est affirmé en cette ligne fameuse : « car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans. » Alcofribas, suivant une sorte de crescendo, vise aussitôt, par une attaque directe, le témoignage même d'un des évangélistes. Prétendant attester par un argument burlesque son information et sa véracité propres, il ajoute avec tranquillité : « J'en parle comme Sainct Jehan de l'Apocalypse : *Quod vidimus testamur* [1]. » Qui donc, en matière de satire religieuse, a jamais dépassé ce degré d'ironie cinglante ? Aucun doute n'est possible, dès l'abord : ce rire lucianesque cache ici des desseins étranges que personne n'avait osé concevoir pendant de longs siècles.

Cependant, l'entreprise continue. Dès le premier chapitre, la généalogie de Pantagruel apparaît comme une parodie de celle du Christ. La ressemblance est, du reste, si frappante que plus d'un commentateur n'a pu s'empêcher de la noter. Le mot *engendra* est l'équivalent du mot *genuit* de l'Evangile. Rabelais s'est chargé lui-même d'attirer l'attention sur ce parallèle, quand il a signalé les deux généalogies sacrées : « car je voys que tous bons hystoriographes ainsi ont traicté leurs chronicques, non seulement des Grecz, des Arabes et Ethniques, mais aussi les auteurs de la Saincte Escripture, comme Monseigneur Sainct Luc mesmement et Sainct Mathieu » (texte primitif). Au cours de la généalogie pantagruéline, l'un des épisodes essentiels de la Bible, celui du Déluge, est l'objet d'une critique qui, pour être présentée avec une bonhomie souriante, n'en rappelle pas moins une des objections les plus redoutables qui aient été faites au récit sacré. Il s'agit de l'ancêtre de Pantagruel qui vivait au temps du Déluge :

J'entends bien que, lysans ce passaige, vous faictez en vous mesmes un doubte bien raisonnable, et demandez comment est il possible que ainsi soit, veu que au temps du Deluge tout le monde perit fors Noë et sept personnes avecques luy dedans l'arche, au nombre desquelz n'est point mis ledict Hurtaly ? La demande est bien faicte sans doubte et bien apparente ; mais la response vous contentera. Et parce que n'estoys pas de ce temps là pour vous en dire à mon plaisir, je vous allegueray l'autorité des Massoretz, interpretes des sainctes lettres hebraïcques, lesquelz disent que sans point de faultes ledict Hurtaly n'estoit point dedans l'arche, aussi n'y

1. Nous citons ici et plus loin le texte antérieur à 1542. Deux de ces allusions ont disparu à cette date. On verra, d'ailleurs, plus loin, que les allusions que Rabelais a supprimées ou atténuées en 1542 n'étaient pas celles qui offraient le plus de portée.

eust-il peu entrer, car il estoit trop grand. Mais il estoit dessus l'arche à cheval, jambe desà, jambe delà, comme sont les petitz enfans sus les chevaulx de bois, et en celle façon saulva laditte arche de periller; car il luy bailloit le branle avecques les jambes et du pied la tournoit où il vouloit, comme on faict du gouvernail d'un navire. Et ceux du dedans luy envoyoient vivres par une cheminée à suffisance, comme gens bien recongnoissans le bien qu'il leurs faisoit, et quelquefoys parlementoyent ensemble comme faisoit Icaromenippus à Jupiter, selon le rapport de Lucian.

Est-ce par hasard que le nom du grand contempteur des choses divines s'est glissé sous la plume de Rabelais, à la faveur d'une allusion, en cette fin du premier chapitre? Nous ne le croyons pas. C'est, à n'en pas douter, l'Ancien Testament qui est ici mis en cause.

Le second chapitre ne modifiera pas, tant s'en faut, nos premières observations. Rappelons qu'on y rencontre l'épisode de la procession faite avec force litanies et beaux « preschans », en vue de conjurer la sécheresse. Il sort aussitôt de terre de grosses gouttes d'eau. Mais quelle n'est pas la désillusion du pauvre peuple, déjà tout réjoui! Car la procession finie, alors que chacun voulait recueillir de cette rosée et en boire à plein godet, on trouva que ce n'était que saumure pire et plus salée que n'était l'eau de mer. Imagine-t-on contraste plus amer, satire plus acérée? Il faut savoir la place que tiennent ces manifestations solennelles et unanimes dans la vie religieuse d'alors. Les chroniques du temps sont remplies de descriptions de ces cérémonies, organisées le plus souvent pour obtenir du ciel un changement de temps. On a peine à comprendre, lorsqu'on a lu ces annales, comment Rabelais a pu s'attaquer à une institution si intimement liée à la foi générale. Le sarcasme était si osé qu'on n'a pas voulu croire à sa réalité. On verra plus loin que cette explication s'impose avec certitude touchant une autre épisode, beaucoup plus significatif encore.

Quand, au chapitre suivant, Gargantua pleurant sa femme morte se ravise et dit : « Je ne la resusciteray pas par mes pleurs : elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est ... », cette dernière remarque n'implique-t-elle pas, sous le couvert d'un joyeux devis, une opinion quelque peu téméraire?

Tout le monde connait l'admirable lettre, envoyée d'Utopie par Gargantua à son fils Pantagruel, qui figure au chapitre VIII, programme d'éducation morale et de formation savante d'un accent si grave, d'une éloquence si prenante, joyau insigne de notre littérature. Qu'on lise avec attention ce morceau, où les vues les plus élevées sur le sens de la vie, la destinée de l'homme et la succession des générations s'enchaînent avec tant d'ampleur, on sera surpris de constater qu'il n'y est pas fait la plus légère allusion à la vie future. Toute notion de l'immortalité de l'âme est absente de ce large exposé. Sans doute, « Dieu le créateur et conservateur »

y a sa place et Jésus-Christ y est nommé ; le péché originel, l'aide et la grâce divine sont aussi évoqués, mais les déclarations ne portent pas plus loin. Non seulement aucune pratique religieuse n'est mentionnée, mais, je le répète, l'idée d'une survie quelconque de l'âme est totalement omise. L'allusion même faite au « jugement final » paraîtra étrange, pour peu qu'on l'examine ; elle n'implique, en effet, aucune idée de récompenses ni de châtiments éternels : « ... Quand Jesuchrist aura rendu à Dieu le pere son royaulme pacificque hors tout danger et contamination de peché : car alors cesseront toutes generations et corruptions, et seront les elemens hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant desirée sera consumée et parfaicte, et que les choses seront reduictes à leur fin et periode ». On ne trouve ici qu'une conception de philosophie scientifique d'ordre général, qui s'applique à l'arrêt de la vie dans l'univers et ne vise que la fin du monde matériel, parce que, aux yeux de l'auteur, il n'en existe pas d'autre. Il n'y a qu'à peser les mots, et la conviction que celui-ci n'adhérait pas au dogme chrétien de la « vie éternelle » s'imposera vite à l'esprit. La seule immortalité certaine qu'envisage Rabelais est celle, toute relative qui découle de la « propagation séminale ». La continuité qu'assure l'enfant est l'unique moyen possédé par l'homme pour lutter en quelque sorte contre la mort. « Dont nous est aulcunement instauré ce que nous feut tollu par le peché de nos premiers parens, es quelz fut dict que, parce qu'ilz n'avoient esté obeyssans au commendement de Dieu le créateur, *ils mourroient, et par mort seroit reduicte à neant ceste tant magnifique plasmature en laquelle avoit esté l'homme creé.* » Par là, l'humaine nature peut « *en estat* mortel, acquerir espece d'immortalité ». Il ressort du texte même que les mots *ils mourroient* sont pris ici à la lettre et dans un sens absolu. Au reste, l'insistance continue d'être visible : « Car quand, par le plaisir de luy [Dieu], qui tout resgit et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, *je ne me reputeray totallement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demeure en mon image visible en ce monde vivant*, voyant et conversant entre gens de honneur et mes amys comme je souloys. » Il est clair, par ces termes non équivoques, que ce qui empêchera Gargantua de *mourir totalement*, c'est l'unique continuation de son être assurée par son fils. Le mot *âme* employé plus haut n'a d'autre signification que principe de vie, souffle, ainsi qu'en usaient les Grecs [1]. Quand le texte dit : « ains passer d'un lieu en aultre », il ne fait sûrement pas allusion à l'immortalité telle que l'entend le dogme chrétien, puisque l'explication amenée par « attendu que » précise formellement que la persistance relative de l'être humain ne peut être réalisée que

1. Il y aurait une étude à faire sur les destinées de ce mot dans Rabelais. Voulté accuse formellement Rabelais (*Hendecasyllabes*, 1538, l. I, p. 10 v°) de nier toute éternité et toute immortalité.

par la survivance d'un fils : en lui et par lui. En somme, aucun passage de la lettre ne suggère l'idée d'une immortalité personnelle véritable. Il suffit de l'étudier avec soin pour acquérir une certitude à cet égard. Rabelais s'y révèle comme déiste et rien de plus. D'ailleurs, d'autres constatations de plus en plus singulières vont suivre.

L'accumulation des coq-à-l'âne qui remplissent trois chapitres (XI-XIII) paraît constituer une utile diversion, propre à détourner, chez le lecteur méfiant, tout soupçon de pensées trop sérieuses à travers les pages qui les entourent.

Nous arrivons au récit fait par Panurge de « la manière comment il échappa de la main des Turcs ». Quelle étrange parodie de miracle s'y laisse deviner quand on examine la façon dont Panurge, mis en broche, réussit à sortir de son brasier !

Ainsi comme ilz me roustissoyent, je me recommandoys à la grace divine, ayant en memoyre le bon sainct Laurent, et tousjours esperoys en Dieu qu'il me delivreroit de ce torment, ce que feut faict bien estrangement ; car, ainsi que me recommandoys bien de bon cœur à Dieu, cryant : Seigneur Dieu, ayde moy ! Seigneur Dieu, saulve moy ! Seigneur Dieu, oste moi de ce torment auquel ces traistres chiens me detiennent pour la maintenance de ta loy, le roustisseur s'endormit par le vouloir divin, ou bien de quelque bon Mercure qui endormit cautement Argus qui avoit cent yeulx...

L'évocation de saint Laurent oriente le lecteur dès le début du récit. On rencontre ensuite une explication de la délivrance de Panurge qui n'est pas sans rappeler l'épisode de la délivrance de saint Pierre (*Actes des Apôtres*, XII) et d'autres miracles du même genre [1]. Il est manifeste que le conteur nous présente ici ce qu'on pourrait appeler la caricature d'un miracle chrétien. Les circonstances plaisantes qui précèdent et suivent cette histoire ne doivent pas tromper sur les intentions réelles du satirique : mais il importe de poursuivre. Les divers morceaux qu'on vient de passer en revue s'éclaireront encore mieux par ceux qui restent à étudier. Les uns et les autres forment un ensemble. De leur rapprochement se dégageront sans peine les données qui nous permettront d'atteindre le secret de Rabelais.

1. Nous renvoyons, pour la fin du récit, au chapitre XIV de la présente édition. Comme les chaînes tombent des mains de saint Pierre, ainsi les cordes dont étaient liés les mains et les pieds de Panurge sont coupées ; d'un côté, les gardes de saint Pierre sont endormis ; de l'autre, le gardien et « rôtisseur » de Panurge s'endort également. On doit noter que les gardiens de l'apôtre sont punis de mort et que celui de Panurge périt également, brûlé comme on sait. Il est permis de songer aussi à la délivrance de Paul et de Silas mis aux ceps, telle qu'elle est racontée dans les *Actes*, XVI.

Le chapitre XVI : « Des mœurs et conditions de Panurge, » nous offre le récit d'un tour joué par celui-ci, en la grand'salle du Palais, au cordelier qui disait la messe de Messieurs. L'aidant à s'habiller, il lui cousit l'aube avec sa robe et sa chemise. Après l'*Ite missa est*, quand le pauvre frater voulut se dévêtir, il emporta ensemble et habit et chemise, montrant, de l'autel, à tout le monde ce qu'on devine. La vivacité gauloise de l'histoire, dont on connaît assez la conclusion, empêcha sans doute d'en mesurer le caractère étonnamment hardi. Mais comment méconnaître, après tout ce que nous venons de dégager des pages voisines, le désir d'associer la bouffonnerie et le sarcasme le plus osé à la célébration des mystères chrétiens ?

Il n'est plus besoin d'insister sur les visites jubilaires de Panurge qui ont été étudiées plus haut. L'emploi de ce thème aussi bien que de celui de la procession, au chapitre Ier, peuvent susciter des remarques analogues à celles qui viennent d'être formulées. La même désinvolture stupéfiante se découvre, encore accrue, dans le traitement qu'infligea Panurge à la dame parisienne, lequel « ne fut point à son avantage ». S'est-on rendu compte de l'audace insigne que supposait cette anecdocte célèbre, depuis le choix qui est fait de la fête du Corps Dieu ou Fête-Dieu et de la procession qui a lieu ce jour-là, la plus solennelle de l'année chrétienne, pour servir de théâtre à l'ineffable tour, jusqu'aux manifestations multiples qui se déroulent dans l'église, dans la chapelle, à la procession, où sont vus, — qu'on songe à ce trait, — « six cent mille quatorze chiens pissans », à quelques pas du dais qui abrite le saint sacrement ? La liberté des mœurs, si grande qu'elle ait pu être, en ce temps-là, en matière de choses saintes, n'allait pas jusqu'à autoriser, à beaucoup près, un pareil tableau. Cela est si vrai qu'il serait assurément impossible de découvrir, à travers les contes et satires antérieurs ou contemporains, une farce analogue, une dérision de cette nature. C'est l'énormité même de l'invention qui a empêché les censeurs qualifiés, aussi bien que le grand public, d'y découvrir ce que l'auteur a su faire passer, à force d'audace et de verve puissante.

Au chapitre XXIX, au moment où Pantagruel après avoir adressé à Dieu la belle prière qui étonne singulièrement au milieu d'un épisode si burlesque, s'apprête à combattre Loup-Garou, il entend une voix du ciel, disant : Hoc fac et vinces, c'est-à-dire : Fais ainsi et tu auras la victoire. Or, cette parole qui précède immédiatement le récit de la lutte grotesque des deux géants est celle que Constantin entendit, d'après Eusèbe, avant la victoire qui lui livra Rome et que les historiens ecclésiastiques considèrent tous comme le miracle qui marqua le triomphe définitif du christianisme.

Sans nous arrêter davantage à ces derniers morceaux ni aux indices suffisam-

ment révélateurs qu'ils renferment, il convient maintenant d'aborder le chapitre qui va nous livrer les éléments essentiels et décisifs de l'enquête présente. Nous voulons parler du chapitre XXX : « Comment Epistemon, qui avoit la coupe testée, feut gueri habillement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnez. » Nulle part, dans le reste de l'œuvre, la satire ne s'est aventurée aussi loin que dans ces pages. On sait comment Epistémon, à la fin de la bataille soutenue par Pantagruel contre les trois cents géants, armés de pierre de taille, et Loup-Garou leur capitaine, eut la gorge coupée par un éclat de pierre de Rifflandouille. La défaite gigantale achevée, il manque seul à l'appel, « dont Pantagruel fut si dolent qu'il se voulut tuer soy mesmes ». Panurge s'offre à le chercher, avec ses compagnons. Ils le trouvent tout raide mort et sa tête entre ses bras toute sanglante. Eusthenes s'écrie alors : « Ha, male mort, nous as tu tollu le plus parfaict des hommes ? »

A laquelle voix se leva Pantagruel, au plus grand deuil qu'on veit jamais au monde, et dist à Panurge : « Ha, mon amy, l'auspice... estoit par trop fallace. » Mais Panurge dist : « Enfans, ne pleurez goutte. Il est encores tout chault ; je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais. » Ce disant, print la teste et la tint sus sa braguette chaudement, affin qu'elle ne print vent. Eusthenes et Carpalin porterent le corps au lieu où ilz avoient bancquetté, non par espoir que jamais guerist, mais afin que Pantagruel le veist.

Toutesfoys Panurge les reconfortoit, disant : « Si je ne le guery, je veulx perdre la teste... laissez ces pleurs et me aydez. » Adoncq nettoya très bien de beau vin blanc le col et puis la teste et y synapiza de pouldre de aloès, qu'il portoit tousjours en une de ses fasques ; après les oignit de je ne sais quel oingnement, et les afusta justement, veine contre veine, nerf contre nerf, spondyle contre spondyle, affin qu'il ne feust tortycolly, car telles gens il hayssoit de mort. Ce faict, luy fist à l'entour deux ou trois poins de agueille affin qu'elle ne tumbast de rechief, puis mist à l'entour ung peu de unguent qu'il appeloit resuscitatif.

Et soubdain Epistemon commença à respirer, puis, à ouvrir les yeulx, puis à baisler, puis à esternuer, puis fist un gros pet de mesnage. Dont dist Panurge : « A ceste heure est il guery asseurement » et luy bailla à boire un voirre d'un grand villain vin blanc avecques une roustie sucrée. En ceste faczon feust Epistemon guery habillement, excepté qu'il feut enroué plus de troys sepmaines et eut une toux seiche, dont il ne peut oncques guerir sinon à force de boire.

Notre conviction absolue est qu'on se trouve ici en présence d'une parodie des deux miracles les plus considérables du Nouveau Testament, à savoir : la résurrection de la fille de Jaïre et celle de Lazare. Certains traits sont visiblement empruntés au premier de ces miracles [1], certains autres au second [2].

1. Saint Luc, VIII ; saint Marc, V, et saint Mathieu, IX. Le récit le plus circonstancié est celui de saint Luc.

2. Saint Jean, XI.

Avant de les énumérer, notons une première allusion qui peut s'appliquer à l'histoire du martyre de saint Denis, quand Epistémon nous est représenté ayant la tête entre ses bras, toute sanglante. Mais suivons l'ordre du récit. Après l'émouvante lamentation d'Eusthènes, la grande douleur de Pantagruel, qui va jusqu'à lui inspirer, un moment, l'idée du suicide, et l'affection vibrante que le prince exprime à l'égard d'Epistémon ont leur pendant, si l'on peut dire, dans la tendresse de Jésus-Christ à l'égard de Lazare et dans la grande tristesse qu'il manifeste de sa mort. « Or, Jésus aimait... Lazare... Jésus, lorsqu'il vit pleurer Marie, et qu'il vit les Juifs qui étaient venus avec elle, pleurer aussi, frémit en son esprit et se troubla lui-même... Et Jésus pleura. Les Juifs dirent donc : Voyez comme il l'aimait... Jésus, frémissant de nouveau en lui-même, vint au sépulcre. » Quand Panurge dit : « Enfans, ne pleurez goutte ! il est encores tout chault, je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais », la concordance n'est-elle pas saisissante ? Jésus-Christ, dans le récit qu'offre saint Luc de la résurrection de la fille de Jaïre, recommande de même aux assistants de ne pas pleurer : « Or, tous pleuraient et se lamentaient sur la jeune fille. Mais il dit : « Ne pleurez pas ; la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort » Dans l'évangile de saint Marc, les paroles sont à peu près semblables : « Et étant entré, il leur dit : « Pourquoi êtes-vous troublés et pleurez-vous ? La jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Le parallélisme se déroule d'une manière frappante avec l'affirmation de Panurge qui suit : Ne pleurez goutte : il est encores chault, je vous le gueriray aussi sain qu'il fut jamais ». N'est-ce pas là le pendant véritable de « la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort » ? Si le récit qui concerne le frère de Marthe et de Marie ne contient pas la recommandation de Jésus relative aux pleurs, il offre, par ailleurs, une donnée équivalente à celle que vient de fournir l'épisode de la fille de Jaïre : « Lazare, notre ami, dort, mais je vais le réveiller ».

Cependant Eusthènes et Carpalim transportent le corps d'Epistémon, non dans l'espoir qu'il guérisse jamais, mais afin que Pantagruel le voie. Panurge les réconforte et affirme qu'il guérira leur ami : « Laissez ces pleurs et aidez-moi », répète-t-il. Pareillement, Jésus dit à Marthe : « Ton frère ressuscitera... Et il dit : Où l'avez-vous mis ? Ils lui dirent : Seigneur, venez et voyez. » Le dernier mot se trouve employé d'un côté comme de l'autre.

Puis Panurge commence les opérations de la résurrection. Le rôle essentiel de l'onction est spécifié par trois fois. Pour qu'on ne s'y trompe pas, Rabelais risque cette précision, pourtant dangereuse au premier chef, qu'il s'agit d'un onguent appelé *resuscitatif*. Or, l'onction se retrouve comme élément principal dans les récits de la guérison miraculeuse du sourd-muet et surtout de

celle de l'aveugle-né. D'autre part, Rabelais a dû songer, en décrivant cette opération, à la prétendue résurrection d'un jeune Angevin, que le *Journal d'un Bourgeois de Paris* raconte sous la date du 19 septembre 1528 :

Il fut pendu et estranglé à la potence, mais par le vouloir de Dieu et de la Vierge Marie Nostre Dame de Recouvrance des Carmes, à laquelle il s'estoit recomman dé, quand on le pendist, il fut ressuscité... Puis fut seigné et donné un breuvage, fut oingt et frotté la gorge et le col d'huilles, et fut un temps sans parler et voir, comme environ au lendemain, mais à la fin il bust et mangea peu après.

Voici maintenant les deux passages des Évangiles :

Et on lui amena un homme sourd et muet, et on le suppliait de lui imposer les mains. Alors Jésus, le tirant à part de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles et lui toucha la langue avec sa salive. Et levant les yeux au ciel, il soupira, et lui dit : Ephphéta; c'est-à-dire : Ouvre-toi. Et aussitôt ses oreilles furent ouvertes, et le lien de sa langue fut rompu, et il parlait distinctement (saint Marc, VII). — Jésus, en passant, vit un homme aveugle de naissance... Après avoir dit cela, il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive ; puis il oignit (*linivit*) de cette boue les yeux de l'aveugle. Et il lui dit : Va, lave-toi dans la piscine de Siloé. Il y alla donc, se lava et revint voyant (saint Jean, IX).

Epistémon commence à respirer, à ouvrir les yeux, etc. Panurge constate qu'il est guéri. L'auteur n'ose dire : ressuscité, voulant éviter d'attirer par trop l'attention sur le sens caché de l'épisode, et sentant qu'il en a dit assez pour être compris des initiés. Le choix même du mot *guéri*, employé ici inexactement par l'écrivain qui eut à si haut degré le sens du mot propre, nous apporte encore un nouvel indice. Panurge baille à boire à Epistémon un verre de vin blanc avec une rôtie sucrée. La concordance s'affirme de la sorte jusqu'au bout, d'autant mieux que le récit de la résurrection de la fille de Jaïre contient aussi le même élément : « Et Jésus dit de donner à manger à la jeune fille » (saint Marc). « Et l'esprit de la jeune fille revint, et elle se leva aussitôt. Et il ordonna de lui donner à manger » (saint Luc). On vient de voir que le récit du Bourgeois de Paris présentait le même élément. Terminant son récit, l'auteur prend soin de déclarer de nouveau : « En ceste faczon fut Epistemon guery. » La précaution qu'implique cet euphémisme, employé par deux fois, n'était pas inutile.

Nous arrivons ainsi, par l'étude de cet épisode, à une conclusion décisive. Un changement appréciable doit s'ensuivre dans le domaine des études rabelaisiennes.

Cette nouvelle compréhension de *Pantagruel* paraît bien s'imposer à tous ceux qui prétendent rompre l'os et sucer la « sustantificque » moelle. Un autre Rabelais, qui ne croit guère au miracle évangélique et par là-même au chris-

tianisme, se dresse devant nous. Plus d'hésitation possible : l'auteur de ce livre a adhéré, au début de sa carrière littéraire, à la foi rationaliste, à ce que les modernes appellent la pensée indépendante.

Ressuscité, Epistémon commence à parler, disant qu'il avait vu les diables, parlé à Lucifer familièrement et fait grand'chère en enfer et par les Champs-Élysées. Il assurait devant tous que les diables étaient bons compagnons. Au regard des damnés, il dit qu'il était bien marri de ce que Panurge l'avait si tôt révoqué en vie.

Car je prenois, dist-il, un singulier passetemps à les voir. — Comment ? dist Pantagruel. — L'on ne les traicte (dist Epistemon) si mal que vous penseriez ; mais leur estat est changé en estrange façon, car je veis Alexandre-le-Grand qui rapetassoit de vieilles chausses et ainsi gaignoit sa pauvre vie.

Suit l'énumération célèbre des renversements de situations qu'Epistémon a constatés aux Enfers. Après les faits qui ont été précisés plus haut, ce développement, tant de fois cité, prend un sens inattendu. Le regret manifesté par le ressuscité offre une portée qu'on ne saurait méconnaître. L'homme qui avait osé concevoir la critique des miracles que l'on vient d'exposer continue d'appliquer le même scepticisme caustique au dogme de l'enfer et des tourments éternels. Sa liste des changements élyséens comprend d'abord trente princes et héros de l'antiquité classique, puis les chevaliers de la Table-Ronde, puis encore une quinzaine de rois et princes grecs et latins. Après quoi l'auteur énumère pêle-mêle une trentaine de personnages appartenant aux temps antiques, au moyen âge et même, pour deux ou trois, à une époque plus récente : monarques, papes, héros de chansons de geste et de romans. Il termine par les noms d'une dizaine de femmes, dont la moins lointaine est Cléopâtre. On n'a pas remarqué, croyons-nous, que cette longue liste révèle, à l'égard de la papauté, une intention exceptionnellement agressive. En effet, les seuls personnages historiques empruntés à une époque proche de celle de Rabelais ou aux derniers siècle du moyen âge, sont des papes : Jules II, Boniface VIII, Nicolas III, puis Alexandre, Sixte, Calixte et Urbain, plus vaguement désignés. Il s'agit évidemment d'Alexandre VI [1]. Le pape Jules II est de nouveau évoqué à part, en un épisode particulier, et dans quelle posture grotesque ! Aucun prince moderne ne figure parmi tous les personnages ainsi ridiculisés. Les seuls contemporains mis en cause sont des souverains pontifes. Le Maire, qui a traité les papes de la

1. Le pape Sixte, « gresseur de vérole », est apparemment Sixte IV, Calixte, « barbier de maujoinct », Calixte III ; en ce qui touche Urbain, « croquelardon », on peut hésiter entre Urbain V et Urbain VI, qui appartient à la série romaine du grand Schisme.

manière que l'on sait, joue, dans cette page, le rôle que légitimaient les écrits qu'il avait dirigés contre le Saint-Siège et contre son action politique et financière. Sous l'apparente confusion, faite par Rabelais, des souverains et des papes, la satire n'atteint en réalité que ces derniers, puisque tous les autres appartiennent à l'antiquité ou au folk-lore [1]. Si l'on peut observer que dans ce second épisode du chapitre XXX, le dogme n'est pas directement mis en cause, ainsi que dans le premier, il n'en est pas moins vrai que l'attaque dont l'Église et la Papauté sont l'objet, y apparaît comme voulue et violente entre toutes. L'épisode des Décrétales, au IVe livre, certes, ne l'est pas moins, mais il vise surtout un abus célèbre, souvent combattu, de l'institution papale. Or, cet abus était, on le sait, tout spécialement désagréable à la royauté française. Les Décrétales servent d'un bout à l'autre de prétexte à la satire ; elles la justifient pour ainsi dire, même dans ses parties les plus mordantes. Ici, par contre, c'est l'institution elle-même qui se trouve bafouée. Ajoutons encore que l'idée de ce renversement des destinées, dont le Chinonais a su tirer un parti si imprévu, lui a été fournie par Lucien dans le dialogue intitulé *Menippus seu Necyomantia*.

On arrêtera, avec ce chapitre, d'ailleurs voisin de la fin, l'enquête relative au premier ouvrage littéraire et personnel de Rabelais [2]. Nous connaissons maintenant le dessein secret de celui qui a créé, suivant une expression célèbre, les lettres françaises. Nous savons pourquoi il a composé et publié son roman. Ce n'est plus un adepte plus ou moins timide, un partisan, malgré diverses réserves, de la Réforme : on découvre en lui un émule de Lucien et de Lucrèce, qui est allé plus loin que tous les écrivains contemporains dans la voie de l'opposition philosophique et religieuse.

Ce n'est pas ici le lieu d'étendre cet ordre de recherches aux livres qui virent le jour après *Pantagruel*. Il suffira de dire qu'aucun d'entre eux ne recèle un aussi grand nombre d'allusions antireligieuses voilées, ni surtout d'aussi graves. *Gargantua*, qui suivit *Pantagruel* deux ans plus tard, offre, toutefois, dès le début, un symbole d'une portée exceptionnelle, encore que plus difficile peut-être à reconnaître. Il s'agit de l'étrange venue au monde de Gargantua (chap. VI). Cette naissance, qui s'accomplit par l'oreille gauche de Gargamelle suscite, de la part de l'auteur, les réflexions suivantes :

1. Le seul personnage authentique du moyen âge qui soit cité est Godefroy de Bouillon, qui, dans l'espèce, — aussi bien que don Pietro de Castille, évoqué ailleurs — fait figure légendaire, et qui appartient d'abord, en réalité, à l'histoire religieuse.

2. Nous avons laissé de côté certaines allusions ou plaisanteries d'allure agressive, sous le rapport religieux et ecclésiastique, parce que nous les considérions comme secondaires et n'excédant pas le degré de raillerie que les mœurs d'alors pouvaient autoriser (Allusions à Enoch et à Elie, à David, à sainte Marguerite, saint Pansart : *beati lourdes, sitio, lama hazabthani*, etc.).

Je me doubte que ne croyez asseurement ceste estrange nativité. Si ne le croyez, je ne m'en soucie, mais un homme de bien, un homme de bon sens, croit toujours ce qu'on luy dict et qu'il trouve par escript. Ne dict pas Salomon, (Proverbiorum 14), : « Innocens credit omni verbo etc. », et Sainct Paul, prime Corinthio, 13 : « Charitas omnia credit » ? Pourquoy ne le croyriez vous ? Pour ce (dictez vous) qu'il n'y a nulle apparence. Je vous dictz que pour ceste cause vous le debvez croyre en foy parfaicte. Car les Sorbonistes disent que foy est argument des choses de nulle apparence. Est-ce contre la Saincte Escripture ? De ma part, je ne trouve rien escript es Bibles qui soyt contre cela. Mais, si le vouloir de Dieu tel eust esté, diriez vous qu'il ne l'eust peu fayre ? Ha, pour grace, ne emburelucocquez jamais vos espritz de ces vaines pensées, car je vous diz que à Dieu rien n'est impossible, et, s'il vouloit, les femmes auroyent doresnavant ainsi leurs enfans par l'aureille.

Bacchus ne feut il pas engendré par la cuisse de Jupiter ?... Minerve ne nasquit elle pas du cerveau par l'aureille de Jupiter ?... [1]

Maintenant que les convictions profondes de Rabelais nous sont devenues familières, il n'est plus possible de méconnaître le but qu'il poursuivait en évoquant ces naissances extraordinaires et en insistant sur l'action toute-puissante de la volonté divine, comme aussi sur les préceptes de l'Ancien et du Nouveau Testament touchant la foi. A n'en pas douter, ce développement, qui contraste si fort avec le réalisme général du livre, s'applique au dogme chrétien de la naissance du Christ. Fort à propos, les enfantements étranges et contre nature, narrés par Pline, viennent détourner le lecteur de toute conjecture dangereuse. Déjà, quelques lignes plus haut, l'adroite pointe dirigée contre la Sorbonne avait contribué à égarer les soupçons. La précaution n'était point mauvaise puisqu'elle a suffi à préserver l'écrivain de l'accusation redoutable de sacrilège, qui eût pu lui coûter la vie, et que cette manière d'immunité a duré jusqu'à nos jours. On peut affirmer, avec une vérité que n'implique pas toujours cette expression, qu'il a joué avec le feu [2].

Il reste à élucider encore — et ce ne sera pas la partie la moins délicate de notre tâche — comment Rabelais a pu introduire des éléments d'une signification si redoutable dans son œuvre, dont ils sont en partie la raison d'être, sans encourir des poursuites criminelles, en d'autres termes, sans risquer de gravir le bûcher où plusieurs de ses émules sont montés pour avoir osé beaucoup moins.

L' « éclat de rire énorme » qui jaillit de son roman nous fournit la première explication, la plus naturelle aussi. C'est ce rire, magnifié au seuil de *Gargantua*, qui fut son sauveur, ainsi qu'il l'avait espéré par avance. Ses contemporains,

1. Édition originale de *Gargantua*, non datée.

2. On devrait encore citer nombre d'autres faits, par exemple, l'absence de l'église dans la description de Thélème (V. notre tome Ier, p. XXV).

attentifs, avant toute chose, aux soupçons d'hérésie, et gagnés par ce flux ininterrompu de plaisanteries joyeuses, n'ont pas songé — sauf exception, comme on le verra — à rompre l'os. L'érudition moderne ne les a-t-elle pas, au reste, imités sur ce point? Cela est si vrai que lorsque Rabelais, assagi, devenu prudent et tenant compte des obligations qu'une situation quasi officielle lui imposait, se décida à expurger son œuvre, en 1542, il fit disparaître ou atténua un certain nombre de passages fleurant l'hérésie protestante ou attaquant par trop rudement la Sorbonne. Par contre, il ne modifia en rien les épisodes si caractéristiques que nous venons d'analyser. Leur mystère les préserva. Il ne pouvait avouer, un seul moment, ses secrètes intentions. Le plus faible changement eût constitué un aveu qui aurait pu le trahir. Il maintint avec une tranquillité confiante et imperturbable ces allusions prométhéennes et n'y toucha jamais. Nul satirique, pas même Voltaire, n'a atteint, semble-t-il, un pareil degré d'habileté et de calcul dans l'art de doser les négations les plus hardies. Un mot de plus, et le sens véritable se laissait surprendre. Quelle puissance d'ironie latente et contenue! Cet aspect inconnu du génie de l'écrivain réserve encore aux studieux de l'œuvre rabelaisienne, en dehors même des idées mises en cause et de leur portée historique, de multiples étonnements.

Pourtant, si la masse des lecteurs de 1532 et des années suivantes ne put soupçonner une entreprise d'une si périlleuse témérité, est-il admissible que personne n'ait alors deviné quelque chose des intentions de l'auteur, surtout en présence des indices qui, çà et là, ne manquaient pas? Et puis, s'il a risqué ces morceaux symboliques, Rabelais devait bien espérer qu'ils seraient compris de quelques-uns. On ne saurait admettre qu'il ne les ait écrits que pour sa seule satisfaction. Ne s'adressait-il pas en réalité aux esprits indépendants qui étaient susceptibles de le deviner, sans le trahir : au groupe des initiés qui devaient reconnaître leurs propres conceptions à travers les siennes? Son but certain était de les atteindre, de les maintenir dans leur foi et aussi de faire de nouveaux adeptes parmi les lecteurs que des réflexions préalables auraient inclinés déjà vers le credo rationaliste. La conception même de son dessein laisse supposer, chez lui, un vif désir de propagande. S'il a composé *Pantagruel,* c'est qu'il prétendait atteindre, par cette œuvre, tous ceux qui à travers le monde rêvaient d'une émancipation religieuse totale. Le simple fait de la publication de ce livre atteste que les esprits gagnés à ces idées de liberté étaient, vers 1532, plus nombreux qu'on n'aurait pu le croire. Il prouve que les doctrines que Pomponazzi et l'école de Padoue avaient contribué à répandre à travers l'Italie s'étaient introduites également en France. A tous égards, l'apparition de *Pantagruel* représente donc, dans l'histoire intellectuelle de notre pays, une date de

haute importance ; elle marque le commencement d'une ère nouvelle. Après un silence de douze siècles, la pensée antique suscite un nouveau Lucien sur le vieux sol gaulois; elle sort des cénacles proprement philosophiques pour pénétrer, grâce à un chef-d'œuvre littéraire, dans des milieux plus variés. Sans doute, elle se présente munie d'un masque, mais ses amis, connus ou inconnus, et quelques-uns de ses adversaires ne pouvaient manquer de reconnaître d'instinct, si j'ose dire, le son de sa voix.

C'est ce qui arriva. Interrogeons tout d'abord les adversaires. Il ne faut pas oublier, en effet, que le second livre fut censuré par la Faculté de théologie, moins d'un an après sa publication, vers octobre 1533. La perte du registre des délibérations de la Faculté ne nous permet plus aujourd'hui de retrouver les motifs de cette décision. Calvin qui, seul, nous l'a fait connaître au cours d'une lettre de sa jeunesse, cite *Pantagruel* en même temps que plusieurs autres livres qu'il qualifie d'obscènes. Mais il est fort possible, et même tout à fait vraisemblable, que les censeurs aient vu plus loin, spécialement au point de vue de l'hérésie pure, sans comprendre toutefois le sens des diverses satires allégoriques expliquées plus haut. L'avantage du « lucianisme », c'est d'être par essence insaisissable, ou du moins fort difficile à dépister. Certes, les allusions relatives aux choses de la Réforme ou les saillies irrévérencieuses à l'égard des Sorbonistes devaient attirer, de prime abord, l'attention des théologiens, mais comment tenter de discuter sérieusement et gravement tant de plaisanteries bouffonnes? Quoique peu sensibles au ridicule, les censeurs comprirent qu'il valait mieux renoncer à scruter cette ironie, trop subtile pour leur entendement et pour leurs bésicles. En tablant sur leur méfiance limitée et moutonnière, l'auteur avait vu juste.

Cependant, dans les années qui suivirent, plusieurs théologiens et publicistes, catholiques et protestants, s'aperçurent de l'inquiétante audace du Chinonais à l'égard des choses sacrées, et la dénoncèrent. Des accusations violentes de lucianisme et d'épicuréisme se succédèrent contre l'auteur de *Pantagruel*. Elles furent alors assez nombreuses et assez caractérisées pour que nous ayons le droit d'en conclure que, pendant une partie du XVIe siècle, les intentions redoutables de sa satire avaient été aperçues par certains de ses contemporains, en dehors, bien entendu, du groupe des « libertins » à qui le livre s'adressait en première ligne [1]. Chose curieuse, les réformés s'entendirent sur ce point avec les catholiques. Pour commencer par Calvin, chacun connaît sa première appréciation, déjà si hostile, formulée en 1533. Par la suite, il ne cessera de dénoncer Rabelais, qui le considère, de son côté, comme un adversaire implacable. Dans

1. Nous employons ce mot dans le sens qui prévalait au XVIe siècle.

l'*Excuse aux Nicodémites* (1544), Calvin vise nettement notre écrivain en toute une série de passages. Citons seulement celui-ci, où il l'attaque, avec d'autres, sous le nom qui lui fut couramment donné au XVIe siècle : « Quant aux Lucianiques ou Epicuriens, c'est à dire tous contempteurs de Dieu, qui font semblant d'adherer à la parolle, et dedans leurs cueurs s'en moquent, et ne l'estiment non plus qu'une fable, je n'en ay pas voulu ici parler. Car ce seroit bien temps perdu, de les vouloir gaigner par admonition [1]. » Par le traité *des Scandales* (1550), il renouvelle cette attaque, d'abord en un passage consacré aux Lucianiques et Epicuriens en général, et ensuite dans ces lignes célèbres :

Chacun sait qu'Agrippa, Villeneuve, Dolet et leurs semblables, ont toujours orgueilleusement contemné l'Evangile : en la fin ils sont tombés en telle rage, que non seulement ils ont desgorgé leurs blasphemes exécrables contre Jesus Christ et sa doctrine, mais ont estimé quant à leurs ames, qu'ils ne differoient en rien des chiens et des pourceaux. Les autres comme *Rabelais*, Desgovea, Deperius et beaucoup d'autres que je ne nomme pas pour le présent, apres avoir gousté l'Evangile, ont esté frappez d'un mesme aveuglement. Comment cela est-il advenu, si non que desja ils avoyent *par leur outrecuidance diabolique profané ce gage sainct et sacré de la vie eternelle* ? [2]... Les chiens dont je parle, pour avoir plus de liberté à desgorger leurs blasphemes sans reprehension *font des plaisans* : ainsi voltigent par des banquets et compagnies joyeuses, et là en causant à plaisir, ils renversent, en tant qu'en eux est, toute crainte de Dieu : vray est, *qu'ils s'insinuent par petits brocards et farceries sans faire semblant de tascher sinon à donner passe-temps à ceux qui les escoutent* : neantmoins leur fin est d'abolir toute reverence de Dieu. Car apres avoir bien tourné à l'entour du pot, ils ne feront point difficulté de dire que toutes religions ont esté forgées au cerveau des hommes : que nous tenons qu'il est quelque Dieu, pource qu'il nous plaist de le croire ainsi : que l'esperance de la vie eternelle est pour amuser les idiots : que tout ce qu'on dit d'enfer, est pour espouvanter les petis enfans. Ces propos sont propres à séduire ou amieller beaucoup de gens : mais c'est quand desja ils sont chatouilleux d'eux mesmes. Car nous en voyons plusieurs qui appetent si fort de rejetter tout sentiment de Dieu qu'à grand peine auront ils ouy quelque son confus de vaines paroles, qu'ils s'alieneront pleinement de la verité...

Diverses autres allusions se retrouvent à travers les *Sermons*, spécialement dans le 3e sermon sur le chapitre XIII du *Deutéronome* (1555), où l'on rencontre toute une page dont le sens n'est pas douteux :

Toutesfois revenons au propos. Voila un homme qui par une sotte dévotion aura voulu pervertir la verité, et la tourner en mensonge : celuy la doit mourir. *Or voici un rustre qui aura des brocards vilains contre l'Escriture saincte : comme ce diable qui s'est nommé Pantagruel, et toutes ces ordures et vilenies* : tous ceux la ne pretendent point de mettre quelque religion nouvelle, pour dire, qu'ils soyent abusez en leurs folles phantasies : mais ce sont des chiens enragez qui des-

1. *Corpus Reformatorum, Calvini Opera*, t. VI, col. 602. Ces textes ont été commodément groupés par M. Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, Paris, 1904, p. 400 et 447. Nous y renvoyons.
2. C'est-à-dire l'Evangile.

gorgent leurs ordures à l'encontre de la majesté de Dieu, et ont voulu pervertir toute religion : faut-il que ceux la soyent espargnez ? Mais quoy ? Ils ont les cardinaux pour leurs suppots, ils sont favorisés d'eux, et les supportent : et mesmes on verra les noms de messieurs les cardinaux blasonnez en ces beaux livres, qui sont pour se moquer autant de Dieu que de Mahomet... [1]

Nul n'ignore de quelle encre maître François a répondu au Réformateur genevois, au chapitre XXXII du livre IV de *Pantagruel*. L'intérêt de ces textes est de nous montrer que Calvin avait rompu, à sa manière, l'os médullaire de son grand adversaire. Notons encore que l'auteur de l'*Institution chrétienne* signale que Rabelais avait un moment goûté l'Evangile, c'est-à-dire la doctrine évangélique des premiers réformés, mais apparemment avant l'apparition de *Pantagruel*.

Un autre protestant notoire, Robert Estienne, dans la préface qui précède l'évangile de saint Matthieu publié par lui en 1553, reprochait aux théologiens de Paris de n'avoir pas fait brûler l'athée François Rabelais, cet impie, cet insulteur, avec *Gargantua* et *Pantagruel*, ses ouvrages maudits et blasphématoires [2]. Henri Estienne, à son tour, dénonce, en 1566, le nouveau Lucien au cours de son *Apologie pour Hérodote* :

Qui est donc celuy qui ne sçet que nostre siècle a faict revivre un Lucian en un François Rabelais, en matiere d'escrits brocardans toute sorte de religion ? Qui ne sçait quel contempteur et mocqueur de Dieu a esté Bonaventure des Périers, et quels temoignages il en a rendus par ses livres ? Sçavons nous pas que le but de ceux ci et de leurs compagnons a esté, en faisant semblant de ne tendre qu'à chasser la melancholie des esprits et leur donner du passetemps, et en s'insinuant par plusieurs risées et brocards qu'ils jettent contre l'ignorance de nos predecesseurs... c'est à dire donner des coups de bec à la vraye religion chrestienne ? Car quand on aura bien espluché tous leurs discours, ne trouvera on pas que leur intention est d'apprendre aux lecteurs de leurs livres à devenir aussi gens de bien qu'eux ? c'est à dire de ne croire en Dieu et de sa Providence non plus qu'en a creu ce meschant Lucrece ? de leur apprendre que tout ce qu'on croit, on le croit a credit ? que tout ce que nous lisons de la vie eternelle, n'est escrit que pour amuser et repaistre d'une vaine esperance les pauvres idiots ? que toutes les menaces qui nous sont faictes de l'enfer et du dernier jugement de Dieu, ne sont non plus que les menaces qu'on faict aux petis enfans du loup garou ? et pour conclusion, que toutes religions ont esté forgées es cerveaux des hommes ? Or Dieu sçait si tels maistres ont faute d'escholiers prestans l'oreille à telle leçon... Je di que les livres de ces deux que nous avons nommez et de leurs compagnons, sont autant de filets tendus pour prendre ceux qui ne sont bien armez de la crainte de Dieu ; et que ces filets sont d'autant plus malaisez à voir qu'ils sont mieux couvers de propos plaisans et chatouillans les oreilles.

Sébastien Castellion lui-même, si tolérant, se croira obligé pour défendre

1. Thuasne, *op. cit.*, p. 400.
2. Edit. Ristelhuber, Paris, 1879, 8°, t. I, p. 189.

Servet, de dire qu'il ne faut pas le confondre avec Rabelais, ni avec Dolet, ni avec Villeneuve, qui n'ont ni Dieu ni Christ. On connaît assez les sentiments de Th. de Bèze.

Dans le camp adverse, les témoignages relatifs aux sentiments antichrétiens de Rabelais sont, comme on peut l'imaginer, encore plus nombreux. Un poète tel que Voulté, qui avait commencé par admirer *Pantagruel* et *Gargantua*, dirigea peu après, dès 1538, de virulentes attaques contre ces livres et leur auteur. Une des raisons qui contribuèrent à la rupture des deux écrivains, causée, d'ailleurs, par des motifs exclusivement religieux, fut ce fait qu'aussi souvent que Voulté parlait du Christ dans ses vers, Rabelais se plaisait à le railler, en niant la latinité du nom divin et, par surcroît, la rédemption. Le poète espéra, quelque temps, ramener le romancier à d'autres sentiments, le priant, en des termes empreints d'une affectueuse tristesse, de revenir au Christ; autrement il prévoit la chute imminente et irréparable de celui qui naguère était encore son ami. Puis, les anciens liens se brisèrent et l'amitié fit place à la haine. Trois pièces publiées par le poète latin dans ses *Hendecasyllabes*, et intitulées : *Sur un sectateur irréligieux de Lucien* et : *Sur un singe de Lucien* [1], constituent des réquisitoires terribles. Le poète y représente son adversaire comme taxant de « stupide crédulité » l'ensemble de la foi chrétienne. Rarement, l'impiété et l'athéisme de Rabelais ont été dénoncés avec une énergie plus âpre. A eux seuls, ces deux morceaux suffiraient à prouver la vérité de nos déductions. Il y faudrait joindre les vers, non moins violents, de Chesneau.

En 1543, Guillaume Postel, dans son ouvrage : *Alcorani seu legis Mahometi et evangelistarum concordiæ Liber* (Paris, Gromorsus, in-12), au cours d'une page fort curieuse sur les négations dont le christianisme était alors l'objet, cite au premier rang, comme étant les ouvrages les plus dangereux du temps : le traité des *Trois prophètes* de Villanovanus [2], le *Cymbalum Mundi, Pantagruel* et les *Nouvelles Iles*, affirmant que leurs auteurs avaient été autrefois des Cenévangélistes notoires, c'est-à-dire des partisans de la première Réforme. On verra plus loin le rapport inconnu et tout à fait saisissant qui rapproche à bon droit le *Cymbalum* et *Pantagruel*, rendant ces deux œuvres en quelque sorte solidaires. J.-César Scaliger (1557), avec une violence et une insistance extraordinaires, Scévole de Sainte-Marthe, Etienne Pasquier s'accordent à caractériser l'auteur de *Pantagruel* comme un moderne Lucien, un athée cynique. J.-A. de Thou attaque même sa vie : « Totus se vitae solutæ ac gulæ mancipavit [3]. » Le cha-

1. Vulteius ou Visagier. Éd. de 1538, p. 10, 30 v° et 71 v°. La troisième pièce offre le même titre que la première, moins le mot *irreligiosum*.

2. Le traité dit aussi des *Trois Imposteurs*, qu'on n'a jamais retrouvé. Il s'agit de Simon Villanovanus, de Padoue, qui fut le maître et l'ami d'Etienne Dolet. *R. E. R.*, VIII, p. 373.

3. *R. E. R.*, IV, 1906, p. 33.

noine breton Doremet dénonce « ses bouffonnesques lucianismes et impies épicuréismes [1]. » Enfin, en 1586, un Saint-Julien de Balleure, doyen de Chalon, place Rabelais au nombre des apôtres de la liberté de conscience, — qu'il réprouve d'ailleurs, — en le taxant de Lucien français [2]. L'évêque de Châlon, Ponthus de Thiard, qui fut membre de la Pléiade, écrit, à son tour ceci : « Un imitateur français de ce même Lucien, qui ne manquait certes point de science, connut un grand succès en notre siècle. Très habile à plaisanter les mœurs de tous les hommes et leurs religions et à en faire un sujet de risée, se raillant des passions et de toutes choses, il conquit la première place entre tous les moqueurs. C'est le fameux Rabelez [3]. »

Certains écrivains, d'allure neutre, qui, sans être hostiles, cherchent à définir l'ancien cordelier de Fontenay-le-Comte, Joachim du Bellay, Delaporte, l'auteur des *Epithètes*, etc., le dénomment pareillement un nouveau Lucien, le Lucien français, « celuy qui faint si bien le nez de Lucian », ou le moderne Epicure.

Le furieux pamphlet du religieux de Fontevrault, Gabriel de Puy-Herbault intitulé *Theotimus* (1549) [4] qui ne tendait à rien moins, dans la pensée de son auteur et de ses inspirateurs, qu'à faire monter Rabelais sur le bûcher, insiste, comme bien l'on pense, sur l'action délétère exercée par les ouvrages du romancier et sur son dessein évident. Il proclame le Chinonais « d'autant plus méchant, d'autant plus violent qu'il est instruit, et faisant si peu d'état de Dieu et des choses divines qu'à part l'Impudence et l'Outrage, ces déesses à qui les Athéniens sacrifiaient sur les autels, il semble ne reconnaître aucun culte. Le doux Charles de Sainte-Marthe est d'accord avec lui pour dénoncer les blasphèmes rabelaisiens.

En 1552, Pierre du Val, dans le *Triomphe de Vérité* proclame que le livre de Rabelais est le plus mauvais, le plus dangereux, le plus condamnable de son époque et affirme qu'entre tous les ouvrages lascifs, ineptes, faux ou impies, il se place sans conteste au premier rang [5]. D'autres classent le Maître parmi les anabaptistes, considérés comme les plus redoutables adversaires de la religion. Il est piquant de constater qu'Henri IV, qui prit, par ailleurs, du plaisir à la lecture de *Pantagruel*, n'hésitait pas à traiter l'auteur d'athée avéré.

Il résulte de ces textes, de dates assez diverses, que certains contemporains ont nettement aperçu le péril que faisait courir à la foi chrétienne la diffusion d'une telle œuvre. C'est là, en définitive, un aspect essentiel du roman rabelaisien que la critique moderne semble avoir totalement négligé et qui, seul, nous rend compte du véritable but poursuivi par l'écrivain.

1. Voy. notre ouvrage, *Les Navigations de Pantagruel*, p. 60.
2. *R. E. R.*, X, p. 143.
3. *De recta nominum impositione* (Lyon, 1603, in-8°).
4. Voy. notre étude : *Rabelais, les Sainte-Marthe et l'enraigé Putherbe* dans *R. E. R.*, IV, p. 337.
5. *R. E. R.*, VIII, p. 95.

Or, la tentative ainsi commencée, dès 1532, par le Chinonais, avec une audace à peine concevable, qu'il n'a plus dépassée ni même atteinte dans les livres suivants, n'est pas isolée ; elle se rattache, de toute évidence, à un mouvement de la plus haute portée qui a été jusqu'ici, à peine soupçonné par les historiens. En attendant qu'une prochaine thèse [1] nous le fasse connaître dans son ensemble, nous croyons nécessaire d'en indiquer ici quelques éléments essentiels, d'autant mieux que cette étude nous donnera l'occasion d'expliquer une production célèbre de la même époque, dont le sens n'avait pu être encore dégagé et qu'elle nous aidera grandement à déterminer la physionomie véritable du grand Rieur. Tant de témoignages divers offrent un sens.

Il existe, sur ce qu'on peut appeler la propagande rationaliste pendant la première partie du XVIe siècle, un texte du plus vif intérêt, sur lequel M. Henri Hauser a eu le mérite [2] d'attirer, assez récemment, l'attention des savants. C'est une lettre d'Antoine Fumée à Calvin, envoyée de Paris, et qui doit être datée de 1542 ou 1543. Ce document nous fournit des renseignements à la fois précis et sûrs sur le développement croissant pris par le groupe des penseurs indépendants, que Fumée appelle ἀχρίστων, c'est-à-dire non chrétiens et qui était composé surtout de lettrés et de savants. Ces humanistes, qui ont passé par la Réforme et se sont ensuite détachés d'elle, en connaissent le fort et le faible. Ils sont d'autant mieux pourvus d'arguments pour la combattre.

Leur secte est, d'ailleurs, mystérieuse ; leur langue varie suivant le degré de confiance que leur inspirent leurs interlocuteurs. Ils se montrent, en effet, religieux avec les gens de foi, savants avec les doctes, bigots avec les bigots, changeant de peau avec facilité, véritables πανουργοί, ce qui fait qu'ils ne sont pas aisément reconnus par ceux qui ne sont pas sur leurs gardes. Fumée les a entendus nier d'abord le caractère du Nouveau Testament, puis de l'Ancien, qu'on alléguait comme preuve du nouveau. L'Ecriture, disent-ils, est l'œuvre « d'un érudit de beaucoup d'esprit, de sagesse et d'habileté, un homme quasi-divin, une sorte de Platon, nullement un dieu... » Bien des philosophes ont écrit « des choses divines, plus divines même que l'Ecriture », et pourtant c'étaient des hommes. Et, après tout, sont-elles si vraiment saintes, ces Ecritures, « toutes pleines de paroles et de chansons impudiques, par exemple dans le Cantique », dont ces hardis commentateurs rejettent l'explication symbolique ? Ils interprètent en purs phi-

1. Celle de M. l'Abbé Busson, ancien membre de ma conférence d'histoire littéraire de la Renaissance, à l'École pratique des Hautes-Études, qui doit être soutenue prochainement. Bien que je n'aie pas eu encore cette thèse entre les mains, je puis dire, d'après l'exposé que l'auteur m'a fait de son plan et de ses conclusions générales, que j'en attends d'importants résultats. L'explication donnée plus haut, au sujet du sens caché de la résurrection d'Epistémon, doit s'accorder avec la sienne.

2. H. Hauser, *Etudes sur la Réforme française*, p. 56 et suiv. La lettre en question se trouve dans la *Correspondance de Calvin* (éd. du *Corpus Reformatorum*, t. II, p. 490, et dans Herminjard, *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française*, t. VIII, p. 228. V. aussi le *Compte rendu du Congrès des Sociétés savantes* de 1896.

lologues le sens du terme *Fils de Dieu* : celui qui suit en tout la sagesse divine ; comme il est écrit : ailleurs Montagne de Dieu, c'est à dire montagne fertile. » Ils rajeunissent, pour ruiner la divinité du Christ, le vieil argument d'Evhémère : « C'est, disent-ils, une invention semblable à celle des poètes qui divinisent les personnages éminents par leurs vertus. » Essaie-t-on de leur opposer la perfection de la vie du Christ ? Ils nient ses actes ; et, pour ses paroles, elles sont d'un docteur qui n'a pas fait de trop bonnes études ; la conception en est vulgaire, le tour en manque d'élégance ; bref, Jésus n'était pas humaniste.

Jamais attaque plus redoutable, plus froidement réfléchie, plus radicale n'avait été avec plus d'ensemble dirigée contre le christianisme. C'est la religion tout entière avec ses dogmes fondamentaux, dans son principe, dans ses preuves historiques, dans ses preuves morales que ces nouveaux libertins s'acharnent à renverser ; et leur critique annonce déjà les travaux des exégètes et les plaisanteries des impies, toutes les objections de la science, celles de la raison, celles du bon sens, celles du sens commun, celles de la sottise, si bien que Richard Simon et Bayle, Voltaire, Strauss et Renan, tout comme M. Homais, ont également des ancêtres parmi ces interlocuteurs d'Antoine Fumée [1].

Fumée affirme que le nombre de ces adeptes ne cesse de s'accroître et qu'il s'agit d'une contagion quasi publique. Il nous présente des délicats, des épicuriens gros mangeurs et grands buveurs, avides de toutes les jouissances. Persuadés que tout finit avec la mort, ils cherchent à oublier leurs maladies, en se vautrant dans les voluptés. Ces hommes vont affirmant un peu partout que notre religion ne consiste qu'en paroles, que personne ne l'a jamais observée ni n'a pu y conformer sa vie ; ayant toujours à la bouche ces trois mots : vivre, boire et se réjouir ; en un mot faisant figure non de *φιλόσοφοί ἀλλά φιλόζωοι*. Par exemple, s'ils ont à parler de Moïse, ils ne cachent pas qu'ils le considèrent comme un chef et conducteur militaire très prudent, qui était censé s'entretenir avec Dieu, tel que Numa avec son Egérie. Ils insinuent aux novices et naïfs que Dieu, l'être bon par excellence, n'a pu créer l'homme pour le livrer ensuite à un supplice éternel. Une pareille conception serait impie à son égard. Le feu éternel est de leur part l'objet d'étonnants sarcasmes. Ils ont, du reste, au plus haut degré, l'art d'envelopper leurs plaisanteries sacrilèges de discours très divertissants. On sait que Calvin, dûment informé par Fumée, répondra, dès 1545, à son vibrant appel, en engageant une lutte vigoureuse contre les « libertins qui se disent spirituels ». En 1550, il publiera son célèbre *Traité des Scandales* qui prouve à quel point le Réformateur français regarde au delà des hérésies particulières. Avec son sens aigu des réalités, il se rendait compte que le fond de la Renaissance, comme on l'a dit avec justesse, c'était la *libre pensée*, qui constituait l'hérésie par excellence, le péché contre le Saint-Esprit.

Commentant l'exposé présenté par Antoine Fumée des ravages de cette libre

1. Hauser, *op. cit.*, p. 57.

pensée, M. Hauser ne peut s'empêcher de constater que « bien des traits font penser à Rabelais dans la peinture que l'ami de Calvin trace de ces gens qui boivent vaillamment, dont la devise est « vivre, boire et se réjouir », et dont on ne sait si l'auteur, en les traitant de πανουργοῖ, veut les appeler des scélérats ou bien encore des Panurges. « Cependant, conclut-il, on ne nous fera pas croire que le *pantagruélisme* (voir surtout les livres de MM. Stapfer et Millet) ait jamais admis de telles débauches d'esprit ni de conduite. Ce portrait convient tout au plus à Des Périers et, — peut-être, — à Dolet. Mais Rabelais n'attaqua jamais ni Dieu, ni l'immortalité de l'âme, ni même « le divin Servateur », pas plus dans le *Quart Livre* que dans les précédents. C'est même dans ce livre que se rencontre (ch. XXVIII) l'épisode célèbre de la mort du grand Pan [1]. »

La démonstration qui a été faite plus haut prouve que l'hypothèse rejetée par l'excellent historien, suivant en cela la quasi-unanimité des biographes et des commentateurs de Rabelais, constituait cependant une vérité non douteuse. C'est bien Rabelais qui se trouve visé en première ligne à travers la plupart des accusations de ce réquisitoire mémorable. Ainsi, l'enchaînement de tous les textes qui se présentent à notre examen s'affirme avec une évidence croissante. Et voici que de nouvelles concordances, non moins décisives, s'offrent encore à notre examen, qui devront intéresser singulièrement les historiens des lettres françaises aussi bien que ceux de la vie intellectuelle et religieuse.

Une œuvre considérable de cette époque, demeurée jusqu'à présent énigmatique, va recevoir, en effet, de ces constatations successives, une lumière inattendue et nous livrer en même temps son secret. S'il y eut, entre 1530 et 1540, un ouvrage notoire en prose digne de figurer à côté de *Pantagruel*, c'est assurément le *Cymbalum Mundi en françoys contenant quatre dialogue poetiques fort antiques, joyeulx et facetieux*, de Bonaventure Des Périers, publié pour la première fois en 1537 [2]. Ce petit livre, poursuivi et supprimé par la Sorbonne, dès son apparition, soulève, on le sait, les plus graves problèmes. Il est hors de doute qu'il doit être considéré, d'un bout à l'autre, comme l'attaque la moins déguisée et la plus violente qui ait été dirigée, au cours du XVIe siècle, contre l'essence même du christianisme. Le *Cymbalum Mundi*, que nous expliquons

1. Hauser, *op. cit.*, p. 60.

2. Le seul exemplaire connu de l'édition originale est celui de la bibliothèque de Versailles (fonds de l'abbé Goujet). Cette circonstance semble prouver combien l'ouvrage a été détruit avec soin. La meilleure édition moderne est celle de Félix Frank, publiée chez Alphonse Lemerre, en 1873 (in-16). Nous avons consacré à l'œuvre de Des Périers un cours d'explication, au Collège de France, en 1912, qui nous a conduit aux résultats qui vont être exposés ici.

par ces mots : la cloche destinée à être entendue du monde entier pour appeler les hommes à la vérité, ne tend à rien moins qu'à saper les bases de toute religion fondée sur la révélation. Il est adressé par Thomas l'Incrédule à son ami Pierre Croyant.

Ces quatre dialogues, conçus à la manière de Lucien, nous offrent une série d'allusions satiriques ou de mythes transparents qui s'appliquent aux Ecritures en même temps qu'aux dogmes et mystères les plus sacrés de la religion, au Christ, sous le nom de Mercure, à ses miracles et à ses enseignements. Félix Frank y voit un Contre-Evangile : « les quatre Dialogues de Bonaventure sont les *quatre Evangiles* qu'il offre au monde ; le symbole de l'avenir y est contenu, la satire est grosse d'une révélation. Ces quatre Dialogues se tiennent par un lien intime et logique. Ce livre est une page d'histoire, un pamphlet et une prophétie : il retrace l'état des esprits et des mœurs en ce temps-là, il s'attaque au sanctuaire et ouvre sur les destinées humaines des jours surprenants... [1] » Le dialogue IV est intitulé : *De deux chiens, Hylactor et Pamphagus*. Hylactor apparaît le premier. Il se plaint d'être le seul chien à qui le don de la parole ait été octroyé et de ne pouvoir s'entretenir avec un autre animal de son espèce, languissant ainsi dans une solitude douloureuse. Il a beau faire des tentatives auprès de tous les chiens qu'il peut joindre, en leur disant quelque chose à l'oreille, il ne réussit jamais à se faire comprendre et encore moins à obtenir une réponse. Les hommes, auxquels il aime à jouer de plaisants tours, n'arrivent pas à se rendre compte du privilège extraordinaire qu'il possède. Mais, soudain, Gargilius apparaît dans le voisinage allant à la chasse avec tous ses chiens. Nouvelle tentative faite en vain auprès de ces derniers : Hylactor désespéré voudrait renoncer à son privilège. Mais, voici que, par hasard, un chien interpellé répond enfin.

PAMPHAGUS. Qui appelles tu matin ? Matin toy mesmes !

HYLACTOR. He mon compagnon, mon amy pardonne moy, s'il te plait, et m'accolle, je te prie. Tu es celuy que j'ay le plus desiré et cherché en ce monde. Et voyla ung sault pour l'amour de Diane, qui m'a rendu tant heureux en ceste chasse, que je y ay trouvé ce que je cherchoye. En voyla encores ung autre pour toi gentil Anubis. Et cestuy la pour Cerberus, qui garde les enfers. Dy moy ton nom s'il te plaît ?

PAMPHAGUS. Pamphagus.

HYLACTOR. Est ce toy, Pamphagus, mon cousin, mon amy ? Tu cognois donc bien Hylactor.

PAMPHAGUS. Voire dea, je cognois bien Hylactor, où est-il ?

HYLACTOR. C'est moy.

Une cicatrice au front, et une oreille coupée, qui ont un peu changé l'aspect

1. Ed. citée, p. LXI.

d'Hylactor, expliquent que son ancien compagnon ne l'ait pas reconnu. Il racontera quelque jour, à celui-ci, comment la chose est arrivée.

HYLACTOR. Parlons d'autre matiere. Où as tu esté, et qu'as tu faict depuis que nous perdismes nostre bon maistre Acteon ?

PAMPHAGUS. Ha, le grand malheur, tu me renouvelles mes douleurs ! O que je perdiz beaucoup, Hylactor mon amy : Car je faisoye grand chere lors, où maintenant je meurs de faim.

Tout le passage qui suit prouve qu'Actéon doit être identifié ici avec le Christ. Du jour où les deux amis l'ont perdu, tout ce qui faisait la sécurité de leur vie matérielle a disparu. C'est surtout Pamphagus qui constate ce fâcheux changement. Le nouveau maître qu'il sert ne se soucie guère de lui assurer sa provende : les gens du logis les battent et les chassent, lui et ses semblables, quand on les trouve en cuisine. Hylactor, conseille à son compagnon de s'armer de patience et propose de profiter de leur rencontre fortuite pour deviser un peu à loisir. L'un et l'autre se retirent à l'écart, en un bocage voisin. Hylactor demande à son nouveau confident s'il sait pourquoi ils parlent tous deux, alors que tous les autres chiens sont muets.

Pamphagus explique, pour sa part, le don qui lui a été dévolu, par un fait étrange qu'il rapporte. Lorsque Melancheres, Theridamas et Oresitrophus — Mélanchthon, Zwingle et probablement Luther — saillirent sur Actéon « leur bon maistre et le nostre », lequel Diane avait nouvellement transformé en cerf, Pamphagus le mordit en la langue et avala même un lopin de celle-ci. Hylactor se rappelle alors qu'il en avait fait autant de son côté : de là, sans nul doute, le privilège insigne dont ils jouissent. Chemin faisant, nous apprenons que Pamphagus sait également lire, avantage que son compagnon lui envie beaucoup. Mais à quoi sert tant de science ? lui répond Pamphagus, qui aurait préféré assurément rester simple chien et continuer de vaquer aux tâches diverses qui incombent à ses semblables [1].

HYLACTOR... Comment ? Tu n'as donc point encores donné à entendre aux gens, que tu scais parler ?

PAMPHAGUS. Non.

HYLACTOR. Et pourquoy ?

PAMPHAGUS. Pour ce qu'il m'en chault : car j'ayme mieulx me taire.

HYLACTOR. Toutesfoys si tu voulois dire quelque chose devant les hommes, tu scais bien que

1. « Ung chien ne doibt autre chose scavoir, sinon abayer aux estrangers, servir de garde à la maison, flatter les domestiques, aller à la chasse, courir le lièvre, et le prendre, ronger les os, lescher la vaisselle, et suivre son maistre. » Ce charmant tableau rappelle maint passage de Rabelais.

les gens de la ville non seulement te iroyent escouter, s'emerveillans, et prenans plaisir à te ouyr : mais aussi ceulx de tout le pays à l'environ, voire de tous costez du monde viendroyent à toy, pour te veoir et ouyr parler. N'estimes tu rien veoir à l'entour de toy dix millions d'oreilles qui t'escoutent, et autant d'yeulx qui te regardent en face ?

PAMPHAGUS. Je scay bien tout cela. Mais quel prouffit m'en viendroit dadvantage ? Je n'ayme point la gloire de causer, affin que je te le dye : car avec ce que ce me seroit une peine, il n'y auroit si petit coquin à qui il ne me faillist tenir propos, et rendre raison. On me tiendroit en chambre, je le scay bien, on me froteroit, on me pigneroit, on m'accoustreroit, on m'adoreroit, on me doreroit, on me dorelotteroit [1]. Bref je suis bien asseuré que l'on me vouldroit faire vivre aultrement que le naturel d'ung chien ne requiert. Mais...

HYLACTOR. Et bien, serois tu pas content de vivre ung petit à la façon des hommes ?

PAMPHAGUS. A la façon des hommes ? Je te jure par les trois testes de Cerberus, que j'ayme mieulx estre tousjours ce que je suys, que plus avant ressembler les hommes, en leur miserable façon de vivre, quand ne seroit jà que pour le trop parler dont il me fauldroit user avec eulx.

Hylactor insiste ; il ouvre à Pamphagus les plus séduisantes perspectives. Peine perdue : celui-ci tient bon. Les hommes, assure-t-il, se fatigueront vite de l'entendre ; ils réclameront bientôt d'autres distractions. Car le temps envieillit toutes choses et leur fait perdre la grâce de nouveauté. On voudrait ensuite ouïr parler d'autres animaux. « Et puis qu'auroit l'on davantage quand tout seroit dict ? Si tu consideres bien, il vault mieulx que tu soys encores à parler, que si tu eusse desjà tout dict ».

Hylactor affirme encore que, pour son compte, il ne résisterait pas au désir de parler. Cette déclaration ne surprend pas son compagnon. « On te prisera, lui dit-il, on te comblera de bons morceaux, ... car tu ne bois pas de vin [2], mais aussi plus de liberté. Il te faudra parler quand tu voudrais dormir. Enfin, peut-être se fâchera-t-on de toi. » Cependant, le moment est venu pour eux de rejoindre leurs gens, tout en faisant semblant d'avoir couru et d'être hors d'haleine. Mais voici qu'un paquet de lettres, venues des Antipodes par le centre de la terre, s'offre à leurs yeux. Tous deux conviennent de les cacher, pour les lire plus tard, à un moment propice. Hylactor apprendra alors à son ami quelques belles fables, parmi lesquelles celles de Prometheus et de Erus qui ressuscita, et la chanson de Ricochet [3]. Mais celui-ci se déclare déjà « tout bersé de telles matières ». Sur quelques réflexions de Pamphagus, en aparté, les deux chiens se séparent.

1. Notons encore la ressemblance frappante, de ce passage avec le style de Rabelais.

2. « Tu seras bien servy de tout, excepté que l'on ne te dira pas : Duquel voulez-vous ; car tu ne boys pas de vin, comme je croy ». Cette remarque curieuse est bien à sa place dans la bouche de Rabelais.

3. Citée par Rabelais. L'allusion à *Erus* (*Herus*, maître, seigneur) offre un sens facile à saisir.

Lorsqu'il édita ce texte, en 1873, Félix Frank avait indiqué avec clairvoyance les raisons qui autorisent à identifier Pamphagus avec Rabelais. Depuis, sa démonstration n'a été reprise par personne. Chose étonnante, ce texte, précieux entre tous, n'a jamais été utilisé par les biographes ni par les éditeurs de Rabelais, et les révélations qu'il nous apporte sur le Maître sont restées tout à fait lettre morte. Aucune hésitation n'est, toutefois, possible : Pamphagus [1] figure sûrement Rabelais. Ce surnom, pendant exact du nom de son héros [2] et qui évoque en quelque sorte l'idée de faim insatiable, aussi bien que Pantagruel celle de soif inextinguible, dut être, assez naturellement, forgé de fort bonne heure. C'est un vocable qui s'imposait pour désigner familièrement, et sans doute, à l'origine, avec un sens favorable, l'auteur de *Pantagruel* et de *Gargantua* et son insatiable curiosité.

Un premier argument en faveur de cette identification est fourni par les poésies latines de Joachim du Bellay [3]. Il s'y rencontre une pièce intitulée *Pamphagi medici*, dont tous les traits concrets s'appliquent sans exception au seul Rabelais. C'est une épitaphe d'allure bachique, absolument analogue à celle que Ronsard a consacrée à l'auteur de *Pantagruel*, et sur l'interprétation exacte de laquelle on a beaucoup discuté ces derniers temps. Il n'est pas à propos de revenir sur cette question [4]. Ce qu'il importe de retenir présentement, c'est que ce dernier texte s'applique d'une manière incontestable à Rabelais. Par conséquent, le ton et le fond de l'épitaphe composée par du Bellay, ami de Ronsard, ne sauraient étonner personne, puisqu'ils sont, en somme, identiques à ceux-là mêmes dont a usé le chef de la Pléiade.

Tu t'étonnes que ce tertre funéraire recouvre un autre tertre ? Mais toi-même en admettras encore bien davantage, quand tu auras entendu mon nom. C'est moi Pamphagus, qui gis ici enseveli sous la masse immense de l'énorme ventre qui me ser' de tertre funéraire. Le sommeil et la gourmandise, le vin, les femmes et la raillerie furent mes seules divinités, pendant ma vie. Qui donc peut ignorer le reste ? J'ai possédé l'art et la pratique de la médecine, mais ma plus grande occupa-

1. Qui mange, dévore tout.
2. Pantagruel, et peut-être aussi du nom de Panurge.
3. *Joachimi Bellaii Andini Poematum libri quatuor*. Paris, 1558, 8°, f° 56 v°.
4. Au reste, les données qu'on va lire permettront sans doute de la résoudre. Le fait que du Bellay, qui parle en général de Rabelais avec une sympathie visible, a pu lui consacrer une épitaphe de ce genre, semble bien indiquer que le texte de Ronsard, conçu dans un esprit analogue, ne doit pas être pris à la lettre. Il est probable que la légende de Rabelais s'est formée très tôt, en concordance avec ses œuvres. Nous renvoyons, sur ce point, aux pages que nous avons publiées dans *R. E. R.*, 1903, p. 59-65. Voy. aussi *R. E. R.*, 1903, p. 205, et *Revue du Seizième Siècle*, 1921, p. 148.

tion fut de pratiquer le rire [1]. Toi de même, Passant, n'accorde pas de larmes, mais un rire joyeux à ma cendre, si tu désires te montrer reconnaissant à mes mânes.

Il s'agit donc clairement d'un homme célèbre [2], qui fut un médecin réputé et qui pratiqua surtout le culte du rire. On reconnaîtra sans peine, dans le vœu final, l'équivalent de celui qui termine l'épitaphe rabelaisienne rimée par Ronsard :

Or toy quiconques fois qui passes
Sur sa fosse repen des taces,
Repen du bril et des flacons,
Des cervelas et des jambons :
Car si encor dessous la lame
Quelque sentiment a son ame,
Il les aime mieus que des lis
Tant soyent ils fraichement cueillis [3].

L'épitaphe latine que nous venons d'emprunter aux œuvres de du Bellay est suivie de celle-ci, qui n'a que deux vers, dont Pamphage forme également l'objet.

Du même.

S'il était une chose dont tu aies pu me reprocher d'avoir douté, lorsque je vivais, cesse de m'en vouloir, étranger, car, maintenant que je suis mort, j'apprends à connaître tout ce dont je doutais.

Ce second texte ne suggère-t-il pas un rapprochement piquant avec le propos légendaire attribué à Rabelais mourant, par tous ses anciens biographes : « Je vais quérir un grand Peut-être » ?

Beroalde de Verville (?) dans les *Muses incognues* ou la *Seille aux Bourriers* [4] consacre trois pièces à Rabelais, désigné, selon Jules Gay et Frank, sous le nom de Pamphage.

Il est curieux de constater, d'autre part, que, Voulté, dans une des deux pièces citées plus haut : *Contre un singe de Lucien* (1538), fait dire à Rabelais, qu'il suppose devoir se repentir un jour de son exécrable impiété : « J'ai vécu, non comme un homme, mais *comme un chien.* » Calvin se sert de la même expression.

1. Cætera quis nescit? fuit ars mihi cura medendi;
Maxima ridendi sed mihi cura fuit.

2. *Cætera quis nescit ?* l'indique clairement. La pièce *Pamphagi medici* est précédée d'une poésie intitulée *Œnophili*, qui célèbre un grand buveur mort de son vice. Il est possible qu'un rapport unisse les deux pièces.

3. Ronsard, *Œuvres complètes*, éd. Laumonier, Paris, Lemerre, t. VI, p. 211.

4. Cité par Frank, p. 112 et 126, d'après la réimpr. de Jules Gay, 1862, in-18.

Dès lors, tout devient aisé à comprendre : le sens profond du dernier dialogue de Des Périers, qui ne saurait être séparé des trois autres, se détache en pleine lumière. Il est extrêmement vraisemblable que le chien Hylactor [1] représente ici, non pas Dolet ou Marot, comme l'a cru M. Frank, mais Bonaventure en personne. Au cours de ces pages mystérieuses, Des Périers s'est assurément mis en scène, en même temps que Rabelais. Il use de cette allégorie dialoguée pour le supplier d'entrer résolument en lice et d'exprimer sans détours les idées qu'il professe sur le christianisme et ses mystères. Qu'il renonce aux symboles pour parler clair ! Là est l'explication définitive de ces pages. Qu'on les relise avec soin, et l'on verra que cette interprétation s'impose avec certitude. Bonaventure sent qu'il n'a pas l'envergure nécessaire pour entamer le grand combat : il est propre tout juste à exciter, c'est-à-dire à aboyer, mais son rôle reste limité. Il considère son émule comme beaucoup mieux qualifié que lui-même, pour exercer une action étendue. La science et l'éloquence de Rabelais le rendent apte à se faire écouter et comprendre par les hommes. Tout le désigne pour être le porte-parole de ceux qui partagent leurs communes convictions. Hylactor lui prédit un succès et une gloire dignes de ses efforts passionnés : « N'estimes tu rien veoir à l'entour de toy dix millions d'oreilles qui t'escoutent et autant d'yeulx, qui te regardent en face ? » Quel accent déjà moderne dans cette adjuration !

Avec une impartialité touchante, Des Périers met dans la bouche de Rabelais les motifs puissants qui conseillent l'abstention. Certes, les perspectives ouvertes par Hylactor sont grandioses, mais en même temps redoutables. L'arrivée du paquet de lettres des Antipodes [2] survient à propos pour interrompre la réponse judicieuse et nuancée de Pamphagus. Hylactor garde toute confiance en l'avenir. D'ailleurs, il se promet de révéler bientôt à son ami quelques belles fables antiques : dernière allusion qu'il n'est pas malaisé de comprendre. Mais Pamphagus, on l'a vu, fait observer qu'il est lui-même « tout bercé de telles matières ». En somme, le *Cymbalum Mundi* et *Pantagruel* ont, si j'ose dire, partie liée.

Ainsi s'expliquent les censures et les poursuites dont Rabelais a été l'objet ; ainsi s'expliquent ses disparitions successives restées mystérieuses. Si ses attaques contre les superstitions, les moines, les scolastiques et la Sorbonne avaient été les seules causes des difficultés de sa carrière, les réformés n'auraient pas combattu ses doctrines avec une si grande violence. Leur attitude suffit à nous

1. L'Aboyeur : Acutæ vocis Hylactor, dit Ovide, *Métam.*, III.

2. Evoqués par Rabelais, diverses reprises. On sait que l'un des discours de Panurge est en « langaige des antipodes ; le diable n'y mordroit mie. »

éclairer. Sous l'« éclat de rire énorme » du grand satirique se dissimulent les visées les plus audacieuses. Le masque de la folie n'est qu'un moyen dont il a usé pour lancer à travers le monde les vérités et les négations qu'il était impossible de faire entendre autrement.

Rabelais représente donc le penseur vers lequel, principalement de 1532 à 1538, ou environ, tous ceux qui rêvent de s'affranchir des dogmes et d'obtenir la véritable émancipation intellectuelle que la Renaissance semblait promettre, tiennent les yeux fixés. Il est à la fois leur espoir et leur fierté. On se rend compte qu'une poésie telle que celle qu'on va lire, saluant en l'auteur de *Pantagruel* une sorte de prince de la philosophie, ait pu paraître en 1538.

A la Philosophie, à propos de François Rabelais.

Des plumes plus que Dédaliennes garnissent tout ton corps, et ce n'est pas inutilement ni sans motif. Grâce à elles, tu t'élèves à travers les airs, laissant sous tes pieds les nuages humides jusqu'à ce que tu sois arrivée dans les régions où le ciel est émaillé d'étoiles. Dans ces espaces, pendant le jour, Phœbus brûle de mille feux ; la nuit, Diane répand sa pâleur glacée. De là, le maître des airs contemple la mer que sillonnent les voiles, et les terres immobiles et les enfers. Un tel privilège ne suffit pas encore à te rendre pleinement heureuse ; tu entraînes et ravis jusque dans les espaces éthérés tes fidèles, ô divine. Parmi eux, au premier rang, apparaît Rabelais, maître suprême dans les études qui te révèlent, ô Sagesse sacrée [1].

Les principaux adeptes du mouvement rationaliste durent former à travers la France, une sorte d'entente amicale, de *sodalitium* secret, étroitement uni. Deux chapitres de *Pantagruel* nous en apportent une preuve assez inattendue. Quand Rabelais confère à Briand Vallée, seigneur du Douhet, une autorité si exceptionnelle, le proclamant le plus savant, le plus expert et prudent de tous les jurisconsultes de son temps [2], une telle marque d'estime ne s'explique pas seulement par la valeur juridique de ce personnage. Il faut remarquer, en effet,

1. *Gilberti Ducherii Vultonis Aquapersani Epigrammaton libri duo.* Apud Seb. Gryphium. Lugduni, 1538, in-12, p. 54 :

In primis sane Rabelaesum, principem eundem
Supremum in studiis diva tuis Sophia.

Voy. notre art. *R. E. R.*, 1903, p. 202. Il existe un entretien philosophique de Rabelais, qui offre les plus sérieuses garanties d'authenticité. Rapporté par Charondas, en 1556, il date des derniers mois de la vie de notre écrivain. Il serait intéressant d'en comparer la doctrine avec celle de *Pantagruel*. On remarque, en lisant ce texte, que les principes auxquels aboutit le Ve livre, d'après l'épisode final de l'Oracle, sont absolument d'accord avec ceux qui sont exposés dans les propos philosophiques notés par Charondas.

2. Livre II, chap. x, v. aussi livre IV, chap. xxxvii. Dans ce second passage, Rabelais le cite encore comme « le tant bon, tant vertueux, tant docte et équitable président Briend Valée, seigneur du Douhet ». Cette insistance est quasi unique chez Rabelais.

que Briand Vallée figurait au premier rang du groupe des penseurs indépendants qui reconnaissaient en l'auteur de *Pantagruel* l'un des interprètes les plus qualifiés de leurs doctrines. Celui-ci n'a pas manqué d'attester — et même par deux fois — le lien philosophique qui l'unissait au magistrat philosophe.

Il est probable que les membres de ce groupe aimaient à conférer ensemble de leurs doutes et, d'accord avec Pantagruel, à en chercher « la resolution jusques au fond du puits inepuisable auquel disoit Heraclite estre la verité cachée ».

De quelle justesse nous paraît empreinte l'assertion du médecin Pierre Boulenger, écrivant, en 1587, dans son admirable « Épitaphe de Rabelais » : « *Il sera une énigme pour la postérité*... Non, non, ce ne fut point un bouffon, ni un charlatan de place publique, mais un homme qui, grâce à la pénétration de son esprit d'élite, saisissait le côté ridicule des choses humaines... un autre Démocrite qui se riait *des vaines terreurs, des espérances non moins vaines du vulgaire et des grands de la terre*, ainsi que des labeurs anxieux qui remplissent cette courte vie[1]. »

ABEL LEFRANC.

1. Au moment où s'achève l'impression de cette étude, nous rencontrons une série de textes qu'il importe d'ajouter à tous ceux qui ont été cités plus haut. Ils se rencontrent dans l'ouvrage de Charles de Sainte-Marthe : *In Psalmum XC. pia meditatio*, 1557, f°s 14, 18, 19, 20, 29, 31, 37-40, 45, 47 et 50. On sait l'animosité personnelle qu'avait vouée ce savant lettré à Rabelais, considéré comme l'ennemi de sa famille (voy. notre étude citée plus haut, p. LVIII, n. 4). Il n'est pas douteux que les violentes attaques dirigées contre les incrédules et contre l'Athée, en particulier, par Sainte-Marthe visent tout particulièrement le Chinonais. Celle qui suit (f° 19 v°), traduite ici pour la première fois, s'applique de tout point à l'auteur de *Pantagruel* : « Certes, lorsque l'homme pieux entend le propos blasphématoire de l'Athée : Il n'y a pas de Dieu ; lorsqu'il l'entend se jouer de l'Évangile, rire des divines promesses, se déchaîner contre le Christ, les anges, les saints, les rois, les ministres de l'Église, les magistrats, enfin braver impudemment le ciel et la terre, et faire tout cela tantôt ouvertement, tantôt secrètement, parant son impiété de sarcasmes et de plaisanteries, afin que les lecteurs naïfs ayant bu et mangé comme Sardanapale, deviennent fous à force de rire, pour mourir en fin de compte misérablement ; lorsque cet homme pieux entend les paroles épicuriennes, impies et bestiales de cet Athée : Mange, bois, vis le mieux possible, car après la mort, il n'y a plus de volupté ; et, au reste, il n'a pas seulement l'occasion d'entendre, il peut lire aussi les écrits, comme s'il n'était pas assez impie de professer l'épicuréisme en esprit et qu'il fallût encore que les Chrétiens fussent invités par ces livres à mener le genre de vie le plus dépravé : je dis bien des livres d'une impudicité si effrénée qu'ils font rougir les prostituées : qui oserait croire que de si grands blasphèmes puissent être entendus et lus avec patience ? » Toutes les allusions s'appliquent visiblement à Rabelais, et spécialement au second livre de *Pantagruel* (chap. XXIX, les anges ; chap. X, les magistrats ; pour tout le reste voir notre exposé p. LIII et suiv.). Cela

est si évident que M[lle] Ruutz-Rees, l'excellent auteur de *Charles de Sainte-Marthe* (Paris, Champion, 1919, p. 116), prononce aussitôt le nom de Rabelais, en citant ce texte sous sa forme latine. D'ailleurs, le volume auquel nous venons de l'emprunter renferme, à la fin, une lettre de Charles de Sainte-Marthe, datée du 19 juin 1550 et adressée à Puy-Herbault, laquelle évoque Rabelais de toute évidence. Il y félicite le religieux de Fontevrault de sa campagne du *Theotimus*, composé contre les athées du temps, et où figure le plus terrible réquisitoire qui ait jamais été dressé contre le Chinonais, en spécifiant que certains de leurs ennemis communs, les athées et les épicuriens, ont été nominativement flétris par Puy-Herbault. Or, le seul auteur contemporain et vivant nommé par ce dernier se trouve être justement François Rabelais. Il n'y a donc pas à s'y tromper : l'Athée par excellence que visent tous ces témoignages, qu'ils émanent de catholiques ou de protestants, n'est autre que l'auteur de *Pantagruel*.

NOTRE TEXTE
DE « PANTAGRUEL »

I

ÉNONCÉ ET DONNÉES DU PROBLÈME

Comme nous l'avons fait pour *Gargantua*, au tome I de cette édition, il nous faut ici déterminer :

1° Quel est le dernier texte de *Pantagruel* au tome I de cette édition, revu et corrigé par Rabelais ;

2° Quels sont les textes antérieurs à celui-là qu'il a revus et corrigés.

Nous devons reproduire, en effet, *Pantagruel* sous la forme définitivement arrêtée par l'auteur et indiquer les variantes des rédactions antérieures, de manière que l'on puisse suivre sur notre édition les états successifs de l'œuvre.

*
* *

Voici d'abord la liste sommaire des textes actuellement connus de *Pantagruel*. Il n'en existe pas de manuscrit; nous n'avons que des éditions imprimées. Celles qui l'ont été avant la mort de Rabelais sont les suivantes :

A. — Pantagruel. Les horribles et espouuetables faictz & prouesses du tresrenōme Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grant geāt Gargantua, cōposez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier... Lyon, Cl. Nourry, [s. d.], in-4°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2146.)

B. — Pantagruel. Les horribles et espouuētables faictz & prouesses du tresrenōme Pātagruel roy des Dipsodes, filz du grant geant Gargātua, cōposez nouuellemēt par maistre Alcofrybas Nasier... Paris, [Jean Longis], in-8°.
(Collection Rothschild, Catalogue Picot, n° 1508.)

C. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenōmé Pantagruel Roy des Dipsodes, filz du grant geant Gargantua : cōposes nouuellement p maistre Alcofribas Nasier. [Poitiers, Marnef?], 1533, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2147.)

D. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel roy des Dipsodes, filz du grãt geant Gargantua. Composez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. [Paris ? s. d.], in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2143.)

E. — Pantagruel. || Les horribles et espouentables || faictz et prouesses du tresrenom||me Pãtagruel roy des Dipso||des, filz du grant geant || Gargãtua. Compo||sez nouuellemẽt || par maistre Al||cofrybas Na||sier. [S. l., s. d.], in-8°, goth. 104 feuill., titre rouge et noir.
(British Museum, G 10420.)

F. — Pantagruel. Les horribles et espouentables faictz et prouesses du tresrenomme Pantagruel roy des Dipsodes, filz du grãt geant Gargantua, composez nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. On les vend à Paris au bout du pont des meusniers, à l'enseigne S[t] Loys. [Guillaume Bineaulx, s. d.], in-8°.

G. — Pantagruel. Iesvs Maria. Les horribles et esporuentables faictz et prouesses du tresrenõme Pantagruel, Roy des Dipsodes, filz du grãt geant Gargantua, cõpose nouuellement par maistre Alcofrybas Nasier. Augmẽte et corrige fraichement par maistre Jehan Lunel, docteur en theologie. Lyon, François Juste, 1533, in-8°.
(Bibl. royale de Dresde, libr. rar. 9-166.)

H. — Pantagruel. ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. Les horribles faictz et prouesses espouẽtables de Pantagruel roy des Dipsodes, composes par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. [Lyon, François Juste], 1534, in-8°.
(Musée Condé, n° 1638.)

I. — Pantagruel. ΑΓΑΘΗ ΤΥΧΗ. Les horribles faictz et prouesses espouentables de Pantagruel Roy des Dipsodes, cõposez par M. Alcofribas abstracteur de quinteessence. M D XXXV. On les vend a Lyon en la maison qui fut du feu Prince, par Pierre de saincte Lucie : pres nostre dame de Confort, in-4°.
(British Museum, 245 f 43.)

J. — Les horribles faicts & prouesses espouẽtables de Pantagruel, roy des Dipsodes, composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. MDXXXVII. On les vend a Lyon, chez Françoys Juste, devant nostre dame de Confort, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. p. Y² 164.)

K. — Pantagruel. S. l., 1537, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2132.)

L. — Pantagruel. S. l., 1538, in-8°.
(Bibl. des Beaux-Arts, fonds Lesoufaché, G¹ 23.)

M. — Pantagruel, Roy des Dipsodes, restitue a son naturel, avec ses faictz et prouesses espouentables : cōposez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence. Lyon, Fr. Juste, 1542, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y², 2136.)

N. — Pantagruel, roy des Dipsodes, restitué à son naturel : avec ses faictz & prouesses espouuentables : composé par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence... Lyon, Estienne Dolet, 1542, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2145.)

O. — Pantagruel, Roy des Dipsodes, restitué a son naturel, avec ses faictz & prouesses espouentables : composez par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2138.)

Seconde partie, avec une série particulière de signatures, des *Grāds Annales ou cronicques Tresueritables...*, parues à Lyon, chez Fr. Juste, en 1542.

P. — Second livre de Pātagruel, Roy des Dipsodes, Restitué à son naturel : avec ses faictz & prouesses espouentables : composez par M. Franç. Rabelais, Docteur en Médecine, & Calloier des isles Hieres... Valence, Claude La Ville, 1547, in-8°.
(Bibl. Mazarine, 22204, A.)

P *bis.* — Il existe une contrefaçon de cette édition, qui porte la même date et le même titre, et dont on ignore la date véritable.

Q. — Le second livre de Pantagruel restitué à son naturel. Lyon, P. de Tours, s. d. in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2141.)

R. — Les œuvres de M. François Rabelais, Docteur en Medicine, contenans la vie, faicts et dicts Heroiques de Gargantua & de son filz Panurge... [S. l.], 1553, in-8°.
(Bibl. nat., Rés. Y² 2174.)

II

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Nous avons démontré au tome I que c'est l'édition de Lyon, François Juste, 1542, qui nous donne le texte de *Gargantua* définitivement arrêté par Rabelais. Or, à cette même date de 1542, François Juste a réédité *Pantagruel* en même temps que *Gargantua*. Nous avons donc quelque raison de supposer *a priori* que l'édition de Juste, 1542, nous offre le texte revu par Rabelais de *Pantagruel*, comme elle nous l'offre de *Gargantua*.

Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Il faut la vérifier, et pour cela examiner les éditions postérieures et les comparer à celle de Juste 1542 que nous appelons M.

III

EXAMEN DES ÉDITIONS POSTÉRIEURES A M

N, O, P. — Il a paru en 1542 trois éditions différentes des deux premiers livres : ce sont les éditions M (dont nous venons de parler), N et O. Nous avons conté leur histoire en étudiant les textes de *Gargantua* [1] ; il n'y a qu'à la rappeler brièvement ici.

Peu de temps après ou avant la publication de François Juste, Étienne Dolet fit paraître un *Gargantua* et un *Pantagruel* (N). Il y réimprimait certains passages compromettants, prudemment supprimés par Rabelais dans l'édition de Juste, et ignorait en revanche les additions et corrections apportées par Maître François à son texte. C'est donc bien certainement à l'insu ou contre l'aveu de l'auteur qu'il publiait son édition (N). Il en résulte que nous devons écarter celle-ci.

Rabelais et son éditeur Juste (ou Pierre de Tours, successeur de Juste) furent certainement très mécontents de l'indélicatesse de Dolet. C'est pourquoi, sans doute, ils insérèrent en tête d'un certain nombre d'exemplaires de leur édition M (probablement les exemplaires non vendus et qui restaient en magasin) un carton de quatre feuillets contenant un avis de *L'imprimeur au lecteur* où Dolet était violemment pris à partie (M *bis*).

1. Au t. I de notre édition critique, p. CXIII sq.

Et ils firent encore paraître une réimpression de leur premier texte (M) avec cet avis de *L'imprimeur au lecteur* (M *bis*) : c'est l'édition O. Il est possible que ce ne soit pas eux, mais un autre libraire de Lyon qui ait publié O. Peu nous importe. Ce qui nous intéresse, c'est que O ne soit qu'une réimpression hâtive de M sans addition ni correction d'auteur. Voici en effet les plus importantes variantes de M et O :

M	O
Ch. I : Auquel tant sommes obligez.	Auquel tous sommes obligez.
Ch. V : Livres tant beaulx, tant aornés.	Livres tant beaux, tant enormes.
Ch. X : Les gentilzhommes.	Les deux gentilshommes.
Ch. XI : Portoit vendre des œufz.	Portoit le soupper aux bœufz.
Ch. XVII : La relation du sergent.	La relation du seigneur.
Ch. XXI : Reculla plus de cent lieues.	Reculla plus de sept lieues.
Ch. XXIV : Atheniens.	Anatheniens.
Ch. XXXII : Mon bulletin.	Mon butillon.

Les autres variantes sont purement typographiques. Et aucune ne dénote la main de l'auteur. Nous n'avons donc pas à retenir O.

D'autre part, l'édition P reproduit le texte de Dolet (N) et notamment les dangereuses attaques contre la Sorbonne désavouées par Rabelais. Il convient par conséquent de l'écarter, tout de même que N et O.

Q, R. — R, publiée en 1553 (donc au plus tôt quelques semaines avant la mort de Rabelais), est une réimpression textuelle de Q, sans valeur critique par conséquent.

L'édition Q, en revanche, est intéressante. Donnée par Pierre de Tours, elle n'est pas datée ; mais elle a certainement été publiée du vivant de Rabelais. A-t-elle été corrigée par lui ?

Nous avons montré [1], en étudiant *Gargantua*, qui forme le tome I de notre édition, que l'orthographe en est plus simple que celle de l'édition de Juste, 1542, et qu'aussi elle contient moins de coquilles ; mais nous avons observé que cette meilleure correction typographique ni ces graphies nouvelles ne peuvent suffire à prouver que l'auteur est intervenu ; — d'autant qu'on ne relève, en comparant l'édition de Pierre de Tours à l'édition Juste, aucune addition, comme Rabelais n'aurait pas manqué d'en faire à son propre texte, selon sa

1. *Loc. cit.*

coutume invariable, ni même aucune correction « d'auteur », c'est-à-dire portant sur le style et la langue ; — qu'en outre l'examen de certaines variantes donne à penser que Rabelais n'a pas dû même relire les épreuves ; — et qu'enfin il est certain que l'édition de Pierre de Tours a été imprimée d'après un exemplaire de l'édition Juste.

Si Rabelais n'a pas revu le *Gargantua* de Pierre de Tours, sans date, nous sommes d'abord inclinés à croire qu'il n'en a pas revu davantage le *Pantagruel.* Mais ce n'est qu'une hypothèse. Pour la vérifier, nous avons conféré M et Q. Or, nous avons obtenu des résultats analogues à ceux que nous avait donnés la comparaison du *Gargantua* de Juste à celui de Pierre de Tours. Voici en effet le tableau des principales variantes de ces deux éditions :

M	Q
PROLOGUE	PROLOGUE
[1] ceux qui vouldroient maintenir que si, reputés les abuseurs.	et ceulx qui vouldroient ce maintenir, qu'ilz soient reputez abuseurs.
[2] Montevieille.	Monteville.
[3] Tout renforcé de vif argent.	Tout *manque* [et le vers est faux].
CHAPITRE I	CHAPITRE I
[4] qui sont bien espoventables et matieres tant dures.	qui son cas bien espouvantables et matieres tant dures.
[5] joyeuse et deïficque liqueur.	et *manque.*
CH. II	CH. II
[6] si vous voulez taster.	vous *manque.*
CH. V	CH. V
[7] les painctres et les poetes.	les painctres et poetes.
CH. VIII	CH. VIII
[8] A laquelle entreprinse parfaire... je n'ay rien espargné, mais ainsi y ay je secouru...	A laquelle entreprinse parfaire... je n'ay rien espargné, mais ainsi ay je secouru.
CH. IX	CH. IX
[9] Zuvor, lieber Junckèr, ich lass euch wissen... unnd wer vil darvon zu sagen... Luft.	Luvor, lieber Junker, ich lass eucli wissen... unnd wer vll darvon zu sagen... Lust.
[10] Signor mio... non suona mai.	Saignor mid... non suona ma.

[11] Ghest... viois... discrivis.	Gest... vioiss... discriviss.
[12] Hondovan.	Hondavan.
[13] ... Wordt... ulaert ghenonch wat ie heglere; gheest my...	Wbord... uclaert ghenonch bbat ie heglere; ghcest my...
[14] A lo que es.	A lo qu'es.
[15] ... Bocen ... maghered uudviser allygue klalig... och lyksalight.	Boeen... magerheb wduyser alligue klalig... ochyk salight.
[16] A doni ... habdeca... hemeherah.	A don... hebdeca... himeherah.
[17] Atlhios... metaxy... amphibetumen.	... Athlios... metaxy... emphibetumen.
[18] ... A dagi... auriculis carere.	... A dagii auricularis carere.
Ch. XII	Ch. XII
[19] aux bavars de godale.	aux bavars de confort.
M	O
Ch. XIV	Ch. XIV
[20] Auquel commencerent rire.	Auquel mot commencerent rire.
[21] et sentant jà la fumée.	jà *manque.*
[22] je fis le signe de la croix.	je fis le signe la croix,
[23] bossu par le devant.	bossu par devant.
[24] je me retourné en arriere.	je me retourné arriere.
Ch. XV	Ch. XV
[25] De compotationibus mendicantium.	De compotationibus medicantium.
Ch. XVII	Ch. XVII
[26] De ma part, je n'en gaignoys.	De ma part, n'en gaingnois.
[27] « *Diliges Domium* », *et* : « *Dilige* ».	« *Diliges Dominum* », *id est* : « *Dilige* ».
[28] changer de maistre.	changer maistre.
[29] Sophistes.	Artiens.
Ch. XX	Ch. XX
[30] [Le titre du chapitre manque.]	Comment Thaumaste racompte les vertuz et sçavoir de Panurge.
[31] une lycisque orgoose en laquelle il lya.	une lycisque orgoose laquelle il lya.
Ch. XXIV	Ch. XXIV
[32] Et et voyant.	Et voyant.
[33] De literis illegibilibus.	De literis illegibilibis.

Ch. XXVIII	Ch. XXVIII
[34] qui doibt estre consommé par le feu.	qui doibt estre consommé par feu.
[35] que les dieux marins, Neptune, Protheus, Tritons, aultres les persecutoient.	que les dieux marins, Neptune, Protheus, Tritons et les autres les persecutoient.
Ch. XXVIII	Ch. XXVIII
[36] Galiaht.	Galiath.
Ch. XXIX	Ch. XXIX
[37] comme nous avons dict.	comme avons dict.
[38] tomba comme une grenoille sus ventre.	tomba comme une grenoille sur le ventre.
Ch. XXXII	Ch. XXXII
[39] Comme deliberez.	Comme tous deliberez.
[40] commencerent à se tresmousser.	commencerent se tresmousser.
[41] les contrées de deçà et delà les montz.	les contrées de deçà et de delà les montz.
Ch. XXXIII	Ch. XXXIII
[42] ses midicins le secoururent, et très bien.	ses medicins le secoururent très bien.
Ch. XXXIV	Ch. XXXIV
[43] *Pardonnate my.*	*Perdonnate my.*

Nous avons jugé inutile de relever dans le tableau ci-dessus les variantes purement typographiques provenant de coquilles ou de coquilles corrigées, qui ne sauraient rien prouver quant à l'intervention de l'auteur. Les autres, celles qui portent sur la forme même de l'œuvre, sont très peu nombreuses, comme on voit, et sans grand intérêt.

Un certain nombre ne résultent que de la suppression ou de l'adjonction d'une conjonction, d'un article, d'un pronom, modifications sans aucune importance et indifférentes à l'effet de la phrase (var. 5, 6, 7, 8, 21, 23, 24, 34, 37, 38, 39, 40, 41, 42). D'autres ne sont, à y bien regarder, que des erreurs typographiques, des mots sautés ou des mots sautés rétablis (var. 2, 3, 4, 20, 22, 25, 26, 28, 31, 32, 33, 35, 36, 43). Les variantes 9 à 18, que nous fournissent les discours en langues étrangères de Panurge dans les deux éditions, sont peu intéressantes; pourtant, Q est encore plus incorrect que M (*Luvor* pour *Zuvor*, *eucli* pour *euch*, *Saignor mid* pour *Signor mio*, *ma* pour *mai*, etc.). En somme, il n'est que les variantes 1, 19, 27, 29 et 30 qui aient l'apparence de corrections

d'auteur. Si donc Rabelais a revu l'édition Q, il nous faudra admettre qu'il s'est borné à corriger « *ceux qui vouldroient maintenir que si, réputés-les abuseurs* » par « *ceux qui vouldroient ce maintenir, qu'ilz soient réputez abuseurs* » ; — « *bavars de godale* » par « *bavars de confort* » ; — « *Diliges Dominum et Dilige* » par « *Diliges Dominum, id est Dilige* » ; — « *Sophistes* » par « *Artiens* », — et enfin à donner un titre au chapitre XX qui en manquait. On avouera que c'est peu. Or, l'habitude de Rabelais est au contraire de corriger et modifier très sensiblement son style dans ses diverses rédactions, comme nous l'avons déjà observé en étudiant *Gargantua*, et elle est aussi d'interpoler, d'ajouter des passages souvent considérables : il n'est besoin, pour s'en assurer, que d'examiner les variantes de M et des autres éditions.

S'il avait revu et corrigé le texte de Q, il ne se serait pas borné aux rares et peu intéressantes variantes que nous venons d'indiquer, mais selon son usage, il aurait probablement interpolé et certainement amélioré beaucoup de ses propres phrases. Quoi qu'il en soit, il n'y a rien, dans aucune des rares variantes de Q, qui révèle indubitablement sa main et qui nous permette de considérer comme la rédaction définitive le *Pantagruel* de l'édition de Pierre de Tours, sans date, quand nous savons que Rabelais n'en a pas corrigé le *Gargantua*.

IV

EXAMEN DES ÉDITIONS ANTÉRIEURES A M

A. — C'est la première édition connue de *Pantagruel*, et apparemment l'édition originale du livre. Le seul exemplaire qui nous en demeure est malheureusement incomplet d'un feuillet.

L'ouvrage eut un immense succès, comme on sait. C'est pourquoi *Pantagruel* fut contrefait aussitôt après sa publication. A Paris furent mises en vente les éditions B, D, E, et, peut-être à Poitiers, l'édition C. Aucune d'elles n'est datée ; mais qu'elles soient antérieures à la deuxième édition donnée chez Juste et qui représente la seconde rédaction de Rabelais (G), c'est certain, puisqu'elles n'en ont pas profité.

B. — L'édition B a été donnée à Paris, et Jacques-Charles Brunet a reconnu que les caractères en sont les mêmes qui ont servi pour les *Mots dorés de Caton*, imprimés par Jean Longis en 1530 et 1533 [1]. C'est une réimpression de A, avec quelques variantes sans importance, dont le tableau suivant donnera quelque idée :

1. *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais*, p. 49-50.

Chapitre VI

A	B	M
Queritans leur stipe hostiatement.	Queritans et le noble Pantagruel leur stipe hothiatement [les quatre mots ajoutés font un non-sens].	[Même leçon que A.

Chapitre VII

A	B	M
De quoy le monde ne se advysa point que la nuict ensuyvant, car ung chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton, disans :	De quoy le populaire de la ville ne se en advisa point que la nuict ensuyvant, car tous les gens de la ville estoient tant alterez de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient autre chose que cracher aussi blanc comme cotton, en disant :	De quoy le monde ne se advisa que la nuyct ensuyvant, car un chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que cracher aussi blanc comme cotton de Malthe, disans :
De optimate tripatum.	[Même erreur.]	*De optimate triparum.*
Le ravasseux des cas de conscience.	[Même leçon.	Le ravasseur des cas de conscience.
Vocaverat eum friponatorem... friponatores.	Vocaverat eum friponnatorem... friponnatores.	Vocaverat eum fripponatorem... friponnatores.
Ramonneur d'astrologie.	Ramonneur d'astralogie.	Rammonneur d'astrologie.

Chapitre XXVII

A	B	M
Qui non d'harnoys mais de bon sens vestuz.	[Même leçon.]	Qui de bon sens non de harnois vestuz.
Enseignement que engin.	[Même leçon.]	Enseignemens que engin.
Mais à qui.	[Même leçon.]	Ains à qui.
Doncq a et chevance et honneur.	Dont a et chevance et honneur.	Doncques a chevance et honneur.
Le pied droict.	[Même leçon.]	Lez piedz droitz.
Les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers *manque*.	[Même leçon.]	Les aesles de deux bitars, les piedz de quatre ramiers.
Ung meschant chaudron tout pertuyse.	Et ung meschant chaulderon tout pertuysé.	Un meschant chauldron tout pertuisé.

Ce fut icy que à l'honneur de Bacchus — Fut bancqueté par quatre bons pyons — Qui gayement tous mirent à baz culz — Soupples de rains comme beaux carpions.	[Même leçon.]	Ce feut icy que mirent à baz culz — Joyeusement quatre gaillars pions — Pour bancqueter à l'honneur de Baccus — Beuvans à gré comme beaux carpions.
Poursuyvoient... point peremptoire.	[Même leçon.]	Poursuivoyent... poinct peremptoire.
A grand peine voit on arriver... beaux... d'estandart.	[Même leçon.]	A grand poine voit on advenir... beaulx... d'estandartz.

Chapitre XXX

Dans ce chapitre xxx, où Epistemon énumère les professions pitoyables qu'ont aux enfers les grands de ce monde, B apporte quelques modifications à la liste, dont certaines ont été évidemment commandées par la prudence. Ainsi *Godefroy de Billon* est remplacé par *Dolin de Magence; Charlemaigne estoit houssepaillier* par *Roboastre estoit houssepailler*, [dans M ce sera *Nerva*]; *le pape Jules* par *Ganimedes* (et également plus loin); *Nicolas pape tiers* par *le roy Gadiffer;* le *pape Alexandre* par le *bossu de Suabe;* le roi *Pépin* [dans M : *Tigranes*] par *Oberon;* enfin, à la liste de A, B ajoute : *te tors de perdrac, grand rostisseur de saulcisses* et *Darnant l'enchanteur se congnoissoit fort bien à acoustrer des merlus.*

C. — Brunet croyait que l'édition C a été imprimée à Poitiers. Montaiglon, dans son Rabelais, estime qu'elle est plutôt de Paris. Et M. P.-P. Plan se range à ce dernier avis en citant La Caille. Mais c'est Brunet qui a raison [1].

Nous avons relevé les principales variantes de A avec C, comme nous avons fait pour A et B. Certaines sont intéressantes, comme on le verra :

Chapitre I

A	C
... si bien qu'ilz s'en servoient de ceincture, le redoublant à cinq ou six foys par le corps, et s'il advenoit qu'il feust en poinct...	... Si bien qu'ilz s'en servoient de ceinture, le redoublant à cinq ou six foys par le corps, et carré à l'advenant, car deux radz de front chascun une hallebarde au col eussent peu facillement marcher et passer dessus, et s'il advenoit qu'il feust en poinct...
... Qui engendra Etion, qui engendra Enceladus.	... Qui engendra Etyon, qui engendra Badeloury qui tua sept vaches pour manger leur foye, qui engendra Enceladus.

1. *Rev. Ét. Rab.*, t. III, p. 97.

Chapitre II

A	C
... fille du roy des Amaurotes.	... fille du roy Amaurotes.
... il estoit si grand.	... il estoit si merveilleusement grant [cette leçon se trouve dans M].
... les vouloir regarder de son œil de Clemence en tel desconfort.	... (ce clemence *manque*).

Dans ce même chapitre, à la suite des mots *saulmere pire et plus salée que n'est l'eau de mer*, C ajoute un paragraphe qui ne se trouve pas dans les autres éditions et que voici :

Une aultre plus grant adventure arriva celle sepmaine au geant Gargantua. Car ung meschant vestibousier chargé de deux grands poches de sel avecques ung os de jambon qu'il avoit caché en sa gibessiere entra dedans la bouche du pauvre Gargantua, lequel dormoit la bouche ouverte à cause de la grant soif qu'il avoit. Ce mauvais garson estant entré la dedans a getté grant quantité de sel par le palais et gousier dudit Gargantua, lequel, se voyant tant alteré et n'avoit aucun remede pour estaindre icelle alteration et soif qu'il enduroit, de grant raige estrainct et serre si fort les dentz et les faict heurter si rudement l'une contre l'autre qu'il ressembloit que ce feussent batailtz de moulins. Et ainsi que le gallant m'a despuis dict et racompté (auquel on eust facillement estouppé le cul d'ung boyteau de fain) de paour qu'il eut se laissa cheoir comme ung homme mort et habandonna ses deux sacz plains de sel dont il tourmentoit si fort le pauvre Gargantua. Lesquelz furent soubdainement transgloutis et abiomez. Ledit gallant revenu de pasmoyson jura qu'il s'en vengeroit. Lors a mis la main en sa gibessiere et tira ung gros os de jambon fort sallé, auquel estoit encores le poil long de deux grands pieds et quattre doigs, et par moult grant yre le mect bien avant en la gorge dudit Gargantua. Le pauvre homme, plus alteré qu'il n'estoit paravant et sentant le poil dudict os de jambon qui luy touchoit au cueur, fut contrainct de vomir et getter tout ce qu'il avoit dedans le corps, que dix huyt tumbereaulx n'eussent sceu trainer. Le compaignon qui estoit mucé dedans l'une de ses dentz creuses fut contrainct de desloger sans trompette, lequel estoit en si piteux ordre que tous ceulx qui le veoient en avoient grant horreur. Gargantua, adressant sa veue contre bas, advisa se maistre Caignardier qui se tournoit et viroit dedans celle grant mare taschant se mettre hors. Et pensa en luy mesmes que c'estoit quelque ver qui l'avoit voulu picquer au cueur, et fut bien joyeulx qu'il estoit sailly de son corps. Et parce que en ce propre jour...

De même, à la fin du même chapitre, on lit dans C :

Il est né à tout le poil, le dyable l'a chié en vollant, il fera choses merveilleuses et s'il vit il aura de l'aage. Ceulx sont descenduz de Pantagruel qui boyvent tant au soir

que la nuyt sont contrainctz de eulx lever pour boire et pour estaindre le trop grant soif et charbon ardant que ilz ont dedans la gorge. Et ceste soif se nomme Pantagruel pour convenance et memoire dudit Pantagruel.

Du...

Cette addition ne reparaît pas dans les autres éditions, non plus que celle-ci, au chapitre suivant :

Apporte du meilleur, rince les verres et les fringues à la gallantine et qu'ilz soient bigarrés de vin clairet. Boutte la nappe...

Chapitre IV

A	C
... les dentz luy estoient desja tant crues *et fortifiées*.	... *et fortifiées* manque.
... ung grand morceau, *comme tres bien apparoist*.	... *comme tres bien apparoist* manque.
... il n'en eut jamais *aultrement*.	... *aultrement* manque.
... comme vous feriez d'une saulcisse, et quand l'on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost comme ung cormaran feroit un petit poisson...	[ces mots manquent].

Chapitre VI

nous invisons les lupanares de Champgaillard, de Matcon, de Cul de Sac, de Bourbon, de Huslieu et en ecstase...	... nous invisons les luppanares de Champgaillard, de Mascon, de Cul de Sac, de Bourbon, de *Glattigny*, de Husleu *et de Grenetal*. Et en ecstase.
... queritans leur stipe hostiatement.	... queritans *et le noble Pantagruel* leur stipe hostiatement.
... ce faisant la vengeance divine.	[ces mots manquent].

Chapitre VII

... fut adverty qu'il y avoit *une grosse* et enorme cloche à Sainct Aignan dudict Orléans.	... *une moult grosse* et enorme Cloche...
... De quoy le monde ne se advisa point que la nuict ensuyvant, car ung chascun se sentit tant altéré...	... De quoy le populaire de la ville ne se advisa point que la nuyt ensuyvant, car tous les gens de la ville estoient tant altérés.
... le peuple de Paris est sot...	... le peuple de Paris maillotinier est sot...

Voici maintenant le catalogue de la librairie de Saint-Victor, dans ce même chapitre VII, tel que nous le présente C :

Bigua Salutis.
Bragueta juris.
Pantoufla decretorum.
Malogranatum vitiorum.
Le peloton de theologie.
Le vistempenard des prescheurs, composé par Pepin.
La couillebarrine des preux.
Les hanebanes des evesques.
Marmotretus de babonynis et cingis cum commento Dorbellis.
Decretum universitatis Parisiensis super gorgiasitate muliercularum ad latitum.
L'apparition de saincte Geltoud à une nonnain de Poissy estant en mal d'enfant.
Ars honneste petandi in societate per M. Ortuinon.
Le moustardier de penitence.
Les houseaulx alias les bottes de patience.
Formicarium artium.
Le cabas des notaires.
Le pacquet de mariage.
Le creusiou de contemplation.
Les Foribolles de droit.
L'aguillon de vin.
L'esperon de fromaige.
Decrotarion scolorium.
Tartaretus de modo cacandi.
Bricot de differentiis soupparum.
Le culot de discipline.
La savate de humilité.
Le tripier de bon pensement.
Le chauldron de magnanimité.
Les hanicrochemens des confesseurs.
Les lunettes des romipetes.
Majoris de modo faciendi boudinos.
La cornemeuze des prelatz.
Beda de optimate tripatum.
Le masche fain des advocatz.
Le ravasseux des cas de conscience.
Sutoris adversus quendam qui vocaverat eum friponnatorem et quod friponnatores non sunt damnati ab ecclesia.
Cacatorium medicorum.
Le ramonneur d'astralogie.

Le tire pet des apotycaires.
Le baise cul de chirurgie.
Antidotarium anime.
M. Coccaius de patria diabolorum.

Dont les aucuns sont ja imprimez et les aultres l'on imprime de present en ceste noble ville de Tubinge.

CHAPITRE IX

[Nous réimprimons les discours de Panurge en langues étrangères, tels qu'ils figurent dans C :]

1

... gemanicque : « Juncker goh geb euch gluck unnd hail Lunor uber junker ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbardmglich ding unnd wer vil darvon zu sagen welches euch veldruslic zu hoeren, unng mir zu ezelen wer, wiewol poeten unng orators vorzeit en haben gesagt in iren sprüchen unng sentenzen, das die gedechtnus des ellends unng armuot vorlangs erlitten, ist ain grosser lust. »

A quoy respondit...

2

... Al barildim gotfano dec min brin alabo dordin falbroth rigam albaras. Nin porth zadikin almucathim mikoprim al elmin entoch dal eben esovim min michas im endoth, pruch dal marsouyn hol moth danriskin lupaldas im voldemoth. Nin hur diavolth mnarbothin dalgousch dal frapin duch im scothpruch galet dol Chinon min foultrich al conin butba then doth pal prim.

3

Signor mio, voi videte per exemplo che la chernamusa non suona mai s'ela non a il ventre pieno. Cosi io parimente non vi saprei contare la mie fortune se prima il tribulato ventre non a la solita refectione, al quale e adviso che le mani et li denti abbui perso illoro ordine naturale et del tuto annichilati.

4

Heere, ie en spreke anders gheen ta ele, my dankersten ta elle, dunct noctans, a en seg ie uniet een ubordt (ou wordt), myven noot vertclaer ghenonch wat ie beglerc gheestmy unyt bermherticheyt per waer un ie ghevoet mach zung.

5

Seignor, de tanto hablar yo soy cansado, porque supplico a vostra reverentia que mire a los preceptos evangelicos para que ellos mouvant vostra reverentia a loques de conscientia y sy ellos non bastarent para mover vostra reverentia a piedat, supplico que mire a lo piedat natural, laqual yo creo que le moura co es de razon y con esto non digo mas.

6

Adoni Scholom lecha imischar ha rob hal haldeca bemeherah thithen li kikar lehem, chantathub la ah al adonai cho nen ral.

7

Despota, tynin panaga te disti sy mi uc arto dotis. Horas gar limo analischomenon eme athlios, ce en to metaxy eme uc eleis udamos zetis de par emuha uchre, ce homos philologi pandes homos logusi tote logus te ce themata peritta hyparchin, opote pragma afto pasi delon esti. Entha gar anancei monon logi isin, hina pragmata (hon peri amphibetumen), me phosphoros epiphenete.

8

Agounou dont ouyssis voudenaguez alga rounou den farou zamist vou mariston ul brou fousquez von brol tam bredaguez moupreton den goulhoust daguez nou cropis fost bar dou noflist nou grou. Agou paston tol nal prissis hourtoulos ecbatanous, prou dhou quys brol banygou den bascrou nou dous caguous goulfren gout oust troupassou.

9

Jam toties vos per sacra perque deos denoque omnis obtestatus sum, ut si quas vos pietas permovet, egestatem meam solaremini. Nec hylum proficio clamans et ejulans. Sinite queso, sinite, viri impii, quo me fata vocant abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagii quo venter famelicus auriculis carere dicitur.

Chapitre X

A	C
... ung d'entre eulx nommé *Du Doubet*...	... *Duboubet*...
... les loix sont extirpées du *meillieu* de philosophie...	... *meilleur*...
... ledict *Du Doubet*...	... *Duboubet*...

Chapitre XV

... ils sont tous benistz ou sacrez.	... ou sacrez *manque*.
... dist Pantagruel, et quel ? — C'est que les mousches...	... et quel *manque*.
Il fauldroit tres bien les esmoucheter...	... tres bien *manque*.
... le blessa enormement en une cuysse...	... enormement *manque*.

... lequel voulentiers regarda...	... voulentiers *manque.*
... plus de deux charretées. Mais le regnard l'advisa.	... plus de deux charretées, et bien puis que Dieu le veult et tousjours fourroit dedans. Mais le regnard l'advisa.

Chapitre XVI

[Dans A manque ici un feuillet.]	... mais en leur sacristie, mesmement quand il y auroit des femmes, car ce leur seroit occasion de pecher du peché d'envie...
	... ce n'est sinon parce que leurs meres...
	beaulx peres tant Sainct Anthoine large, c'est qu'ilz...
	... une aultre poche toute pleine de alun...
	... robbe neufve, il leurs engressoit...
	... la male tache y demouroit perpetuellement que le diable n'eust pas ostée...
	... un grant trou devant vous...
	... la belle lingere des galleries de la Saincte Chappelle...

Chapitre XVII

... es escholes de Sorbonne, en face de tous les theologiens...	... es escolles de Sorbonne en face de tous les autres sophistes...
... ronger leur *frain*, *les conseillieres* leurs feissent de belles baverettes...	... *frain que les conseilliers et advocatz...*
... nous ferions diables...	... nous serions diables...

Chapitre XVIII

A	C
... parens et maison...	... parens *et amys* et maison.

Chapitre XXI

... si veulx bien moy de vous...	... moy *manque.*
... comme ilz font *autour d'une chienne chaulde...*	... *à l'entour d'une chienne quand ilz la sentent chaulde.*

Chapitre XXVI

... deux selles d'armes des chevaliers...	... des chevaliers *desconfitz*...
... et firent *leur rousiisseur leur* prisonnier...	... et firent *leur rost de leur* prisonnier.
.. grand chere *à force* vinaigre...	... grant chere *et* vin aigre...
Pleut à Dieu...	Pleust *ores o mon* Dieu...
... au remuement de noz *badigoinces*.	... *babiolles*.
De tous pays *et toutes langues* y en a...	... *et toutes contrées* y en *a*...
... le roy y est il ?	... le roy y est il *present ?*

Chapitre XXVIII

... roustir *cruellement* tous les...	... *cruellement* manque.
... luy entonner vin *en gorge*...	... *en gorge* manque.

Chapitre XXIX

... versa le reste *du sel* en terre...	... *du sel* manque.
... estonné *qu'ung* fondeur de cloches...	... *que ne fut oncques* fondeur de cloches...
... ne peulx gueres bien *cagar*.	... *chier*...

Chapitre XXX

[Dans ce chapitre, C donne les mêmes variantes que B.]

Chapitre XXXI

roy de troys *cuittes*...	...roy de trois *civiittes*.

Chapitre XXXII

... les gens de delà les dentz *estoient mal vivans et brigans de nature, à quoy je congneu que, ainsi comme nous avons les contrées de deçà et de delà les monts, aussi ont ilz deçà et delà les dentz*, mais il faict beaucoup meilleur deçà...	... les gens de delà les dentz, mais il faict beaucoup meilleur deçà... [les ligne ont dû être sautées par distraction].

Chapitre XXXIII

... et *ainsi* l'avalla Pantagruel...	... *ainsi* manque.
... et *facillement* les mist dehors...	... *facillement* manque.
... sortirent hors de leurs pilulles joyeusement...	... *joyeusement* manque.
... par ce *moyen* fut guery *et reduyt à sa premiere convalescence.* Et de ces pillules...	... par ce fut guery, et de ces pillules...

Chapitre XXXIV

... l'histoire horrificque *mon maistre et seigneur Pantagruel...*	... l'histoire horrificque *de Pantagruel mon maistre...*

Table des Matières de C.

S'ensuyt la table des chapitres de ce present livre.

Et premierement :

Chapitres.

De l'origine et antiquité du grant Pantagruel........................ I
De la nativité du très redoubté Pantagruel........................ II
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme........................ III
De l'enfance de Pantagruel........................ IIII
Des faictz du noble Pantagruel en jeune aage........................ V
Comment Pantagruel rencontra ung lymousin qui contrefaisoit le françoys. VI
Comment Pantagruel vint à Paris........................ VII
Comment Pantagruel estant à Paris receut lettres de son pere Gargantua et la copie d'icelles........................ VIII
Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie.......... IX
Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dit plus admirable que celuy de Salomon........................ X
Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcs. XI
Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris........................ XII
Des meurs et conditions de Panurge........................ XIII
Comment ung grant clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge........................ XIIII
Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris et du tour qu'il luy fit........................ XV
Comment Pantagruel partit de Paris oyant nouvelles que les Dipsodes envahyssoient le pays des Amourottes et la cause pour quoy les lieues sont tant petites en France et l'exposition d'ung mot escript en ung anneau.......... XVI

Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cens et soixante chevaliers bien subtillement..... XVII

Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur proesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes et comment Panurge rompit ung gros baston sur deux verres........................ XVIII

Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geantz.. XIX

Comment Pantagruel desfist les trois cens geantz armez de pierre de taille de Loupgarou, leur capitaine.. XX

Comment Epistemon qui avoit la teste trenchée fut guery habillement par Panurge et des nouvelles des diables et des damnez...................... XXI

Comment Pantagruel entra en la ville des Amourottes et comment Panurge marya le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert..................... XXII

Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'acteur veit en sa bouche.. XXIII

Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit............ XXIIII

FIN DE LA TABLE

Comme ce tableau le montre, C est une réimpression de B, dont elle reproduit certaines erreurs ou leçons caractéristiques (voir notamment la deuxième variante du ch. VI, la deuxième variante du ch. VII et celles du ch. XXX). Ce ne saurait être B, en effet, qui fût une réimpression de C, puisque B ne donne aucune des additions de cette dernière édition.

Jacques-Charles Brunet (p. 63) remarque que l'éditeur de C a parfois « fait preuve d'une intelligence que n'ont pas montrée les imprimeurs parisiens ». Dans la liste des grands de ce monde rencontrés par Épistemon aux enfers (ci-dessus, ch. XXX), B avait si singulièrement altéré les lignes relatives à Jean Le Maire de Belges que son texte ne présente aucun sens :

Je veis Jehan Le Mayre qui contrefaisoit de ce monde faisoit baiser ses pieds...

Le texte correct de A est le suivant :

Je veiz maistre Jean Le Mayre qui contrefaisoit du pape et à tous ces pouvres roys et papes de ce monde faisoit baiser ses pieds...

L'éditeur de C a su rétablir le sens en substituant à quelques mots du texte de B qu'il avait sous les yeux des mots équivalents et il a imprimé :

Je veiz maistre Jehan Le Mayre qui contrefaisoit du pardonneur, et à tous ces pauvres disciples subjects de ce monde faisoit baiser ses pieds.

D'ailleurs, on aura remarqué, dans le tableau des variantes précédentes, que C apporte quelques additions, dont une assez longue, au texte original de *Pan-*

tagruel. Que ces additions n'aient pas Rabelais pour auteur, il suffit de les avoir lues pour en être certain. Au reste, aucune d'elles n'a été adoptée par lui dans les éditions successives qu'il a données de son livre, ce qui montre qu'il ne les approuvait point.

C'est pourquoi, dans notre texte critique, nous avons écarté C, simple réimpression de l'édition B, qui elle-même n'est qu'une contrefaçon de A.

D. — D est également une réimpression de B, qu'elle reproduit page par page et ligne pour ligne, « excepté au verso du septième feuillet et au recto du huitième feuillet du cahier M, dit Brunet (p. 55), à cause d'une ligne supprimée au commencement de la première de ces deux pages, ce qui fait que la seconde, où se termine le chapitre xx (xxi), a une ligne de moins que dans l'édition de Jean Longis [B]. Malgré l'espace vide que ce déficit laissait au bas de ladite page, il est à remarquer qu'il y manque également les mots *le présent n'est pas de refus*, et, preuve évidente que l'édition n'a été imprimée qu'après l'autre », D est un peu plus correcte que B quant à la typographie et sa valeur critique est nulle. Nous nous bornons à en réimprimer ici la table.

¶ ENSUYT LA TABLE.

	Chapitres.
De l'origine et antiquité du grant Pantagruel	I
De la nativité du très redoubté Pantagruel	II
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec	III
De l'enfance de Pantagruel	IIII
Des faictz du noble Pantagruel en son jeune aage	V
Comment Pantagruel encontra ung lymosin qui contrefaisoit le françois	VI
Comment Pantagruel vint à Paris	VII
Comment Pantagruel estant à Paris receut lettres de son pere Gargantua	VIII
Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie	IX
Comment Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure	X
Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcs	X
Comme Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris	XI
Des meurs et conditons de Panurge	XII
Comment ung grant clerc de Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge	XIII
Comment Panurge fut amoureux d'une dame de Paris et du tour qu'il luy fist	XIIII
Comment Panurge partit de Paris et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France	XV
Comment Panurge, Carpalim, Eustenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent VI^c LX chevaliers bien subtilement	XVI

Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur proesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petis hommes et de ses vesnes les petites femmes........ XVII
Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans.. XVIII
Comment Pantagruel deffit les trois cens geans armez de pierre de taille et Loupgarou, leur cappitaine.. XIX
Comment Epistemon, qui avoit la teste trenchée, fut guery abillement par Panurge et des nouvelles des dyables et des damnez..................... XX
Comment Pantagruel entra en la ville de Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le fist crieur de saulce verte....................... XXI
Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'aucteur veit dedans sa bouche....................................... XXII
Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit........... XXIII

¶ FIN DE LA TABLE

E. — De même que les éditions précédentes, l'édition E, sans lieu ni date, est une réimpression pure et simple de B ; c'est ce que fera voir le tableau suivant. L'édition n'est connue que par un unique exemplaire conservé à Londres : il nous a donc paru utile de reproduire ici la liste complète des variantes intéressantes que nous en a données la collation avec le texte de Juste, 1542 (M), lequel est notre texte de base.

PROLOGUE

Le *Dizain de Maistre Hugues Salel* manque comme dans toutes les éditions antérieures à M — creues tout ainsi que texte de Bible ou du Sainct Evangile et y avez... — ung chascun laissast sa propre besongne, et mist ses affaires... — Jusques a ce que l'on les sceust par cueur... — et à ses successeurs... caballe *manque* — voller pour faulcon — d'aultres sont par le monde (et ne sont pas fariboles) — sans en rien profiter *manque* — comme à ung verrat que les vaultrez et levriez ont chassé sept heures ; que faisoient ilz alors — ... payeray chopine de tripes. Non Messieurs non. Il n'y en a point. Et ceulx qui... — reputez les abuseurs et seducteurs — Fesse pinte Orlando furioso *manque* — mais elles ne sont pas à comparer à celluy dont nous parlons — voulans donc moy vostre... — ... asseurer chose que ne feust veritable : agentes et consentientes, c'est à dire qui n'a conscience n'a rien. J'en parle comme sainct Jehan de l'apocalipse : quod vidimus testamur — et sçavoir s'il y avoit encores en vie nul de mes parens — le man fin de rique raque — en cas que vous croyez.

CHAPITRE I

Ce ne sera point inutile ne oysivité de vous remembrer la... — ainsi ont leurs cronicques [traité *manque*] — non seulement des grecz les arabes et Ethniques, mais

aussi les aucteurs de la saincte Escripture, comme monseigneur sainct Luc mesmement et sainct Mathieu. Il vous convient donc... — Je parle de loing... antiques druides *manque* — En ycelles... mi oust en may *manque* — car de cela... guarder *manque* — le soleil... à gauche et *manque* — et feust manifestement... Faictes vostre compte que *manque* — nectaricque, precieuse, celeste et deificque liqueur — Mais il leur en advint beaucoup d'accidens : car — enfleure bien estrange — car les ungs enfloyent — desquelz il est escript : ventrem omnipotem [*sic*], et de ceste race nasquit — Les aultres enfloient en longitude — Et de ceulx la c'est perdu la race comme disent les femmes — Autres... des chausses *manque* — c'estoient grues ou gens bien — Es aultres tant croissoit le nez... Ne reminiscaris *manque* — D'autres par les oreilles lesquelles ilz avoient si grandes... — que en Bourbonnois encores en a de l'heritaige — lequel fut... gobeletz *manque* — lequel premier... Bartachim *manque* — Enceladus — Ceus — Typheus — Alocus — Othus — Briareus — Antheus — Porus — qui premier... d'autant *manque* — terriblement *manque* — Ormedon — Sisiphus — qui fut... des mains *manque* — lequel premier... bezicles *manque* — Merlinus Coccaius — Ferragud — qui premier... les jambons *manque* — lequel avoit... de cormier *manque* — Brulefer — Engoulevent — lequel fut inventeur des flacons *manque* — Myrelangault — Roboastre — Connimbres — Dannoys per de France — Fontasnon — Videgrain — Grantgousier — ... ou j'ay... gallefrete *manque* — alegueray l'auctorité des Massoretz interpretes des sainctes lettres hebraiques lesquelz disent que sans point de faulte ledit Hurtaly n'estoit point dedans... — mais estoit dessus l'arche a cheval — comme les petis enfans sus des — et comme le... sans poinct de faulte *manque* — Et en ceste façon — après Dieu *manque* — Et ceulx de dedans luy envyoient des vivres — Avez vous... fist elle *manque*.

Chapitre II

Merveilleusement grand et si *manque* — que celle année il y avoit une si grand seicheresse en tout le pays de Affricque pour ce que il y avoit passé plus de XXXVI moys sans pluye... — du soleil *manque* — les arbres à verdeur les rivieres, les fontaines à sec, povres poissons... [les *manque*] — pitoiable cas veoir — eglises qu'elle ne feust... — quelque petite goutelette aprocha de la terre — combien que... Hercules *manque* — la terre tant eschauffée [fut *manque*] — si voulez — letanies et beaux *manque* — de clemence *manque* — fut veu de la terre... — n'est l'eaue de la mer — charrettes de poreaulx doulx, d'oignons — Aussy bien... en lancement *manque*.

Chapitre III

La souriz empeigée *manque* — Ha pauvre... dame très aymée *manque* — Taille ces souppes *manque* — baille leur ce qu'ilz demandent *manque* — je ne suis... vieulx *manque* — da jurandi *manque* — ou sont elles... peulx veoyr *manque* — mais beuvez quelque peu devant

Chapitre IV

Riens de Hercules qui estant encores — tant creues qu'il en rompit du tybre ung grant morceau — il n'en eut jamais, comme dit l'histoire — avecques le foye et les roignons *manque* — aux jambes *manque* — comme vous feriez d'une saulcisse... petit poisson *manque* — voiage du sel de Lyon, comme sont ceulx de la grant navire — à point *manque* — pour le lyer fist faire — en ce temps à cause — et pacificque Pantagruel, car... — *reculorum*. Voicy qu'il fist. Il essaya... — dehors se avalla — et mist son berceau — par despit *manque* — jamais y retourner.

Chapitre V

Oysillons qui est de present en la grosse tour de Bourges ; puis... — et partez, escripre — n'est nul passé en la matricule — de l'oncle de la bruz *manque* — visitant le noble Ardillon abbé *manque* — par Celles, par sainct Lygaire, par Colonges... — saluant le docte Tiraqueau *manque* — qu'il n'y avoit point d'autre cause — à la mort, l'on lui a faict quelque tort dont il... — Ainsi s'en retourna non pas à.... il vouloit — s'en vint à Bordeaulx, mais il ne trouva pas grant exercice, sinon... — Et par ce vouloit — que il n'y avoit que troys taigneux et ung pelé — et l'amphitheatre de Nîmes *manque* — plus digne que humaine... — voulentiers au serre cropiere [parce que c'est terre papale *manque* — Et à troys pas et un sault *manque* — la glose de Acursius tant salle — Voy vous la passé coquillon.

Chapitre VI

Comme Pantagruel recontra ung Lymosin — le françoys — quelque jour que Pantagruel — Il rencontra ung escolier — lupanares de Champgaillard, de Mascon, de Cul de sac, de Bourbon, de Husleu, etc... — du Castel *manque* — libentissimentent (*sic*) — point en mes loculles — queritans et le noble Pantagruel leur stipe — Seigneur, mon genie [missayre *manque*] — de locupleter — pour tout potaige *manque* — corne my de bos quelle civetelle — comme disoit Cesar : que il fauct eviter les motz absurdes.

Chapitre VII

Comme — et des beaulx livres de la librairie de Saint Victor *manque* — a Orleans — il se delibera de visiter la très renommée université... — il fut adverti qu'il y avoit une moult grosse et enorme cloche à Sainct Aignan dudict Orleans, qui estoit en terre près de trois cens ans y avoit, car elle estoit si grosse que par nul engin l'on ne la povoit mettre seulement hors de terre — de redificatoria (*sic*), Euclydes, Archimenides et Hier. de ingeniis — Et de faict s'en vint Pantagruel au lieu... — devant qui la portast [Pantagruel *manque*] — le populaire de la ville ne se en advisa point que la

nuict ensuivant, car tous les gens de la ville estoient tant alterez — aultre chose que cracher... — de Halke *manque* — en disant — par bequare et par bemol *manque* — une librairie près Sainct Victor en ung nouveau hermitage fort magnificque... — desquelz... et primo *manque* — composé par Turelupin *manque* — d'Orbelles — De brodiorum... beliné en court *manque* — tresfanfares de Rome *manque* — La croquignolle... clercz de finesse *manque* — Dabe de optimate tripatum (*sic*) — La complainte... concilio Constantiensi *manque* — Barbouillamenta... incornifistibulée en la Somme angelicque *manque* — La bedondaine... des abbez *manque* — campi clysteriorum per § C *manque* — Justinianus de cagotis tollendis *manque*.

Chapitre VIII

Createur sauveur du monde qu'ilz mourroient — ce que deperissoit enfans — l'heure du grant jour du jugement final — la paix desirée sera consummée et que toutes choses — equitable cause rends graces — je ne me reputeray point totallement mourir, mais plustost transmigrer d'ung lieu en autre — Et ce que presentement... l'advenir *manque* — mais ainsy te y ai je secouru — à peine seroys je receu — qui en aage virille estoys non à tort — ne de Cicero — n'y avoit point de telle commodité d'estude comme il y a maintenant — les boureaulx *manque* — Que dirai je *manque* — Il n'est pas les femmes qui ne ayent aspiré — louenge et à ceste manne... — mon pere createur — et en vertus *manque* — comosgraphie de ceulx qui ont [en *manque*] — Les liberaux [ars *manque*] — conferer avec la philosophie — que je voye une somme de science — du monde et ne metz point — affin que je voye — les brandes il l'avoit [tant *manque*].

Chapitre IX

Qu'il feust eschappé aux chiens — Lard ghest... jocststzampenard *manque* — A quoy dist... dist Panurge *manque* — Min Herre... dist le compaignon *manque* — au jardin de France [c'est Touraine *manque*] — appetit strident *manque* — en sorte qu'il... à table *manque*.

Chapitre X

Fut dit le plus admirable que celluy de Salomon — de sept cens soixante en tout sçavoir — refection. Non pas qu'il engardast lesdictz theologiens sorbonicques de chopiner et se refraichir à leurs beuvettes accoustumées. Et à ce assister entre la plus part — Et notez qu'il y en avoit qui prindrent — engiponnez *manque* — si merveilleux qu'il n'y avoit pas les bonnes femmes... — ganivelieres et autres — que quant — ne dissent : c'est luy — vieulx rabanistes *manque* — un d'entre eulx, nommé Du Bouchet — vouloir ung peu veoir le procès et leur en faire le rapport tel que luy sembleroit — Messeigneurs ne vault il mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat que lire ces baboyneries ici... — ny Ciceron, ny Pline, ni Senecque... — tous ces papiers, secondement... — ledit Du Douchet — replicques, duplicques, reproches — equité philosophicque et evangelicque — Etes vous qui avez — dirent ilz, Monseigneur — osteray la teste dessus.

Chapitre XI

Comment les seigneurs... chapitre xi *manque* — Baise cul *manque* — Monseigneur — six blans *manque* — zenith diametralement oposez troglodites par autant — de balivernes *manque* — l'on donne la souppe aux beufz — les bulles des postes à pied et laquais à cheval pour — Oceane qui estoit grosse d'enfant selon... — manger des choux gelez à la moustarde — aller boter après les mignons ainsi se pourmener durant le service divin, car les marrouffles... — nazardes *manque* — Antithus des Cressonnieres — ipsi *manque* — leschast bas et royde ses doitz — de quinquenelle *manque* — talemouses *manque* — Vrayement dist le seigneur de Baisecul, c'est bien ce que l'on dit qu'il fait bon adviser aucunes fois les gens, car ung homme advisé en vault deux. Or, monsieur, ladicte... — par la vertuz... l'Université *manque* — seignast de la main gaulche la bonne femme se print à esveiller les soupes par la foy des petis poissons couillastrys... estoient pourtant pour lors... — brimballetoyre *manque* — adverse en sa foy ou bien in sacer... — sans desguainer *manque* — des cocquecigrues — fait à porter des patins — que l'arrest en est grefe de ceans.

Chapitre XII

Comment... chapitre xii *manque* — categorique *manque* — quatrebeufz *manque* — de dumet *manque* — au pair *manque* — quant, il ne voit ne ot goutte — plus honnestement se asseoir à table... — en plate forme sur beaulx escarpins dechiquetez à barbe d'escrevisse — l'ung se desbauche, l'autre se cache le museau pour les froidures hybernalles et si la court... — gens dignes de memoire — xxx et six j'avoys achepté ung — vin en plain minuict — que de faulcher en esté en... — il y eust rien meilleur — que perdre une liasse — liée de trois cens avec mariatz et... — veau meilleur — veulx autrement dire que tousjours ambezars, ternes et trois guare d'az... — fringuez la *manque* — avecques la tourelouha la la et vivez en souffrance et me peschez force grenoilles à tout beaux houseaux [coturnicques *manque*] — Mais le dyable — Her *manque* — tringue tringue das sticotz frelorum bigot paupera guerra fuit et m'esbahys bien fort comment les astrologues s'en empeschent tant à leure astralabes et almucantarath. Car il n'y a nulle apparence de dire que — pour six blancs... — bonnes maisons que quant l'on va à la pipée — il est trop hault et qu'il le luy belle, incontinent les lettres veues... — Je ne dis pas — Tunc... minoribus *manque* — doit en temps de peste charger son povre membre de mousse alors qu'on se morfont...

Chapitre XIII

Comment Pantagruel... chapitre xiii *manque* — jeignoit d'angustie et petoit d'ahan comme ung asne... — consideré que le soleil decline bravement de son solstice — d'entre — Humvesne, dist — licifuges nicti coraces qui sont inquillinés du climat dia

Romes d'ung crucifix à cheval bendant une arbalestre aux reins... — comme il y a de poil de dix huyt vaches — cas de crime qu'on pensoit... — panier lymitrophe — en brimballant *manque* — assimentez prelorelitentees et gaudepiscées — et sans despens et avoir cause — car venu n'estoyt.. arrest deffinitif *manque* — esvanoys *manque*.

Chapitre XIV

Maniere qu'il eschappa — chapitre xi — et croy que si... de bonne heure *manque* — si vous avez point quelque bon poinsson de vin, voulentiers j'en receveray le present — alloit du pied [il *manque*] — quelque ung l'admonnesta en disnant disant : comme pere tout beau... [à demye... vermeil *manque*] — Je donne au diasble... passereaux o compaing *manque* — Par Sainct Thibault, dist il, tu dys vray et si je montasse aussi bien comme je avalle... — A quoy se prindrent à rire les assistans — ung connil pour me faire rostir tout vif — Ainsi je prens avec — où il y avoit force paille — Je suis à demi rosty — elle n'estoit pas assez agüe — mais bien tu ne tueras jamais ainsi — Mais où sont... Parisien *manque* — il n'y retourna point la deuziesme fois — une jeune Tudesque — mon povre haire qui estoit moult bien esmoucheté — Mais notez... laissa brusler *manque* — je me retourné arriere — bruslant comme Sodome et Gomorrhe dont je fuz tant ayse — dist Panurge *manque* — plus de six cens chiens — me enseignant un remede... tenent aux jambes. Mais *manque* — plantant l'ung l'autre. Et ainsi — et vive la roustisserie *manque*.

Chapitre XV

Chapitre xi — Voy ne cy pas de belles murailles pour garder les oizons... — murailles plus fortes que de la vertu des habitans — Strasbourg ou Orleans [ou Ferrare *manque*] — et despens *manque* — de tant de vitz qu'on couppa en ceste ville es povres Ytaliens à l'entree de la royne. Quel diable... — ou sacrez *manque* — et quel *manque* — et se y cueilleroyent... ouvrage gasté *manque* — très bien *manque* — que met... mendicantium *manque* — blessa à la cuisse — voluntiers *manque* — qu'il s'esmouchast bien que les mouches ne s'i cueillassent point attendant... — l'autre Dieu le commande. Esmouche... — Un bon esmoucheteur... petit bedaud *manque* — Par Dieu mon petit compere — esmoucheteu de la royne Marie ou bien de don... — qu'il y avoit au derriere encores ung autre pertuis non pas si grant... — portant plus de troys basles de mousse — mis deux basles et demy — charrettées. Et bien puis que Dieu le veult et tousjours fourroit dedans. Mais... — non pas mon oppinion — et si n'y a neuf jours [que *manque*] voire de mangeresses d'images et de theologiennes, mais à ce matin... — je voy continuellement *manque*, qu'elle est... — ung jour cent escuz.

Chapitre XVI

Conditions — chapitre xii — grant, ung peu aquilain — pipeur, beuveur *manque* — s'il y en avoit en Paris — infaillible *manque* — povres maistres es Ars et theolo-

giens — Et ung jour..., à tous les theologiens de se trouver en Sorbonne pour examiner les articles de la foy, il fit — tout le treillis de Sorbonne en sorte... — quatorze... la verolle *manque* — et portoit... avancer d'aller *manque* — bien affilé comme est une aguille de peletie... — que ung des assistans à la Court dist — mesmement quant il y auroit des femmes — de pecher du peché — si enormement... et renommée *manque* — et sale *manque* — lingere des galleries de la Saincte Chappelle — lui ostant ung poul de dessus son sain — elle est de Fontarrabie et le secouoit.

Chapitre XVII

Comment Panurge... chapitre XVII *manque* — Un jour je le trouvay quelque — et puis me mis à dire mes menuz suffrages — en la loy : Dominum Deum tuum adorabis et illi soli servies, diliges proximum tuum et sic de aliis — et ibi Bartolus *manque* — le diable ne les eust pas voulu besongner — monstrerent leurs fondemens *manque* — n'eussent point à lire clandestinement les livres des Sentences de nuict, mais de — en ce es escolliers de Sorbonne en face de tous les theologiens où je fuz condampné — que les conseilliers et advocatz leur feissent — sans y rompre leurs chausses aux genoulx — tu n'as nul passetemps en ce monde. J'en ay moi — pecore. Jesu Christ ne fut il pas pendu en l'air ? Mais à propos ce pendant que ces pages bancquetent.

Chapitre XVIII

Chapitre XIII — ung grandissime clerc nommé — veoir icelluy Pantagruel — Et de premiere entrée voyant tressaillit — ce que dit Platon le prince des philosophes — avoit (*sic*) temple et depromer (*sic*) ses oracles — transfreta le vaste fleuve de Physon — gens bien lettrés et de grant auctorité — te veoir, conferer — philosophie, de magie, de alimie (*sic*) et de caballe — solution dont il la fault trouver toy et moy et loue grandement la maniere — que font ces sophistes quant on argue — entre nous n'y ait point de tumulte et que — que jamais il y eut gens plus eslevez — et faictes tant... le palat *manque* — Dont dist Pantagruel : Voire mais mon amy Panurge, il est — que tous les dyables — et quant ce vint à l'heure — croyez *manque* — n'y ayant — tous les Sorbonicoles à cest heure — d'ung demy pied hors de la gueulle — de sophistes, lesquelz... et debat *manque* — une pomme d'orange.

Chapitre XIX

Comment... chapitre XIX *manque* — et speculant — silence. Panurge sans mot dire lava les mains et feist — ung tel signe [l'Angloys leva hault en l'air... touchoyt le dextre. A ce *manque*] — car de la main — faisoit de la dextre. Et ce dura bien par l'espace d'ung bon quart d'heure dont Thaumaste commença à pallir — signe que de la main — Dont le monde qui — que voulez vous dire [là *manque*] — Dont Thaumaste de grant hahan se levant il fist — pissa vinaigre bien fort *manque* — quelque peu la bouche — Il y a mis la main jusqu'au coulde *manque* — tant qu'il povoit *manque* — doid du meilleu.

Chapitre XX

Mais Thaumaste... chapitre xx *manque* — des doubtes inexpulsables tant de — de Ailkymie — raporte point la milliesme — et croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des Mors, le ventre contre tere, jusques a dire : D'out venez vous — et flaccons... le diable, boutte *manque* — Il n'y eut par sans faulte celluy qui n'en beut xxv ou xxx muys — davantage estoient alterez.

Chapitre XXI

D'une jeune dame de Paris et du tour qu'il luy fist — xiiij — comme Panurge — broderie à la Tudesque — lesquelz poinct à la chair ne touchent *manque* — et vous sçait bien trouver les alibitz [tant *manque*] — vous n'estez pas si malle — ceste grace de vous accoller, de vous baiser et de frotter son lart avecques vous — desjà vous me aymés tout plein — et suis à ce predestiné des phées *manque* — pour gaigner temps, faisons — s'en sortist — et les couppa et les emporta à la fripperie — ce bavart icy est quelque homme esventé — s'en courroucera — pleine de gettons et luy — s'entrayme le plus ou vous — de tel deshonneur. Allez vous en et me rendrez mes patenostres que mon — lingotz d'or — hiacinthes taillez avec les marches de fines turquoyse ou de beaulx topazes merchez de fins grenatz ou de beaulx ballais — coscoté *manque* — Maistre Jean Chouart *manque* — je vous feray pourmener aux chiens.

Chapitre XXII

Lesquelz il craignoit naturellement... chapitre xxi *manque* — du sacre *manque* — une chienne qui estoit en chaleur, laquelle... — et s'en alla à l'eglise où la dame devoit aller — ne s'en vinssent à ceste dame pour l'odeur — y venoient après elle la sentant. Et Panurge les chassa quelque peu arriere et print congié d'elle et s'en alla en quelque chappelle pour veoir le deduyt, car ces villains chiens la fachoyent moult beaucoup car il venoient pisser sus ses habillemens tant qu'il y eut ung grant leuvrier qui luy vouloit pisser sur la teste et luy fist mal sur le col et par derriere, et les autres aux manches, les autres aux jambes, les petis luy haboyoient moult fort. En sorte que toutes les femmes de la autour avoient beaucoup — ceste dame là est en grant peine de ces villains chiens qui la tourmentoient en ceste maniere. Et quant il veit que trestous les chiens — il font autour d'ung loup Pantagruel (*sic*) et par toutes les rues où — et yrez vous point à voz compaignons... — de par le diable devant *manque* — fut à la procession. Car il se y trouva plus — mille et quatorze *manque* — ses beaux acoustremens qu'elle ne sceut y trouver remede sinon s'en aller à l'ostel. Et chiens — et elle de se cacher et chamberieres de rire *manque* — Et quant elle fut — où les cannes eussent bien noué — et c'est celluy... Thoulouse *manque*.

Chapitre XXIII

En France. Et l'exposition d'ung mot escript en ung anneau — xv — Enoch et Helye [au lieu de *Ogier et Artus*] — tenoient de present la grant ville — Marotes du Jac — stades *manque* — ilz en chevauchoient à chasque bout de champ.

Chapitre XXIV

Lettres que... chapitre xxxiii *manque* — Laquelle inscription leue, il fut — c'estoit ung nom hebraïcque — Camp Blanco, qui Senege (*sic*) — Sperantza Piedsmont scalle au... (*sic*) — Uben — port de Achorie (*sic*) — N'estes vous pas — et vous tenez asseuré — que ung poinct qui me tienne suspens et doubteux — Moy, dist Panurge, j'entreprens — et bragmader *manque* — Moy, dit Eustenes, je entreray — Moi, dist Carpalim, je y entreray.

Chapitre XXV

Comme — Eustenes et Epistemon — six cens lx — subtillement — xvi — ilz vont adviser — bien legiers — car voicy de noz ennemis — car moy tout seul les desconfiray, mais il ne fault pas tarder — sus le tillac *manque* — ne entendez point au cerne de ces cordes — A quoy Epistemon commencea de tirer — cordes se vont empestrer.

Chapitre XXVI

Comment... chapitre xxvi *manque* — Et incontinent se mist après à courir de telle roydeur... — l'atrapa en moins d'ung riens — et en courant tua des piedz dix ou douze que levraulx que lapins... [print de ses mains... pigeons ramies et *manque*] — Dix huyt... grands renards *manque* — Donc il frapa le... rasles et sanglerons *manque* — Incontinent Epistemon fist deux belles broches — et firent leur rost de leur prisonnier (*sic*) — grant chere et vinaigre — Pleut ores à mon Dieu que chascun d'entre vous... — en l'armée y a — de tous pays et toutes contrées y en a — y est il present. Seigneur, dist le prisonnier, il y est — n'estes vous point deliberez de venir avec moy? — que je ne passage en forme commune — Non, non... le monde *manque* — Non, non, dist Epistemon — ne sont pas si grant nombre.

Chapitre XXVII

Comme, erigea ung — ung autre — petis — ung — xvij — qui non d'harnoys mais de bon sens vestus — les aesles de... quatre ramiers *manque* — Ce fut icy que a l'honneur de Bachus, fut bancqueté par quatre bons pions qui gayement tous mirent à bas culz soupples de reins comme beaulx carpions — Il n'est fumée que de tetins et n'est cliquetis que de couillons. Puis se levant fit ung pet, ung sault et ung sublet la terre trembla... air corrompu *manque* — il engendra — et troys *manque* — qu'il fist *manque*.

Chapitre XXVIII

Comme — xviij — comme après — qu'il eust son armée sur mer — confictz... composiste *manque* — après que tu auras anoncé à ton roy je ne te dis pas comme les caphars : Aide toy Dieu te aidera, car c'est au rebours : Ayde toy le dyable te rompra le col, mais je te dis metz tout ton espoir — Ce fait le prisonnier s'en alla et Pantagruel dist à ses gens : Enfans, j'ay donné à entendre à ce (l. 27) prisonnier que nous avons — fait rostir tous les six cens cinquante et neuf — Et pour le remede ne trouva allegement — vin avecques ung embut — ilz beurent si bien qu'ilz — beuvons icy à la Tudesque — composées de trochistz d'alkekangi et de cantharides et autres espèces diureticques — voix qui est plus espoventable que n'estoit celle de Stentar que fut ouy par sur tout le bruit de la bataille des Troyens et vous en partez dudit camp — comme un cochon *manque* — Mais il s'en partit si roydement que ung carreau — qu'il fist paouer à tout le monde et sembloit que tous les diables d'enfer feussent — — sçavez vous bien comment, estourdis comme le premier coup de matines — la riviere de Rhosne [et le Danouble *manque*] — Protheus Tritons *manque* — voicy pareillement le tresbuchet — la merveilleuse et horrible bataille qui.

Chapitre XXIX

Les ·CCC· — pierre — cappitaine — xix — voyla les geans — de vostre mast à la vieille escrime [gualantement *manque*] — Goliath facillement. Moy doncques qui en batray douze telz que estoit David — car en ce temps là ce n'estoit que ung petit chiart — n'en defferay je pas bien une douzaine. Et puis ce gros... — bren chien chié en mon nez — par Dieu *manque* — Et ainsi qu'ilz disoient ces parolles — le povre Pantagruel dont dist à ses compagnons geans — Mahon, si nul de vous — comptoit des fables et les exemples — et le conte de la Ciguoingne *manque* — Alors Loupgarou s'adressa — deux quarterons *manque* — d'acier de Callibbes — comme tu as octroyé — et ministre de ta parolle — comme bien apparut en l'armée de Sennacherib — et un minot *manque* — Dont irrité fut Loupgarou et lui lancea ung — Quoy voyant Pantagruel desploye ses bras — jusques à la ratelle — soixante et dix piedz — Ce que voyant Pantagruel qui se amusoit — tout net *manque* — chiquenaude sus ung mail de forgeron — pour en ferir Pantagruel, mais Pantagruel qui estoit soubdain — povres gens. Luy frappa du peid ung si grant — Et comme ilz approchoient, Pantagruel print — et du corps de Loupgarou armé d'enclumes frapoit — Et Panurge, Carpalim et Eustenes cependant esgorgettoient — Pantagruel en abbatit ung qui avoit nom Moricault.

Chapitre XXX

Espistemon — teste tranchée — fut — dyables — dampnez — xx — desconfiture gygantalle — Dont Eusthenes s'escria — et dist à... trop fallace *manque* — chaulde-

ment, qu'elle ne print vent — Et Eustenes et Carpalim — sinapiza de pouldre de aloes qu'il — Et ce fait luy fist deux ou troys pointz de — ung voirre d'ung grant vin blanc à tout une rotie — et ainsi gaignoit sa vie — Romule... Nestor harpailleur *manque* — Darius estoit cureur le retraitz — Ancus Martius... trinquamolle *manque* — Pharamond estoit lanternier — estoit coquetier — estoient povres gaigne deniers a tirer à la rame et passer les rivieres de Coccitus — gondoliers *manque* — pain chaumeny. Plusieurs autres hommes sont là et ne font riens que j'aye veu, mais ilz gaignent leur vie à endurer force plasmeuses, ciquenaudes, alouettes et grans coups de poing sur les dentz. Neron estoit vielleux et Fierabras estoit son varlet — Jason et Pompée — Dolin de Magence estoit dominotier — Jason estoit manillier *manque* — Dom Pierre — Julles Cesar souillart de cuysine — Anthiochus — Romulus — Octaviez estoit ratisseur de papier — Roboastre estoit houssepaillier — Ganimedes cryeur de petitz patez [mais il... barbe *manque*] — Jehan de Paris gresseur... — et Artus de Bretaigne... — Perceforest portoit une hotte : je ne sçay pas s'il estoit porteur de costretz — Le roy Gadiffere estoit papetier — Le bossu de Suave estoit preneur de ratz. Le lors de Pedrac grant rotisseur de saulcisses. Darnant l'enchanteur se congnoissoit bien à acoustrer des merlus et Pacollet estoit degresseur de verolle. Comment, dist Pantagruel, veis oncques tant : il y a plus — Jubathar — et remply... Heracles *manque* — Dannois — Le roy Oberon estoit recouvreur — estoit preneur — Hemon estoyent... — Le pape Calixte... crocquelardos *manque* — Mathabrune — Cleopotra estoit — Heleine estoit couratiere... — Lucresse... de verdet *manque* — et paillarde *manque* — — en sa dextre *manque* — Je veiz Epictete... desroberent la nuyct *manque* — thesaurier de Radamanthe *manque* — patez que crioit gentil Ganimedes et luy... — dist le pape *manque* — Et le povre Ganimedes s'en alloit plorant. Et quant il fut — Le Maire qui contrefaisoit du grobis [du pape... en faisant *manque*] — dist Villon [le dict de *manque*] — Je veiz de... muys de biere *manque* — Adonc dist Epistemon : Je les veiz tous... — mauvaise despeche. Par ainsi — tout ce moys *manque* — des munitions du camp *manque* — Et de quelque mestier sera Monsieur du sot — icy — de par delà *manque* — le present n'est dereffus et *manque*.

Chapitre XXXI

Fist crieur de saulce verte — chapitre XXI — en pompe triumphale avec une liesse divine le conduirent — XVIIIe mil sans les — C'est Monsieur du sot de troys civites — ce diable de sot icy n'est que ung veau et ne vault rien — pour son iniquité — je ause bien dire que *manque* — petit bon *manque* — Ainsi ceste mariée.

Chapitre XXXII

L'aucteur — XXII — tout le monde se rendoit à luy et de franc vouloir — contre et lui firent — ce ne seroit que une petite venue, mais à toutes fins — comme l'on dit : au bout de l'arme — de fortes villes — [Ha *manque*] Monsieur, dist il, nous ne pou-

vons pas estre tous riches : je gagne ainsi... — laquelle je trouvay belle et en bel air — deux cens mille personnes — les gens de delà les dentz — à quoy je... delà les dentz *manque* — Et de quoy vivoys tu ? Que mangeoys tu ? Que beuvoys tu ? — Vous me faictes... envers vous *manque*.

Chapitre XXXIII

xxiiij — medecins le secoururent très bien et avec — lenitives et *manque* — il guerist de son mal, je laisse comme pour une minorative il print — à l'estomac. Et de fait l'on feit XVII grosses pommes — En cinq autres entrerent d'autres varletz chascun portant ung pic à son col. En trois autres entrerent trois païsans chascum ayant une pelle à son col. Et sept autres entrerent — chercherent plus de demye lieue où estoient les humeurs corrompues. Finablement trouverent une montjoye d'ordure. Alors les — facillement *manque* — joyeusement *manque* — Et par ce fut guery et de ces pillules d'arain en avez une à Orléans, sur le clochier Saincte Croix.

Chapitre XXXIV

La conclusion... XXXIII *manque* — horrifique de Pantagruel mon maistre. Icy — car la teste — Panurge fut marié... Et comment Pantagruel *manque* — Inde dit prestre Jehan — et mist à sac... Proserpine au feu *manque* — veritables. Ce sont beaulx textes d'evangilles en françoys — pardonnate — Si vous me dictes : Maistre... jusqu'à la fin *manque*.

ENSUYT LA TABLE

	Chapitres.
De l'origine et antiquité du grant Pantagruel	I
De la nativité du très redouté Pantagruel	II
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec	III
De l'enfance de Pantagruel	IIII
Des faictz du noble Pantagruel en son jeune aage	V
Comment Pantagruel encontra ung lymousin qui contrefaisoit le françois	VI
Comme Pantagruel vint à Paris	VII
Comme Pantagruel estant à Paris receut let (*sic*) lettres de son pere Gargantua	VIII
Comme Pantagruel trouva Panurge, lequel il ayma toute sa vie	IX
Comme Pantagruel jugea d'une controverse merveilleusement obscure	X
Comme Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcz.	X
Comme Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris	XI
Des meurs et conditions de Panurge	XII
Comme ung grant clerc d'Angleterre vouloit arguer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge	XIII

Comme Panurge fut amoureux d'une dame de Paris et du tour qu'il luy fist. xiiii
Comme Pantagruel partit de Paris et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France.. xv
Comme Panurge, Carpalin, Eustenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent vi^c lx chevaliers bien subtilement...................... xvi
Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoire de leur prouesse et Panurge ung autre en memoire des levraulx et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petis hommes et de ses vesnes les petites femmes........... xvii
Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des geans.. xviii
Comment Pantagruel deffit les ·ccc· geans armez de pierre de taille et Loupgarou, leur cappitaine... xix
Comment Epistemon, qui avoit la teste trenchée, fut guery par Panurge et des nouvelles des dyables et des dampnez................................ xx
Comment Pantagruel entra en la ville de Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le fist crieur de saulce verte.......................... xxi
Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'aucteur veit dedans sa bouche.. xxii
Comment Pantagruel fut malade et la façon comment il guerit........... xxiii

FIN DE LA TABLE

F. — L'édition de Paris « portant pour adresse : *On les vend à Paris au bout du Pont aux Meusniers. a lenseigne sainct Loys* », c'est-à-dire notre édition F, « se conserve à la Bibliothèque impériale de Vienne, mais n'a jamais passé sous nos yeux », déclarait Jacques-Charles Brunet [1], et il renvoyait en note aux *Essais d'études bibliographiques sur Rabelais* de Gustave Brunet. Celui-ci dit en effet (p. 1) qu'il tient de M. Kopitar que la Bibliothèque impériale de Vienne conserve un exemplaire de cette édition, comprenant 104 feuillets. Or, M. P.-P. Plan a « fait écrire, à ce sujet, au directeur de cette Bibliothèque qui, en date du 29 août 1903, a répondu que la plus ancienne édition de Rabelais que possède la Bibliothèque impériale de Vienne est celle des *Œuvres* de 1553 [2] ». Conclusion : l'édition F est perdue. Tout porte à croire que c'était une contrefaçon parisienne analogue à celles que nous venons d'étudier.

G. — L'édition G est la seconde édition donnée par François Juste. Elle n'est plus représentée que par un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque royale de Dresde. Ce précieux volume a été réimprimé par P. Babeau, J. Boulenger et H. Patry ; je renvoie à la description bibliographique détaillée qui accompagne

1. *Op. cit.*, p. 53.
2. *Bibliographie rabelaisienne*, p. 47.

cette édition [1]. Le *Pantagruel* de Dresde a également été reproduit en fac-similés par MM. Léon Dorez et P.-P. Plan [2] ; malheureusement, cette publication est déparée par un grand nombre de fautes : le photographe a en effet fort retouché ses clichés, il a refait toutes les lettres qui étaient mal venues et par conjectures, sans se reporter au modèle ; d'où, naturellement, une quantité d'erreurs [3]. Rien n'est plus trompeur que de pareils « fac-similés », dont on serait porté à se servir avec la confiance qu'on accorderait à l'original.

Que G représente la seconde rédaction de *Pantagruel*, cela ne fait point de doute. Le volume publié chez Juste, qui allait devenir l'éditeur ordinaire de Rabelais, contient des additions fort intéressantes qui ont été conservées par l'auteur dans ses éditions postérieures, par exemple une importante série de livres de Saint-Victor ou le discours de Panurge en anglais. Certains passages de G, au contraire, ont été modifiés par la suite. Au total, les variantes de G ne sont pas aussi intéressantes que celles qu'offriront les rédactions suivantes. D'ailleurs, l'incorrection de la typographie, le format portatif du volume, l'emploi de l'alphabet gothique, plus connu dans le peuple que les lettres romaines, la qualité du papier, tout indique que D était une édition populaire, probablement hâtivement imprimée par Juste sous la surveillance de Rabelais, pour répondre au succès de l'ouvrage et arrêter les contrefaçons.

H. — C'est dans cette troisième édition donnée par Juste (1534) que paraît pour la première fois le *Dixain de M. Hugues Salel à l'auteur de cestui livre*, et il est suivi de la phrase : « Vivent tous les bons Pantagruélistes. » L'amusant paragraphe du chapitre I : « Es aultres tant croissoit le nez... Ne reminiscaris », s'y lit également pour la première fois. La bibliothèque de Saint-Victor continue de s'y compléter, ainsi que le chapitre de la descente aux enfers d'Épistemon. Enfin les dernières pages de la conclusion, qui manquaient aux éditions précédentes, se trouvent dans H, troisième rédaction de Rabelais.

I. — L'édition I, dont on n'a jamais étudié les variantes, — non plus, du reste, que l'on n'a étudié celles de la plupart des autres textes de *Pantagruel*, — mérite un examen attentif. Pierre de Sainte-Lucie, qui l'a publiée, était le successeur de Claude Nourry, lui-même premier éditeur connu de *Pantagruel*. D'autre part, on observe que certaines leçons particulières à I reparaissent dans les édi-

1. Publication de la Société des Études rabelaisiennes (Paris, 1904, in-8°).

2. *Pantagruel. Fac-similé de l'édition de Lyon, François Juste, 1533*... (Paris, 1903, in-16).

3. Cf. *Revue critique d'histoire et de littérature*, 14 mars 1904, p. 202-206 ; *Rev. Ét. Rab.*, 1904, p. 55-58.

tions postérieures, approuvées par Rabelais. Ainsi, au chapitre III, on lit dans I :

Cela me fasche ; *je ne suis plus jeune, je deviens vieulx ;* le temps est dangereux...

Les mots soulignés manquent aux éditions antérieures ; ils sont une interpolation de I. Or, ils reparaissent dans l'édition définitive M ; Rabelais les a donc adoptés.

De même, au chapitre IV :

A, G, H	I, M
Que fist il ? Il essaya.	Que fist il ? *Qu'il fist, mes bonnes gens ? Escoutez.* Il essaya.

La liste des livres de Saint-Victor est dans I augmentée de quelques unités que l'on retrouvera dans M. Ce sont :

La Gualimafrée des bigotz.
L'Histoire des farfadetz.
La Belistrandie des millesouldiers.

puis :

Campi clysteriorum, per C.

A la fin du chapitre IX, A, G, H donnent cette leçon :

Dentz aguës, ventre vuyde, gorge seiche, tout y est deliberé.

Après les mots : « gorge seiche », I interpole : « appetit canin ».
Et la leçon définitive de M est :

Dentz aguës, ventre vuyde, gorge seiche, *appetit strident*, tout y est deliberé.

Au chapitre XXVIII, A, G, H donnent :

... les dieux marins, Neptune et aultres, les persecutoient.

I complète l'énumération des dieux marins :

... Neptune, *Thetis*, *les Tritons* et aultres...

Et M la fixe ainsi :

... Neptune, *Protheus*, *Tritons*, aultres...

Mais à côté de ces quelques leçons de I qui ont été adoptées par Rabelais en tout ou en partie, il en est une quantité d'autres qui ne reparaissent pas dans les éditions postérieurement revues par l'auteur. Certaines de ces dernières étaient pourtant intéressantes :

Chapitre I

H	I
... desquelz est escript : Ventrem omnipotentem, lesquelz furent...	... desquelz est escript : Ventrem omnipotentem, *ventre à poulaines*, lesquelz furent...
Avez vous bien le tout entendu ? Beuvez donc un beau coup sans eaue, car, si ne le croiez, non foys je, fist elle.	[Cette phrase qui termine le chapitre I manque.]

Chapitre II

... voyant, en esperit de prophetie, *qu'il seroit* quelque jour dominat[e]ur...	... *qu'il seroit* manque.

Chapitre III

H	I
feist l'epitaphe pour estre engravé en la maniere que s'ensuyt.	*il* feist *et composa* l'epitaphe pour estre engravé *sur son vastz* en la maniere que s'ensuyt.

Chapitre V

... Fontenay le Comte, saluant le docte Tiraqueau...	... saluant le docte Tiraqueau *manque*.

Chapitre XII

... beau jeu, bel argent. Tunc, Messieurs, quid juris pro minoribus ?	... beau jeu, bel argent. *Mais si la quantité en funebre predicament oultrepassee la qualité de l'almagesté*, tunc, Messieurs, quid juris pro minoribus ?
... collet à collet, à la mode de Bretaigne.	... collet à collet, *ortail sus urtail, à* la mode de Bretaigne.

Chapitre XIII

... les males vexactions des lucifuges nycticoraces *qui sont inquilinés* au climat dia Rhomes d'un crucifix à cheval bendant une arbeleste au reins.	... les males vexations des lucifuges nycticoraces qui *font verité figure* ou climat diarhomes d'un crucifix à cheval bendant une arbaleste au reins.

on apporta force vinaigre et eaue rose pour leur faire revenir le sens.	on apporta force vinaigre et eaue rose *renforcé de grands coups de poing sur les dents* pour leur faire revenir le sens.

Chapitre XIV

Le routisseur s'endormyt par le vouloir divin, ou bien de quelque bon Mercure qui endormyt cautement Argus qui avoit cent yeulx.	Le rostisseur s'endormyt, vouloir de quelque bon Mercure qui endormyt cautement Argus qui avoit cent yeulx ou pour mieulx dire du dieu souverain.
Foy d'homme de bien, dist Panurge, je n'en mentz d'un mot.	Foy d'homme de bien, dist Panurge, *dont je ne tiens que en frische*, je n'en mentz d'un mot.
toute la ville bruslant.	toute la ville bruslant *comme Sodome et Gomorre*.

Chapitre XVII

Elle me valut plus de six mille fleurins.	*Je puis bien dire pour vray* qu'elle me valut plus de six mille fleurins.

Chapitre XX

H	I
d'abundant m'a ouvert et ensemble voulu *d'autres doubtes inestimables*.	d'abundant m'a ouvert et ensemble voulu *plusieurs aultres merveilleux et inestimables doubtes*.

Chapitre XXI

ny à Minerve... tant de prudence en Minerve...	ny à Palas... tant de prudence en Palas...

Chapitre XXV

met le feu en la trainée *et les fist tous là brusler comme ames damnées*.	met le feu en la trainnée *où estoit semée la pouldre, alors les eussiez veu brusler comme ames damnées*.

Chapitre XXVI

... et chevauche comme le monde. Et le bon Pantagruel.	... et chevauche comme le monde. *Omnis mundus aut futit aut futitur disoit Buridan*. Et le bon Pantagruel...

Chapitre XXVII

Et *comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres*.	Et *du faict de Panurge*.
Il n'est umbre que d'estandartz, *il n'est* fumée que de chevaulx.	Il n'est umbre que d'estendars *ne* fumée que de chevaulx.
... et clicquetys que de tasses. A quoy respondit Panurge.	... et clicquetys que de tasses. *Parlez vous (dist Carpalim) du planchier des vacches ? Rien, rien (dist Eusthenes), il n'est umbre que de baches, fumée que de sang frays et clicquetys que d'os brisez*. A quoy respondit Panurge...

Chapitre XXVIII

pleine de euphorbe et de grains de coccognide.	pleine de euphorbe, *racine de grenoillet* et de grains de coccognide.
il s'en partit si *roiddement qu'un quarreau d'arbaleste* ne va pas plus tost.	il s'en partit si *souefvement et si legierement qu'une flesche d'arc ou d'arbaleste* ne va pas plus tost.

Chapitre XXX

H	I
des nouvelles des diables et des damnez.	des nouvelles des diables et *aussi* des damnez.
Lors Eusthenes s'escrya.	Lors Eusthenes *fist un gros souspir et* s'escria *à haulte voix*.
... aussi sain qu'il feut jamais.	aussi sain qu'il fut jamais, *et aussi gaillard*.
Tarquin *tacquin*.	Tarquin *coquin*.

... et beuvoit du meilleur. Jason et Pompée estoyent guoildronneurs.	... et beuvoit du meilleur. *Olivier et Roland jouoyent des gobeletz.* Jason et Pompée estoyent guoildronneurs.

CHAPITRE XXXI

en bon ordre et *en grande* pompe triumphale.	en bon ordre et pompe triumphale.

CHAPITRE XXXII

Et Pantagruel *prenoit à tout* plaisir.	Et Pantagruel *s'en ryoit et y prenoit un gros* plaisir.

Dans I comme dans H, le texte prend fin au mot *pertuys* ; mais I ajoute : TELOS. Enfin la table de I est la même que celle de H, sauf une erreur dans la numérotation des chapitres (dans I le n° IX est répété deux fois, si bien que l'édition semble ne comprendre que vingt-huit chapitres au lieu de vingt-neuf qu'elle en a réellement), et ces deux variantes :

Des meurs et conditions *de* Panurge.	Des meurs et conditions *du caulteleux* Panurge.
Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse et Panurge un aultre en memoire des levraulx. *Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres.*	Comment Pantagruel droissa un trophée en memoire de leur prouesse et Panurge un aultre en memoire des levraulx *et plusieurs aultres choses dignes de memoire.*

Ces deux leçons de I ne reparaissent pas dans les éditions suivantes, et la première, qui qualifie Panurge d'une épithète que Maitre François ne lui donne jamais, est aussi peu « rabelaisienne » que possible.

En somme, que faut-il conclure de cet examen ?

I est une réimpression de H dont elle reproduit certaines coquilles ou graphies caractéristiques (*bermol* pour *bémol*, *sasche* pour *sache*, etc. ; voir l'orthographe des noms propres, le latin-français de l'écolier limousin, les langues étrangères de Panurge, etc.) ; mais c'est une réimpression revue soigneusement et comprenant quelques interpolations ou corrections de style. Ces variantes ont-elles pour auteur Rabelais lui-même ? Cinq ou six d'entre elles, tout au plus, se retrouvent dans les éditions postérieurement données par lui (J, M) ; dans les autres, on ne sent guère sa manière ; d'ailleurs elles ne reparaissent

point dans les éditions suivantes et par conséquent il ne les a pas adoptées. Nous ne considérons donc pas I comme une édition revue et corrigée par Maître François; nous nous contenterons d'en signaler les variantes curieuses au cours du commentaire de *Pantagruel*.

J. — En étudiant, dans l'Introduction du tome I de cette édition (p. CX-CXII), les éditions de *Gargantua* données l'une par Juste en 1537, l'autre s. l. [à Paris ?] la même année, nous avions remarqué :

1° Que le texte du *Gargantua*, s. l. (que nous appelions D), avait certainement servi à établir la rédaction définitive de Rabelais (Juste, 1542);

2° Que le *Gargantua* de Juste, 1537 (que nous appelions C), était fort incorrect et n'offrait pas de variantes intéressantes.

Et nous avions fait une hypothèse : c'est que l'imprimeur ordinaire de Rabelais, Juste, avait composé à la hâte son volume pour faire concurrence à la jolie édition donnée la même année, sans doute à Paris.

L'examen des deux textes de *Pantagruel*, publiés l'un à Lyon, par Juste en 1537 (J.), l'autre s. l. [à Paris ?], la même année (K), nous amène aux mêmes conclusions.

J, en effet, n'apporte au texte de M que quelques corrections de style et interpolations qui ne sont pas toujours heureuses. Il est à remarquer que plusieurs des variantes de J lui sont absolument propres : Rabelais ne les a pas adoptées dans sa rédaction définitive (M). Il est donc douteux qu'elles soient de lui. Au chapitre XVII, par exemple, A, G, H donnent :

Les pauvrez hayres arressoient comme vieulx mulletz,

texte qui sera repris par l'édition M. J est seule à nous offrir la leçon : *mantulerigeoient* pour *arressoient ;* et c'est la seule fois qu'on trouve dans une édition de *Pantagruel* ce mot amusant. Voici, au chapitre XXX, une correction malheureuse. Rabelais conte que Pantagruel, prenant Loupgarou par les pieds, s'en sert pour abattre, comme avec une massue, les autres géants; *à ceste escrime Loupgarou perdit la teste*, nous disent A, G, H, M; J, au contraire, dit : *à ceste escrime Epistemon perdit la teste*, ce qui rend peu concevable qu'un éclat de pierre vienne encore, trois lignes plus bas, couper la gorge à Épistemon.

Voici, au reste, le relevé d'un certain nombre de variantes que nous offrent les premières éditions lyonnaises A, G, H, J, M (sauf l'édition de Pierre de Sainte-Lucie, I, que nous avons négligée, on a vu pourquoi). On verra que les leçons propres à J n'ont généralement pas été admises par Rabelais dans M, son édition définitive. Si, toutefois, je n'ai pas jugé à propos d'écarter de notre texte critique les variantes de J, c'est que cette édition a été donnée par Juste, l'éditeur ordinaire de Maître François :

A	G	H	J	M
PROL. : chose que ne feust veritable, agentes et consentientes, c'est à dire qui n'a conscience n'a rien. J'en parle comme Sainct Jehan de l'Apocalypse : quod vidimus testamur...	[*Idem.*]	chose que ne fust veritable. J'en parle comme Sainct Jehan de l'Apocalypse : quod vidimus testamur...	[*Idem*].	chose que ne feust veritable. J'en parle comme un gaillard Onocrotale, voyre, dy je, crotenotaire des martyrs amans, et crocque notaire de amours : quod vidimus testamur...
PROL., fin : et abysme, en cas que vous ne croyez...	[*Idem.*	et en abysme, en cas que vous ne croyez ...	et en abysme, ly bons dieux et ly bons homs, mieulx vauldroit boyre jusques à caros, en cas que vous ne croyez.	[*Même leçon que H*].
PROL., fin : en ceste presente chronicque.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	en ceste presente chronique qui ne me entend je me entens. Me dehayt. Beuvons la petite foys par grace.	[*Même leçon que A, G, H.*]
CH. I : [la dernière phrase : *Avez vous... fist elle* manque.]	[*Idem.*]	Avez vous bien le tout entendu ? Beuvez donc un bon coup sans eaue ; car, si ne le croiez, non foys je, fist elle.	?	[*Idem.*]

A	G	H	J	M
Ch. VII : d'aulcuns livres qu'il y trouva, comme : *Bigua salutis*.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuyt le repertoire : *Bigua salutis*.	d'aulcuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoire, et primo : *Bigua salutis*.
Ch. X : Ne vault il pas beaucoup mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat...	Ne vault il pas mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat...	N'est ce le mieulx ouyr par leur vive voix leur debat...	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Ch. XII : toutes bestes sont à l'umbre.	toutes bestes sont en l'ombre.	[*Idem.*]	toutes bestes clerc de greffe sont en l'ombre.	[*Texte de A, G, H.*]
Ch. XIII : car il jeignoit d'angustie et petoit d'ahan comme ung asne qu'on sangle...	[*Idem.*]	car il gehaignoyt comme un asne qu'on sangle...	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Ch. XV : emmurailler comme Strasbourg ou Orleans...	emmurailler comme Strasbourg ou Orleans ou Carpentras...	emmurailler comme Strasbourg, Orleans ou Carpentras...	[*Idem.*]	emmurailler comme Strasbourg, Orleans ou Ferrare...
Ch. XV : et voylà l'ouvrage gasté et diffamé.	et voylà l'ouvrage gasté et le pape diffamé.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	et voylà l'ouvrage gasté.

A	G	H	J	M
Ch. XV : de mousse plus de deux charrettées.	de mousse plus de deux charrettées, et bien puisque Dieu le veult ; et tousjours fourroit dedans.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Texte de A.*]
Ch. XVII : les pauvres hayres arressoient comme vieulx mulletz.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	les pauvres hayres mantulerigeoient comme.	[*Texte de A.*]
Ch. XX : croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des mortz, le ventre contre terre, jusques à dire...	croyez qu'ilz beurent comme toutes bonnes ames le jour des mortz, à ventre deboutonné, jusques à dire...	[*Idem.*]	[*Idem.*]	croyez qu'ilz beurent à ventre deboutonné (car en ce temps là on fermoit le ventre à boutons comme les colletz de present) jusques à dire...
Ch. XXI : tant de elegance en Venus comme il y a en vous.	tant de elegance en Venus comme il y a en vostre noble et doulce personne.	[*Texte de A.*]	tant de elegance en Pallas comme y a en vous.	tant de elegance en Venus comme y a en vous.
Ch. XXI : celle grace de vous accoller, de vous bayser et de frotter son lart avecques vous.	[*Idem.*]	celle grace de ceste cy accoller, de la bayser et de frotter son lart avecques elle.	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Ch. XXVII : Ce fut	Ce fut icy que mi-	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]

A	G	H		M
icy que à l'honneur de Bacchus — Fut bancqueté par quatre bons pyons — Qui gayement tous mirent à baz culz — Soupples de rains comme beaux carpions.	rent à baz culz — Joyeusement guaillards quatrepions — Pour banqueter à l'honneur de Bacchus. — Beuvans à gré comme beaulx carpions.			
Ch. XXVIII : plus grande que n'est le Rosne.	[*Idem.*]	plus grande que n'est le Rosne et le Danoube.	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Ch. XXX : à ceste escrime Loupgarou perdit la teste.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	à ceste escrime Epistemon perdit la teste.	[*Texte de A, G, H.*]

K, L. — L'édition L, représentée par un exemplaire actuellement conservé à la bibliothèque des Beaux-Arts, n'est qu'une réimpression de K sans valeur critique, que nous écartons par conséquent.

K suit ordinairement le texte de H. Mais on y voit apparaître diverses variantes et interpolations qui seront adoptées par l'édition définitive M. Je n'en cite que quelques exemples. Au chapitre VII, par exemple, certains livres de Saint-Victor y sont cités pour la première fois :

La Croquignolle des Curez.

Reverendi Patris Fratris Lubini, Provincialis Bavardie, De croquendis lardonibus libri tres.

Pasquili, Doctoris marmorei, De capreolis cum chardoneta comede, dis tempore Papali ab Ecclesia interdicto.

L'Invention Saincte Croix, à six personnaiges, jouée par les Clercs de Finesse.

Puis :

L'Entrée de Anthoine de Leive es terre de Greczn [1].

Il [*sic*] Marforii. Baccalarii cubentis Rome, de pelendis mascarendisque Cardinalium mulis.

Apologie d'icelluy contre ceulx qui disent que la mule du Pape ne mange qu'à ses heures.

Pronostication, quœ incipit : Silvii Triquebille balata per M. N. Songe Crusyon.

D'autre part, plusieurs titres de chapitres se trouvent également cités pour la première fois dans K, comme le fera voir la table de concordance des chapitres qu'on trouvera plus loin.

Il paraît donc certain que le texte de l'édition K a été revu et corrigé par Rabelais lui-même, et nous en avons relevé les variantes dans notre édition critique.

1. M donnera : *es terres du Bresil.*

TABLE DE CONCORDANCE DES CHAPITRES

DANS LES SIX RÉDACTIONS DE PANTAGRUEL.

A	G	H	J	K	M
Le Prologue de l'auteur.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
De l'origine et antiquité du grand Pantagruel. Chapitre I.	*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
De la nativité du très redoubté Pantagruel. Chapitre II.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec. Chapitre III.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
De l'enfance de Pantagruel. Chapitre IV.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Des faitz du noble Pantagruel en	Des faictz du noble Pantagruel	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Texte de A.*]

A	G	H	J	K	M
son jeune eage. Chapitre v.	en son eage de adolescence. Chapitre v.				
Comment Pantagruel rencontra ung Lymousin qui contrefaisoit le françoys. Chapitre vi.	Comment Pantagruel rencontra ung Lymousin qui contrefaisoit le langaige françoys. Chapitre vi.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Comment Pantagruel vint à Paris. Chapitre vii.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	Comment Pantagruel vint à Paris et des beaulx livres de la librairie de Sainct Victor. Chapitre vii.
Comment Pantagruel, estant à Paris, receupt lettres de son pere Gargantua, et la copie d'icelles. Chapitre viii.	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]
Comment Pantagruel trouva Panurge, lequel il	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]

A	G	H	J	K	M
ayma toute sa vie. Chapitre IX.					
Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dict plus admirable que celluy de Salomon. Chapitre IX [X].	[*Idem.*	[*Même texte, mais le chapitre est exactement numéroté X.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dict fort admirable. Chapitre X.
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz. Chapitre XI.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté X.*]	[*Texte de H.*	[*Idem.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les deux précédents.]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*	Comment le seigneur de Humevesne plaidoie devant Pantagruel. Chapitre XII.

A	G	H	J	K	M
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les trois précédents.]	[*Idem.*]	Comment Pantagruel donna sentence sus le different des deux seigneurs. Chapitre XII.]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XI.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII.*]
Comment Panurge racompte la maniere qu'il eschappa de la main des Turcqs. Chapitre x [XI].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XII.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIV.*]
Comment Panurge enseigne une maniere bien nouvelle de bastir les murailles de Paris. Chapitre XI [XII].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIV.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIII.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XV.*]
Des meurs et conditions de Panurge. Chapitre XII [XIII].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XV.*]	[*Idem, mais le chapitre est numérote XIV.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVI.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	Comment Panurge guaingnoyt les pardons et marioyt les vieilles et	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XV.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVII.*]

A	G	H	J	K	M
	des procès qu'il eust à Paris. Chapitre XVI.				
Comment ung grand clerc de Angleterre vouloit argüer contre Pantagruel et fut vaincu par Panurge. Chapitre XIII [XIV].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVI.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVIII.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	Comment Panurge feist quinaud l'Angloys qui arguoyt par signes. Chapitre XVIII.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVII.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec les deux précédents.]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	Comment Thaumaste racompte les vertus et sçavoir de Panurge. Chapitre XX.
Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris et du tour qu'il luy	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XVIII.*]	[*Texte de H.*]	Comment Panurge fut amoureux d'une haulte dame de Paris. Chapitre XXI.

A	G	H	J	K	M
fist. Chapitre XIV [XV].					
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	Comment Panurge feist un tour à la dame Parisiannie qui ne feut poinct à son adventaige. Chapitre XX.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XIX.*]	[*Texte de H.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXII.*]
Comment Pantagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahissoient le pays des Amaurotes, et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France, et l'exposition d'ung mot escript en ung aneau. Chapitre XV [XVI].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXI.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XX.*]	Comment Pantagruel partit de Paris, ouyant nouvelles que les Dipsodes envahissoyent le pays des Amaurotes. Et la cause pourquoy les lieues sont tant petites en France. Chapitre XXI.	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIII.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	Comment Pantagruel receut une lettre d'une dame de Paris et l'expo-	Lettres qu'un messagier aporta à Pantagruel d'une dame de Paris et

A	G	H	J	K	M
				sition d'ung mot escript en ung aneau d'or. Chapitre XXII.	l'exposition d'un mot escript en un aneau d'or. Chapitre XXIV.
Comment Panurge, Carpalim, Eusthenes et Epistemon, compaignons de Pantagruel, desconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement. Chapitre XVI [XVII].	[*Idem, mais les mots* bien subtilement *manquent.*]	[*Texte de A, mais le chapitre est numéroté XXII.*	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXI.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numeroté XXV.*
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]		[*Idem.*]	Comment Pantagruel et ses compaignons estoient faschez de manger de chair salée et comment Carpalim alla à la chasse pour avoir de la venaison. Chapitre XXIV.	Comment Pantagruel et ses compaignons estoient fachez de manger de la chair salée, et comme Carpalim alla chasser pour avoir de la venaison. Chapitre XXVI.
Comment Pantagruel erigea ung trophée en memoi-	Comment Pantagruel erigea ung trophée en me-	Comment Pantagruel droissa un trophée... [*Le reste*	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXV.*]	[*Idem, mais le chapitre est numeroté XXVII.*]

A	G	H	J	K	M
re de leur prouesse et Panurge ung aultre en memoire des levraulx. Et comment Pantagruel de ses petz engendroit les petitz hommes et de ses vesnes les petites femmes. Et comment Panurge rompit un gros baston sur deux verres. Chapitre pitre xvii [xviii].	moire de leur prouesse et Panurge ung aultre en memoire des levraux. Chapitre xviii.	*comme dans A, mais le chapitre est numèroté XXIII.*]			
Comment Pantagruel eut victoire bien estrangement des Dipsodes et des Geans. Chapitre xviii [xix].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIV.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVI.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII.*]
Comment Pantagruel desfit les troys cens geans armez de pierre de taille et Loupga-	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXV.*]	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX.*]

A	G	H	J	K	M
rou, leur capitaine. Chapitre XIX [XX].					
Comment Epistemon, qui avoit la teste tranchée, fut guery habillement par Panurge, et des nouvelles des diables et des damnez. Chapitre XX [XXI].	[*Idem.*]	Comment Epistemon qui avoit la couppe testée... [*Le reste comme dans A, mais le chapitre est numéroté XXVI.*]	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXX.*]
Comment Pantagruel entra en la ville des Amaurotes et comment Panurge maria le roy Anarche et le feist cryeur de saulce vert. Chapitre XXI [XXII].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVII.*]	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXI.*]
Comment Pantagruel de sa langue couvrit toute une armée et de ce que l'auteur veit dedans sa bouche.	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII.*]	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXX.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXII.*]

A	G	H	J	K	M
Chapitre XXII [XXIII].					
Comment Pantagruel fut malade, et la façon comment il guerit. Chapitre XXIII [XXIV].	[*Idem.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXIX.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXVIII.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXI.*]	[*Idem, mais le chapitre est numéroté XXXIII.*]
[Manque. Ce chapitre ne fait qu'un avec le précédent.]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	[*Idem.*]	La conclusion du present livre et l'excusation de l'auteur. Chapitre XXXII.	La conclusion du present livre et l'excuse de l'auteur Chapitre XXXIV.

CONCLUSION

On peut consulter six rédactions de *Pantagruel* :

1° l'édition de Claude Nourry, s. d. (A);
2° l'édition de Juste, 1533 (G);
3° l'édition de Juste, 1534 (H);
4° l'édition de Juste, 1537 (J) ;
5° l'édition s. l. [Paris ?], 1537 (K);
6° l'édition de Juste, 1542 (M).

La première rédaction (A) a été contrefaite, s. d., par Jean Longis (B) et cette contrefaçon (B) a elle-même été réimprimée à Poitiers (C), s. l. (D), s. l. encore (E), et peut-être une fois de plus (F), si l'on en croit Brunet qui signale un exemplaire aujourd'hui disparu.

La troisième rédaction (H) a été contrefaite en 1537, par Pierre de Sainte-Lucie (I).

La cinquième rédaction (K) a été contrefaite en 1542, par Étienne Dolet (N), dont l'édition a été réimprimée à Valence, par Claude la Ville en 1547 (P), édition contrefaite elle-même beaucoup plus tard (P *bis*).

La sixième rédaction (M) a été réimprimée par Juste en 1542 (O), et avec soin par Pierre de Tours, plus tard (Q) ; il y a enfin une réimpression de Q : c'est l'édition R.

Nous reproduirons le texte de M, en indiquant les variantes de A, G, H, J, K.

Pour la transcription du texte, nous suivrons les mêmes règles que nous nous étions fixées pour *Gargantua* [1].

JACQUES BOULENGER.

1. Voir au t. I, p. CXXII-CXXIII. — M. Léon Gauthier, archiviste aux Archives nationales, a bien voulu nous continuer son précieux concours pour l'établissement de ce texte. Nous l'en remercions vivement.

PANTAGRUEL

ROY DES DIPSODES,

Restitue à son naturel,

AVEC SES FAICTZ ET PROUESSES ESPOVENTABLES

COMPOSEZ PAR FEU M. ALCOFRIBAS

Abstracteur de quinte essence

M.D.XLII

On les vend à Lyon chez Françoys Juste,

Devant Nostre Dame de Confort

Dizain de Maistre Hugues Salel[1]

à l'Auteur de ce Livre.

Si, pour mesler profit avec doulceur,
On mect en pris un aucteur grandement,
Prisé seras, de cela tien toy sceur;
Je le congnois, car ton entendement
En ce livret, soubz plaisant fondement,
L'utilité a si très bien descripte,
Qu'il m'est advis que voy un Democrite[2]
Riant[3] les faictz de nostre vie humaine.
Or persevere, et, si n'en as merite
En ces bas lieux, l'auras au hault dommaine[4].

Le *Dizain* manque dans A et G.

Ligne 1. H, J, K : *de M. Hugues...* — l. 2 . J : *autheur de cestuy* — H : *cestui* — l. 3. J : *prenant* — H : [illegible] — l. 4. H : *autheur* — J : *autheur* — l. 6. H, J : *cogneu* — l. 12. H, J : *en l'ault dommaine. Vivent tous bons Pantagruelistes*[5].

1. Ce poète, qui jouit de son vivant d'une grande réputation comme traducteur de différents chants de l'*Iliade*, était né à Cazals en Quercy, en 1504. Comme son compatriote Marot, il fut valet de chambre de François Ier, qui le fit abbé de Saint-Chéron près de Chartres. Ses œuvres furent publiées à Paris en 1540. Il mourut en 1553. Il est cité par Paul Angier, en 1544, parmi les bons poètes du temps, avec Marot, Saint-Gelais, Héroet, La Borderie, Rabelais, Scève et Chappuy. Cf. *R.E.R.* X, 293, et *Hugues Salel*, par Miss Helen Harvitt dans *Modern Philology*, vol. XVI, nº 11, mars 1919. (P.)

2. Cette comparaison de R. avec le philosophe Démocrite sera bien souvent rééditée depuis le XVIe s. jusqu'à nos jours. (P.)

3. Rire se construit parfois au XVIe s. (dans Montaigne, par exemple) avec un régime direct, dans le sens de railler. (P.)

4. Au « manoir » des cieux, c'est-à-dire après la mort. (C.)

5. Sur le sens du mot, cf. livre I, page 2, n. 3.

PROLOGUE DE L'AUTEUR

Tres illustres et tres chevaleureux[1] *champions*[2], *gentilz hommes et aultres, qui voluntiers vous adonnez à toutes gentillesses et honnestetez, vous avez n'a gueres veu, leu et sceu les* Grandes et inestimables Chronicques de l'enorme geant Gargantua[3], *et, comme vrays fideles, les avez creues gualantement, et y avez maintesfoys passé vostre temps avecques les honorables dames et damoyselles*[5], *leur en faisans beaulx et longs narrez*[6] *alors que estiez hors de propos*[7], *dont estez bien dignes de grande louange et memoire sempiternelle.*

Ligne 1. J : *autheur* — l. 2. J : *chevaleureux* — l. 3. G : *voulentiers* — A : *gentilesses* — J : *honestetez* — l. 4. K : *cronicques* — l. 5. A, G, H, J, K : *creues tout ainsi que texte de Bible ou du sainct Evangile*[4] — l. 7. A : *demoiselles* — l. 8. A, G, J : *dont estés* — A : *grand louenge* — G : *grant* — A, G, H, J, K : et memoire sempiternelle *manque*

1. Vaillants. Terme déjà archaïque au XVIe s. qu'on lit chez Froissart et Christine de Pisan (S.)

2. Le mot est employé ici dans le sens général qu'il avait pris au XVIe s., d'homme de guerre courageux et fort. Cf. *Perceforest*, IV, f. 24 (d'après Lacurne de Sainte-Palaye) : « Si demourerent illec encore huyt jours pour l'amour du gentil *champion*, » et l. I, ch. XLII, l. 3 : « Or, s'en vont les nobles *champions* à leur adventure. » (P.)

3. Allusion au livret populaire anonyme : *Les grandes et inestimables Cronicques : du grant et enorme geant Gargantua : Contenant sa genealogie, La grandeur et force de son corps. Aussi les merveilleux faictz d'armes qu'il fist pour le Roy Artus, comme verrez cy apres. Imprime nouvellement 1532.* (*R.E.R.* VIII, p. 61 et suiv.) Ce petit opuscule, dont R. n'est sans doute pas l'auteur, venait de paraître, probablement à l'occasion de la foire de Lyon du 3 août. (Cf. t. I, *Introduction*, p. XXXVIII et suiv.) (C.)

4. Pour faire valoir son livre et ceux qui sont de même billon, R. proteste plaisamment qu'ils sont aussi dignes de foi que les Saintes Ecritures, le livre véridique par excellence. L'éd. de 1542 a prudemment supprimé ce rapprochement établi entre l'Écriture et des livres de fictions bouffonnes. (P.)

5. Femmes de naissance noble. Cf. l. I, ch. XXXV, n. 15.

6. Discours sous forme de récits. Dérivé datant du XVIe s., fréquent chez R. et les écrivains de l'époque. Cf. Amyot, *Flaminius*, ch. XXXIV : « Ilz firent un long *narré* de la grande multitude des combattans, qui estoient en l'armée de leur maistre. » Le mot a persisté jusqu'à la fin du XVIIIe s. (S.)

7. D'entretiens ou d'entreprises galants.

Et à la mienne volunté[8] *que chascun laissast sa propre besoigne, ne se souciast de son mestier et mist ses affaires propres en oubly, pour y*[9] *vacquer entierement sans que son esperit*[10] *feust de ailleurs distraict ny empesché*[11] *: jusques à ce que l'on les tint par cueur, affin que, si d'adventure l'art de l'imprimerie cessoit ou en cas que tous livres perissent, on temps advenir un chascun les peust bien au net enseigner à ses enfans, et à ses successeurs et survivens bailler comme de main en main, ainsy que une religieuse Caballe*[12] *; car il y a plus de fruict que par adventure ne pensent un tas de gros talvassiers*[13] *tous croustelevez*[14], *qui entendent beaucoup moins en ces petites joyeusetés que ne faict Raclet*[15] *en* l'Institute[16].

J'en ay congneu de haultz et puissans seigneurs en bon nombre, qui, allant à chasse de grosses bestes ou voller[17] *pour*[18] *canes, s'il advenoit que la beste*

Ligne 10. G : *voulenté* — A, G, H, J, K : *que un chascun* — A, J, K : *besoingne* — G : *besongne* — A, G, H, J : ne se souciast de son mestier *manque* — l. 11. A, G, H, J, K : *afin de y vacquer* — l. 12. A, G : *esprit* — l. 13. A, G : *l'on les sceust* — A : *d'aventure art* — l. 14. A, G, H, J, K : *au temps* — l. 15. A : *les puisse* — A, G, H, J : et à ses successeurs... caballe *manque* — l. 20. A, G, H, J : *allans* — l. 21. K : *à la chasse* — A, G, H, J, K : *pour faulcon*

8. Formule de souhait. Puisse-t-il ne dépendre que de ma volonté que...

9. Aux beaux et longs narrés des *Cronicques*.

10. Sur cette forme, cf. l. I, ch. x, n. 58.

11. Embarrassé. Cf. l. I, ch. xxviii, l. 46 : « fauldra il que je vous *empesche* à me y ayder ? » et n. 27.

12. Tradition juive touchant l'interprétation de la Bible transmise oralement, et par suite : doctrine mystérieuse. Mot attesté pour la première fois dans ce passage. R. en fait ailleurs un usage burlesque (l. III, ch. xv) lorsqu'il parle de la « *caballe* monastique en matière de bœuf sallé ». Le terme hébreu est entré dans la langue française par l'intermédiaire du bas-latin. On le lit déjà vers la même époque (1535) dans un vers de Marot, t. I, p. 217 :

A un poete, à qui on doit lascher
La bride longue, et rien ne luy cacher,
Soit d'art magicqu', necromance ou *caballe*...

avec le sens de doctrine secrète, qu'il aura ultérieurement. (S.)

13. Vantards. Cf. l. I, ch. xxv, n. 25.

14. Couverts de croûtes, épithète des vérolés. Cf. l. I, ch. liv, n. 45.

15. Il s'agit sans doute de Raimbert Raclet, professeur de droit à Dôle, cité par Gilbert Cousin dans sa *Description de la Franche-Comté*, en même temps que plusieurs autres « advocati et juris professores, magnâ facundiâ et humanitate ». Cf. *Brevis ac dilucida Burgundiæ superioris... descriptio, per Gib. Cognatum*. 1552. Pet. in-8°. (C.)

16. Les *Institutes* de Justinien.

17. Chasser à l'aide d'oiseaux de *volerie*. Sur cette chasse, pratiquée plus communément que la chasse à courre ou vénerie, cf. *R.E.R.*, X, 359. (P.)

18. On disait d'un oiseau de volerie, qu'il volait *pour* telle ou telle proie. Cf. *R.E.R.*, X, 359, n. 1 (P.)

ne feust rencontrée par les brisées[19] *ou que le faulcon se mist à planer*[20], *voyant la proye gaigner*[21] *à tire d'esle, ilz estoient bien marrys, comme entendez assez; mais leur refuge de reconfort, et affin de ne soy morfondre, estoit à recoler*[22] *les inestimables faictz dudict Gargantua.*

Aultres sont par le Monde (ce ne sont fariboles)[23] *qui, estans grandement affligez du mal des dentz, après avoir tous leurs biens despenduz en medicins sans en rien profiter, ne ont trouvé remede plus expedient que de mettre lesdictes* Chronicques *entre deux beaulx linges bien chaulx et les appliquer au lieu de la douleur*[24], *les sinapizand*[25] *avecques un peu de pouldre d'oribus*[26].

Mais que diray je des pauvres verolez et goutteux ? O, quantes foys nous les avons veu, à l'heure que ilz estoyent bien oingtz[27] *et engressez à poinct,*

Ligne 23. A : *praye guaingner à tyre* — H : *gaingner* — J : *tire d'aesle* — G : *estoyent* — l. 24. A, G : *de ne se* — l. 26. A, G : *D'aultres... ce ne sont pas* — l. 27. H : *despendu* — l. 28. A, G, K : *médecins* — K : *en riens prouffiter* — A, G, H : sans en rien profiter *manque* — l. 29. K : *cronicques* — G : *beulx linges* — l. 30. A : *applicquer*, *sinapizant* — H : *sinapizans* — l. 32. A : *fois* — l. 33. A : *qu'ilz* — A, G : *à point*

19. Branches rompues par le veneur pour reconnaître l'endroit où il a vu la bête : « Où tu en perdras la veue [du cerf] gette une *brisée*, quand tu t'en yras. *Modus*, fº x (dans Littré). (C.)

20. Le faucon plane, et restreint par conséquent son allure, lorsqu'il renonce à attraper sa proie. (P.)

21. S'enfuir. Cf. *Gagner* au pied, l. I, ch. XII, n. 38.

22. Rappeler, répéter.

23. Choses frivoles. Et plus bas, ch. VII : « Les *Fariboles* du droict. » Mot provincial attesté tout d'abord chez R., synonyme de *baliverne*, l'un et l'autre d'origine méridionale : cf. l'agenais *faribol*, folâtre, volage, frivole. (S.)

24. Sur ce mode d'emploi de certains livres édifiants, cf. l. I, ch. VI, n. 12. (C.)

25. Sinapisant. Terme pharmaceutique tiré du lat. *sinapizare* (grec : σιναπίζειν) et que R. a le premier employé. (S.)

26. Poudre de perlimpinpin, remède sans effet. Appellation burlesque, propr. poudre d'excréments humains (cf. l. I, ch. XXII, n. 88) synonyme de « pouldre de *diamerdis* », l. II, ch. XXX. On lit déjà l'expression dans le *Mistere de Saint-Quentin*, v. 3360 :

Pour mengier cuirs et quorions
De ces petaudes qu'on decole,
Il n'est fin brouet que de cole
Avec *pourette d'oribus*.

et ailleurs, v. 11899 :

D'ung cocq basile en lieu repus,
De la *pourette d'oribus*,
De riagal, de galicant,
D'arsenicq, de souffre puant...

L'équivalent moderne d'*oribus* est *fine*, l'un et l'autre termes euphémiques. (S.) — La confection de la poudre d'*oribus* fait partie des talents de *maistre Hambrelin, serviteur de maistre Aliborum* (1537). *Anc. poès. franç.*, t. XIII, p. 181. (C.)

27. D'après *Ulric de Hutten* (*De guaiaci medicina et morbo gallico*, Mayence, 1519), « les articulations, les membres, la tête, la colonne vertébrale, la région ombilicale, et quelquefois le corps tout entier [des vérolés] étaient frictionnés d'onguent mercuriel une, deux, trois et même quatre fois par jour. Les malades étaient renfermés dans une étuve où la chaleur

et le visaige leur reluysoit comme la claveure[28] *d'un charnier*[29], *et les dentz leur tressailloyent comme font les marchettes*[30] *d'un clavier d'orgues ou d'espinette*[31] *quand on joue dessus, et que le gosier leur escumoit comme à un verrat que les vaultres*[32] *ont aculé entre les toilles*[33] *! Que faisoyent-ilz alors ? Toute leur consolation n'estoit que de ouyr lire quelques page dudict livre, et en avons veu qui se donnoyent à cent pipes*[34] *de vieulx diables en cas que ilz n'eussent senty allegement manifeste à la lecture dudict livre, lorsqu'on les tenoit es lymbes*[35], *ny plus ny moins que les femmes estans en mal d'enfant quand on leurs leist la vie de saincte Marguerite*[36].

Ligne 34. G : *clavefeure* — J : *llaveure* — l. 35. A : *leurs tressailloient* — J : *tressailcoient* — l. 36. G : *quant* — A : *gousier* — l. 37. A : *que les vaultres et levriers ont chassé sept heures* — *faisoient* — l. 38. A : *quelque pagée*; G, H, J, K : *quelque page* — l. 39. A : *donnoient* — A, G, H, J, K : *cent pippes de diables* l. 41. H, J : *estants* — l. 42. A : *leur ligt* G : *leur list* — H. *Margarite*

était maintenue constamment égale, très élevée ; ils y restaient de 20 à 30 jours ». (*Le livre du chevalier allemand* Ulric de Hutten, trad. par le Dr Potton. Lyon, 1865, p. 30.) (D.)

28. Serrure. De même ailleurs, l. IV, ch. I : « Un gros faratz de clefz, desquelles il ouvrit à trente et deux *claveures.* » Cf. Bourdigné, *Faifeu*, p. 40 : « Et du celier la *claveure* portoit. » Le mot est encore vivace dans les patois (Poitou, etc.). (S.)

29. Garde-manger saloir ; proprement : coffre à garder la *chair*, c'est-à-dire la viande. La serrure du *charnier*, fréquemment ouverte ou fermée, et préservée, d'autre part, de l'oxydation par la graisse que lui laissaient les mains qui la maniaient, était naturellement très brillante.

30. Touches. Dérivé qui n'est pas attesté antérieurement à R. Terme conservé aujourd'hui, avec un sens spécial, chez les oiseleurs. (S.)

31. Le mot, sinon l'objet, était nouveau. Érasme (né en 1467) remarque que dans sa jeunesse on ne l'employait pas encore : « me puero clavicymbalam et harpicordam, nunc *spinetam* nominant ». Cf. l. I, ch. XXIII, n. 64. (C.)

32. Sortes de chiens destinés à la chasse du sanglier ; l'équipage composé de ces chiens s'appelait le *vautrait*. Le terme s'est conservé en vénerie. (C.)

33. Grandes pièces de toile, bordées de grosses cordes, qu'on tendait autour d'une enceinte, où les chasseurs refoulaient les bêtes noires pour les tuer ou les prendre. Il existait à la Cour une charge de capitaine des toiles. (C.)

34. Grande futaille d'un muid et demi. Cf. l. I, ch. VII, n. 12.

35. Par analogie avec les limbes (purgatoire des enfants morts sans baptême et des justes de l'Ancien Testament), ce mot désigne ici les étuves où l'on faisait séjourner les vérolés subissant le traitement de la sudation. (D.) — Le traitement des maladies vénériennes au XVIe s. était des plus violents et les malades qui ne pouvaient recevoir à domicile les soins exigés — notamment les bains de vapeur destinés à faire suer le grand remède, ce qu'on appelait « aller en surie », — prenaient pension chez leur barbier. Un des convives des *Serées*, t. IV, p. 137, parle ainsi des « pigeons » qu'un barbier poitevin entretenait chaudement dans son « colombier ». Le terme est moins effrayant que celui de *limbes*. Il est vrai que c'est un médecin qui l'emploie. (C.)

36. Sur la dévotion à sainte Marguerite, cf. l. I, ch. VI, n. 12.

Est ce rien cela? Trouve[z] moy livre, en quelque langue, en quelque faculté et science que ce soit, qui ayt telles vertus, proprietés et prerogatives, et je poieray chopine[37] *de trippes. Non, Messieurs, non. Il est sans pair, incomparable et sans parragon*[38]. *Je le maintiens jusques au feu* exclusive[39]. *Et ceulx qui vouldroient maintenir que si, reputés les abuseurs, prestinateurs*[40], *emposteurs*[41] *et seducteurs*[42].

Bien vray est il que l'on trouve en aulcuns livres dignes de haulte fustaye[43] *certaines proprietés occultes, au nombre desquelz l'on tient* Fessepinte[44], Orlando furioso[45], Robert le Diable, Fierabras[46], Guillaume sans

---

Ligne 43. A, G : *riens* — H : *Prouvez moy* — K : *trouvés moy* — l. 44. G : *le premier* et *manque* — l. 45. A, G, H, J : *payeray* — K : *paieray* — A, G, H, J, K : *Non, Messieurs, non. Il n'y en a poinct. Et ceulx qui vouldroient...* — l. 47. A, G, H : *reputez les* — K : *deputez les* — A, G, H, J, K : prestinateurs, emposteurs *manque* — l. 49, A : *en d'aulcuns livres* — A, G, H, J, K : *dignes de mémoire* — l. 50. A : *en nombre* — H, J : *on nombre* — A : *l'on mect Robert le Diable* — G : *l'on met Fesse Pinthe, Robert le Diable* — H, J : *Fessepinthe.*

37. Demi-pinte : 46 centilitres.

38. Modèle. Cf. l. I, *Prol.*, n. 101.

39. Plaisanterie chère à R., qui la reproduit l. III, ch. III et VII, et *Anc. prol.* du l. IV. Montaigne se l'est appropriée : « Je suivray le bon parti *jusques au feu, mais exclusivement* si je puis. » *Essais*, l. III, ch. I. (C.)

40. Ceux qui croyaient au dogme de la prédestination, c'est-à-dire vraisemblablement les Calvinistes, Calvin étant le principal représentant de cette doctrine au XVIe s. Le mot était encore tout récent ; aussi manque-t-il aux éditions antérieures à 1542. (S.) — L'introduction dans l'édition de 1542 de ce mot, associé à *abuseurs* et *imposteurs*, nous indique que, dès cette époque, R. avait peu de sympathie pour Calvin et les Calvinistes, qu'il traitera plus tard de *démoniacles*. Cf. l. IV, ch. XXXII : « les Demoniacles Calvins... » (P.)

41. Imposteurs. Forme francisée, restée isolée en dehors de R., qui emploie concurremment *imposteurs*, en parlant des faux prêcheurs, l. I, ch. XLV : « telz *imposteurs* empoisonnent les ames », et ailleurs, l. IV, ch. XXXII : « les demoniacles Calvins, *imposteurs* de Geneve. » Néologisme tiré par R. du lat. *impostorem* et appliqué spécialement aux Calvinistes. (S.)

42. Au sens théologique : qui détournent de la droite voie. Cf. l. I, ch. XX, n. 34. (P.)

43. Et précédemment livre de « haulte gresse ». Cf. l. I, *Prol.*, n. 73.

44. Ce titre se trouve déjà cité avec plusieurs livres imaginaires, l. I, *Prol.*, n. 39. Il figure ici avec des ouvrages ayant réellement existé, et on peut se demander s'il n'a pas paru une publication populaire ayant Fessepinte (buveur insigne) pour héros. (C.)

45. *Roland furieux*. Titre du célèbre poème héroï-comique de l'Arioste paru en 1516. R. n'y fait allusion nulle part ailleurs et, en le rangeant ici parmi les romans de chevalerie, il semble n'avoir eu en vue que le sujet romanesque de ce chef-d'œuvre poétique. Cf. *R.E.R.*, X, 417-418. (S.)

46. C'est le premier roman de chevalerie qui fut imprimé au XVe s. : *Le Roman de Fierabras le Geant*, Genève, 1478, in-fo. Cf. *R. XVIe s.*, VI, 59. R. fait de ce géant sarrasin un

paour [47], Huon de Bourdeaulx [48], Montevieille [49] et Matabrune [50] : *mais ilz ne sont comparables à celluy duquel parlons. Et le monde a bien congneu par experience infallible le grand emolument* [51] *et utilité qui venoit de ladicte* Chronicque Gargantuine : *car il en a esté plus vendu par les imprimeurs en deux moys qu'il ne sera acheté de Bibles en neuf ans* [52].

Ligne 52. A, G, H, J, K : *Monteville* — l. 53. A, G : *elles ne sont pas à comparer à celuy dont nous* — H : *mais ilx...* — l. 55, H : *chronique* — K : *cronicque* — A, G, H, J, K : *des imprimeurs* — l. 56. A : *achepté* — A, G : *de neuf ans*

des ancêtres de Pantagruel, ch. I : « *Fierabras*, lequel fut vaincu par Olivier, pair de France. » Son nom est resté dans la langue pour désigner un bravache, mais cet emploi figuré ne remonte pas au delà du XVIe s. (S.)

47. Guillaume sans peur. Titre du remaniement de la chanson de geste des *Enfances Guillaume*. C'est le plus intrépide des quatre fils d'Aimon de Narbonne, d'un courage indomptable. Panurge se donne ironiquement ce nom, l. IV, ch. XXIII : « Je n'en ay point [de peur], quant est de moy. Je m'appelle *Guillaume sans peur*. » Voir, sur les *Enfances Guillaume*, Léon Gautier, *Les Epopées*, t. IV, p. 276-307, et Bédier, *Les Légendes épiques*, t. I, p. 62-64. (S.)

48. Titre d'un roman de chevalerie imprimé vers 1516 et tiré d'une célèbre chanson de geste, de la fin du XIIe s. Le héros, fils du duc Séguin de Bordeaux, ayant tué le fils de Charlemagne, l'empereur lui impose comme pénitence des exploits d'un caractère héroï-comique, entre autres, de rapporter en France la barbe et quatre dents du soudan de Babylone. C'est probablement à cause de ses gestes burlesques, que R. en fait (ch. XXX) un relieur de tonneaux. Cf. Léon Gautier, *les Épopées*, t. III, p. 732-768. (S.). — Il fallait vendre bien des grosses de ces livres de « haulte fustaye » pour enrichir un imprimeur. Un pamphlet de 1612, *Voyage de Me Guillaume en l'autre monde*, parle du « carrefour de Universalibus où se vent *Huon de Bordeaux*, Jean de Paris, et semblables petits livres a deux iards (*sic*) la douzaine ». Cf. *R.E.R.*, III, 386. (C.)

49. Var. de l'édition princeps : *Monteville*. Forme latine du nom de Mandeville dont les *Voyages* en Égypte, en Terre-Sainte et dans l'Extrême-Orient jouirent d'une grande popularité du XIVe au XVIe s. R. range ces *Voyages*, à cause de leur caractère romanesque, parmi les romans de chevalerie. Il en a tiré d'ailleurs certains détails relatifs au Prêtre-Jean. Cf. *R.E.R.*, IX, 265-275. (S.)

50. On ne connaît pas de roman de chevalerie portant ce titre. Il s'agit peut-être d'un livre de colportage, analogue aux Chroniques gargantuines, extrait d'un remaniement de la *Chanson du Chevalier au Cygne*, imprimé à Paris par Pierre Desrey en 1504 (cf. *R.E.R.*, X, 107-108). Matabrune y est la grand' mère de sept enfants-cygnes qu'elle persécute de sa haine. R. en fait ailleurs, ch. XXX, une « lavandière de buées », et au l. V, ch. II, à propos de métamorphoses, l'auteur rappelle les « enfans de *Matabrune* convertis en cygnes ». (S.)

51. Profit. Cf. l. I, ch. VIII, n. 102.

52. Le beau livret de Maguelonne
On le lict plus que l'Evangille,

dit Marot, *3e Ep. du Coq à l'asne*, v. 155, éd. Guiffrey. J. de la Jessée a plaisamment appliqué ce passage du prologue aux œuvres de R. lui-même :

Tenant ma boutique au Palais,
En moins de neuf ou dix journées

Voulant doncques je, vostre humble esclave, accroistre vos passetemps dadvantaige, vous offre de present un aultre livre de mesme billon, sinon qu'il est un peu plus equitable et digne de foy que n'estoit l'aultre. Car ne croyez (si ne voulez errer à vostre escient), que j'en parle comme les Juifz de la Loy[53]. *Je ne suis nay en telle planette et ne m'advint oncques de mentir, ou asseurer chose que ne feust veritable. J'en parle comme un gaillard Onocrotale*[54], *voyre, dy je*[55], *crotenotaire*[56] *des martyrs amans, et crocquenotaire de amours*[57] : Quod vidimus testamur. *C'est des horribles faictz et prouesses de Pantagruel, lequel j'ay servy à gaiges dès ce que je fuz hors de page*[62]

Ligne 57. A : *donc moy vostre* — G : *moy vostre* — A, G : *davantaige* — J : *d'adventaige* — l. 58. A, G : *je vous offre* — A : *mesmes* — l. 59. G, H : *l'autre* — l. 60. A. H : *ne croyez pas* — G : *ne croyez par* — A : *essient* — l. 61. G : *Je ne suis pas né* — l. 62. A : *que ne feust pas* — G, H, K : *fust* — A, G : *véritable. Agentes et consensientes* [58], *c'est-à-dire qui n'a conscience n'a rien* [59]. *J'en parle comme sainct Jehan de l'Apocalypse* [60] *: Quod vidimus testamur* [61] — H, J, K : *J'en parle comme sainct Jean de l'Apocalypse : Quod vidimus testamur* — l. 65. A : *guaiges* — H : *dès ce je fuz* — J : *dès lors que je fuz* — G, H, J, K : *paige*

J'ay plus vendu de Rabelais
Que de Bibles en vingt années.

Premières œuvres françoyses de Jean de la Jessée. Anvers, 1583, in-4°, t. I, p. 412. *D'un libraire.* (C.)

53. Comme les Juifs parlent de la loi, c.-à-d. en aveugles, d'une façon erronée. (P.)

54. Pélican. Cf., l. I, ch. VIII, n. 85.

55. R. corrige un *lapsus linguæ* : *onocrotale* pour *crotte-notaire*, c'est-à-dire *protonotaire*, qu'on prononçait *protenotaire.* Ce calembour est repris au l. V, ch. XXX : « J'y veis [dans le pays de Satin] des *crotenotaires*, voire, dis-je, des *onocrotales* avec leur grand gosier ».

56. Ce jeu de mots sur *protonotaire* se trouve déjà dans Antoine du Saix, *Esperon de discipline* :

On en fera un beau *crotte-notaire.*
J'ai bien failly : ung sot *prothonotaire.* (P.).

57. Les protonotaires apostoliques, notaires de la chancellerie romaine, avaient la réputation d'être fort mondains. Antoine du Saix nous les peint « Bien testonnés, popelins, perfumés, » de vrais damoiseaux, qui composent
« Rondeaux, ballades
Au moys de may, quand d'amours sont mallades ».

Cf. *R.E.R.*, IX, 451. (P.)

58. Brocard de droit. Agentes et consentientes pari pœna puniuntur. Les auteurs [d'une faute] et leurs complices sont punis du même châtiment. (P.)

59. On ne voit pas de rapport entre le sens de cette phrase et celui du brocard cité. Il n'y a qu'un rapprochement entre les deux mots *consentientes* et conscience, calembour burlesque. (P.)

60. Entendez : j'en parle, comme saint Jean parle de sa révélation ou *Apocalypse*, en témoin oculaire. (P.)

61. Évangile selon saint Jean, 3, 11.

62. Dès que j'eus passé l'âge de faire service de page. « Il estoit jà assez grant pour estre hors de paige. » *Petit Jehan de Saintré*, p. 131

jusques à present, que par son congié je m'en suis venu visiter mon païs de vache[63], *et sçavoir si en vie estoyt parent mien aulcun.*

Pourtant, affin que je face fin à ce prologue, tout ainsi comme je me donne à cent mille panerés[64] *de beaulx diables, corps et ame, trippes et boyaulx, en cas que j'en mente en toute l'hystoire d'un seul mot. Pareillement le feu sainct Antoine vous arde*[65], *mau de terre*[66] *vous vire*[67], *le lancy*[68], *le maulubec vous trousse*[69], *la caquesangue*[70] *vous viengne*, le mau fin feu[71] de ricqu-

Ligne 66. A : *je m'en suis venu ung tour visiter* — H : *m'en suis venu* — J : *suis venu* — A, G : *pays* — H : *paiis de vacche* — l. 67. A, G : *s'il y avoit encores en vie nul de mes parens* — l. 69. A : *panerées* — l. 70. A : *histoire* — K : *Paraillement* — l. 71. G : *Anthoine* — H : *bons vire* — J, K : *bons bire* — l. 72. A, G, H, K: *ricque racque*

(dans Lacurne). Cf. l. II, ch. XXVI : « Dix ou douze que levraulx, que lapins, qui ja estoient *hors de paige.* » (C.)

63. Sans doute : « dans mon pays riche en vaches », comme on dit un « pays de lièvres ». Mais le mot *vache* employé au singulier laisse subsister une certaine obscurité. Cette expression, d'origine populaire, se rencontre déjà dans Marot, t. I, p. 179 :

. . . . Ces grosses villageoises
Là nous trouvons : les unes sont vachères
En gros estat, et les autres porchères,
Qui nous diront, s'il nous ennuye ou fasche,
Quelcque propos de leur *pays de vache.*

Cf. *R.E.R.*, VIII, 442. (C.) — Sur ce voyage de R. à Chinon, en septembre-octobre 1532, cf. l. I, *Introd.*, p. XII et suiv.

64. Le contenu d'un panier.

65. L'ergotisme, maladie endémique, fréquente au XVIe s. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 39.

66. Épilepsie. Euphémisme méridional, proprement mal de terre, selon cette explication de Laurent Joubert, p. 203 : « On appelle *mau de terre* le mal caduc en Languedoc, à cause qu'il jette par terre celui qui en est atteint pour robuste qu'il soit, comme si on lui avoit donné un coup de masse sur la teste. » Aujourd'hui, *mau de terro* est modifié, par étymologie populaire, en *mau de terrour*, mal terrible, l'ancien euphémisme n'étant plus compris. (S.)

67. Que le mal caduc vous tourne et retourne ! Imprécation méridionale répondant à celle-ci, encore usuelle en Gascogne : *Mal de terro bou bire !* que la peste vous crève ! (Mistral). (S.)

68. Proprement le lancement, le jet de foudre. Sens de ce mot en toulousain, ou, comme l'explique Doujat (1638), « la foudre quand il y a diablerie ». R. s'en sert dans cet autre passage, l. III, ch. XXVIII : « Quand la neige est sur les montaignes, la fouldre, l'esclair, les *lanciz*, le tonnoire, la tempeste, tous les diables sont par les vallées. » Cotgrave, qui traduit à tort *lancy* par « esquinancie » a induit en erreur Oudin, Duez, Le Duchat, Godefroy, etc. Cf. *R.E.R.*, V, 226. Le mot n'a jamais désigné autre chose que la foudre. Cf. Des Périers, p. 63 : « Que le *lansi* vous esclatte ! » Aujourd'hui, en Gascogne, faire *lou lanci*, c'est faire le diable à quatre, et *mal lanci !* est un juron gascon, « diable ! », litt. mauvaise foudre ! (S.)

69. Que l'ulcère aux jambes vous rende boiteux ! Imprécation gasconne qu'on lit à la fin du Prologue de *Gargantua*. Cf. l. I, *Prol.*, n. 127 et 128.

70. Dysenterie. Cf. l. I, ch. XIII, n. 27.

71. Autre nom de l'érysipèle, suivant Cotgrave, proprement : le mal fin feu.

racque[72], — aussi menu que poil de vache, — tout renforcé de vif argent, — vous puisse entrer au fondement [73]; *et comme Sodome et Gomorre*[74] *puissiez tomber en soulphre, en feu et en abysme, en cas que vous ne croyez fermement tout ce que je vous racompteray en ceste presente* Chronicque!

Ligne 73. H : *vacche* — l. 74. G, H, J : *Gomorrhe* — l. 75. A : *puissez* — A : *soulfre* ; en *manque devant* abysme — G : *et abysme* — J : *abysme, ly bons dieux et ly bons homs*[75], *mieulx vauldroit boyre jusques à caros*[76] : *en cas que...* — l. 76. H : *chronique* — K : *cronicque* — J : *chronique ; qui ne me entend, je me entens. Hé Iehayt*[77]. *Beuvons la petite foys par grâce.*

72. Propr. action charnelle, débauche. Appellation burlesque tirée de la locution *ric-à-rac*, synonyme ancien et dialectal de *ric-à-ric*, tout juste, tout près. Cf. Marot, t. II, p. 74 :

Chantons, saultons, et dansons *ric à ric*...

De là, *riqueraque*, sorte de chanson (v. Le Duchat) et application burlesque, comme dans R., à l'*atto*, à la débauche. Cf. *R.E.R.*, V, 227. (S.)

73. Ces rimes et assonances semblent indiquer que ces imprécations font partie d'une formulette populaire. (P.)

74. Allusion à la ruine de Sodome et de Gomorrhe brûlées par le feu du ciel et englouties dans la Mer Morte, *Genèse*, XIX, 24 : « Igitur Dominus pluit super Sodomam et Gomorrham sulphur et ignem a Domino de cœlo. » (P.)

75. Le bon Dieu et les bons hommes ! — Prétendu vieux français conforme à une tradition qui datait du XVe s. Villon a écrit en ce « Vieil françois » toute une ballade où l'ancienne déclinaison est complètement méconnue. Marot et R. ont suivi cette tradition. (S.)

76. Vider le verre jusqu'à la dernière goutte. Expression allemande provinciale souabe, ou suisse, *Karaus* (en allemand littéraire *garaus*, jusqu'au bout). R qui l'a entendue de la bouche même des Lansquenets et des Suisses, l'emploie encore dans le prologue du *Tiers Livre*. C. *R. E.* R. VI, 287 et VII, 83. (S.)

77. De hayt, de bon cœur. Cf. l. I, ch. v, n. 87.

De l'origine et antiquité du grand Pantagruel.

Chapitre I.

Ce ne sera chose inutile ne oysifve, veu que sommes de sejour [1], vous ramentevoir [2] la premiere source et origine dont nous est né le bon Pantagruel : car je voy que tous bons hystoriographes ainsi ont traicté leurs Chronicques, non seullement les Arabes, Barbares et Latins, mais aussi Gregoys [5], Gentilz, qui furent buveurs eternelz [7].

Il vous convient doncques noter que, au commencement du monde (je parle de loing, il y a plus de quarante quarantaines de nuyctz, pour nombrer [8] à la mode des antiques Druides [9]), peu après

---

Ligne 3. A, G : *Ce ne sera point* — A : veu que sommes de sejour *manque* — l. 4. A, G : *De vous remembrer* [3] *la...* — A . *est nay* — l. 5. A : *historiographes* — l. 6+ K : *cronicques* — A, G, H : *non seulement des Grecz, des Arabes et Ethnicques* . (*H : Ethniques*) *mais aussi les auteurs de la saincte Escripture comme monseigneur sainct Luc et sainct Matthieu* (*A : mesmement* [6] *et sainct Matthieu. Il vous...* M : *Ilz* — l. 7. J, K : *les Gregeoys* — J, K : *beuveurs* — l. 8. H : *doncq* — J : *Noter doncques. vous convient* — K : Il — l. 9. A, G, H, J, K : *du monde peu* (A, G : *ung peu*) *près que Abel...*

1. Loisir. Cf. l. I, *Prol.*, n. 36.

2. Rappeler. Cf. l. I, ch. XLVI, n. 11.

3. Rappeler. Cf. l. I, ch. I, n. 8.

4. Gentils, païens, par opposition à chrétiens. Terme ecclésiastique qu'on lit chez Marot, *Colloque d'Erasme*, 2, t. IV, p. 38 : « Idolastre ou *ethnicque* », et dans Pasquier, III, 1 : « Ammian Marcellin mesmes, qui fut *ethnicque*. » Du lat. d'église *ethnicus*, tiré de τὰ ἔθνη, les nations, de la Sainte Écriture. (S.)

5. Grecs. Nom déjà archaïque au XVIe s. Cf. l. I, ch. VIII, n. 103.

6. Surtout. Cf. l. I, ch. III, n. 26.

7. Les Grecs avaient dans l'antiquité cette réputation. Cf. Guill. Bouchet, t. I, p. 51 : « Les Grecs estans plus grans biberons que les Romains ne laissans gueres leurs vins en repos. Que cela soit vray, quand on veult parler de bien boire... on dit *græcari* et *pergræcari* ». (S.)

8. Supputer, dénombrer. Et plus bas, l. IV, ch. IX : « compter et *nombrer*. » Mot aujourd'hui vieilli, mais encore usuel au XVIIIe s. (S.)

9. Les Druides comptaient, en effet, par nuits et non par jours. Cf. César, *De Bello*

que Abel fust occis [10] par son frere Caïn [11], la terre embue du sang du juste fut certaine année si tres fertile en tous fruictz qui de ses flans nous sont produytz, et singulierement en mesles [12], que on l'appella de toute memoire l'année des grosses mesles, car les troys en faisoyent le boysseau.

En ycelle les Kalendes [13] feurent trouvées par les breviaires [14] des Grecz. Le moys de mars faillit en Karesme [15], et fut la my oust en may. On moys de octobre, ce me semble, ou bien de septembre (affin que je ne erre, car de cela me veulx je curieusement guarder) fut la sepmaine, tant renommée par les annales, qu'on nomme la sepmaine des troys jeudis [16] : car il y en eut troys, à cause des irreguliers

---

Ligne 11. G, J : *fut* — A : *Cayn* — G, J : *Caym* — H : *de son frere Caïm* — K : *ambue* — l. 12. A, G, H, J, K : *une certaine année* — l. 13. A : *produictz* — *que l'on* — l. 15. A : *faisoient* — A, G, H, J, K : *le boysseau on* (K : *au*) *moys de octobre ce me semble* — l. 19. A, G, H, J, K : *je ne erre) fut la sepmaine* — M : *me veulx je* — J : *par ses fastes et annales* — K : *renommee* — l. 21. A : *jeudys*

Gallico, VI, 18 : « Galli se omnes ab Dite patre prognatos prædicant ; idque ab Druidibus proditum dicunt. Ob eam causam *spatia omnis temporis non numero dierum, sed noctium finiunt.* » (P.)

10. Sur ce mot, cf. l. I, ch. XV, n. 28.

11. Allusion au récit de la *Genèse*, IV, 1-15. Dans l'Écriture, la terre arrosée du sang d'Abel demeure stérile pour Caïn. Cf. v. 11-12 : « Nunc igitur maledictus eris super terram quæ aperuit os suum et suscepit sanguinem fratris tui de manu tua. Cum operatus fueris eam, non dabit tibi fructus suos. » C'est probablement ce texte qui a suggéré à R. l'idée d'établir un rapport entre l'effusion du sang et les productions de la terre. (P.)

12. Nèfles. Mot dialectal, encore usuel dans l'Anjou, la Saintonge, le Poitou, le Berry, et dans tout le N. de la France. Le caractère provincial en est déjà indiqué dans un texte de 1457 (Du Cange, v° *melata*) : « Le suppliant requist à icelluy Poncelet lui aidier a cueillir les nefles appelées on païs *Mesles*... » Cf. Rob. Estienne (1539) : « *Mesle*, Picardis, *neffle*, Francis, » et Richelet (1680) : « *Mèle* est provincial, à Paris on dit *neffle*. » (S.)

13. Sur les *calendes* grecques, cf. l. I, ch. XX, n. 40.

14. Les bréviaires comportent généralement un comput ou table du temps ecclésiastique. (P.)

15. Le mois de mars étant nécessairement compris, en tout ou en partie, dans le temps de carême, donnait lieu à une expression proverbiale : « Pas plus que mars ne manque en carême », indiquant une chose qui doit se produire inévitablement : « Rien plus que mars faut en careme. » *Prov.* de Jeh. Mielot, XVIe s. (Leroux de Lincy). (C.)

16. L'expression s'employait et s'emploie encore pour exprimer un temps qui n'arrivera jamais. Cf. Cholières, *Matinée* II : « Vous pourriez pourmener cette question jusqu'à *semaine des trois jeudis*, sans vous accorder » (Littré). (C.)

bissextes, que le soleil bruncha quelque peu, comme *debitoribus*[17], à gauche, et la lune varia de son cours plus de cinq toyzes, et feut manifestement veu le movement de trepidation on firmament[18] dict *aplane*, tellement que la Pleiade moyene[19], laissant ses compaignons, declina vers l'Equinoctial[20], et l'estoille nommé l'Espy[21] laissa la Vierge[22], se retirant vers la Balance[23], qui sont bien espoven-

---

Ligne 22. G : *bissextes que la lune* — A : *bissextes et la lune* — H : comme debitoribus à gauche *manque* — l. 23. A, G, H, J, K : *de cinq toyses* (A, J : *toizes ;* G : *troizes*) *le monde voluntiers* (G : *voulentiers*) *mangeoit*

17. Tortueux, bancal. Terme lyonnais et provençal, encore usité au sens de contrefait : c'est un composé de *de* et *bitors* (= lat. *bis tortus*), ce dernier affublé d'un suffixe burlesque (cf. *borgnibus*, borgne ; *lordibus*, lourd, etc.). La phrase rabelaisienne peut donc être interprétée : Le soleil chancela un peu, comme un bancal, à gauche. Cf. *R E.R.*, V, 403-404. (S.)

18. *Firmament* est pris ici au sens technique. Il désigne non pas toute la « machine céleste », mais le ciel des étoiles fixes, celui qui, dans le système de Ptolémée, embrasse les sept cieux des planètes ou étoiles errantes. Les Grecs l'appelaient ἀπλανής (de ἀ privatif et πλανᾶσθαι, errer), d'où l'on a tiré *aplane*, qui se trouve déjà sous la forme *aplanos* dans le *Roman de la Rose*, v. 17746. Un astronome arabe du IXe s., Thébit-ben-Corrah, avait soutenu que ce ciel des étoiles fixes était lui-même soumis à un mouvement de trépidation qui s'accomplissait en sept mille ans. H.-C. Agrippa, dans son *De vanitate scientiarum*, ch. XXX, se moque des astronomes qui, à l'exemple de Thébit, d'Azarcheles [astronome arabe d'Espagne, du XIe s.], de Jean de Montroyal [Jean Muller, de Kœnigsberg, 1436-1476], ergotent sur les mouvements de trépidation ou de gyration du ciel *aplane*. R. raillera à son tour, l. IV, ch. LXV, les astronomes qui se passionnent pour cette question : « de mode que par cestuy excessif haulsement de temps advint au ciel nouveau mouvement de titubation et *trepidation* tant controvers et debatu entre les folz astrologues. » Dans ce passage de *Pantagruel*, le mot de valeur est *manifestement* : il fallait qu'il y eût un désordre bien extraordinaire dans le monde céleste pour que le mouvement de trépidation, qui met sept mille ans à s'accomplir, devînt tout à coup sensible aux yeux des hommes. (P.)

19. Conséquence de cette trépidation : des étoiles fixes changent de position. La Pléïade moyenne est l'étoile qui est au centre de la constellation des Pléïades, ou comme on disait autrefois de la Poussinière. Cette constellation est placée dans le second signe du zodiaque, le Taureau, et à l'arrière de cette constellation. (P.)

20. L'équinoctial est la ligne imaginaire qui passe par les deux signes équinoxes : le Bélier (équinoxe du printemps) et la Balance (équinoxe de l'automne). (P.)

21. L'Epi est une étoile de première grandeur qui appartient à la constellation de la Vierge. Elle représente l'épi de blé ou la gerbe que la Vierge porte en sa main gauche. (P.)

22. La Vierge est le sixième signe du Zodiaque. Les anciens lui ont donné ce nom « pour s'accommoder aux fictions poétiques qui portoient que la Justice ou l'*Astræa Virgo*, dégoûtée d'un monde aussi corrompu que le nôtre, s'en étoit envolée dans le ciel. » Fontenelle, *Pensées sur la Comète*, t. I, p. 64., éd. Prat. (P.)

23. La Balance, constellation de quatre

tables et matieres tant dures et difficiles que les Astrologues ne y peuvent mordre [24]; aussy auroient ilz les dens bien longues s'ilz povoient toucher jusques là.

Faictes vostre compte que le monde voluntiers mangeoit desdictes mesles, car elles estoient belles à l'œil et delicieuses au goust [25]; mais tout ainsi comme Noë [26], le sainct homme (auquel tant sommes obligez et tenuz de ce qu'il nous planta la vine, dont nous vient celle nectaricque [27], delicieuse, precieuse, celeste, joyeuse et deïficque [28] liqueur qu'on nomme le piot [29]), fut trompé en le beuvant, car il ignoroit la grande vertu et puissance d'icelluy, semblablement les hommes et femmes de celluy temps mangeoyent en grand plaisir de ce beau et gros fruict.

Mais accidens bien divers leurs en advindrent, car à tous survint au corps une enfleure très horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car aulcuns enfloyent par le ventre, et le ventre leur devenoit bossu comme une grosse tonne, desquelz est escript : « *Ventrem omnipotentem* » [30],

---

Ligne 32. J : *estoyent* — l. 33. A. G : *tout ainsi que Noë* — A, G : *à qui nous sommes tant* — l. 34. A, G, K : *vigne* — l. 35. A, G, H, J : *nectareicque* — K : *nactareicque* — A : délicieuse, joyeuse *manquent* — l. 37. H : *vertus* — l. 38. A, G : *de ce temps là* — A : *mangeoient* — G : *grant* — l. 40. A, G : *mais il leurs* (*G : leur*) *en advint beaucoup d'accident, car...* — l. 41. A, G : *enfleure bien estrange* — l. 42. A, G : *car les uns enfloyent* (*A : enfloient*) — l. 43. A, G : *il est escript*

étoiles disposées en quadrilatère, est le septième signe du Zodiaque ; il est voisin de la Vierge. (P.)

24. Plaisanterie familière à R. Cf. dans le même ordre d'images : « *Clerc jusques es dents* en matière de bréviaire, » l. I, ch. XXVII, n. 24, et « un antique prophète... mangea un livre et fut *clerc jusques aux dents* », l. V, ch. XLVI. (C.)

25. Peut-être réminiscence de la *Genèse*, III, 6 : « Vidit igitur mulier quod bonum esset lignum [l'arbre de la science] ad vescendum et pulchrum oculis adspectuque delectabile. »

26. Allusion à un épisode bien connu de la *Genèse*, IX, 18-24.

27. De nectar. Dérivé analogique formé à l'aide d'un suffixe très usuel au XVIe s. Cf. l. I, ch. VIII, n. 49.

28. Divine. Latinisme qu'on lit déjà chez Coquillart et Marot. Cf. l. I, *Prol.*, n. 79.

29. Vin. Appellation d'origine jargonnesque. Cf. l. I, ch. V, n. 115.

30. Parodie des paroles du Credo : *patrem omnipotentem*, et allusion plaisante à un texte de saint Paul, *Epist. ad Philipp.* III, 18 : « Multi... quorum Deus *venter* est », que R.

lesquelz furent tous gens de bien et bon raillars [31], et de ceste race nasquit sainct Pansart [32] et Mardy Gras.

Les aultres enfloyent par les espaules, et tant estoyent bossus qu'on les appelloit *montiferes* [33], comme *porte montaignes*, dont vous en voyez encores par le monde en divers sexes et dignités, et de ceste race yssit [34] Esopet [35], duquel vous avez les beaulx faictz et dictz par escript [36].

Les aultres enfloyent en longueur par le membre, qu'on nomme le laboureur de nature [37], en sorte qu'ilz le avoyent merveilleusement long, grand, gras, gros, vert et acresté [38] à la mode antique [39], si bien

---

Ligne 44. J : *iceulx furent sous* — A : *Omnipotentem et de ceste race* — A, G : *rasse* — l. 46. A : *enfloient* — *estoient bossuz* — l. 48. A, G, H : *dignitez* — A, G : *rasse* — l. 49. A, G : *dont vous avez* — l. 51. A, G : *enfloyent* (*A* : *enfloient*) *en longitude* — H : *en longeur* — A, G : *qu'on appelle* — l. 52. K : *mervelleusement*

commentera, l. IV, ch. LVIII : « Le adoroient [Gaster] comme dieu : luy sacrifioient comme à leur dieu *omnipotent*. » Cf. *R.E.R.*, VIII, 261 et IX, 426. (P.)

31. Railleurs. Cf. l. I, *Prol.*, n. 3.

32. Nom facétieux de saint qu'on rencontre déjà dans Gauthier de Coinci (v. Godefroy) :

Toz tens d'empancier lor pance art,
Toz tens font feste *seint Pançart*.

On ne pouvait mieux le fêter qu'au mardi gras, Cf. H. Estienne, *Apologie*, t. I, p. 263 : « Un curé au Bourg en Querci, parmi son prosne, parlant du Mardi gras, autrement dict Quaresme-prenant, ou Quaresme-entrant, recommande à ses paroicians ces trois bons saincts, *S. Pansard*, S. Mangeard, S. Crevard ». Cf. également *Anc. poés. fr.*, t. V, p. 18 et t. VII, p. 208. (S.) — R., comme les conteurs ou poètes satiriques du moyen âge, affectionne les noms de saints imaginaires et facétieux. On trouve dans son œuvre, sainte Andouille, sainte Nitouche, saint Alipentin, saint Urluburlu, saint Fredon et sainte Fredonne, saint Gris, saint Balletrou, saint Adauras, etc. Cf. l. I, ch. XVII, n. 33 et suiv. (C.)

33. Porte-montagnes. Latinisme qui ne se trouve que chez R.

34. Sortit (de *issir*).

35. Esope. Diminutif en usage dans la langue dès le XIIIe s. Esope était bossu et petit de taille.

36. Au l. IV, *Nouv. Prol.*, R. mentionne la vie d'Esope par Maxime Planude. Elle était fort connue au XVIe s. On la trouve, par exemple, dans l'édition aldine d'Esope (1505) (P.)

37. Le membre viril. Expression euphémique qu'on lit également chez du Fail, t. II, p. 37, et que Paré appelle *cultivateur du champ de nature humaine*. Ce sont des métaphores tirées du travail agricole. *Labourer*, lui-même, a ce sens libre dans Coquillart, Despériers et Guill. Bouchet. (S.)

38. Dressé comme la crête du coq. Cf. l. I, ch. XXV, n. 53.

39. Sur le modèle du phallus de certaines statues antiques.

qu'ilz s'en servoyent de ceinture, le redoublans à cinq ou à six foys par le corps ; et s'il advenoit qu'il feust en poinct et eust vent en pouppe, à les veoir eussiez dict que c'estoyent gens qui eussent leurs lances en l'arrest [40] pour jouster à la quintaine [41]. Et d'yceulx est perdue la race, ainsi comme disent les femmes, car elles lamentent continuellement qu'

Il n'en est plus de ces gros, etc.

vous sçavez la [42] reste de la chanson [43].

Aultres croissoient en matiere de couilles si enormement que les troys emplissoient bien un muy [44]. D'yceulx sont descendues les couilles de Lorraine [45], lesquelles jamays ne habitent en braguette : elles tombent au fond des chausses.

Aultres croyssoient par les jambes, et à les veoir eussiez dict que

---

Ligne 54. A : *servoient de ceincture* — A, G, H, J : *le redoublant* (J : *redoublantz*) *à cinq ou six foys* — l. 55. J : *fust* — A, G : *en point* — l. 56. A, G : *vous eussiez dit* — A, J : *c'estoient* — l. 57. A, G : *Et de ceulx la c'est perdu la rasse* ; J : *Et d'iceulx* — l. 58. A : *ainsi* manque — l. 61. H, J, K : *la reste* — l. 62. A, G, H, J, K : *Aultres croissoient en matière... fond des chausses* manque — l. 66. A, G : *D'aultres* — A, G, H, J : *croissoyent* — G : *dit*

40. *L'arrêt* était une courroie ou pièce à charnière fixée à l'armure, à hauteur du coude, pour maintenir la lance horizontale. (C.)

41. C'était une figure d'homme montée sur pivot et armée d'un bâton qu'il fallait frapper de la lance au beau milieu du corps. Si on le touchait de côté, le mannequin tournait et assénait un coup de bâton sur le dos du jouteur maladroit. Le jeu de la *quintaine*, connu dès le XIIe siècle, subsistera dans les divertissements populaires jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Dans certains pays le droit de faire courir la *quintaine* était au nombre des droits seigneuriaux. (C.)

42. *Reste* était tantôt masculin et tantôt féminin au XVIe s. Cf. t. I, ch. III, p. 43 : « Toutes restes. »

43. Voici quelques vers de cette chanson joyeuse, que l'on trouvera *in extenso* dans la *R. E. R.*, II, 140 :

Où sont il ? *Il n'en est plus* nulz :
Ils sont allez ailleurs au gaing....
Dames qui en avés besoing,
Se ne les avés retenus,
Passer vous faudra des menus :
Car je pense qu'ils sont bien loing,
Les gros, etc.

(C.)

44. Environ 270 litres. Cf. l. I, ch. XII, n. 62.

45. Plaisanterie proverbiale antérieure à R.

c'estoyent grues ou flammans [46], ou bien gens marchans sus eschasses, et les petits grimaulx [47] les appellent en grammaire *Jambus* [48].

Es aultres tant croissoit le nez qu'il sembloit la fleute [49] d'un alambic, tout diapré, tout estincelé de bubeletes [50], pullulant, purpuré [51], à pompettes [52], tout esmaillé, tout boutonné [53] et brodé de gueules [54], et tel avez veu le chanoyne Panzoult [55] et Piédeboys, medicin de

---

Ligne 67. A, G, H, J, K : *grues ou bien gens* — A, G : *sus des eschasses* — l. 68. A : *petitz* ; G, J, K : *petis* — A : *grymaulx* ; K : *grimaulz* ; — l. 69-76. A, G : *Es aultres... Ne reminiscaris* manque — H, J : *croissoyt* ; K : *croyssoit lez nez* — l. 72. J, K : *medecin*

Cf. dans *R.E.R.*, I, 72, et *Parnasse satyr. du XV*e *s.*, p. 196, un *Dicté joyeux* sur les sobriquets des différents pays :

> Dieu nous gard' d'un tour de Breton,
> D'un Messaire et de son boucon
> . . . .
> Nos filles, femmes et nostre reigne
> De ces *grands coilles de Lorrayne.*

Cf. également *R.E.R.*, VII, 447 (exemple de 1589), et *Anc. poés. fr.*, t. V, p. 111. Au l. III, ch. VIII, R. fait de cette réputation des braguettes lorraines le thème de l'anecdote du noble Valentin Viardière. (C.)

46. Flamants. Cf. l. I, ch. XXXVII, n. 49.

47. Nom méprisant donné aux petits écoliers, aux élèves des classes élémentaires. R. se sert fréquemment de ce terme, qui n'est pas attesté antérieurement à lui. Cf. plus bas, ch. VIII : « la première classe des petits *grimaulx*... », et l. IV, ch. XLVIII : « Puis accourut le maistre d'escole avec tous ses pedagogues, *grimaulx*, et escoliers... » C'est une application particulière du provincial *grimaud*, grognon (encore aujourd'hui dans le Bas-Maine et ailleurs), désignant les enfants turbulents des basses-classes. Cf. *R.E.R.*, V, 406-408. (S.)

48. Calembour sur le terme de prosodie latine *iambus*, iambe.

49. La partie de l'alambic que R. appelle *fleute* est le « canal en forme de bec d'oyseau, par lequel l'eau distille goutte à goutte en une phiole ». Cf. Charles Estienne, *L'agriculture et maison rustique*, Paris, 1567, fol. 167. (D.)

50. Petits boutons, petites ampoules qui viennent sur la peau. Le primitif *bube*, bouton, se lit fréquemment dans Paré. (S.)

51. Empourpré. Forme savante qu'on lit déjà dans les Mystères du XVe s. Cf. Greban, *Mist. de la Passion*, v. 25436 : « Blesme des yeux, tout de sang *purpurée*... (S.)

52. A petits pompons, à rubis. Cf. du Fail, t. II, p. 96 : « Lupolde à tout son rouge nez, et *à pompettes*... » Expression encore familière au bas langage : *être pompette*, être ivre. R. prend plus bas, ch. XII, le mot dans une acception technique : balle avec laquelle on applique l'encre sur les formes d'imprimerie. (S.)

53. A gros boutons. Plaisanterie qui se retrouve dans le « pourpoinct à gros boutons » du *Triumphe de dame Verolle*. (C.)

54. Rouge, dans le langage héraldique.

55. Jeu de mots sur le nom de la petite localité de Panzoult, cant. L'Ile-Bouchard (Indre-et-Loire) et *pansou* (pansu), qui a un gros ventre. (C.)

Angiers[56] ; de laquelle race peu furent qui aimassent la ptisane[57], mais tous furent amateurs de purée septembrale[58]. Nason et Ovide[59] en prindrent leur origine, et tous ceulx desquelz est escript : « *Ne reminiscaris*[60] »

Aultres croissoyent par les aureilles, lesquelles tant grandes avoyent que de l'une faisoyent pourpoint, chausses et sayon[61], de l'aultre se couvroyent comme d'une cape à l'Espagnole, et dict on que en Bourbonnoys encores dure l'eraige[62], dont sont dictes aureilles de Bourbonnoys[63].

Les aultres croissoyent en long du corps. Et de ceulx là sont venuz les Geans[64],

---

Ligne 73. K : *la tissane* — l. 74. H : *mays* — J : *Nason cest Ovide en prind son origine* — l. 77. A, G : *D'aultres par les aureilles lesquelles ilz avoient si grandes que* — H, J : *croissoient* — l. 78. A : *en faisoient* ; G : *en faisoyent* — A : *et de l'aultre* ; G : *et de l'autre* ; K, J : *de l'autre* — l. 79. A, J : *à l'Hespaignole* ; G, K : *à l'espaignole* ; H : *à l'hispaignole* — A, G : *et dit l'on* — l. 80. A, G : *encores en a de l'heraige*.

56. Pas plus que pour le chanoine Panzoult nous ne connaissons de personnage du nom de Piédeboys. On peut donc considérer ces deux noms comme des sobriquets. Mais sous ces appellations facétieuses, R. a eu probablement en vue des personnages réels, que ces allusions à des défauts physiques (Pied-de-bois, Pansou) suffisaient à désigner aux yeux des contemporains avertis. (C.)

57. « La ptisane (πτισάνη) était de l'orge pilée. On la faisait bouillir et on la donnait au malade, soit non passée, c'était alors une bouillie d'orge (ῥόφημα), soit passée, c'était alors une simple décoction d'orge (χυλός). La ptisane, dans la médecine hippocratique, était la préparation dont on se servait pour les maladies aiguës. » (Littré et Robin, *Dictionnaire de médecine*). (D.)

58. Le vin. Cf. l. I, ch. VII, n. 21 et *R.E.R.*, IX, 451.

59. Facétie sur le nom et le surnom d'Ovide : Ovidius Naso, dont R. fait deux personnages distincts. (P.)

60. Équivoque entre le mot *nez* et le début de l'antienne *ne reminiscaris delicta nostra*, qui se chante avant et après les sept psaumes de la pénitence. Cette plaisanterie ecclésiastique, antérieure à R., a donné naissance à un Dicté joyeux des *Noms de tous les nez*, où figurent, en forme de litanies, tous les passages de l'Écriture qui commencent par *Ne* : *ne quando*, *ne advertas*, *ne revoces*, etc. Seul *ne reminiscaris* manque à l'énumération. Cf. *R.E.R.*, I, 71, VIII, 262 et *Parnasse satyr. XVe s.*, p. 197. (C.)

61. Petite saie, vêtement de dessus. Cf. l. I, ch. VIII, n. 57.

62. Héritage, au sens de race. Et plus loin, l. III, ch. XXII : « En est il encore de l'*eraige* ? » Tiré de *hoir*, héritier, ce dérivé ne se trouve que chez R. (S.)

63. Les oreilles de Bourbonnais étaient proverbiales. Cf. Despériers, *nouv.* XCIV : « Es pais de Bourbonnois où croissent mes belles oreilles. » (C.)

64. Pour la nomenclature de ces cinquante-neuf géants, ancêtres de Pantagruel, R. a tour

Et par eulx Pantagruel ;
Et le premier fut Chalbroth [65],
Qui engendra [66] Sarabroth,
Qui engendra Faribroth,
Qui engendra Hurtaly [67], qui fut beau mangeur de souppes et regna au temps du deluge,
Qui engendra Nembroth [68],

Ligne 88. M : *resna* — l. 89. H, J : *on temps*

à tour puisé dans l'antiquité hébraïque et gréco-romaine, dans les traditions médiévales et populaires, utilisant parfois des recueils de seconde main que nous indiquerons plus loin. Ce pastiche burlesque des généalogies bibliques s'ouvre par quelques appellations factices et finit avec le héros même du roman. L'ordre chronologique ou ethnique n'est pas toujours rigoureusement observé, l'auteur s'étant plu à embrouiller les lecteurs. En somme, la liste de R. embrasse quatre catégories de noms de géants : bibliques, mythologiques, médiévaux et facétieux. (S.)

65. Nom de géant forgé par R., comme les deux qui suivent, *Sarabroth* et *Faribroth*, tous trois modelés sur *Nembroth*, tandis que leurs éléments initiaux rappellent les noms des anciens rois francs : Childebert, Charibert et Farabert. (S.)

66. Cette formule rappelle le *Liber generationis Jesu Christi* par lequel s'ouvre l'Évangile selon saint Mathieu : Abraham *genuit* Isaac, Isaac autem *genuit* Jacob, etc. (P.)

67. Nom d'un géant antédiluvien et biblique sur lequel R. donne des détails circonstanciés, que les commentateurs hébreux (les *massorets* de R.) rapportent à Og, roi de Basan, mentionné plus bas (ch. IV). Ces commentateurs racontent que Og, grâce à sa taille gigantesque, put échapper au déluge. Assis à califourchon sur un échelon de l'escalier, — ou monté sur le toit de l'arche, suivant d'autres traditions, — il recevait tous les jours de Noë, par une fenêtre du toit, des vivres. (R. le qualifie de beau mangeur de soupes). On lit dans la *Genèse*, XIV, 13 : « Et *quelqu'un qui était échappé* en vint avertir Abram... » La Vulgate porte : *Unus qui evaserat*, le texte hébreu : *Ha-palit*, c'est-à-dire l'évadé, le sauvé. Nicolas de Lyra, écho de l'exégèse rabbinique, note ceci, dans ses *Postillæ* (1471), à propos du passage biblique cité : « Unus qui *evaserat*. Dicunt aliqui Hebræi quod iste fuit Og, rex Basan, qui evaserat de diluvio ». Le *Ha-palit* de la Sainte Écriture, c'est-à-dire l'évadé du déluge, devint un des noms que les rabbins commentateurs donnèrent à Og (cf. *Jewish Encyclopædia*, v° *Og*). La forme corrompue *Hurtaly* montre que R. est allé la chercher dans un recueil de deuxième ou de troisième main. Comme de Lyra l'ignore, R. a dû consulter une compilation latine des traditions rabbiniques, qui reste à découvrir. (S.)

68. Nemrod, très ancien roi du nord de la Chaldée, que la *Genèse* qualifie de puissant chasseur devant l'Éternel La forme *Nembroth* est celle des monuments littéraires des XVe-XVIe s., celle du *Mistere du Vieil Testament* par exemple ; on la lit encore dans le *Fœneste* de d'Aubigné. (S.)

Qui engendra [69] Athlas [70], qui avecques ses espaulles garda le ciel de tumber,
Qui engendra Goliath [71],
Qui engendra Eryx [72], lequel fut inventeur du jeu des gobeletz,
Qui engendra Tite [73],
Qui engendra Eryon [74],
Qui engendra Polypheme [75],
Qui engendra Cace [76],

Ligne 91. A : *guarda* — l. 94. A : *lequel fut inventeur du jeu des gobelets* manque — l. 95. A, G : *Titius*; H, J, K : *Titie* — l. 97. A, G : *Polyphemus*; J : *Polyphene* — l. 98. A, G : *Cacus*

69. Ici commence la série des géants traditionnels gréco-romains que R. a trouvés déjà groupés dans l'*Officina* de Ravisius Textor (1532). Cf. *R.E.R.*, V, 193, et VI, 278.

70. Géant mythologique souvent mentionné par R : « un *Athlas* à la grand eschine », l. III, ch. XII. Ailleurs, l. IV, ch. XVII, il en parle plus explicitement : « Du ciel et de la terre avoit peur semblable, s'ilz n'estoient duement fulciz et appuyez sur les colonnes de *Atlas*, comme estoit l'opinion des anciens. » (S.)

71. Géant biblique dont le nom aurait dû venir immédiatement après *Nembroth*, complétant ainsi (avec *Enay* cité plus bas) la série des géants traditionnels tirés de la Bible. R. le cite encore ailleurs, à propos du combat de Pantagruel avec le géant Loupgarou, l. II, ch. XXIX : « David tua bien *Goliath* facilement. » (S.)

72. Nom d'un géant sicilien, tué par Hercule et enseveli sous la montagne sicilienne qui portait son nom, aujourd'hui *San Giuliano*. Virgile, *Enéide*, ch. V, v. 401-416, fait allusion à ses énormes gantelets : « geminos immani pondere cæstus » qu'il jetait au milieu du combat et que R. compare plaisamment à un jeu de gobelets. (S.)

73. Tityus, et les géants énumérés ensuite appartiennent à la mythologie et sont suffisamment connus. Remarquons que les noms gréco-romains qui suivent (Polyphème, Cace, Encelade, Cée, Typhoé, Noé, Othe, Briare...) figurent dans l'édition princeps sous la forme latine de la Renaissance : Polyphemus, Cacus, Enceladus, Ceus, Typhœus, Alœus, Othus, Briareus, etc. (S.)

74. Leçon fautive pour *Orion*, de même que *Etion* ci-dessous est pour *Otus*, deux noms de géants dont parle Pline, *H. N.*, l. VII, ch. XVI : « In Creta terræ motu rupto monte inventum est corpus stans XLVI cubitorum, quod alii *Orionis*, alii *Oti* [éd. XVIe s. : *Etionis*] fuisse arbitrantur. » Ravisius Textor donne la leçon correcte *Orion*, à côté de celle d'*Etion*. Cf. *R.E.R.*, VI, 278. (S.)

75. Nom de cyclope homérique. R. fait ailleurs allusion à sa caverne (l. IV, ch. XV) et aux béliers sous le ventre desquels se sauvèrent les compagnons d'Ulysse, l. IV, ch. VIII : « les moutons de *Polyphemus*, le borgne cyclope, emporterent hors la caverne Ulyxes et ses compagnons. » (S.)

76. Cacus, fils de Vulcain, d'après la légende rapportée par Virgile, *Enéide*, VIII, 186-279, avait établi son repaire sur l'Aventin. Il fut vaincu et mis à mort par Hercule. (P.)

Qui engendra Etion, lequel premier eut la verolle pour n'avoir beu frayz en esté, comme tesmoigne Bartachim [77],
Qui engendra Encelade,
Qui engendra Cée,
Qui engendra Typhoe,
Qui engendra Aloe,
Qui engendra Othe,
Qui engendra Ægeon,
Qui engendra Briaré, qui avoit cent mains,
Qui engendra Porphirio,
Qui engendra Adamastor,
Qui engendra Antée,
Qui engendra Agatho,
Qui engendra Pore [78], contre lequel batailla Alexandre le Grand,
Qui engendra Aranthas [79],
Qui engendra Gabbara [80], qui premier inventa de boire d'autant [81],

---

Ligne 99-100. A : *lequel premier... Bartachim* manque ; G, H : *pour avoir dormy la gueulle baye comme* — l. 101. A, G : *Enceladus* — l. 102. K : *engendra* — A, G : *Ceus* — l. 103. A *Typhoeus* ; G : *qui engendre Typhoe* manque — l. 104. A, G : *Aloeus* — l. 105. A, G : *Othus* — l. 107. A, G : *Briareus* — l. 108. A : *Porphyrio* — l. 110. A, G : *Anteus* — l. 112. A, G : *Porus* — G : *Grant* — l. 114. A : *qui premier inventa de boire d'autant* manque ; G, H : *boyre*

77. Jean Bertachin, jurisconsulte de Firmo, marche d'Ancône, est l'auteur d'un *Repertorium juris utriusque* en trois tomes qui eut un grand nombre d'éditions, depuis celles de Lyon, Joh. Syber, sans date, et de Nuremberg, Ant. Koberger, 1483. R. le cite parmi les ineptes commentateurs des Pandectes, l. II, ch. x. (C.)

78. Plutarque et Philostrate font déjà de ce roi indien un vrai géant, et il est décrit comme tel par R. Textor : « Fuit et *Porus* rex in India quatuor cubitis et palma procerus, quem Alex. bello vicit. » De même Bojardo, *Orlando inam.*, ch. xxx, str. 26 :

Porone ha nome, ed è si gran gigante,
Che non trova nel mondo alcun destriero,
Ma sempre lui cavalla un elefante. (S.)

79. Géant de Bebrycie, haut de huit coudées, qui fut vaincu par un jeune homme, Nicéphore. Arrien de Nicomédie nous a transmis le récit quasi mythique de ce combat. Ravisius Textor se borne à dire : « *Araanthas* Bebrycius octonis cubitis longus fuisse traditur. » Cf. Pauly, *Real-Encyclopædie*, vº *Aranthas*. (S.)

80. Mentionné par Pline, *H. N.*, VII, 16 : « Procerissimum hominum ætas nostra Divo Claudio principe *Gabbaram* nomine ex Arabia advectum IX pedum et totidem unciarum vidit », et cité par Ravisius Textor dans son *Officina*. (P.)

81. En faisant raison. Cf. l. I, *Prol.*, n. 24.

Qui engendra Goliath de Secundille [82],

Qui engendra Offot [83], lequel eut terriblement beau nez à boyre au baril [84],

Qui engendra Artachées,

Qui engendra Oromedon,

Qui engendra Gemmagog [85], qui fut inventeur des souliers à poulaine [86],

---

Ligne 116. A : *boire* – l. 118. M : *engendrn* — l. 120. M : *ienventeu* — G, H, J : *soliers* — G : *poulaines*

82. Géante mentionnée par Pline, *H. N.*, VI, 16 : « Fuere sub Divo Augusto semipede addito [magnitudini Gabbaræ] quorum corpora ejus miraculi gratia in conditorium Salustianorum asservabantur hortorum. Pusioni et *Secundillæ* erant nomina », et citée par Ravisius Textor, *op. cit.* (P.)

83. Nom barbare d'un géant, sur lequel nous renseigne Ravisius Textor : « Saxo Grammaticus dicit *Offotum* fuisse Gygantem et pastorem, cujus armenta tutabatur canis Biornonis cujusdam. » (S.)

84. Villon, *Test.*, v. 1355, donne à Thibault de la Garde :

Le *Barillet* ? par m'ame, voire !
Genevoys est plus ancien
Et a plus beau nez pour y boire.

La plaisanterie doit sans doute être prise au sens ironique, car un nez trop grand empêche le buveur de coller ses lèvres à la bonde du baril. (C.)

85. Nom d'un géant médiéval sur lequel Ravisius Textor fournit ces renseignements : « Fuit et *Gemmagog* Gygas cubitis duodecim procerus. Architrenius : Cubitis ter quatuor altum *Gemagogo* Herculea suspendit in aëre lucta. » Ce nom rappelle celui de *Goemagot*, géant qui aurait habité Albion aux époques fabuleuses, mentionné dans *Fairy Queen* de Spenser (chant III, v. 9). Cette forme renvoie à un compromis entre *Gog* et *Magog*, noms de géants dont parle la Sainte Écriture. Cf. *R.E.R.*, VII, 255. (S.)

86. Souliers à pointe démesurément longue, dont la mode datait du XIVe s., venant probablement de Pologne (anc. fr. *Poullaine*). Cf. Du Cange, vo *poulainia* : « Ainsi que ilz dançoient, fut marchié par aucun de la dance sur la *poulaine* des sollers de l'un d'iceulx compaignons de Picardie... » Ce genre de souliers disparut sous Charles VIII, vers la fin du XVe s. ; ils étaient complètement démodés à l'époque de R., et du Fail en parle comme d'une curiosité du passé, t. I, p. 46 : « Du temps qu'on portoit *souliers à poulaine* (mes amys) et qu'on mettoit le pot sur la table, et en prestant l'argent on se cachoit... » R. mentionne fréquemment des « ventres *à poulaine* » c'est-à-dire énormes (l. II, ch. XXXIV ; l. IV, ch. XXXI, etc.), par allusion à la chaussure de ce nom. (S.) — Les cordonniers eux-mêmes se plaignaient de cette fantaisie de la mode. Cf. Martial d'Auvergne, XLIIe *Arrest* : « Il fault maintenant mettre aux poinctes des soulliers qu'on faict trop de bourre... ilz ne pourroyent continuer cette charge, s'ilz n'en avoyent plus grandz gaiges, attendu que le cuyr est cher et que les dicts *poullaines* sont plus forts à faire qu'il ne vouloyent. » La forme des souliers tomba dans une autre exagération et s'élargit démesurément en battoir. Cf. l. I, ch. VIII, n. 54. (C.)

Qui engendra Sisyphe[87],

Qui engendra les Titanes, dont nasquit Hercules,

Qui engendra Enay[88], qui fut très expert en matiere de oster les cerons des mains,

Qui engendra Fierabras[89], lequel fut vaincu par Olivier, pair de France, compaignon de Roland,

Qui engendra Morguan[90], lequel premier de ce monde joua aux dez avecques ses bezicles,

Qui engendra Fracassus[91], duquel a escript Merlin Coccaie[92].

Ligne 122. A, G : *Sisyphus* — l. 123. K : *Titanes* — l. 124-5. A : *qui fut... mains* manque — l. 125. G : *cyrons* ; H, J : *ceirons* — l. 126. G : *per de France* — l. 128. A : *lequel premier... bezicles* manque ; J : *au dez avecques bezicles* — l. 130. A, G : *Merlinus Coccaius*; M. *Caccaie*

87. R. fait allusion au supplice de Sisyphe dans le Prologue du *Tiers Livre* : « Diogenes le devalloit [son tonneau] de mont à val... puis de val en mont le rapportoit, comme *Sisyphus* fait sa pierre... » (S.)

88. Forme francisée d'*Enac*, géant biblique de Hébron, dont les enfants, les *Enacim*, étaient encore nombreux et redoutables du temps de Moïse (*Deutér.*, IX, 12, et *Nombres*, XIII, 33). L'attribution que lui donne R. est purement facétieuse, et rappelle cet autre passage, l. IV, ch. XVII : « Quenelault, medicin Normant, lequel subitement à Monspellier trespassa par de biays s'estre avecques un tranche plume tiré un ciron de la main. » (S.)

89. Nom d'un géant sarrasin, haut de quinze pieds, roi d'Alexandrie ; il livra un grand combat à Olivier qui le vainquit. Cf. Léon Gautier, *Les Epopées*, t. III, p. 388-397. R. a mentionné dans le *Prologue*, le roman de chevalerie qui raconte ses exploits. Avec lui commence la série des noms de géants tirés des romans de chevalerie. Cf. Léon Gautier, *op. cit.*, 1878-1893, 2e éd., et Ernest Langlois, *Table des noms propres de toute nature compris dans les chansons de geste imprimées*, Paris, 1904. (S.)

90. Nom de géant, héros d'un roman de chevalerie, source de l'épopée burlesque de Pulci (1488). Rien ne prouve que R. ait connu cette œuvre de Pulci ; il a pu puiser dans les traditions nationales. Quant au géant, R. s'en moque ici, comme au ch. XXX, où il en fait un brasseur de bière. Cf. *R. E. R.*, X, 415-417. (S.)

91. Le plus fort des compagnons de Baldus, dans les *Macaronées* de Folengo, chant II :
Primus erat quidam *Fracassus* prole gigantis,
Cujus stirps olim Morganto venit ab illo...

Son nom dérive de *fracassare*. C'est le géant Brise-tout : avec un battant de cloche pour massue, il fracasse la tête de ses ennemis. (S.)

92. Pseudonyme de Théophile Folengo (1491-1544), moine défroqué comme R. et auteur de l'*Opus macaronicum*, dont l'édition définitive parut à Cipade en 1530. C'est une parodie satirique des romans de chevalerie, remplie de charges contre les moines goinfres et débauchés. Le poème est écrit dans une langue factice, appelée *macaronique* à cause du mélange continuel des termes latins et italiens (vulgaires ou dialectaux). R. fait allusion aux derniers chapitres des *Macaronées*, véritable pandémonium, lorsqu'il place, dans la bibliothèque de Saint-Victor, ce livre : *Merlinus Coccaius, de Patria Diabolorum*. Il leur a d'ailleurs fait quelques emprunts, dont le nombre et la portée ont été fort exagérés. Une édition critique des *Macaronées* vient d'être publiée par M. Al. Luzio. Cf. *R.E.R.*, X, 384-410. (S.)

Dont nasquit Ferragus[93],

Qui engendra[94] Happe mousche[95], qui premier inventa de fumer les langues de beuf à la cheminée, car auparavant le monde les saloit comme on faict les jambons,

Qui engendra Bolivorax[96],

Qui engendra Longys[97],

Qui engendra Gayoffe[98], lequel avoit les couillons de peuple[99] et le vit de cormier,

Qui engendra Maschefain[100],

Ligne 132. K : *Happemoulche* — l. 132-134. A : *qui premier... les jambons* manque — l. 137-138. A : *lequel avoit... de cormier* manque

93. Nom de géant sarrasin qui, dans le roman de *Fierabras*, livre un fameux combat sur le *pont de Mantrible* (le *Monstrible* de R., l. II, ch. XXXII). C'est l'ennemi des chrétiens dans Bojardo et l'Arioste. Dans la pseudo-chronique de Turpin, *Ferracutus*, « qui fuit de genere Goliath », est un géant haut de vingt coudées et doué d'une force équivalente à celle de quarante hommes. (S.)

94. Ici commence la dernière série des noms de géants, tirés des contes et traditions populaires, ou simples créations plaisantes. (S.)

95. Nom burlesque rappelant le *Croquemousche* qui « nasquit de la pantoufle de sa nourrice », l. I, ch. VI. Un des personnages des *Propos rustiques* de du Fail, t. I, p. 110, porte le nom apparenté de *Gobemouche* : « c'estoit un terrible senault et bon vilain, et payoit voluntier pinte et tout le pot. » (S.)

96. Nom de géant inconnu en dehors de R. et dont l'origine reste incertaine : c'est peut-être le nom d'un démon des Mystères. Etymologiquement, ce composé gréco-latin signifie : celui qui dévore les mottes de terre, mange-terre. (S.)

97. Dans le bas langage, *longis* ou *longin* désigne, par étymologie populaire, un lambin, un homme qui est long à faire tout ce qu'il entreprend. Ce sens est déjà usuel aux XVe-XVIe s. : « Vostre grand *longis* de mary », lit-on dans une farce de l'*Ancien Théâtre*, t. I, p. 187. Ajoutons qu'un *Longys* figure, dans la *Geste de Vivien*, comme émir de Barbastre. (S.)

98. Il est possible que ce nom soit, à côté de *Fracasse*, une réminiscence des *Macaronées*. Chez Folengo, c'est le nom d'un conseiller mantouan : dans le patois local, *gaioffo* (en italien, *gaglioffo*) signifie vaurien, coquin. (S.)

99. Peuplier. Ce terme, encore usuel dans les patois (Berry, Saintonge, etc.), était de la langue courante au XVIe s. Cf. Belon, *Singularitez*, p. 64 : « Les Savoisiens vont en Italie scier du bois du *peuple* le long du Pau » ; et Ol. de Serres, p. 295 : « Les feuilles de chesne, de saule, de *peuple*. » Le *peuple*, bois tendre, est ici opposé au *cormier*, bois dur. (S.)

100. Celui qui mâche ou mange du foin, comme le bétail ; de là *mangeur du populaire* (cf. l. I, ch. LIV, n. 20). Ce sens est antérieur à R. :

Ce sont gros *maschefains* fourrez
Depuis le pied jusques au menton,

lit-on dans les *Actes des Apostres*, fo 153 vo et dans *Anc. poés. fr.*, t. VI, p. 29 :

Ces *machefoins*, rongeurs de pauvres gens.

Comme appellation de monstre, *Maschefain* rappelle *Maschecroutte*, nom lyonnais du mannequin de carnaval, analogue au *Mandu-*

Qui engendra Bruslefer[101],
Qui engendra Engolevent[102],
Qui engendra Galehault[103], lequel fut inventeur des flacons,
Qui engendra Mirelangault[104],
Qui engendra Galaffre[105],
Qui engendra Falourdin[106],
Qui engendra Roboastre[107],
Qui engendra Sortibrant de Conimbres[108],
Qui engendra Brushant de Mommiere[109],

Ligne 140. A : *Brulefer* — l. 141. A, G : *Engoulevent* — l. 142. A : *lequel fut inventeur des flacons* manque — l. 143. A : *Myrelangault* — l. 146. M : *Roboaste*

cus des vieilles comédies italiques, représenté avec une bouche énorme, ouverte, et des dents qu'il faisait claquer avec bruit : « A Lyon, au carnaval, on l'appelle *Maschecroutte*, ilz [les Gastrolatres] le nommoient *Manduce.* » L. IV, ch. LIX (S.)

101. Nom de démon qui figure dans la *Clavicule de Salomon*, et qu'on invoque quand on veut se faire aimer. Cf. Colin de Plancy, *Dictionnaire des sciences occultes*, 1846, v° *Brûlefer.* Ce personnage démoniaque n'a certainement aucun rapport avec maître Estienne Bruslefer, docteur scotiste, mentionné dans les *Epistolæ obscurorum virorum* et dans la bibliothèque de Saint-Victor. (S.)

102. Sobriquet fréquent dans l'ancienne langue et que nous avons déjà rencontré comme nom burlesque donné à un des capitaines de Picrochole. Cf. l. I, ch. XXVI, n. 37. (S.)

103. Nom d'un roi d'Outre-les-Marches, en Grande-Bretagne, dans le roman de *Lancelot du Lac*, ch. LXV. Le même figure, comme nom de chevalier, dans *Saint Rémy*, mystère du XV[e] s. Cf. Petit de Juleville, *Mystères*, t. II, p. 555. R. en fait l'inventeur des flacons, peut-être par assonance avec le verbe *galer*, faire la noce. (S.)

104. Géant originaire de *Mirelingue*, pays de fantaisie, comme le nom de ce personnage. (S.)

105. Nom de rois sarrasins, dans différentes chansons de geste, et nom de géant, dans le roman de *Huon de Bordeaux*. *Les Cronicques admirables* en font également mention, éd. Jacob, p. 99 : « Ceste geande avoit avec elle un grand gean qui le gardoyt... de par le grand gean nommé le *Galaffre de Baudas* », c'est-à-dire le Calife de Bagdad, roi sarrasin. (S.)

106. Nom burlesque de géant, propr. long et lourd comme une falourde ou gros fagot de bûches lié par les deux bouts. (S.)

107. Géant sarrasin de douze pieds qui lutte avec son rival Nasier, dans la chanson de *Gauffrey* ; et nom d'un personnage doué d'une force extraordinaire dans *Doon de Mayence* où il est ainsi caractérisé (éd. Pey, v. 9120) :

C'onques mès si fiers homs ne fu de mere nés
Ne plus granz, ne plus gros, ne plus desmesurés.

Tous se sauvent devant *Robastre*. (S.)

108. Nom d'un roi sarrasin de Coïmbre, ville de Portugal. Il figure dans *Fierabras*. (P.)

109. Brulant de Monmiré, chef sarrasin qui figure dans *Fierabras*. (P.)

Qui engendra Bruyer [110], lequel fut vaincu par Ogier le Dannoys, pair de France [111],

Qui engendra Mabrun [112],

Qui engendra Foutasnon [113],

Qui engendra Hacquelebac [114],

Qui engendra Vitdegrain,

Qui engendra Grandgosier [115],

Qui engendra Gargantua [116],

Qui engendra le noble Pantagruel, mon maistre.

J'entens bien que, lysans ce passaige, vous faictez en vous mesmes un doubte bien raisonnable et demandez comment est il possible que ainsi soit, veu que au temps du deluge tout le monde perit, fors Noë et sept personnes avecques luy dedans l'Arche, au nombre desquelz n'est mis ledict Hurtaly?

La demande est bien faicte, sans doubte, et bien apparente; mais la responce vous contentera, ou j'ay le sens mal gallefreté [117]. Et, parce

---

Ligne 150. G : *lequel Ogier fut per de France* — l. 152. J : *Fotasnon* — l. 154. J : *Videgrain* — l. 155. A : *Grantgousier* — l. 158. H : *J'entends* — A : *lysant* — A, G, H, J : *faictes* — K : *en vos mesmes* — l. 160. H, J : *on temps* — l. 161. K : *personne* — H, J : *on nombre* — l. 162. A, G : *n'est point mys* — l. 164. A, G, H, J, K : *ou j'ay le sens mal gallefreté* manque

110. Nom porté par plusieurs personnages sarrasins (v. Langlois) ; mais nous croyons que R. a ici en vue le géant *Brehier*, haut de dix-sept pieds et d'une force équivalente à celle de vingt hommes : il surpasse Ogier et est appelé Goliath. Dans *Ogier de Danemarche*, il est encore roi des Saxons, mais devient, dans *Huon de Bordeaux*, géant sarrasin. (S.)

111. Fameux paladin et géant haut de dix pieds, chargé par Charlemagne de combattre Renaud de Montauban. R. en fait plus loin, ch. XXX, un « fourbisseur de harnois », et, au ch. XXIII, il fait allusion au séjour d'Ogier dans l'île enchantée d'Avalon, pays d'immortalité. (S.)

112. Maubrun d'Aigremalée, larron sarrasin qui figure dans *Fierabras*. (P.)

113. Nom burlesque qui n'a pas besoin d'explication, de même que *Vitdegrain*, qui suit. (S.)

114. Un certain *Hacquelebac*, avait laissé son nom à une galerie du château d'Amboise, dont il avait eu la garde (selon Commynes, éd. Mandrot, t. II, p. 381, année 1498). C'est peut-être à cause de sa taille énorme que R. en a fait un géant. (S.)

115. Sur l'origine et le sens de ce nom, cf. l. I, ch. III, n. 2.

116. Nom apparenté à Grandgousier, d'origine méridionale. Cf. l. I, ch. VII, n. 2.

117. Calfeutré, bouché. Métaphore nautique qu'on lit également dans la *Chresme philosophale* : « cerveaux mal *calfretez* ». (S.) — Cf. l. I, *Prol.*, n. 86. R. assimile l'entendement, c'est-à-dire le cerveau, à un vaisseau dont on

que n'estoys de ce temps là pour vous en dire à mon plaisir, je vous allegueray l'autorité des Massoretz [118], bons couillaux et beaux cornemuseurs Hebraïcques, lesquelz afferment [119] que veritablement ledict Hurtaly n'estoit dedans l'Arche de Noë; aussi n'y eust il peu entrer, car il estoit trop grand; mais il estoit dessus à cheval, jambe de sà, jambe de là, comme sont les petitz enfans sus les chevaulx de boys et comme le gros Toreau de Berne [120], qui feut tué à Marignan [121], chevauchoyt pour sa monture un gros canon pevier [122]; c'est une beste de beau et joyeux amble [123], sans poinct de faulte. En icelle façon, saulva, après Dieu, ladicte Arche de periller [124], car il luy bailloit le bransle avecques les jambes, et du pied la tournoit où il vouloit,

---

Ligne 165. A, G : *n'estoys pas* — l. 166. A, G, H, J, K : *l'autorité* (A : *auctorité*; J : *authorité*) *des Massoretz interpretes* (A, G : *interpres*; J : *interpretez*) *des sainctes lettres hebraïcques* — l. 167. A, G : *lesquelz* (G : *lesquelles* H : *lesquelx*) *disent que sans point de faulte ledict Hurtaly n'estoit point dedans l'arche de Noe* — l. 169. G : *trop grant* — A : *dessus l'arche* — A, G : *de ça*; H, J : *deza* — l. 170. A : *comme les petitz*; A, G : *comme font les petis enfans* — A, G : *sus des* — A, G, H, J, K : *de boys. En icelle façon comme*; G : *Et en ceste façon comme*; H, J : *faczon* — l. 174. A, G, H : *saulva ladicte arche*

bouche les fentes avec de l'étoupe. Une tête mal *gallefretée*, c'est une tête mal calfatée, fêlée. (C.)

118. Massorètes, docteurs hébreux qui travaillent sur le texte de la Bible. Cf. l. I, ch. II, n. 36.

119. Affirment.

120. Sonneur de corne de taureau, qui, dans les bandes suisses, donnait le signal du combat. On trouve le récit de ce fait de guerre dans le *Journal* de Jean Barillon (1515-1521), éd. de Vaissière, t. I, p. 119 : « Y avoit un gros suisse du canton de Berne qui avoyt juré de clouer deux ou trois pièces de l'artillerye... laquelle estoit gardée par les lansquenetz... Le dict gros Suisse, accompaigné de sept ou huict hommes, vint ruer sur deux ou trois pièces d'artillerie, et les cloua. Touttefois une bande de lansquenetz vint frapper sur luy en sorte qu'il fut tué et tous les Suisses qui estoient avec luy. » Le fait est aussi mentionné par Martin du Bellay, *Mémoires*, éd. Bourrilly et Vindry, t. I, p. 71. Le vaillant Bernois s'appelait *Pontimer*, d'après le Motteux, qui aurait relevé son nom dans Paul Jove. (C.)

121. La défaite des Suisses à Marignan par François Ier eut lieu le 13 et le 14 septembre 1515.

122. Pierrier, gros mortier du calibre de 15 pouces au moyen âge, à l'aide duquel on jetait des pierres. La forme rabelaisienne est absolument inconnue ailleurs. Alain Chartier avait employé antérieurement, avec le même sens, *canon perrier* (v. Littré), dont *pevier* semble être une transcription erronée. (S.)

123. Ironique. L'amble est une allure très douce pour le cavalier et pour le cheval. Cf. l. I, ch. XII, p. 122. (C.)

124. Périr, faire naufrage. Avec ce sens neutre fréquemment employé en ancien fran-

comme on faict du gouvernail d'une navire. Ceulx qui dedans estoient luy envoyoient vivres par une cheminée à suffisance, comme gens recongnoissans le bien qu'il leurs faisoit, et quelquefoys parlementoyent ensemble comme faisoit Icaromenippe[125] à Jupiter, selon le raport de Lucian.

Avés vous bien le tout entendu ? Beuvez donc un bon coup sans eaue. Car, si ne le croiez, non foys je, fist elle[126].

Ligne 176. G : *gouvernal de une navire* — A, G, H. J, K : *Et ceulx du dedans luy envoyoient* (H, J, K : *envoyent*) *des vivres* — l. 178. H : *bien recongnoissans le bien* ; K : *de bien recongnoissans le bien* — A, G, J : *leur* — l. 179. A : *parlementoient* — A, G : *Icaromenippus* — J : *scelon* — l. 181-182. A, G : *Avés vous bien... non foys je fist elle*, manque ; J : *Avez vous* ; J : *Bevez doncques* — l. 182, J : *eau* — J, K : *car si... fist elle* manque

çais. Cf. dans Godefroy cet exemple tiré de la *Chronique* de d'Authon : « Ceulx qui estoient dans son navire cuyderent tous *periller*. » (S.)

125. Réminiscence de l'*Icaroménippe* de Lucien. Dans le texte grec, le philosophe ne parlemente pas avec Jupiter par une trappe : il considère des trappes par lesquelles les prières arrivent de la terre au ciel jusqu'à l'oreille de Jupiter. R. fera allusion au même passage de Lucien dans le l. IV, *Nouv. Prol.* : « Mercure regarde par la trappe des cieulx (Icaroménippe disoit qu'elle semble à la gueule d'un puits.) » (P.)

126. « Si vous ne le croyez pas, moi non plus ». Peut-être avons-nous là un fragment de chanson ou un dicton populaire.

De la nativité du très redoubté Pantagruel.

Chapitre II.

Gargantua, en son eage [1] de quatre cens quatre vingtz quarante et quatre ans, engendra son filz Pantagruel de sa femme, nommée Badebec [2], fille du roy des Amaurotes [3] en Utopie [4], laquelle mourut du mal d'enfant [5] : car il estoit si merveilleusement grand et si lourd qu'il ne peut venir à lumiere sans ainsi suffocquer sa mere.

Ligne 3. A : *aage* — A : *quattre cens quattre vingtz quarante et quattre ans*; G : *quatre cens quatre vingtz et quarante et quatre ans*; K : *quarente* — l. 6. A, G, H, J : *de mal* — A : *si grand*; G : *grant* — l. 7. A : *peust*; G, J : *peult*

1. Age. Cf. l. I, *Prol.*, n. 11.

2. Nom encore aujourd'hui familier aux patois du sud-ouest : Poitou, *badebec*, personne immobile ou qui ne dit rien (Lalanne), et aussi baguette qu'on place dans le bec des volailles quand on leur ingurgite de la pâtée; Saintonge, *badebec*, qui ouvre bêtement le bec, qui baye aux corneilles (Jônain); Gascogne, *badebec*, badaud, niais. Le sens propre en est : Bouche-bée. R. en fait la fille du roi des Amaurotes, tandis que, dans les *Grandes Cronicques*, elle passe pour « la fille du roy Mioland, lequel a esté tué en bataille par les Canibales et Tartarins ». (S.)

3. Habitants de la ville d'Amaurote, en Utopie. Nom tiré de l'*Utopia* (1516) de Thomas Morus, qui dans un chapitre spécial de sa seconde partie parle « De urbibus ac nominatim de *Amauroto* ». R. nous dit plus loin, ch. XXIII, que les Dipsodes « tenoyent pour lors la grande ville des *Amaurotes* assiegée », et, la ville une fois prise, ch. XXXI, Pantagruel annonce aux Amaurotes qu'il va coloniser le pays de Dipsodie. Le nom dérive du grec ἀμαυρός, obscur, difficile à voir, indistinct, et il convient parfaitement à un peuple imaginaire. (S.).

4. C'est l'*Utopia* de Morus, qui avait tiré ce nom du grec : οὐτοπία, nul lieu, donc pays inexistant, imaginaire. R. en fait un fréquent usage dans ce livre. Gargantua date sa lettre d'*Utopie* (ch. VIII); Pantagruel caractérise un des baragouins de Panurge comme « langaige de mon pays de *Utopie* » (ch. IX); les Dipsodes « gastent un grand pays de *Utopie* » (ch. XXIII), et le *port d'Utopie* est « distant de la ville des Amaurotes par troys lieues et quelque peu d'advantaige » (ch. XXIV), etc. Dans le *Tiers livre*, ce nom ne se lit qu'une seule fois (ch. I), et il disparaît ensuite définitivement du roman rabelaisien. (S.)

5. Dans Folengo, Baldouine, femme de Guy, expire aussi en mettant Baldo au monde. Cf. Thuasne, *Etudes sur Rabelais*, p. 208.

Mais, pour entendre pleinement la cause et raison de son nom, qui luy feut baillé en baptesme, vous noterez qu'en icelle année fut seicheresse tant grande en tout le pays de Africque que passerent XXXVI moys, troys sepmaines, quatre jours, treze heures et quelque peu dadvantaige, sans pluye, avec chaleur de soleil si vehemente que toute la terre en estoit aride, et ne fut au temps de Helye[6] plus eschauffée que fut pour lors, car il n'estoit arbre sus terre qui eust ny fueille ny fleur. Les herbes estoient sans verdure, les rivieres taries, les fontaines à sec; les pauvres poissons, delaissez de leurs propres elemens, vagans et crians par la terre horriblement; les oyseaux tumbans de l'air par faulte de rosée; les loups, les regnars, cerfz, sangliers, dains, lievres, connilz[7], belettes, foynes[8], blereaux et aultres bestes, l'on trouvoit par les champs mortes, la gueulle baye[9]. Au regard des hommes, c'estoit la grande pitié. Vous les eussiez veuz tirans la langue, comme levriers qui ont couru six heures; plusieurs se gettoyent dedans les puys; aultres se mettoyent au ventre d'une vache pour estre à l'hombre, et les appelle Homere *Alibantes*[10]. Toute la contrée estoit

Ligne 9. A, G, H, J : *luy fut* — A, G : *que celle année il y avoit une si grand* (G : *grande*) *seicheresse en* ; J : *secheresse* ; K : *feut seicheresse* — l. 10. G : *Affrique* — A, G : *pour ce que il y avoit passé plus de XXXVI moys sans pluye* ; H, J, K : *XXXVI moys et dadvantaige* (H : *dadvantage*) *sans pluye* — l. 13. A. G : *et ne fut point* — H. J : *on temps* — l. 14. A, G : *car il n'y avoit arbre* — l. 15. A, G : *estoient* (G : *estoyent*) *sans verdeur* — l. 16. G : *povres poissons* — l. 17. A : *cryans* — A, G, H, J, K : *oyseaulx* — l. 18. K : *ccrfz* — A, H, J : *daims* — l. 19. A, G, *connilz* — H : *belcettes* — A, J, K : *blereaulx* — l. 20. A, G : *Et au regard* — l. 21. H : *veus* — l. 22. A : *gettoient* — l. 23, J : *puis* — A, G : *d'aultres* — A : *mettoient* — H, J : *on ventre d'une vacche* — l. 24. A : *à l'umbre* ; G, H, J : *à l'ombre*

6. Allusion à la sécheresse que Jéhovah, à la demande d'Élie, fit sévir sur terre pendant trois ans. Cf. *Rois*, ch. XVII et XVIII. (P.)

7. Lapins. Cf. l. I, ch. XXII, n. 231.

8. Fouines. Forme archaïque, usuelle au XVIe s. Cf. Ol. de Serres, p. 46 « des cendres de belette et de *foine* ».

9. Ouverte. Graphie archaïque, reste de la double forme *bayer* et *béer*.

10. Réminiscence de Plutarque, *Propos de table*, l. VIII, question X, 3 : « Διὸ χαριέντως Ὅμηρος εἴωθε διεροὺς βροτοὺς καλεῖν... ὁ δ' ἀλίβας καὶ ὁ σκελετός, ἐπὶ τοῖς νεκροῖς γέγονε, λοιδορουμένης τὰ ονόματα τῆς ξηρότητος. C'est pourquoi Homère nomme à l'ordinaire les mortels *pleins de suc* [allusion à l'expression διερὸς βροτός qui se trouve dans l'*Odyssée*, VI, v. 201]. Mais le *desséché* et le squelette sont chez les morts, ces noms désignant une sécheresse funeste. » On rencontre encore le mot *alibantes*, comme désignant les morts, dans le traité de Plutarque, *Aquane an ignis sit utilior*, II. Mais il ne se trouve nulle part dans Homère. R. a été trahi par sa mémoire : il a cru que les

à l'ancre[11]. C'estoit pitoyable cas de veoir le travail des humains pour se garentir de ceste horrificque alteration, car il avoit prou[12] affaire de sauver l'eaue benoiste[13] par les eglises à ce que ne feust desconfite[14]; mais l'on y donna tel ordre, par le conseil de messieurs les cardinaulx et du Sainct Pere, que nul n'en osoit prendre que une venue[15]. Encores, quand quelc'un entroit en l'eglise, vous en eussiez veu à vingtaines, de pauvres alterez qui venoyent au derriere de celluy qui la distribuoit à quelc'un, la gueulle ouverte pour en avoir quelque goutellete, comme le maulvais riche[16], affin que rien ne se perdist. O que bienheureux fut en icelle année celluy qui eust cave fresche et bien garnie!

Le Philosophe[17] raconte, en mouvent la question pour quoy c'est

---

Ligne 26. A : *guarentir* — A, G : *il y avoit* — l. 27. A : *saulver* — G : *l'eau* — A, G : *esglises qu'elle ne feust* ; H, J : *ecclises* — l. 29. H, J : *n'en ausoit* — l. 30. G : *quant* — A : *quelqu'ung* ; G, H, J : *quelq'un* — A, G, K : *esglise* ; H, J : *ecclise* — l. 31. G, H : *pouvres* ; J : *paouvres* — A : *venoient* — l. 32. H, J, K : *destribuoit* — A : *quelqu'ung* — l. 32-33. A, G : *quelque petite goutelette* ; H, K : *goutelette* — K : *comme la* — G : *riens* — l. 34. A : *en ceste* — K : *eaue fresche* ; A, G, H, J : *cave fraische* — l. 36. A : *racompte* — A, G : *mouvant* — M : *parquay*

deux expressions commentées par Plutarque διερός βροτός et ἀλίβας étaient également dans Homère. (P.)

11. Immobilisée, sans mouvement, comme un navire à l'ancre.

12. Assez.

13. Bénite. Sens usuel au XVIe s., fréquent chez R. et Marot; mais *bénite* l'emporte de plus en plus. Il tombe dans le burlesque au siècle suivant. Cf. Richelet, 1680 : « *Benoit*. Vieux mot qui s'est dit autrefois sérieusement : il signifie béni ; mais aujourd'hui *benoit* ne se dit qu'en riant. » (S.)

14. Epuisée. Du lat. populaire *disconficere*, user, consumer.

15. Un coup, une fois. Image tirée du jeu des quilles, premier coup de la boule, par opposition à *rabat*. Cf. Froissart, t. I, p. 137 : « Et gagnerent les Hainuyers, de *venue*, les premieres barrieres », et J. d'Authon (dans Lacurne) : « A l'ung de ceulx donna de la lance telle *venue*, que plus d'une toise luy mist au travers du corps ». (S.)

16. Allusion à la parabole de Lazare et du mauvais riche, *Luc*, XVI, 19-25. Cette attitude des pauvres altérés, essayant de laper quelque goutte à l'extrémité des doigts de celui qui distribue l'eau bénite, rappelle à R. la supplication du mauvais riche à Abraham : « Elevans autem oculos suos, cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe et Lazarum in sinu ejus; Et ipse clamans dixit : Pater Abraham, miserere mei et mitte Lazarum ut *intingat extremum digiti sui in aquam, ut refrigeret linguam meam*, quia crucior in hac flamma. » (P.)

17. Empédocle, dans Plutarque, *De placitis philosophorum*, III, 6 : « Ἐμπεδοκλῆς [τὴν θάλασσάν φησιν εἶναι] ἱδρῶτα τῆς γῆς ἐκκαιομένης ὑπὸ τοῦ ἡλίου διὰ τὴν ἐπιπόλαιον πίλησιν. Empédocle dit que la mer est la sueur de la terre, que le soleil brûla pour avoir passé trop près » (P.)

que l'eaue de la mer est salée, que, au temps que Phebus bailla le gouvernement de son chariot lucificque[18] à son filz Phaeton, ledict Phaeton, mal apris en l'art et ne sçavant[19] ensuyvre la line ecliptique[20] entre les deux tropiques[21] de la sphere du soleil, varia de son chemin et tant approcha de terre qu'il mist à sec toutes les contrées subjacentes[22], bruslant une grande partie du ciel[23] que les Philosophes appellent *Via lactea*[24] et les lifrelofres[25] nomment *le chemin Sainct*

Ligne 37. G, H, J : *l'eau* — H, J : *on temps* — H : *Phebe* ; K : *Phebeius* — l. 38. G : *lucifique* — l. 39. G, J, K : *mal aprins* ; H : *mal apprins* — A, G : *ligne* — l. 40. A : *tropicques* — l. 41. A, G : *de la terre* — l. 42. G : *brullant* — A : *grand* ; G : *grant*

18. Qui produit la lumière. Latinisme (*lucificus*) inconnu en dehors de R.

19. Sachant. Ancien participe présent qui survit dans la langue moderne avec la valeur d'un adjectif.

20. L'ecliptique est la ligne suivie par le soleil dans sa course.

21. Néologisme, tiré du lat. *tropicus*, qui n'est pas attesté antérieurement. (S.) — Les tropiques sont les deux lignes qui, dans le système de Ptolémée, limitent les deux déclinaisons du soleil; elles passent, l'une par le signe de l'Écrevisse ou Cancer, l'autre par celui du Capricorne. (P.)

22. Situées au-dessous. Néologisme (tiré du lat. *subjacentem*, qui est placé dessous), introduit par R.

23. R. développe ici une explication que Plutarque attribue à des philosophes pythagoriciens. Cf. *De placitis philosophorum*, III, 1 : « τῶν Πυθαγορείων οἱ μὲν ἔφασαν ἀστέρος εἶναι διάκαυσιν, ἐκπεσόντος μὲν ἀπὸ τῆς ἰδίας ἕδρας, δι' οὗ δὲ ἐπέδραμε χωρίου κυκλοτερῶς αὐτὸ καταφλέξαντος, ἐπὶ τοῦ κατὰ Φαέθοντα ἐμπρησμοῦ. Quelques Pythagoriciens ont dit que c'est l'effet du feu de l'astre tombé de son siège, ayant consumé le pays par où il avait roulé lors de l'embrasement provoqué par Phaéton. » Sur la fable de Phaéton, voir Ovide, *Méta.*, II, 1-366. (P.)

24. Voie lactée. Cette expression n'était pas encore francisée à l'époque de R. On la lit pour la première fois dans la *Chresme philosophale* : « obscurcir et embrunir la *voye lactée* » ; et plus tard, chez Ronsard (dans Littré) :

Le laict qui s'escouloit espars
Fict au ciel la *voye laictée*.

Cependant le terme a toujours gardé son caractère savant. (S.)

25. Les gens du peuple. Ce sens se rencontre également dans la *Pant. progn.*, ch. V : « ... toutesfois ne iront tant de *lifrelofres* à sainct Hiacco... » L'acception de « biberons » appliquée tout particulièrement à la soldatesque allemande, se trouve dans cet autre passage, l. III, *Prol.* : « Enfans, beuvez à pleins godetz. Si bon ne vous semble, laissez-le. Je ne suis de ces importuns *lifrelofres*, qui, par force, par outraige et violence, contraignent les Lans et compaignons trinquer. » Avec ce dernier sens, le mot est antérieur à R. On le lit déjà dans la *Chronique scandaleuse*, ann. 1465 : « Entre aultres vindrent et arriverent aux dits lieux plusieurs *Liffrelofres*, Calabriens et Suisses, qui avoient telle rage de faim aux dens qu'ils prenoient fromage sans peler. » Mais c'est grâce à R. que le mot a fait fortune au XVIe s. chez Guill. Bouchet, Cholières, Tabourot, Claude Haton, etc. Cotgrave voit dans *lifrelofres*, goinfre et ivrogne, un terme forgé pour se

Jacques[26], combien que les plus huppez poetes disent estre la part où tomba le laict de Juno lors qu'elle allaicta Hercules[27] : adonc[28] la terre fut tant eschaufée que il luy vint une sueur enorme, dont elle sua toute la mer, qui par ce est salée, car toute sueur est salée ; ce que vous direz estre vray si vous voulez taster[28 bis] de la vostre propre, ou bien de celles des verollez quand on les faict suer ; ce me est tout un. Quasi pareil cas arriva en ceste dicte année, car, un jour de vendredy que tout le monde s'estoit mis en devotion et faisoit une belle procession avecques forces letanies[29] et beaux preschans[30], supplians à Dieu omnipotent les vouloir regarder de son œil de clemence en tel desconfort[31], visiblement furent veues de terre sortir grosses gouttes d'eaue, comme quand quelque personne sue copieusement. Et le pauvre peuple commença à s'esjouyr comme si ce eust esté chose à eulx proffitable, car les aulcuns disoient que de humeur il n'y en avoit goute en l'air dont on esperast avoir pluye et que la terre supplioit[32] au deffault. Les aultres gens sçavans disoyent que c'estoit pluye

---

Ligne 44-45. A, G, H, J, K : *combien... Hercules* manque — J : *Adont* — l. 48. A, G, H, J : *si voulez* — l. 49. G, H : *de celle* — G : *quant* — G : *ce m'est tout ung* — l. 51. H, J : *mys* — l. 52. J : *lestanies* — l. 54. A, G : *fut veu de la terre* — l. 55. A : *d'eau* — G : *quant* — l. 56. G : *paoure puple* ; H. *paouvre* ; J. *paovre* — A, G : *se commença à esjouyr* ; H, J : *commença* (H : *commencza*) *s'esjouyr* — A : *sy* — l. 57. H : *disoyent* — l. 58. A, G : *de avoir* — J : *supploit*

moquer des Allemands et des Suisses ; Oudin rend « *Un Lifrelof* » par Suisse, et ajoute : « C'est par dérision du son de leur langue. » L'origine de cette appellation reste obscure. Cf. *R.E.R.*, V, 408-410. (S.)

26. Nom vulgaire de la voie lactée en France et dans tous les pays catholiques. Appellation d'origine légendaire : la voie lactée aurait dirigé les pèlerins qui allaient à Saint-Jacques de Compostelle (Mistral). Selon la chronique fabuleuse de Turpin, saint Jacques apparut à Charlemagne dans la voie lactée qu'il regardait, et lui indiqua ce chemin pour aller en Espagne et découvrir son tombeau. Cf. P. Sébillot, *Folklore*, t. I, p. 34. (S.)

27. « Alii dixerunt dormienti Junoni Herculem suppositum et experrectam ei quod supra diximus fecisse [rejecisse eum a se]. Alii autem, Herculem propter nimiam aviditatem, multitudinem lactis appetisse neque in ore continere potuisse : quod ex ore ejus profusum circulum [la voie lactée] signasse. » Hygin, *Fab.*, l. II, ch. 40. (P.)

28. Alors. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 31.

28bis. Goûter. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 40.

29. Litanies. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 12.

30. Psaumes récités par le premier chantre de l'église. Cf. l. I. ch. XXVII, n. 11.

31. Déconfort, découragement.

32. Suppléait. Du verbe *supplir*. Cf. Monluc, *Commentaires*, t. I, p. 243 : « ils *suppliroient* bien au deffaut. » (P.)

des Antipodes, comme Senecque narre au quart livre *Questionum naturalium*[33] parlant de l'origine et source du Nil ; mais ilz y furent trompés, car, la procession finie, alors que chascun vouloit recueillir de ceste rosée et en boire à plein godet[34], trouverent que ce n'estoit que saulmure pire et plus salée que n'estoit l'eaue de la mer.

Et parce que en ce propre jour nasquit Pantagruel, son pere luy imposa tel nom, car *panta* en grec vault autant à dire comme *tout* et *gruel* en langue Hagarene[35] vault autant comme *alteré*[36], voulent inferer que à l'heure de sa nativité le monde estoit tout alteré, et

---

Ligne 61. A, G : *du fleuve du Nile* (G : *Nil*) — A, G : *trompez* ; H, J : *tompez* — l. 62. A, G : *finée* — l. 63. A, G, H, J : *rousée* — A, G : *plain* — K : *que ce n'est que* — l. 64. A, G, H, J : *saulmere* — G, H, J : *que n'est* — l. 66. M : *non* — l. 67. G : *voulant*

33. Rien dans les explications que Sénèque donne, au l. IV des *Quæstiones naturales*, de la crue du Nil ne suggère l'idée d'une pluie des antipodes. Mais au l. III, p. 444, pour expliquer la crue du Nil et de certains fleuves en été, il allègue quatre opinions de Théophraste, dont la seconde a quelque rapport avec l'explication de R. : « Aut quia majores in remoto imbres sunt, quorum aqua per secretos cuniculos reddita tacite suffunditur. » (P.)

34. A pleine tasse. Le godet était une sorte de coupe aplatie, à bords goderonnés et à anse, généralement en terre vernissée qu'on fabriquait en grande quantité à Beauvais : « On fait des *godes* à Beauvais et des poeles à Villedieu. » *Menus propos*, XVIe s. (dans Leroux de Lincy). (C.)

35. Moresque. R. a raison de distinguer la langue *arabique* de la langue *agarene*, l. IV, ch. XXV : « les aultres [inscriptions] en langue *arabique*, *agarene*, sclavonicque... » Cette distinction répond à peu près à celle que les chansons de geste établissent entre *Arabes* et *Sarrasins*, ces derniers désignant tout particulièrement les Maures d'Espagne. Cf. Le Maire, t. III, p. 280 : « Depuis peu d'ans en ce, une gente *Agarene* (laquelle corruptement vous appelez *Sarrasine*) est yssue de Perse envahissant les lieux et contrées de la terre sainte. » Saint Jérôme, interprétant le nom de *Sarrasins* comme descendants de Sara, proposa de les appeler *Agarenes*, ou descendants d'Agar, nom adopté par les écrivains grecs et latins du moyen âge. Cf. *R.E.R.*, VII, 333-335. (S.)

36. Étymologie burlesque, comme on en rencontre fréquemment dans R. Ce nom de *Pantagruel*, inconnu aux traditions populaires, dérive des Mystères du XVe s., où le personnage possède déjà les qualités particulières dont on retrouve des traces éparses dans le roman de R. Il désigne primitivement un démon qui altère ou le mal qui suffoque. Chez R., Pantagruel vient au monde après une terrible sécheresse, et son nom y est synonyme d'altération opprimante ou de respiration pénible ; ailleurs on dit de ceux qui sont au point d'étouffer que *Pantagruel les tient à la gorge* ; de là, son attribut, le sel, produit altérant par excellence. Cf. *R.E.R.*, X, 481-489. Le sens essentiel de « suffocation » rattache le nom, quant à son élément initial, à toute une famille lexique — *panteler*, *pantois*, *pantoier* — exprimant la notion de respiration pénible, état d'oppression ou d'étouffement ; mais son élément final, *gruel*,

voyant, en esperit de prophetie, qu'il seroit quelque jour dominateur des alterez, ce que luy fut monstré à celle heure mesmes par aultre signe plus evident.

Car, alors que sa mere Badebec l'enfantoit et que les sages femmes attendoyent pour le recepvoir, yssirent[37] premier de son ventre soixante et huyt tregeniers[38], chascun tirant par le licol un mulet tout chargé de sel, après lesquelz sortirent neuf dromadaires chargés de jambons et langues de beuf fumées, sept chameaulx chargez d'anguillettes[39], puis .xxv. charretées de porreaulx[40], d'aulx, d'oignons et de cibotz[41], ce que espoventa bien lesdictes saiges femmes. Mais les aulcunes d'entre elles disoyent :

« Voicy bonne provision. Aussy bien ne bevyons nous que lachement, non en lancement[42]. Cecy n'est que bon signe, ce sont aguillons de vin ».

Ligne 69. G : *en esperit prophetic* — l. 70. H, J : *dominatur* — G : *ce que luy monstre à* — H : *mesmez* — l. 72. J : *saiges* — l. 73. A : *attendoient* — A, G, H, J : *issirent* — G : *premier* manque — l. 75. A : *neufz* — A, H, J : *chargez* — l. 76. A : *boeuf* — l. 77. A : *vingt et cinq charrettes* ; H : *charretteez* ; J : *charrettes* — l. 78. G : *ce qui espoventa* — l. 79. A : *aucunes* — l. 80. A, G, H : *provision. Ccecy n'est que* — J : *beuvions* — *laschement* — l. 81. G : *cigne* — A, G, H, J : *agueillons*

reste obscur. Quoi qu'il en soit, l'étymologie gréco-arabe, donnée par R. est purement facétieuse. (S.)

37. Sortirent. Cf. l. I, ch. I, n. 5.

38. Muletiers. Du gascon *treginié*, voiturier (*tregino*, voiture). (S.)

39. Petites anguilles salées qu'on pêche en automne au moment où les eaux sont troublées par les crues, et qu'on sale pour le carême. Cf. Rondelet, *Hist. des poissons*, ch. XXIII. On en pêchait une quantité prodigieuse dans le marais du Bas-Poitou, où R. avait si longtemps vécu. Elles figuraient même en certains endroits au nombre des redevances seigneuriales : « Anguylles sallées dehues à monseigneur », 1473. Terrier de Benet. Cf. E. Clouzot, *Marais de la Sèvre*, p. 124. (C.)

40. Poireaux.

41. Ciboule, mot provincial. En Poitou, *cibot*, oignon de l'année précédente replanté au printemps pour en avoir de primeur (Lalanne). (S.)

42. Prononciation suisse de l'allemand *Landsmann*, compatriote, pays, titre que les Suisses et Lansquenets se donnaient entre eux. *En lancement* signifie donc à la suisse, « à la tudesque », boire sec et à plein verre, boire à longs traits. Cf. *R.E.R.*, VII, 86-88. Dans un mystère du XVIe s., la *Vengeance de nostre Seigneur*, le « connestable de Germanie » est suivi par deux soldats allemands, appelés *Comme-estourdy* et *Lancement*. Cf. Petit de Julleville, *Mystères*, t. II, p. 452. (S.)

Et, comme elles caquetoyent de ces menus propos entre elles, voicy sortir Pantagruel, tout velu[43] comme un ours, dont dist une d'elles en esperit propheticque :

« Il est né à tout[44] le poil : il fera choses merveilleuses, et, s'il vit, il aura de l'eage[45] ».

Ligne 84. M : *sorty* — M : *dict* — l. 85. G, H, J : *en esprit*

43. L'abondance du poil sur le corps a toujours été considéré comme un signe de force physique. Cf. *Perceforest*, I, ch. XC : « Les damoiselles disoient à des chevaliers que pour Dieu ils montrassent à certaine journée la force de leurs bras, la *laine de leur pis*, le loz de leur prouesse. » On dit encore communément : « C'est un gars à poil. » C'est en ce sens que nos soldats, durant la récente guerre, se surnommèrent eux-mêmes les *poilus* (C.)

44. Avec. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 106.

45. C'est là sans doute une facétie populaire. Cf. A. du Saix, *Esperon de discipline*, IIe partie : « Certes *s'il vit, il acquerra de l'eage.* » (P.) — Du Fail, t. I, p. 54, a fait usage de cette vérité de la Palice qu'il n'a pas eu besoin d'emprunter à R. : « Vous serez homme de bien ; s'il n'y a faute ; *si vous vivez vous aurez de l'aage.* » (C.)

Du dueil que mena Gargantua de la mort de sa femme Badebec.

Chapitre III.

Quand Pantagruel fut né, qui fut bien esbahy et perplex[1] ? Ce fut Gargantua son pere. Car, voyant d'un cousté sa femme Badebec morte et de l'aultre son filz Pantagruel né tant beau et tant grand, ne sçavoit que dire ny que faire, et le doubte que troubloit son entendement estoit assavoir s'il devoit plorer pour le dueil de sa femme ou rire pour la joye de son filz. D'un costé et d'aultre il avoit argumens sophisticques[3] qui le suffocquoyent, car il les faisoit très bien *in modo et figura*[4] ; mais il ne les povoit souldre[5], et par ce moyen demouroit empestré comme la souriz empeigée[6] ou un milan prins au lasset.

« Pleureray je ? disoit il[7]. Ouy, car pourquoy ? Ma tant bonne femme est morte, qui estoit la plus cecy, la plus cela, qui feust au

Ligne 3. G : *Quant* — l. 5. G, H, J : *l'autre* — A : *tant beau et grand* ; G : *grant* — l. 5-6. A, G : *il ne scavoit* — G : *ne que faire* — A, G : *qui troubloit* — l. 7. A, G, H, J, K : *assavoir* (H, J : *asçavoir*) *mon*[2] *s'il* — A : *debvoit pleurer* ; G : *pleurer* ; J : *plourer* — l. 8. J : *cousté* — A. G : *d'argumens* — l. 9. K : *sophistiques* — A, J : *suffocquoient* — l. 11. A, G, H, J, K : *comme ung milan* — l. 13. H, K : *le plus cecy et cela qui* — l. 13-14. J : *que fust on monde Jamais* (*j'entends de troys jours*) *je ne la verray* ; H : *on monde*

1. Perplexe. Forme qui subsista jusque chez La Fontaine.

2. Certes. Très ancienne particule, d'origine inconnue, qu'on lit dans Molière, *Bourg. gent.*, III, 3 : « Çà *mon* vraiment ? » Oudin (1642) : « C'est *mon*, ce fay *mon*, ce faudra *mon*, sont façons de parler des harangères. » (S.)

3. Logiques. Le mot n'a pas ici de sens péjoratif.

4. Selon les modes et figures du syllogisme. Cf. l. I, ch. xx, n. 26.

5. Résoudre. Forme vieillie.

6. Prise, engluée, proprement poissée. Et ailleurs, l. III, ch. xxxvii : « Vous me semblez à une souriz *empegée* : tant plus elle s'efforce soy despestrer de la poix, tant plus elle s'en embrene. » Terme provincial, encore usuel dans l'Anjou, le Lyonnais, le Berry, etc. et dérivant du terme dialectal *pège*, poix. (S.) — La métaphore est ancienne. Cf. le proverbe grec μῦς ἐν πίττῃ.

7. Ce développement est peut-être la paraphrase d'un passage d'une comédie latine du

monde. Jamais je ne la verray, jamais je n'en recouvreray une telle; ce m'est une perte inestimable. O mon Dieu, que te avoys je faict pour ainsi me punir? Que ne envoyas tu la mort à moy premier que à elle, car vivre sans elle ne m'est que languir? Ha, Badebec, ma mignonne, m'amye, mon petit con (toutesfois elle en avoit bien troys arpens et deux sexterées [8]), ma tendrette, ma braguette, ma savate, ma pantofle [9], jamais je ne te verray! Ha, pauvre Pantagruel, tu as perdu ta bonne mere, ta doulce nourrisse, ta dame très aymée! Ha, faulce mort, tant tu me es malivole [10], tant tu me es oultrageuse de me tollir [11] celle à laquelle immortalité appartenoit de droict! »

Et ce disant pleuroit comme une vache; mais tout soubdain rioit comme un veau quand Pantagruel luy venoit en memoire :

« Ho, mon petit filz (disoit il), mon coillon, mon peton [12], que tu es joly, et tant je suis tenu à Dieu de ce qu'il m'a donné un si beau filz, tant joyeux, tant riant, tant joly! Ho, ho, ho, ho, que suis ayse!

Ligne 16. A, G : *que ne m'envoyas tu* — l. 18. A : *trois* — l. 19. A : *pantofle* l. 20. A : *te verray! Ha faulce mort* — G : *pouvre Pantagruel* — l. 21. J : *tres ayme* — l. 22. G : *tu m'es oultrageuse* — l. 23. J : *appertenoit* — l. 24. H, J : *vacche* — A : *ryoit* — l. 25. G : *quant* — l. 26. A : *couillon* — J : *mon coillon, mon vesson, mon peton* — l. 28. A, G : *ryant* — A : *que je suis*

moyen âge l'*Alda* de Guillaume de Blois :
Dum parit, Alda perit.....
Dixit et ingeminans vix protulit illa : va-ale !...
In lucem prodit filia, mater obit,
Et miser et felix dolet et lætatur,
Habetque
Vir causam fletus, lætitiæque pater. Cf. *R. E. R.* x, III. (P.)

8. Mesure agraire variable selon la nature du sol. C'est l'étendue de terre qui contient un setier de semence. Cf. *Coutume de Poitou*, art. 189 : « *Sixterée* de terre gaignable est prise en estimation d'un sextier de bled tel qu'il eschet selon la nature de la terre. » (C.)

9. Le *Moyen de parvenir*, ch. LXX, nous indique un sens particulier de ce mot, qui pourrait bien être celui que lui donne ici Pantagruel : « Voudriez-vous que je dise, comme les femmes de Blois, *v, i, t*, pied; *c, o, n*, pantoufle ? » Cette facétie devait être usuelle dans la langue populaire, qui opposait à cette *pantoufle* le *chausse-pied* du mari. Cf. *Moyen de parvenir*, ch. XIII, LII, LXXIII. (P.)

10. Malveillante, ennemie. Et plus bas, ch. VIII : « Sapience n'entre point en âme *malivole.* » Latinisme (*malivolus*) du XVIe s., qui apparaît d'abord chez Le Maire et Jean Bouchet. (S.)

11. Ravir, enlever. Cf. l. I, ch. II, n. 41.

12. Mon petit pied. Cité par Antoine du Saix sous la forme *petau* parmi les « mignotises » que les nourrices adressent aux bébés. Cf. *R. E. R.*, IX, 236. (P.)

Beuvons, ho ! laissons toute melancholie ! Apporte du meilleur, rince les verres, boute la nappe, chasse ces chiens, souffle ce feu, allume la chandelle, ferme ceste porte, taille ces souppes [13], envoye ces pauvres, baille leur ce qu'ilz demandent ! Tiens ma robbe [14], que je me mette en pourpoint [15] pour mieux festoyer les commeres ».

Ce disant, ouyt la letanie et les *Mementos* [16] des prebstres qui portoyent sa femme en terre, dont laissa son bon propos et tout soubdain fut ravy ailleurs, disant :

« Seigneur Dieu, fault il que je me contriste encores ? Cela me fasche ; je ne suis plus jeune, je deviens vieulx, le temps est dangereux, je pourray prendre quelque fiebvre ; me voylà affolé. Foy de gentil homme [17], il vault mieulx pleurer moins et boire dadvantaige ! Ma femme est morte, et bien, par Dieu (*da jurandi* [18] !) je ne la resusciteray pas par mes pleurs ; elle est bien, elle est en paradis pour le moins, si mieulx ne est ; elle prie Dieu pour nous ; elle est bien heureuse ; elle ne se soucie plus de nos miseres et calamitez. Autant nous en pend à l'œil [19]. Dieu gard le demourant [20] ! Il me fault penser d'en trouver une aultre [21].

Ligne 29. G : *melancolie* — l. 30. M : *ses chiens* — l. 31. A : *taille ces souppes* manque ; — *envoyez* — l. 32. G : *pouvres* — A, G, H : *baille leur ce qu'ilz demandent* manque ; J : *baille ce qu'ilz* ; K : *bailles leur ce qu'ilz demande* — l. 33. G, H, J : *mieulx* — l. 34. A : *Et en ce disant il ouyt* ; G : *Et ce disant il ouyt* — l. 35. A : *portoient* — l. 36-37. A, G, H, J, K : *disant : Jesus fault il* — l. 37. G : *que je contriste* — l. 38. A, G, H : *me fasche le temps est dangereux* — l. 39. A : *voy me là affollé* — l. 40. A . *davantaige* ; G, J : *davantaige* ; H : *dadvantage* — l. 41. A, G, H : *par Dieu je ne la resusciteray pas* ; J : *resusciteray mye* — l. 44. A, G : *noz miseres* ; J : *nous miseres* — l. 45. G : *gart* — l. 46. G, H : *autre*

13. Morceaux de pain à tremper dans le bouillon. Cf. l. I, ch. XI, n. 55.

14. Vêtement de dessus que les hommes portaient au XVIe s. Cf. l. I, ch. VIII, n. 74.

15. Vêtement correspondant à peu près au gilet. Cf. l. I, ch. VIII, n. 12.

16. Prières pour les morts.

17. Cf. l. I, ch. XVII, n. 30. C'était le juron favori de François I. (C.)

18. Sous-entendu : *veniam*, c'est-à-dire : « Permettez-moi de jurer. » Manière de s'excuser d'avoir cité, en jurant, le nom de Dieu. R. se sert fréquemment, l. III, ch. XX, et l. IV, ch. X, de cette formule d'atténuation. (S.)

19. Nous avons la même menace devant les yeux. Très vieille expression qui se rencontre déjà au XIIe siècle chez Marie de France. Cf. *Le Fraisne*, v. 87 :

Ki sur altrui mesdit e mant
Ne set mie qu'*à l'ueil li pent*. (P.)

20. Cf. Villon, *Test.*, v. 232 :
« Et Dieu saulve le *remenant*. » (C.)

21. Cf. Il Baldo, *Mac.*, IV :

« Mais voicy que vous ferez, dict il es saiges femmes (où sont elles? bonnes gens, je ne vous peulx veoyr[22]); allez à l'enterrement d'elle, et ce pendent je berceray icy mon filz, car je me sens bien fort alteré et serois en danger de tomber malade; mais beuvez quelque bon traict devant[23], car vous vous en trouverez bien, et m'en croyez, sur mon honneur ».

A quoy obtemperantz, allerent à l'enterrement et funerailles, et le pauvre Gargantua demoura à l'hostel. Et ce pendent feist l'epitaphe pour estre engravé[24] en la manière que s'ensuyt :

ELLE EN MOURUT, LA NOBLE BADEBEC,
DU MAL D'ENFANT, QUE TANT ME SEMBLOIT NICE[25],
CAR ELLE AVOIT VISAIGE DE REBEC[26],

Ligne 47. A, G, H : *dist* — A, G. H : *saiges femmes. Allez à* (A, : *allez vous en à* — G : *allés vous en à*) *l'enterrement d'elle* — l. 49. A, G : *et ce pendant* ; J : *d'elle ce pendent* — A, G, H, J, K : *berseray* — l. 50. A, G, H, J : *seroys* — A : *dangier* — A, G : *quelque peu devant* — l. 53. A, G : *obtemperant* — l. 54. G : *pouvre* — A, G, H, J, K : *Mais cependant* (H, J, K : *cependent*) — A, G : *il fist* — l. 55. G : *qui* — l. 57. A, G : *qui*

Sed moruit : quidnam magis ultra flere bisognat?
Sume aliam.
Cf. *Thuasne*, *op. cit.*, p. 209.

22. C'est une parenthèse du conteur qui joue sur l'adjectif *sages* appliqué aux femmes. Cf. une facétie analogue dans le *Nouveau prologue* du l. IV : « Jens de bien, Dieu vous sauve et gard ! *où estes vous ? Je ne vous peux voir*. Attendez que je chausse mes lunettes. » (P.) — G. Bouchet, t. VI, p. 158, cite cette répartie d'un gros moine à qui les femmes demandaient quand il accoucherait : « Quand j'aurai trouvé une *sage femme*. » (C.)

23. Avant. Cf. l. I, ch. VI, n. 30.

24. Gravé. Cf. l. I, ch. VIII, n. 98.

25. Simple. Vieux mot resté en usage jusqu'au XVIIe s. ; il a survécu dans le langage juridique. (S.)

26. Le nom de *rebec*, donné au moyen âge à un instrument à cordes et à archet très primitif, s'appliquait, au début du XVIe s., à la *viole de gambe*, l'ancêtre de notre violoncelle. Les luthiers sculptaient à l'extrémité du manche des figures grotesques dont les musées ont conservé de très beaux spécimens depuis le XVe s. Cf. Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, v° *Rabèbe*. Par contre, le manche du *rebec* du moyen âge se terminait en palette. (C.)

CORPS D'ESPAIGNOLE [27] ET VENTRE DE SOUYCE [28].
PRIEZ A DIEU QU'A ELLE SOIT PROPICE,
LUY PARDONNANT S'EN RIENS OULTREPASSA.
CY GIST SON CORPS, LEQUEL VESQUIT SANS VICE,
ET MOURUT L'AN ET JOUR QUE TRESPASSA [29].

Ligne 59. H, J : *d'Hespagnole* — 61. K, M : *perdonnant* — A, G : *sans riens*; J, K, M : *sans rien* — l. 62. A, G : *auquel* ; H, J : *onquel*

27. Corps fort maigre, dit le Duchat, on ne sait sur quel indice. En tout cas, ce n'était pas en Espagne qu'on allait chercher au XVIe s. les femmes bien faites, si l'on en croit cette épigramme de du Fail, t. II, p. 35 :

Qui veut belle femme querre,
Prenne visage d'Angleterre,
Qui n'ait mammelles Normandes,
Mais bien un beau corps de Flandres
Enté sur un cul de Paris :
Il aura femme à son devis. (C.)

28. La forme *Souisse* est archaïque et provinciale ; elle a subsisté jusqu'au XVIIe s. Cf. Ménage, *Remarques* : « Il faut dire les *Suisses* et la *Suisse*, et non pas les *Souisses* et la *Souisse*, comme on dit dans la plupart des provinces et comme disaient nos anciens. » (S.) — Ventre proéminent, comme celui des femmes suisses, renommées pour leur embonpoint. (C.)

29. Plaisanterie proverbiale qui se trouve dans le *Monologue du Franc archier de Baignolet* :

Et mourut *l'an qu'il trespassa*. (C.)

De l'enfance de Pantagruel

Chapitre IV.

Je trouve par les anciens historiographes et poetes que plusieurs sont nez en ce monde en façons bien estranges, que seroient trop longues à racompter. Lisez le.vij.livre de Pline [1], si avés loysir; mais vous n'en ouystes jamais d'une si merveilleuse comme fut celle de Pantagruel, car c'estoit chose difficille à croyre comme il creut en corps et en force en peu de temps, et n'estoit rien Hercules qui, estant au berseau, tua les deux serpens, car lesdictz serpens estoyent bien petitz et fragiles; mais Pantagruel, estant encores au berseau, feist cas bien espouventables.

Je laisse icy à dire comment à chascun de ses repas il humoit le laict de quatre mille six cens vaches et comment, pour luy faire un paeslon [2] à cuire sa bouillie, furent occupez tous les pesliers de Saumur [3] en Anjou, de Villedieu [4] en Normandie, de Bramont [5] en Lorraine, et

---

Ligne 1. M : *enfant* — l. 4. H, J : *facźons* — A, G : *qui* — G : *seroyent* — l. 5. A, G, H, J : *aveź* — l. 7. A : *croire* — l. 8. A, G : *riens de Hercules* — l. 9. A : *estoient* — l. 10. A : *berceau* — A, G : *fist de cas* — l. 11. A : *espoventables* — l. 12. H : *je laise*; J : *je laysse* — l. 14. K : *boullie* — A, G, H, J : *paesliers* — l. 15. M : *Larraine*

1. Intitulé dans les éditions des XVe et XVIe s. « *De prodigiosis partubus.* » Cf. l. I, ch. VI, n. 56. (P.)

2. Poêlon. Et l. IV, ch. XLVI : « un *paeslon* plein de laict chauld. » Forme archaïque, encore usuelle dans les patois. (S.)

3. Ch.-l. arr. (Maine-et-Loire). Les poêliers de Saumur figuraient en 1690 parmi les treize corporations tenues chaque année de fournir une torche à la procession de la Fête-Dieu (Arch. Maine-et-Loire, E. 4387). (C.)

4. Villedieu-les-Poêles, cant., arr. d'Avranches (Manche). Les premiers statuts de ses poêliers dataient de 1328 et furent confirmés par Charles VI, Charles VII et Louis XI. Cf. Giente et Havard, *Villedieu-les-Poeles et sa commanderie*, 1898, t. I, p. 42 et suiv. Du Fail, t. II, p. 27, mentionne incidemment un « *poilier venant de Ville Dieu* ». Cf. le proverbe cité ch. II, n. 34. (C.)

5. Il existe un hameau de ce nom, com. de la Bresse, arr. Remiremont (Vosges). Mais il ne peut s'agir de ces quelques maisons perdues dans la montagne. Il faut lire sans doute Fra-

luy bailloit on ladicte bouillie en un grand timbre[6], qui est encores de present à Bourges près du palays[7] ; mais les dentz luy estoient desjà tant crues et fortifiées qu'il en rompit, dudict tymbre, un grand morceau, comme tres bien apparoist.

Certain jour, vers le matin, que on le vouloit faire tetter une de ses vaches (car de nourrisses il n'en eut jamais aultrement, comme dict l'hystoire), il se deffit des liens qui le tenoyent au berceau un des bras, et vous prent ladicte vache par dessoubz le jarret et luy mangea les deux tetins et la moytié du ventre, avecques le foye et les roignons, et l'eust toute devorée, n'eust esté qu'elle cryoit horriblement comme si les loups la tenoient aux jambes, auquel cry le monde arriva, et osterent[8] ladicte vache à Pantagruel ; mais ilz ne sceurent si bien faire que le jarret ne luy en demourast comme il le tenoit et le mangeoit très bien comme vous feriez d'une saulcisse, et, quand on luy voulut oster l'os, il l'avalla bien tost comme un cormaran feroit un petit poisson, et après commença à dire : « Bon ! bon ! bon ! » car il ne sçavoit encores bien parler, voulant donner à entendre que il avoit trouvé fort bon et qu'il n'en failloit plus que autant. Ce que voyans

---

Ligne 16. G : *grant tymbre* ; A, H, J : *tymbre* — l. 17. A, G : *auprès du palays* — l. 18. M : *fortifiés* — G : *grant* — l. 20. A, G, H, J, K : *Ung* (H, J : *un*) *certain jour* ; M : *certains jours* — l. 21. H, J : *vacches* — l. 22. A. G, H : *dit* — A : *l'histoire* — A : *desfit* ; G : *il deffist* ; H, J : *il deffit* — A : *tenoient* — l. 23. H : *prend* — G, H : *vasche* ; J : *vacche* — l. 24. K : *roignous.* — l. 25. K : *l'eut* — G : *ce n'eust esté* — G : *com si* — l. 26. K : *le tenoient* — l. 27. J : *vacche* — H : *vaccha Pantagruel* — A : *des mains dudict Pantagruel* ; G : *audict Pantagruel* — l. 29. A : *et quand l'on* ; G : *et quant l'on* — l. 30. G : *oster lors il* — l. 31. G, J : *poysson* — H, J : *commencza* — l. 32. A : *encores pas bien parler* ; G : *encores pas parler* — A : *il l'avoit*

mont, com. Grand-Fontaine, cant. Schirmeck, (Alsace). Il y avait là des mines de fer célèbres, utilisées sur place dans une forge, d'où le fer sortait en divers ustensiles. L'exploitation, commencée dès le XIIIe s., ne cessa qu'au XIXe s. (C.)

6. Grande auge en pierre servant à abreuver les bestiaux. Cf. l. I, ch. II, n. 4.

7. C'est le palais de Jean de Berry, aujourd'hui préfecture du Cher. En 1304, il existait devant ce palais une cuve de pierre dite *écuelle du géant* qui servait une fois par an à contenir du vin que l'on distribuait aux pauvres. C'est cette *écuelle de pierre du géant* dont R. a fait ici *le timbre* de Pantagruel. Cf. *R. XVIe s.*, t. IV, 162-165. (P.)

8. Le verbe au pluriel avec un sujet nom collectif au singulier est assez fréquent au XVIe s. (P.)

ceulx qui le servoyent, le lierent à gros cables comme sont ceulx que l'on faict à Tain [9] pour le voyage du sel de Lyon, ou comme sont ceulx de la [10] grand [11] nauf *Françoyse* [12] qui est au port de Grace [13] en Normandie.

Mais, quelque foys que un grand ours, que nourrissoit son pere, eschappa et luy venoit lescher le visage, car les nourrisses ne luy avoyent bien à point torché les babines [14], il se deffist desdictz cables aussi facillement comme Sanson d'entre les Philistins [15], et vous print

---

Ligne 34. A : *servoient* — G : *comme sont ceulx* — l. 35. J : *Thain* — M : *à Lyon* — l. 36. A : *grand navire* ; G : *grant navire* — l. 38. G : *grant* — l. 40. A, G : *avoient* (G : *avoyent*) *pas bien torché* — H : *à poinct* — A : *desfit* ; J : *deffict*

9. Ch. Bellet, dans son *Histoire de la ville de Tain* (1905), t. I, p. 101, mentionne l'industrie de la corderie à Tain, mais il ne donne d'autre référence que le passage de R. De même, Valbonnais, *Histoire du Dauphiné*, t. I, p. 73, rapporte que Charles VII, par une ordonnance de 1445, aurait établi à Tain un entrepôt général du sel gabellé, qu'on aurait ensuite expédié par bateaux sur Vienne et Lyon. Mais nous n'avons pas retrouvé l'ordonnance de cette date, et celle du 28 février 1435, établissant un impôt sur le sel, ne parle pas de Tain. (C.)

10. Le genre de *nauf* a été longtemps incertain ; au XVIe s., le féminin l'emporte, et il s'est conservé en poésie (Malherbe) jusqu'au XVIIe. Cf. Brunot, t. I, p. 405.

11. Grande. Cf. l. I, ch. II, n. 18.

12. La *Grande Françoise*, ainsi nommée en l'honneur de François Ier, avait été achevée en 1527, mais elle n'avait pas encore été mise à l'eau. C'était une nef de 2000 tonneaux, la plus grande qu'on eût encore construite en France. On y avait installé un jeu de paume, une forge, un moulin à vent, une chapelle dédiée à saint François. Elle avait trois rangs de sabords, cinq mâts, une coque doublée en plomb. Quand on voulut la lancer, elle ne put franchir la baie et s'échoua sur le flanc, une nuit de tempête de novembre 1533. Malgré des tentatives renouvelées en 1535 on ne put la relever. Il fallut la dépecer et ses matériaux servirent à bâtir la plupart des maisons des Barres, au Havre. Cf. Ch. de la Roncière, *Hist. de la marine française*, t. II, p. 473-475. (C.)

13. Le Havre, ch.-l. arr. (Seine-Inférieure). Ce port avait été fondé le 1er mars 1517 par François Ier et baptisé en son honneur Franciscopolis, mais l'usage lui avait substitué l'appellation de *Havre de Grâce*, du nom d'une chapelle voisine. Les travaux, dirigés par Michel Ferré, durèrent six ans et coûtèrent 400.000 fr. Cf. Ch. de la Roncière, *Hist. de la marine française*, t. III, p. 174. (C.)

14. Mot enfantin attesté pour la première fois dans ce passage. Ailleurs, l. III, ch. XVII, et l. IV, ch. LIII, R. l'applique aux lèvres des singes. Ce dernier sens est resté vivace dans les parlers provinciaux. (S.)

15. Allusion à l'épisode raconté dans les *Juges*, XVI, 8-12. A deux reprises, Dalila lie Samson de sept câbles qu'il rompt comme du fil. (P.)

Monsieur de[16] l'Ours, et le mist en pieces comme un poulet, et vous en fist une bonne gorge chaulde[17] pour ce repas.

Par quoy craignant Gargantua qu'il se gastast[18], fist faire quatre grosses chaines de fer pour le lyer, et fist faire des arboutans à son berceau bien afustez. Et de ces chaines en avez une à La Rochelle[19], que l'on leve au soir entre les deux grosses tours du havre ; l'aultre est à Lyon[20], l'aultre à Angiers[21], et la quarte[22] fut emportée des diables pour lier Lucifer, qui se deschainoit en ce temps là à cause d'une colicque qui le tormentoit extraordinairement pour avoir mangé l'ame d'un sergeant en fricassée à son desjeuner. Dont povez bien croire ce que dict Nicolas de Lyra[23], sur le passaige du *Psaultier* où il est escript :

Ligne 42. A. G : *vous le mist* — G : *pollet* — l. 43. A : *guorge* ; G : *gorgée* — l. 44. A : *craingnant* — l. 47. A, G, H, J, K : *l'on lieve* — G : *l'autre* — l. 48. G : *l'autre* — l. 49. A : *lyer* — l. 50. J : *colique* — G, H, J, K : *tourmentoit* — l. 51. G, H, J : *desjuner* — K : *pouvez* — J : *craire* — l. 52. A, G : *dit*

16. Sur cette plaisante addition de la particule nobiliaire, cf. l. I, ch. XXXIII, n. 35.

17. La *gorge* était la pâture que l'on donnait aux oiseaux de volerie. Lorsque cette *gorge* était prise de la proie fraîchement tuée, chaude encore, on l'appelait *gorge chaude*. Cf. *R. E. R.*, X, 369. (P.)

18. S'abîmât, se blessât, encore usité dans ce sens en Poitou. (C.)

19. Ch.-l. dép. Charente-Inf. Une des plus riches cités du royaume au XVIe s., grâce au commerce de ses marins avec le nouveau monde. R. connaissait certainement ce port fameux, voisin de Fontenay-le-Comte et de Maillezais, avec son enceinte de murailles et ses grandes tours, dont celle de la Lanterne, terminée en 1475, servait à éclairer l'entrée du havre. Cf. *R. E. R.*, IV, 374. La grosse chaîne de fer qu'on tendait la nuit entre les deux tours d'entrée du port de La Rochelle (tour de la *Chaîne* et tour Saint-Nicolas) est mentionnée dès 1345. Elle existait encore au XVIIe s., ainsi que le treuil qui servait à la manœuvrer. Cf. *R. E. R.*, IV, 374. (C.)

20. Ces chaînes étaient tendues sur la Saône, de l'abbaye d'Esnay à la porte Saint-Georges. Les comptes municipaux mentionnent en 1527-1528 le paiement des gages des « gardes des chaisnes traversant la rivière de Saonne de l'abbaye d'Esnay à la porte Saint-Georges » (Arch. comm. de Lyon, CC. 760-761). Le monastère de la Visitation de Sainte-Marie-des-Chaînes, fondé vers 1640 sur le quai de Serin, fut ainsi dénommé en raison des chaînes tendues sur la Saône tout près de là. (C.)

21. Une énorme chaîne barrait à Angers le cours de la Maine, à son entrée dans la ville. En 1412, il fallut pour la retirer cinq hommes occupés pendant seize jours au travail. Son emplacement est indiqué par le pont de la *Haute Chaîne*. A la sortie de la ville était établi un second barrage dit de la *Basse Chaîne*. Cf. Port, *Dict. de Maine-et-Loire*, t. I, p. 106 (C.)

22. Quatrième. Cf. l. I, ch. XVI, n. 2.

23. Nicolas de Lyra, franciscain italien du XIVe s., avait composé un commentaire de la Bible qui eut une très grande vogue jusqu'au XVIIe s. Du temps de R., dans la plupart des psautiers enrichis de gloses, figurent des extraits du commentaire de Nicolas de Lyra. Cf. *R. E. R.*, VIII, 264. (P.)

« *Et Og regem Basan* »[24], que ledict Og, estant encores petit, estoit tant fort et robuste qu'il le failloit lyer de chaisnes de fer en son berceau[25]. Et ainsi demoura coy et pacificque, car il ne pouvoit rompre tant facillement lesdictes chaisnes, mesmement qu'il n'avoit pas espace au berceau de donner la secousse des bras.

Mais voicy que arriva un jour d'une grande feste que son pere Gargantua faisoit un beau banquet à tous les princes de sa court. Je croy bien que tous les officiers de sa court estoyent tant occupés au service du festin que l'on ne se soucyoit du pauvre Pantagruel, et demouroit ainsi à *reculorum*[26]. Que fist il ?

Qu'il fist, mes bonnes gens ? Escoutez[27].

Il essaya de rompre les chaisnes du berceau avecques les bras, mais il ne peut, car elles estoyent trop fortes. Adonc il trepigna tant des

---

Ligne 54. A : *si fort* ; G : *estoit fort et robuste* — A, G, H, J : *chaines* — l. 55. A, G : *et pacifique Pantagruel car il ne povoit* ; H, J, K : *pacifique* ; H, J : *povoit* — l. 56. A, G, H, J : *chaines* — l. 58. A : *grand feste* — l. 60. A : *estoient* — l. 61. A, H, J : *ne se soucioit* (H, J : *soucyoit*) *point* ; G : *ne se soucyoit point du pouvre Pantagruel* — l. 62. A, G : *a reculorum. Voicy qu'il fist : il essaya* ; H : *que fist il ? Il essaya* ; J : *feist* — l. 63. K : *escoutés* — l. 64. A, G, H, J : *chaines* ; K : *chesnes* — l. 65. A : *peust* ; — *estoient*

24. Cf. *Psaumes*, CXXXV, 20 : « Qui percussit reges magnos... Et Og regem Basan. » C'est, en réalité, dans le *Deutéronome*, III, 11, qu'il est question du lit de ce roi géant : « Solus quippe *Og rex Basan* restiterat de stirpe gigantum. Et monstratur lectus ejus ferreus qui est Rabath filiorum Amon, novem cubitos hominis longitudinis et quatuor latitudinis ad mensuram cubiti virilis manus. » (P.)

25. A propos du texte du *Deutéronome* cité ci-dessus Nicolas de Lyra rapporte que, selon les interprètes juifs, Og aurait eu trente coudées de la plante des pieds à la cheville et il proteste contre cette énormité : « Dicunt... quod jam tantæ erat fortitudinis et magnitudinis quod non poterat teneri nisi in cuna ferrea habente novem cubitos usuales in magnitudinem. » C'est une réminiscence de cette phrase que nous avons dans ce passage de R., mais il faut noter qu'il n'est pas question dans Nicolas de Lyra de chaînes garrottant Og, et que le commentateur ne rapporte que pour s'en moquer les extravagances de la tradition juive sur ce personnage. (P.)

26. A l'écart, dans son coin. On disait au XIIIe s., une « reculée », pour dire un coin écarté, un renfoncement sombre (Ruteboeuf, Joinville, dans Littré). Au XVIIe s., une impasse de Niort s'appelait encore : « En reculée. » Le terme macaronique *a reculorum* vient de l'argot scolaire. Cf. Math. Cordier, *De corr. serm. emend.*, éd. 1531, p. 433 :

Bene veniatis qui apportatis ;
Et qui nihil apportatis *a reculorum*. (C.)

27. Nouvelle apostrophe du conteur aux lecteurs. Cf. ch. III, n. 21.

piedz qu'il rompit le bout de son berceau, qui toutesfoys estoit d'une grosse poste[28] de sept empans[29] en quarré, et, ainsi qu'il eut mys les piedz dehors, il se avalla[30] le mieulx qu'il peut, en sorte que il touchoit les piedz en terre ; et alors avecques grande puissance se leva, emportant son berceau sur l'eschine ainsi lyé, comme une tortue qui monte contre une muraille, et à le veoir sembloit que ce feust une grande carracque[31] de cinq cens tonneaulx qui feust debout. En ce point entra en la salle où l'on banquetoit, et hardiment, qu'il espoventa bien l'assistance ; mais, par autant[32] qu'il avoit les bras lyez dedans, il ne povoit rien prendre à manger, mais en grande peine se enclinoit[33] pour prendre à tout[34] la langue quelque lippée. Quoy voyant, son pere entendit bien que l'on l'avoit laissé sans luy bailler à repaistre et commanda qu'il fut deslyé desdictes chesnes, par le conseil des princes et seigneurs assistans, ensemble aussi que les medicins de Gargantua disoyent que, si l'on le tenoit ainsi au berseau, qu'il seroit toute sa vie subject à la gravelle[35].

Lors qu'il feust deschainé, l'on le fist asseoir, et repeut fort bien, et mist son dict berceau en plus de cinq cens mille pieces d'un coup de

---

Ligne 66. J : *des son berceau* — A, G : *toutesfois* — l. 68. A : *peust* — l. 69. A : *des piedz* — G : *Et lors avecques grand puissance* ; A : *grand puissance* — l. 71. A, G, H, J : *que ce fust* — l. 72. A : *grand* — A, J : *tonneaux* — l. 73. H. J : *poinct* — l. 74. A : *assistence* — l. 75. K : *pouvoit* — A, G : *riens* — A : *grand* ; G : *grant* — J : *inclinoit* — l. 78. A : *feust* ; G, J : *fust* — J : *deslié* — A, G, H, J : *chaines* — l. 79. G : *ensenble* — A, G, J, K : *medecins* — l. 80. A : *disoient* — *berceau* — l. 82. A, G : *Et lorsqu'il fut* (G : *fust*) ; H, J : *fust* — K : *et reput*

28. Poutre. C'est la forme primitive de *poteau*, anc. fr. *post*, graphie qu'on lit encore chez du Fail. (S.)

29. Mesure de 22 à 24 centimètres. Cf. l. I, ch. XIX, n. 14.

30. Descendit en se laissant glisser. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 96.

31. Grand bâtiment génois. Cf. l. I, ch. XVI, n. 22 et *R. E. R.*, VIII, 47.

32. Parce que. Cf. l. I, *Prol.*, n. 35. La locution est encore usitée dans le Berry, avec le sens de « comme, d'autant que ». (S.)

33. S'inclinait.

34. Avec. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 106.

35. Les anciens attribuaient la gravelle à la chaleur immodérée des reins : « Comme nous voyons faire la brique d'une terre gluante cuite au four par le feu, dit Abraham de la Framboisière (*Œuvres*, Lyon, 1669, p. 153), ainsi est la pierre engendrée aux roignons d'une humeur grosse et visqueuse par la chaleur immodérée des reins. » (D.)

poing qu'il frappa au millieu par despit, avec protestation de jamais n'y retourner[36].

Ligne 84. A : *par despit* manque — A : *avecques* — l. 85. A : *jamais y retourner*

36. G. Bouchet, *Serées*, t. III, p. 248, s'est souvenu de ce passage : « Nostre demy-homme a mit en cent mille pièces... *en protestant de n'entrer jamais dedans, comme avoit fait le bon Pantagruel de son berçeau.* » (C.)

Des faictz du noble Pantagruel en son jeune eage[1].

Chapitre V.

Ainsi croissoit Pantagruel de jour en jour et prouffitoit à veue d'œil, dont son pere s'esjouyssoit par affection naturelle, et luy feist faire, comme il estoit petit, une arbaleste pour s'esbatre après les oysillons, qu'on appelle de present la grand arbaleste de Chantelle[2]; puis l'envoya à l'eschole pour apprendre et passer son jeune eage.

De faict, vint à Poictiers[3] pour estudier, et proffita beaucoup; auquel lieu, voyant que les escoliers estoyent aulcunes foys de loysir et ne sçavoient à quoy passer temps, il en eut compassion; et un jour print d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin[4] une grosse roche, ayant

---

Ligne 1. A, G : *faitz* — l. 3. A : *proffitoit* — M : *a veu* — l. 4. A : *son per* — l. 5. A : *arbeleste* — G : *après oysillons* — l. 6. A : *oysillons qui est de present en la grosse tour de Bourges* — G : *qu'on aplle* — G : *grand arbastre*; H : *arbastre* — l. 7. G, K : *à l'escole* — l. 8. A, G : *Et de faict* — G, H : *estuedier* — G : *et y prouffita* — l. 9. A, G, H, J : *escholiers* (A : *escholliers*) — A : *estoient* — A : *aulcunesfois* — l. 10. M : *il* manque — l. 11. G : *grant*

1. Age. Cf. l. I, ch. I, n. 11.

2. La tradition locale n'a pas gardé souvenir de cet engin de guerre. Il s'agissait sans doute d'une de ces arbalètes de *passe* ou de rempart, que le jeune Gargantua bandait à force de reins, l. I, ch. XXIII, n. 143. On peut supposer qu'elle provenait du château de Chantelle (cant., arr. Gannat, Allier), rasé après la trahison du connétable de Bourbon. Cf. *R. E. R.*, VII, 71. (C.)

3. L'Université de Poitiers, que R. fréquenta peut-être dans sa jeunesse, mais qu'il connut certainement de très près lorsque son patron Geoffroy d'Estissac l'emmena à Ligugé, était une des plus florissantes du royaume. Du temps de Louis XII, elle comptait, d'après Chasseneux, au moins quatre mille étudiants, français, flamands, anglais, écossais, allemands, et ses professeurs étaient en grand renom. Cf. *R. E. R.*, II, 241. (C.)

4. Et plus bas : « N'est aujourd'huy passé aulcun en la matricule de la dicte université de Poictiers, sinon qu'il ait passé à *Passelourdin.* » La caverne de *Passelourdin*, la première de quatre grottes creusées dans le contrefort de Mauroc, sur la rive droite du Clain, tout près de Poitiers, était au XVIIe s. une des curiosités que les guides engageaient à visiter. Mais il est impossible de dire si cette renommée est antérieure à R. ou si elle lui vient de l'invention de Pantagruel. Cf. *R. E. R.*, II, 233, VI, 392, VII, 376. (C.)

environ de douze toizes [5] en quarré et d'espesseur quatorze pans [6], et la mist sur quatre pilliers au millieu d'un champ bien à son ayse, affin que lesdictz escoliers, quand ilz ne sçauroyent aultre chose faire, passassent le temps à monter sur ladicte pierre et là banqueter à force flacons, jambons et pastez, et escripre leurs noms dessus avec un cousteau [7], et de present l'appelle on la *Pierre levée* [8]. Et en memoire de ce n'est aujourd'huy passé aulcun en la matricule de ladicte université de Poictiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine Caballine [9] de Croustelles [10], passé à Passelourdin et monté sur la Pierre levée.

En après, lisant les belles chronicques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan [11], dict Geoffroy à la grand dent, grand pere du

---

Ligne 12. A, G, H, J : *toyzes* — l. 14. G, H, J : *escholiers* ; A : *escholliers* — A, G, H, J : *sçauroient* — l. 15. M : *passassent temps* — l. 18. A. G : *aujourdhuy nul passé est* — l. 21. A : *lysant* — H : *chronicque* ; K : *cronicques* — l. 22. M : *Lusignam* ; K : *Lusigniam* — A : *dit* — G : *grant dent, grant pere*

5. Environ 3 m 30.

6. Environ 24 m. sur chaque sens.

7. Dolmen en partie ruiné sur le bord du chemin de Saint-Saturnin à Vaudouzil, com. de Poitiers. La table est cassée par le milieu et n'est plus soulevée du sol que par une extrémité, mais elle était encore intacte au XVIIIe s. Ses dimensions, 6 m. 80 de longueur sur 4 m. 60 de largeur et 0 m. 83 d'épaisseur, sont bien inférieures à celles que lui donne le texte de R., ou une représentation fantaisiste du *Theatrum urbium* de Braun, vers 1580, faite évidemment d'après notre auteur. Comme de Passelourdin, les guides du XVIIe s. en font une curiosité locale. (C.)

8. En dépit de la gravure du *Theatrum urbium*, où l'on voit les étudiants écrire sur la Pierre levée leurs noms : « Ortelius, Goltzius, Hogenberg », etc., le grain de cette pierre est si grossier qu'il ne semble pas qu'elle ait pu recevoir tant de graphies illustres. En tout cas elle n'en a conservé aucune. (C.)

9. Semblable à la source d'Hippocrène que le cheval Pégase fit jaillir sur le Parnasse d'un coup de pied. Cf. Perse, *Choliambes*, v. 1.

Nec fonte labra prolui *caballino*,

et Marot, t. I, p. 184, qui vante une épître éloquente :

Pres du ruisseau *caballin* composée.

Le latinisme *caballin* disparut à la fin du XVIe s. Cette source limpide existe encore, près de Croutelle, à une lieue de Poitiers. (C.)

10. Com., cant. sud de Poitiers (Vienne). Beaucoup d'auteurs, Du Fail en tête (t. I, p. 165), ont parlé de cette réputation de Croutelle et de sa fontaine de sapience, mais les mentions sont postérieures à R. La petite bourgade avait au XVIe s. une renommée de meilleur aloi avec ses ateliers de tourneurs en buis qui fabriquaient de minuscules objets appelés « finesses ». Cf. *R. E. R.*, II, 155. (C.)

11. Geoffroy de Lusignan, sgr. de Vouvent et Mervent, dit la *Grant Dent*, à cause d'une dent qui lui saillait hors de la bouche, sans qu'on ait jamais bien su de quelle mâchoire. Toute sa vie, jusqu'à sa mort, en 1248, n'a été que méfaits et cruautés. Tantôt c'est aux moines de Maillezais qu'il s'en prend (1232), tantôt aux Juifs de Niort (1236). Mais ayant suivi son cousin Hugues X de la Marche

beau cousin de la seur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezays [12], dont print un jour *campos* [13] pour le visiter comme homme de bien. Et, partant de Poictiers avecques aulcuns de ses compaignons, passerent par Legugé [14], visitant le noble Ardillon [15], abbé, par Lusignan [16], par San-

Ligne 23. H : *asnée* — A, G : *du gendre de sa belle mere* — l. 24. K : *enterrée à Maillerays* — J : *dont* manque — l. 27-28. A, G, H, J, K : *Legugé, par Lusignan, par Sansay, par Celles, par Sainct Ligaire* [17], *par Colonges, par Fontenay le Comte* (J : *Fontanay le Conte*)

dans sa révolte, saint Louis, après sa victoire de Taillebourg, le força à livrer son château de Mervent qui fut démantelé. Plus tard, cependant, le roi pardonna et réconcilia même Geoffroy avec les moines de Maillezais. C'est ce personnage, véritable type du baron du moyen âge, que la légende, oublieuse des rois de Chypre et de Jérusalem, donne pour fils à Raymondin et à la fée Mélusine. Cependant 150 ans à peine s'étaient écoulés depuis sa mort quand Jean d'Arras, l'auteur du roman de *Mélusine*, mettait la dernière main à son livre, 7 août 1394. (C.)

12. Cant., arr. Fontenay-le-Comte (Vendée), siège de l'abbaye bénédictine de Saint-Pierre de Maillezais, fondée à la fin du xe s. Depuis 1317, l'abbé était en même temps évêque de Maillezais. C'est à ce double titre que Geoffroy d'Estissac, protecteur de R., lui donna asile après ses démêlés avec les cordeliers de Fontenay-le-Comte, et lui permit d'échanger le froc de saint François contre l'habit de saint Benoît (1524-1525). Cf. *R. E. R.*, II, 167. (C.)

13. Congé donné aux écoliers, terme d'argot scolaire. Cf. une farce du xvie s., le *Maistre d'Ecole* (Fournier, p. 416) :

Magister, donnez-nous *campos*,
Vistement et vous despechés...

et dans la comédie de Larivey, *Le Fidelle*, acte I, sc. viii : « Je me dispose à un tel jour donner à mes escolliers *campos* et licence de se jouer. » De même, Marot, 2eme *épître du Coq-à-l'âne* (1535), t. I, p. 226 :

Et demande au petit Roger
Si ceulx que l'on feit desloger
Hors des villes cryoient *campos*.

Le mot est tiré du latin des écoles, *haberé campos*, prendre la clef des champs. (S.)

14. Le prieuré de Ligugé (com., cant. sud de Poitiers) appartenait à l'abbaye de Maillezais. Geoffroy d'Estissac, qui avait reconstruit les bâtiments conventuels et achevé l'église abbatiale, en avait fait une habitation de grand seigneur, entourée de jardins superbes, à la mode des prélats italiens. R. y avait trouvé, ainsi que Jean Bouchet, une hospitalité dont le souvenir nous est resté dans son *Epistre... traictant des ymaginations qu'on peut avoir attendant la chose desirée*, et la réponse de son ami. Cf *R. E. R.*, II, 162. (C.)

15. Antoine Ardillon était abbé de Fontaine-le-Comte, abbaye de l'ordre de saint Augustin, très voisine de Ligugé. Les chartes lui donnent ce titre de 1513 à 1540. Il avait succédé à Geoffroy d'Estissac, lorsque le prélat avait été nommé évêque de Maillezais. R. qui l'appelle (l. III, ch. xliii) « le noble abbé Ardillon », avait reçu à Fontaine-le-Comte, comme à Ligugé, une aimable hospitalité en compagnie de lettrés et d'humanistes poitevins : Salmon Macrin, Jean Bouchet, Quentin, Nicolas Petit, Trojan, qui se réunissaient, avec le maître du lieu, « au cler matin » à l'ombre des bois. Macrin lui a dédié une *Ode* en 1537 et J. Bouchet ses *Annales d'Aquitaine* en 1525. Cf. *R. E. R.*, II, 153, V, 52. (C.)

16. Cant., arr. Poitiers (Vienne). Le château de Lusignan (xiie-xiiie s.), bâti sur un

say[18], par Celles[19], par Colonges[20], par Fontenay le Conte[21], saluant le docte Tiraqueau[22], et de là arriverent à Maillezays où visita le sepulchre[23] dudict Geoffroy à la grand dent[24], dont il eut quelque peu

Ligne 29. J : *Maillezais*; K : *Maillerays* — l. 30. K, M : *dont eut*

promontoire, au-dessus de la rivière la Vonne, dominait la petite ville de sa double enceinte et de ses grosses tours, qui passaient pour l'œuvre de la fée Mélusine. Cf. l. IV, ch. XXXVIII : « Visitez Lusignan... Là trouverez tesmoings... lesquelz vous jureront... que Mellusine leur première fondatrice... » Après le siège de 1575, le château fut démantelé, et totalement rasé en 1622. Brantôme ne vit que les ruines « de la plus noble décoration vieille de toute la France ». *Grands cap. Vie dé M. de Montpensier*. Cf. *R. E. R.*, II, 166. (C.)

17. Saint-Liguaire, com., cant. Niort (Deux-Sèvres), siège d'une abbaye bénédictine remontant avant les invasions normandes et rattachée à l'abbaye de Saint-Maixent au Xe s. Il n'en reste plus que la salle capitulaire et quelques travées de cloître partagées entre plusieurs propriétés particulières. Cf. l. IV, ch. XIII : « Tappecoue... estoit allé en queste à *Sainct Ligaire*. » *R. E. R.*, II, 248. (C.)

18. Sanxay, com., cant. Lusignan (Vienne). Geoffroy d'Estissac était seigneur de la châtellenie de Bois-Pouvreau et Sanxay. Tout auprès, Lion Jamet, l'ami de Marot, était seigneur de Chambrun. Deux excellentes raisons pour faire passer Pantagruel dans cette bourgade poitevine. *R. E. R.*, II, 250, VII, 399. (C.)

19. Celles-sur-Belle, cant., arr. Melle (Deux-Sèvres). Depuis 1515, Geoffroy d'Estissac était abbé de la puissante abbaye de Notre-Dame de Celles. Tout l'itinéraire de Pantagruel en Poitou est une promenade à travers les domaines et les bénéfices de l'évêque de Maillezais ou de ses amis. (C.)

20. Coulonges-sur-l'Autize, cant., arr. Niort (Deux-Sèvres). Le château du XVe s. appartenait à Geoffroy d'Estissac, qui s'apprêtait à le faire reconstruire à la moderne. Mais la mort surprit le prélat en 1543, l'entreprise à peine commencée. C'est son neveu, Louis d'Estissac, qui acheva l'édifice encore debout aujourd'hui, bien que dépouillé de ses plus belles sculptures de la Renaissance. Cf *R. E. R.*, II, 154. (C.)

21. Ch.-l., arr. (Vendée). R. avait séjourné une quinzaine d'années au couvent des cordeliers de Fontenay-le-Comte, de 1511 à 1525 environ. Cf. l. I, *Chronologie*, p. CXXVIII à CXXX. C'était, à cette époque, une des villes importantes du Poitou, célèbre par ses foires et par son siège royal où Tiraqueau était juge. Cf. l. III, ch. XIII : « Plus estoit troublé que s'il feust à la foyre de Fontenay. » *R. E. R.*, II, 159. (C.)

22. André Tiraqueau, jurisconsulte, né vers 1488 à Fontenay-le-Comte (Vendée), mort à Paris à la fin de 1558. D'abord juge au siège de Fontenay (1512), puis lieutenant du sénéchal de Poitou au même siège en attendant sa nomination de conseiller au parlement de Paris (1541), il avait noué avec R. des rapports amicaux attestés par des lettres de Budé, de Pierre Amy, et par son propre aveu dans deux passages du *De legibus connubialibus* (1524). L'éloignement n'avait pas brisé les liens de cette amitié, et R. venait de dédier à Tiraqueau, le 3 juin 1532, son édition des *Lettres médicales* de Manardi. Cf. notre *Chronologie*, et *R. E. R.*, III, 138, 253, IV, 384, V, 185, 315. (C.)

23. Geoffroy de Lusignan était en effet enterré à Maillezais, si l'on en croit le trouvère du XIVe s. Couldrette, dans son poème de *Mellusine* (réimpr. Niort, 1854), v. 5757-62 :

> Encores y est ensevelis
> Geoffroy le chevalier gentils;
> Là gist Geoffroy et là repose;
> Je l'ai véu, bien dire l'ose,
> Pourtrait en une tombe de pierre,
> Dessoubz celle fu mis en terre.

Cf. *R. E. R.*, II, 167. (C.)

24. Geoffroy de Lusignan ayant brûlé l'ab-

de frayeur, voyant sa pourtraicture [25], car il y est en image comme d'un homme furieux, tirant à demy son grand malchus [26] de la guaine, et demandoit la cause de ce. Les chanoines dudict lieu luy dirent que n'estoit aultre cause sinon que

Pictoribus atque poetis, etc. [27],

c'est-à-dire que les painctres et les poetes ont liberté de paindre à leur plaisir ce qu'ilz veullent. Mais il ne se contenta de leur responce, et dist :

« Il n'est ainsi painct sans cause, et me doubte que à sa mort on luy a faict quelque tord, duquel il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray [28] plus à plein et en feray ce que de raison ».

Puys retourna non à Poictiers, mais voulut visiter les aultres universitez de France [29], dont, passant à La Rochelle [30], se mist sur mer et

---

Ligne 31. A : *protraicture* — A, G, H : *ymage* — G : *come* — l. 32. A : *marchus* ; G : *grant malchus* — G : *guayne* — l. 33. A, G : *qu'il n'y avoit point d'aultre cause* ; H : *n'estoyt* — l. 36. A, G, H, J, K : *les painctres et poetes* — l. 37. G, J, K : *se qu'ilz* — A, G : *ne se* (A : *s'en*) *contente pas* — l. 39. G, H, K : *Il n'est point* (H : *poinct*) *ains* — G : *l'on luy a* — l. 40. A, G : *dont il demande* — l. 41. A : *plus au plain* ; G : *plus à plain* — l. 42. A, G, H, K : *Ainsi retourna* (A, G : *s'en retourna*) *non pas à Poitiers* ; J : *Ainsi retourna non à Poitiers* — A, G, H, J, K: *mais il voulut* — G : *autres*

baye de Maillezais en 1223, fut contraint par le pape à la rebâtir, mais il obligea les moines à mettre son effigie au-dessus du porche d'entrée : « Et fut l'abbaye refaicte, plus grande et plus puissante qu'elle n'avoit esté par avant ;... et se fist Geuffroy signifier et escripre à la porte : c'est assavoir la longeur et la grandeur de luy, au plus prez que on peut faire à sa semblance. » Cf. Jean d'Arras, *Mélusine*, éd. elz., p. 403. En 1834, des fouilles entreprises dans le chœur de l'église ont mis à jour une tête de guerrier, qui paraît être celle du héros légendaire (Musée de Niort). Cf. *R. E. R.*, II, 168.

25. Portrait. Cf. l. I, ch. LVI, n. 18.

26. Épée à lame recourbée. Terme du XVe-XVIe s., identique au nom du personnage auquel saint Pierre coupa une oreille. Cf. *Jean*, XVIII, 10, et H. Estienne, *Apologie*, t. II, p. 146 : « *Malchus* qui eut l'oreille coupée, et auquel depuis on a osté son nom pour le donner à une sorte de glaive. » (S.)

27. Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas
Horace, *Art poétique*, 9-10.
Cité par Erasme, *Adages*, III, I, 48. (P.)

28. J'irai m'en enquérir. Mot vieilli.

29. Antoine Leroy voit, avec assez de vraisemblance, des souvenirs personnels de R. dans ce tour de France universitaire de son héros : « Rabelæsus gallicas omnes scientiarum bonarumque artium academias sub Pantagruelis nomine peragravit. » (C.)

30. La Rochelle. Cf. ch. IV, n. 19.

vint à Bourdeaulx [31], on quel lieu ne trouva grand excercice [32], sinon des guabarriers [33] jouans aux luettes [34] sur la grave [35].

De là vint à Thoulouse [36], où aprint fort bien à dancer et à jouer de l'espée à deux mains [37] comme est l'usance [38] des escholiers de ladicte université; mais il n'y demoura gueres quand il vit qu'ilz faisoyent brusler leurs regens tout vifz comme harans soretz [39], disant :

Ligne 44. A, G : *s'en vint* — A, G, H, J, K : *à Bourdeaulx mais il n'y trouva pas grand* (G : *grant*) — A, H, J : *exercice* — l. 45. G : *des gaubarriers à jouer aux* — l. 46. A, G : *De là s'en vint* — A : *Tholose* — A, G, H, J, K : *où il aprint* (K : *aprins*) — A : *danser* — l. 47. K : *deulx mains* — G : *des escoliers*; *de escholiers* — l. 48. A, G : *demeura* — G : *quant* — A : *faisoient* — l. 49. A, G : *tous vifz* — A : *arans*; G : *harans sortez*

31. L'université de Bordeaux remontait à 1441, et avait joui d'une grande renommée à ses débuts. Mais au commencement du XVIe s. elle était loin d'être prospère. En 1553 les étudiants étaient en si petit nombre que les jurats réduisirent de moitié le nombre des professeurs. Cf. Gaullieur, *Hist. du collège de Guyenne*, p. 24. (C.)

32. On remarquera que dans ce tour de la France universitaire, Pantagruel s'intéresse particulièrement aux exercices corporels. Chaque université avait alors son sport favori. Cf. Chasseneux, *Catalogus gloriæ mundi*, pars Xa : « Nec est ulla universitas quæ non habeat sua impedimenta, cum apud nos in vulgari dicatur : Les fleusteulx et joueulx de paume de Poitiers, les danseurs d'Orléans, les braguars d'Angiers, les crottés de Paris, les brigueurs de Pavie, les amoreux de Turin. De Tholosanis tamen dicitur : les bons estuans de Toulouze. » (P.)

33. Gabarriers, portefaix d'une gabarre. Terme marseillais attesté dès le XVe s. (S.)

34. Sorte de cartes d'origine espagnole, encore usitées en Bretagne, Vendée et Saintonge, c'est-à-dire sur tout le littoral fréquenté jadis par les Espagnols. Les *luettes* figurent dans les jeux de Gargantua. Cf. l. I, ch. XXII, n. 36. (S.)

35. Grève. Forme archaïque qu'on lit dans Froissart et qu'emploie Montaigne (v. Littré); elle a subsisté dans les patois (Berry, etc.) et dans le parler des pêcheurs de Terre-Neuve, chez lesquels la *grave* désigne le rivage où l'on fait sécher les morues au soleil. (S.)

36. L'université de Toulouse remontait à 1229, au traité de Paris entre Louis IX et Raymond VII, comte de Toulouse. Au début du XVIe s., la faculté de droit dépassait de beaucoup en importance les trois autres facultés. Elle comptait des milliers d'étudiants, dont beaucoup d'étrangers. Martin de Aspilmeta, dit Navarrus, Guillaume de Maran, Antoine du Solier, Pierre du Beloy, Eustache Imbert, Blaise Auriol furent au nombre des professeurs. (C.)

37. C'est l'espadon. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 101.

38. Usage. Cf. l. I, ch. IX, n. 14.

39. Allusion à un événement tout récent. Jean de Caturce, de Limoux, qui occupait une chaire de droit à Toulouse, avait été emprisonné au mois de janvier 1532, pour des propos suspects de luthéranisme tenus à un souper la veille des Rois, et brûlé vif au mois de juin suivant sur la place Saint-Etienne. Dolet a relaté ce supplice dans sa deuxième *Déclamation contre Toulouse*, p. 55 et 56. Bien loin d'avoir pris part à cet autodafé, les étudiants

« Jà[40] Dieu[41] ne plaise que ainsi je meure, car je suis de ma nature assez alteré sans me chauffer davantaige ! »

Puis vint à Montpellier[42] où il trouva fort bon vins de Mirevaulx[43] et joyeuse compagnie, et se cuida[44] mettre à estudier en medicine ; mais il considera que l'estat estoit fascheux[45] par trop et melancholicque, et que les medicins sentoyent les clisteres comme vieulx diables.

Pour tant vouloit estudier en loix ; mais, voyant que là n'estoient que troys teigneux et un pelé de legistes audict lieu, s'en partit, et au chemin fist le Pont du Guard[46] et l'Amphitheatre de

---

Ligne 51. G, H, J, K : *davantage* — l. 52. A, G, H, J : *bons* — l. 53. G : *compaignie* — A : *cuyda* — *medecine* — l. 55. G, K : *melancolique* ; J : *melancholique* — A : *les medecins sentoient les clysteres* — l. 57. A, G : *Et parce vouloit* ; H : *se vouloit* ; K : *il vouloit* — A. G : *que il n'y avoit que* ; J : *que n'estoient que* — l. 58. K : *teigneux* — K, J : *et on chemin* — l. 59. A, G, H : *fist le Pont du Guard en moins*

s'en montrèrent très émus, à en croire Crespin, *Martirol.* « Il ne cessa jusques au dernier soupir de louer et glorifier Dieu et d'exhorter le peuple à la connoissance d'icelui. On ne sauroit exprimer le grand fruict que fit sa mort spécialement vers les *escholiers.* » Cf. *France prot.*, 2e éd., t. III, p. 251. (C.)

40. Jamais. Cf. l. I, ch. VI, n. 16.

41. A Dieu. La construction sans la préposition se fait rare dans la seconde moitié du XVIe s. Cf. Brunot, t. I, p. 476.

42. Fondée par une bulle de Nicolas IV, en 1289, l'université de Montpellier était une des plus renommées du royaume, mais surtout à cause de sa faculté de médecine. La faculté des arts, la faculté de théologie avaient moins d'importance. Quant à celle de droit, elle était en telle décadence en 1510 que la municipalité dut subventionner quatre régents. Nicolas Bohier, Pierre Rebuffi, Jean Philippi, Étienne Rauchin étaient au nombre des professeurs de droit. (C.)

43. Le vin de Mirevaulx est encore mentionné : l. III, ch. LII ; l. IV, ch. XLIII ; l. V, ch. XXXIII et XLII. Olivier de Serres (*Le Théâtre d'agriculture*, Paris, 1600, p. 145) en parle dans les termes suivants : « Sur tous lesquels vins [de France] paroissent les musquats et blanquetes de Frontignan et *Miravaux* en Languedoc, dont la valeur les fait transporter par tous les recoins de ce roiaume. » (D.)

44. Pensa. Cf. l. I, *Prol.*, n. 55. L'adjonction de *se* aux verbes intransitifs est encore assez répandue au XVIe s., et R. en offre de nombreux exemples. (S.)

45. Ennuyeux. Cf. l. I, ch. LVII, n. 20.

46. Aqueduc qui amenait les eaux de l'Eure à Nîmes, par trois étages d'arcades superposées au-dessus du Gard. Sa construction remonte sans doute à Agrippa (19 av. J.-C.). Il était fort endommagé au XVIe s., si nous en croyons Poldo d'Albenas dans son *Discours de l'antiquité de Nismes*, 1560, p. 85 : « Il sert à présent de pont, principalement le premier estage,

Nimes [47] en moins de troys heures, qui toutesfoys semble œuvre plus divin que humain ; et vint en Avignon [48] où il ne fut troys jours qu'il ne devint amoureux [49] : car les femmes y jouent voluntiers du serre cropyere [50] parce que c'est terre papale [51].

Ce que voyant, son pedagogue, nommé Epistemon, l'en tira et le mena à Valence [52] au Daulphiné ; mais il vit qu'il n'y avoit grand

---

Ligne 60. K : *emphiteatre de Nymes* — A : *toutesfois* — A, G, H, K : *divine que humaine* ; J : *semblent œuvres plus divins que humains* — l. 61. A, G : *ne fut pas* — A : *qu'ilz* — l. 62. A, G : *voulentiers* — A, G, H : *parce que c'est terre papale* manque — l. 65. H, J : *on Daulphiné* — A, G : *qu'il n'y avoit pas* — G : *grant excercice*

lesquel a esté entrecoupé et les pilastres tous éberchez d'un costé, tellement qu'un mulet y peut passer tout chargé. Et ce a esté fait pour la commodité des gens du païs. » Remarquons qu'au début du XVIe s. on ne songeait guère en France à étudier nos monuments antiques et qu'au contraire les Italiens, San Gallo en tête, puis Palladio, Vignole et San Micheli, les admiraient à l'envi. (C.)

47. « Il y a un amphitheatre que l'on appelle aujourd'huy les areines, dit Thevet (1575). Il fut basty par Marc Antonin... environ l'an de nostre salut cent soixante. » Au cours du moyen âge, toute une population s'y était logée, constituant un véritable bourg, avec une église, Saint-Martin-des-Arènes, aménagée dans la galerie du premier étage. C'est dans cet état que R. vit le monument car, en 1617, Hentzner le décrit encore ainsi : « Amphitheatrum spaciosum... cujus arca ab oppidanis ita habitabilis est reddita, ut vicum jam referat. » (C.)

48. « Il n'est bourdeau qu'en Avignon », remarque le *Dict des pays* (*Anc. poés. fr.*, t. V, p. 116). C'est aussi l'avis de Garganello dont M. Samaran a publié les impressions sous le titre de : *Les Indiscrétions de Garganello ou la Vie galante en Avignon au XVIe s.* (1909). Au siècle suivant les Avignonnais menaient encore joyeuse vie, et Zinzerling n'oublie pas de conseiller la prudence aux voyageurs : « Caveas hic pulpamenti Terentiani venditores et proxenetas qui se sistent tibi quam primum urbem ingressus fueris. Norisque merces illas corruptissimas vœnum exponere. » *Itinerarium Galliæ* (1612), p. 204. (C.)

49. Sous le gouvernement des légats et des vice-légats du Saint Siège, les Avignonnais jouissaient d'une liberté de mœurs et d'une facilité de vie qui enchantaient les voyageurs.

50. Cf. l. I, ch. III, n. 52.

51. Le Comtat-Venaissin avait été cédé à Grégoire IX en 1271 par Philippe III, héritier d'Alphonse de Poitiers. Il resta « terre papale » jusqu'en 1790. (C.)

52. L'université de Valence fondée par Louis XI, dauphin, en 1452, était des plus florissantes au début du XVIe s. Elle comptait de nombreux professeurs, la plupart Italiens, et groupait tout un peuple d'étudiants, galants et frondeurs, ainsi qu'en témoigne le chancelier de l'Hospital :

Nec te carminibus, præclara *Valentia* nostris,
Aut liquidos fontes, et mollia prata sileo.
Tu legum fontes aperis, tu juris et æqui
Prima subalpinis monstrasti gentibus artem.
Sed juvenum faciles animi capiuntur in urbe
Sœpe tua et teneras ardent sine more puellas.

Cf. *Hospitalii carmina. Epist. lib. 5. ad J. Fabrum.* N'oublions pas que c'est à un « escolier de Valence » qu'Ant. du Verdier fait honneur de l'*Isle sonante* (C.)

exercice et que les marroufles[53] de la vile batoyent les escholiers, dont eut despit, et, un beau dimanche que tout le monde dansoit publiquement, un escholier se voulut mettre en dance, ce que ne permirent lesdictz marroufles. Quoy voyant, Pantagruel leur bailla à tous la chasse jusques au bort du Rosne, et les vouloit faire tous noyer; mais ilz se musserent[54] contre terre comme taulpes bien demye lieue soubz le Rosne. Le pertuys encores y apparoist[55].

Après il s'en partit, et à troys pas et un sault vint à Angiers[56], où il se trouvoit fort bien et y eust demeuré quelque espace, n'eust esté que la peste les en chassa[57].

Ainsi vint à Bourges[58], où estudia bien longtemps et proffita beaucoup en la faculté des loix, et disoit aulcunesfois que les livres des loix luy sembloyent une belle robbe d'or, triumphante et precieuse à merveilles, qui feust brodée[59] de merde :

Ligne 66. A : *battoient* — l. 67. A, G, H, J, K : *dont il eut despit* — A : *dimenche* — *publicquement* — l. 68. G : *ung escolier* — A : *danse* — l. 70. G : *les vouolit* — l. 71. A : *demie lieue* — l. 72. A, G : *Et le pertuys* — l. 73. A, G, H, J, K : *Et après* — A : *s'en partit et vint à* — l. 74. K : *demeurer* — G : *ce n'eust esté que* — l. 76. G : *s'en vint* — H, J, K : *prouffita* — l. 77, G, H : *aucunesfois* — l. 78. A : *sembloient* — K : *precieuses*

53. Marauds, coquins. Cf. l. I, ch. I, n. 10.

54. Se cachèrent. Cf. l. I, ch. II, n. 13.

55. Ce souterrain se trouvait sous l'église Saint-Pierre, au faubourg de Valence. Cf. Rogier, *Portraicture de la ville de Valence*, 1572 : « A la dicte ville... est conjoinct le bourg avec une belle esglise à present ruynée appellée Saint-Pierre, que Charlemagne, comme on dict, fonda... et est en icelle esglise ou ruyne d'icelle *ung trou* par lequel, comme on dict, *on va soubs Rosne...* » Ce passage souterrain existait encore au XVIIe s., si l'on en croit Coulon, *Les rivières de France*, t. II, p. 114 : « On void un trou dans l'abbaye de St-Pierre... qui traverse assez long dessous le Rhosne, et vous conduit dans les campagnes au dela de la riviere que vous portez sur la teste. » (C.)

56. L'université d'Angers existait depuis le XIVe s. C'était une des premières du royaume, et François Ier l'avait consultée en avril 1530 sur le fait du divorce d'Henri VIII. En 1525, le procureur des écoliers était Jean de Bourdigné, l'auteur des *Croniques d'Anjou*. Cf. L. de Lens, *Facultés, collèges et professeurs de l'Université d'Angers*. *Revue de l'Anjou*, 1875 et 1876. (C.)

57. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 4. Une violente épidémie sévit en Anjou en août 1518 et continua en 1519, faisant de nombreuses victimes. Le fléau força François Ier à quitter l'Anjou. Cf. Dr H. David, *La peste à Angers*, 1908, p. 26. Il y eut une nouvelle apparition de la contagion en 1530, puis une autre en 1532. (C.)

58. Ch.-l. départ. (Cher). La faculté de droit de l'Université de Bourges, fondée en 1463 par Louis XI, qui était né dans cette ville, était célèbre au XVIe s. Alciat y professa à partir de 1529. Cf. *R. E. R.*, VII, 70. (C.)

59. Bordée, et plus bas : *brodure*, bordure. Cf. l. I, ch. VIII, n. 107. Uhlrich de Hutten

« Car, disoit il, au monde n'y a livres tant beaulx, tant aornés, tant elegans comme sont les textes des *Pandectes*; mais la brodure d'iceulx, c'est assavoir la *Glose de Accurse*, est tant salle, tant infame et punaise[60], que ce n'est que ordure et villenie[61] ».

Partant de Bourges, vint à Orleans[62], et là trouva force rustres d'escholiers qui luy firent grand chere à sa venue, et en peu de temps aprint avecque eulx à jouer à la paulme[63] si bien qu'il en estoit maistre, car les estudians dudict lieu en font bel exercice, et le menoyent aulcunesfoys es Isles[64] pour s'esbatre au jeu du Pous-s'avant[65], et, au regard de se rompre fort la teste à estudier, il ne le faisoit mie de peur que la veue luy diminuast, mesmement que un

---

Ligne 80. A. G, H, J : *aornez* — l. 82. A, G : *Accursius* — l. 85. G, J : *grant chère* — l. 86. A : *avecques* — l. 88. A : *aulcunesfois* — l. 90. A, G : *faisoit point* — A, G, H, J, K : *ne luy* (G : *lay*) *diminuast*

s'était servi d'une expression du même genre pour qualifier les commentaires dont les moines avaient brodé les ouvrages de grammaire et de scolastique : « Monachi scripserunt commenta in regulas grammaticales, in Donatum, in Petrum Hispanum... et sic *commentis suis commerdaverunt* et in omnibus scribilibus facti sunt magistrales. » Ed. Böcking, p. 285. (P.)

60. Infecte. Mot vieilli qui subsiste dans les patois.

61. Ce mépris pour les glossateurs médiévaux des Pandectes, dont Accurse était le plus fameux, se rencontre chez tous les légistes avec lesquels R. était en relations : Budé, Tiraqueau, etc. L'initiative de cette campagne contre ceux qu'on appelait : *non commentatores, sed tormentatores juris*, revenait à l'Italien Laurent Valla (fin du XVe s.). Budé l'avait continuée dans ses *Annotations aux Pandectes*. Tiraqueau dans sa préface du *De legibus connubialibus* (1524) adopte ses idées. R. dans la dédicace des *Epistulæ medicinales* de Manardi à Tiraqueau (1532) constate que ces gloses barbares tendaient alors à perdre tout crédit. Nous trouverons un nouvel écho de cette lutte contre les glossateurs au ch. X. (P.)

62. L'université d'Orléans, fondée par Clément V en 1305, fut très florissante jusqu'aux guerres de religion. En 1512, elle comptait cinq docteurs en droit civil et trois en droit canon. (C.)

63. Au commencement du XVIe s., il y aurait eu quarante jeux de paume à Orléans, à en croire l'auteur des *Antiquités d'Orléans*, Le Maire (1648). Poitiers, cependant, dont les écoliers étaient aussi fort amateurs de ce divertissement, puisque, d'après Chasseneux, on disait : « les fleusteulx et joueulx de paume de Poitiers », n'en comptait pas plus de quinze à vingt. Cf. *R. E. R.*, VII, 307. Les ecclésiastiques orléanais montraient autant d'ardeur au jeu que les écoliers et l'évêque recevait du chapitre une redevance en raquettes qui lui fut contestée en 1525. Cf. *R. E. R.*, VII, 307, et Cochard, *Le jeu de paume à Orléans* (1889). (C.)

64. Sans doute la Motte Saint-Antoine et la Motte des Poissonniers, attenant à l'ancien pont d'Orléans. Cf. *R. E. R.*, VII, 307.

65. Jeu de boule. Ici le mot est pris au sens

quidam des regens disoit souvent en ses lectures qu'il n'y a chose tant contraire à la veue comme est la maladie des yeulx.

Et, quelque jour que l'on passa licentié en loix quelc'un des escholliers de sa congnoissance, qui de science n'en avoit gueres plus que sa portée, mais en recompense sçavoit fort bien danser et jouer à la paulme, il fist le blason [66] et divise des licentiez en ladicte université, disant :

Un esteuf [67] en la braguette,
En la main une raquette,
Une loy en la cornette [68],
Une basse dance au [69] talon,
Vous voylà passé coquillon [71].

Ligne 92. G : *come est* — l. 93. M : *lincentié* ; G : *licentier* — A : *quelqu'ung* — l. 95. A : *dancer* — l. 96. A, G : *devise* — l. 102. A, G, H, J : *Voy vous la* [70] ; M : *vous voyez là.*

libre. Cf. cette première strophe d'une chanson de Jannequin (1529) :

Au joly *jeu de poussavant* faist bon jouer.
L'autrier m'aloys esbaloyer :
Je rencontray la belle au corps gent ;
Soubzriant doucement la vois baiser.
Elle en fait doubte,
Mais je la boutte :
Laissez, laissez, trut avant !
Au joly *jeu du poussavant* faist bon jouer.

R. dit plus loin, ch. XXI, avec le même sens, *boussenjambions*. (S.)

66. Description en vers, primitivement élogieuse. Cf. l. I, ch. IX, n. 10.

67. Eteuf, balle de paume. Cf. l. I, ch. LVIII, n. 43.

68. Longue pièce de taffetas noir portée autour du cou comme la patte du chaperon ou coquillon et qui pendait jusqu'à terre : « Une cornette à mettre autour du col. » Rob. Estienne, 1549. C'était un privilège accordé par François Ier aux professeurs du collège royal, étendu plus tard aux docteurs légistes et aux médecins, Cf. Régnier, *Satire* IV, v. 51-52 :

Une cornette au col, debout dans un parquet,
A tort et à travers je vendrois mon caquet. (C.)

69. Une danse aux pas tranquilles, sans quitter la terre, en opposition à la *danse par haut*, celle des baladins. Cf. Trévoux : « DANSE BASSE. *Saltatio composita*. On appeloit ainsi autrefois des danses régulières et communes, telles que sont celles des honnestes gens : ces sortes de danses furent ainsi nommées pour les distinguer des danses irrégulières, accompagnées de saut, de mouvements violents, de contorsions irrégulières, telles que sont les danses des pantomimes et des saltimbanques : ces dernières sortes de danses se nommoient danses par haut. *Saltatio sublimior*. » Sur la réputation des danseurs d'Orléans, cf. n. 33. (S.)

70. Vous voilà. Cf. l. I, ch. XXXII, n. 25.

71. Chaperon de docteur, et docteur porteur d'un coquillon. Le mot désigne au XIVe s. une partie du chaperon, la patte qui pendait ou qu'on enroulait autour du cou : « fait et mis à point deux *chapperons à coquillons* pour la royne », lit-on dans un compte d'argenterie de 1399 (v. Godefroy). C'était une coiffure en forme de coquille. (S.)

Comment Pantagruel rencontra un Limosin qui contrefaisoit le langaige Françoys.

Chapitre VI.

Quelque jour, je ne sçay quand, Pantagruel se pourmenoit[1] après soupper avecques ses compaignons par la porte dont[2] l'on va à Paris[3]. Là rencontra un escholier tout jolliet qui venoit par icelluy chemin, et, après qu'ilz se furent saluez, luy demanda :

« Mon amy d'ont viens tu à ceste heure ? »

L'escholier luy respondit :

« De l'alme[4], inclyte et celebre[5] academie[6] que l'on vocite Lutece.

— Qu'est ce à dire, dist Pantagruel à un de ses gens ?

— C'est (respondit il) de Paris.

Ligne 1. G, H : *recontra* — A, G, H, J : *Lymousin* — l. 2. A : *le Françoys* — l. 4. A, G, H, J, K : *Quelque jour que Pantagruel* — l. 6. A, G, H, J, K : *Il rencontra* — J, K : *escolier y celluy* — l. 7. G : *qu'ilz furent saluez* ; H : *saulvez* — l. 9. K : *l'escolier* — G : *respondit* — l. 12. G, H : *respondist il*

1. Se promenait. Cf. l. I, ch. vii, n. 18.

2. D'où. Cf. l. I, ch. i, n. 3.

3. La porte nord de l'enceinte, à Orléans. Cette porte n'existe plus, mais un tronçon de la rue qui y conduisait a conservé le nom de rue *Parisie* (pour rue *Parisis*). Cf. *R. E. R.*, VII, 308. (C.)

4. Nourricière, bienfaisante. R. se sert de ce terme ailleurs, l. III, ch. xlviii : « l'*alme* et grande mere, la Terre », mais le mot n'a pas fait fortune. Les poètes de la Pléiade, qui l'emploient fréquemment, paraissent avoir pris *alme* à l'italien, par imitation de Pétrarque. Cf. Marty-Laveaux, t. I, p. 82. (S.)

5. Le mot n'était pas encore courant à l'époque de R. Le Maire en offre le premier témoignage, t. IV, p. 238. R. lui-même ne l'emploie que dans ce passage. (S.)

6. *Academia*, chez les lettrés du temps, désigne l'Université. *Académie* était un mot encore nouveau, que R. lui-même n'emploie pas au cours de son roman. Les premiers textes où il se trouve ne remontent pas au delà du xviie s. (S.)

— Tu viens doncques de Paris, dist il? Et à quoy passez vous le temps, vous aultres messieurs estudiens, audict Paris? »

Respondit l'escolier[7]:

« Nous transfretons[8] la Sequane au dilucule[9] et crepuscule[10], nous deambulons par les compites[11] et quadrivies[12] de l'urbe; nous despumons[13] la verbocination Latiale et, comme verisimiles amorabonds, captons[14] la benevolence[15] de l'omnijuge, omniforme et omnigene sexe feminin[16]. Certaines diecules[17] nous invisons[18] les lupanares[19], et en

---

Ligne 14. A : *estudians* — l. 15. A : *l'eschollier*; H : *l'escholier* — l. 16. M : *transfertons* — l. 17. A : *quadriviez*; M : *quadriviers* — l. 18. G, H, J : *amorabunds* — l. 19. M : *omiiugé* — l. 20. A, G, H, J, K : *lupanares de Champgaillard*[20], *de Matcon*[21],

7. L'écolier Limousin écorche le latin et le bas-latin avec tant de fantaisie que les lecteurs nous sauront peut-être gré de leur donner la forme latine — et même le sens — de certains termes arbitrairement francisés. (P.)

8. Traversons. Latinisme employé ailleurs, l. I, ch. XXXIII : « *transfreter* la mer Hircane », mais qui n'a pas survécu au XVIe s. (S.)

9. *Diluculum*, point du jour.

10. Comme mot savant, *crépuscule* est déjà attesté au XIIIe s. (v. *Dict. gén.*), mais il n'était pas encore usuel au XVIe. (S.)

11. *Compita*, carrefours de routes.

12. *Quadrivia*, carrefours de chemins.

13. *Despumare*, écumer.

14. Cette expression, calquée sur le latin, se lit déjà au XVe s. dans la *Chronique* de Juvénal des Ursins, ann. 1388 : *capter la benevolence*, mais elle n'était guère usitée au XVIe que dans le langage des étudiants. (S.)

15. Bienveillance. Ce latinisme, qu'on rencontre déjà au XIVe s., est courant au XVIe; R. lui-même s'en sert, l. I, ch. XXXI, dans la harangue de Gallet, laquelle est, il est vrai, d'allure cicéronienne et farcie de latinismes. Cf. l. I, ch. XXXI, n. 1. (S).

16. Latinismes très anciens remontant au XII-XIIIe s. R. dit lui-même plus bas, l. III, ch. VIII, « *sexe* tant fragil... et imparfaict », et l. IV, ch. LXIV : « Y a il du *feminin* genre? » (S.)

17. *Diecula*, délai, intervalle; c'est-à-dire de temps à autre.

18. *Invisere*, visiter.

19. Lupanars. Latinisme qui est attesté ici pour la première fois et qui n'est entré que fort tard définitivement dans la langue. (S.)

20. Le Champ-Gaillard correspondait à la rue d'Arras, près de la rue Saint-Victor. C'était un lieu de rendez-vous fréquemment cité dans les poésies du moyen âge. Cf. *Anc. poés. fr.*, t. II, p. 103-138, t. III, p. 296, t. V, p. 145, 250. On composa même une pièce de vers spéciale, les *Ténèbres du Champ-Gaillard*:

Quand vient au *Champ gaillard* entrer
Premier on vient à rencontrer
Ruffiens et gros macquereaulx,
Lesquels vous viendront à monstrer
Putains qui se viennent monstrer
Chascun jour dessus les carreaulx.

(C.)

21. R., qui écrit *Matcon* pour *Mâcon* (comme au l. I, ch. V, n. 48, *flac con* pour *flacon*) pour amener une équivoque libre, a sans doute en vue les « estuves à femme » de la rue de l'Abreuvoir-Mâcon, dans la partie aboutissant à la Seine. Cf. Tisserand, *Topographie historique de Paris, région occid. de l'Université*,

ecstase[25] venereique[26] inculcons[27] nos veretres[28] es penitissimes recesses[29] des pudendes de ces meritricules amicabilissimes, puis cauponizons[30] es tabernes meritoires[31] de la Pomme de Pin[32], du

---

de Cul de Sac[22], *de Bourbon*[23], *de Huslieu* (J : *Heslieu*)[24] *et en* — l. 21. A : *Venereicque* ; G : *Venerique* — l. 22. A : *meretricules* ; M : *meriticules*

p. 115. Félibien, t. I, p. 343, 345, cite la rue de l'Abreuvoir-Mâcon, parmi celles où les mauvais lieux furent relégués après les ordonnances de saint Louis. Cette rue avoisinait celle de la Vieille-Boucherie. (C.)

22. Aujourd'hui rue Greneta.

23. La rue de Bourbon, dite avant le XVe s. rue des Poulies, conduisait de la rue St-Honoré au quai de l'École. Son nom lui venait de l'hôtel de Bourbon. (C.)

24. Le *Huslieu* ou *Hulieu* dont le nom s'est conservé jusqu'au XIXe s. dans les rues du Grand et du Petit Hurleur, près de Saint-Nicolas-des-Champs, jouissait d'une renommée égale au Champ-Gaillart. « Il me souvient de deux rues quy sont encore à Paris, lit-on dans la *Chasse au Vieil Grognart*, l'une près de Saint-Nicolas appelé le *Huleu*, l'autre près Saint-Victor appelé le Champ Gaillart. » Fournier, *Var. hist. et litt.*, t. III, p. 44. La visite laissait parfois de cuisants repentirs. Cf. les *Sept marchans de Naples* (du mal de Naples) vers 1530, *Anc. poés. fr.*, t. II, p. 107 :

> J'ay acheрté par ma folle entreprise
> Marchandise aultre qu'espicerie :
> Au Ganivet, dans Lyon, je l'ai prise,
> Et dans *Huleu* à Paris, sans reprise,
> Pour la porter au pays de Surie.

Un arrêt du 15 février 1565 « rendu sur la remonstrance d'aucuns voisins... fit vuider le bordeau » (Isambert, p. 301), et l'on publia la *Complaincte de la mère Cardine cy devant gouvernante du Huleu* sur *L'abolition du Huleu* (1570). Cf. *Anc. poés. fr.*, t. III, p. 290. (C.)

25. Extase. Néologisme du XVIe s., attesté tout d'abord chez Jean Le Maire, ensuite très fréquent chez R. et les autres écrivains de l'époque. (S.)

26. Provoquée par Vénus. *Venerique* de l'éd. G. se lit chez Jean Le Maire, t. I, p. 256 : « l'image *Venerique* », dans R., l. V, ch. XXIX : « herbes *veneriques* », et chez Marot, t. I, p. 22 : « mais une Amour *venerique* et ardente ». (S.)

27. Attesté ici pour la première fois, au sens matériel (lat. *inculcare*, enfoncer en tassant); mais, dans son acception morale, la seule qui ait prévalu dans la langue, ce verbe se lit déjà chez Jean Le Maire, t. I, p. 246. (S.)

28. *Veretra*, membre viril.

29. *Recessus*, enfoncement.

30. Mangeons dans les auberges. Mot du latin d'école, tiré de *cauponium*, gargote. (S.)

31. *Meritoria taberna*, auberge. *Méritoire* est pris ici au sens propre du lat. *meritorius*, qui procure un gain. Au sens figuré, seul en usage actuellement, le mot, quoique manquant au vocabulaire de R., était déjà vieux et fut employé au XVIe s. par Jean Marot et Calvin (v. Littré). (S.)

32. A deux reprises, *Lais*, v. 149 et *Test.*, v. 1045, Villon mentionne « le trou de la *Pomme de pin* ». Ce cabaret fameux était situé rue de la Juiverie, en la Cité, tout près de l'église de la Madeleine. Il était tenu en 1457 par Robin ou Robert Turgis, et sa réputation se maintint assez longtemps pour que Régnier, *Sat.* X, y conduise son Pédant. Dès 1349, la taverne *ad Pomum de Pino* in civitate est citée

Castel[33], de la Magdaleine[34] et de la Mulle[35], belles spatules[36] vervecines[37] perforaminées[38] de petrosil[39], et si, par forte fortune[40], y a rarité[41] ou penurie[42] de pecune[43] en nos marsupies[44] et soyent exhaustes[45] de metal ferruginé, pour l'escot nous dimittons[46] nos codices[47] et vestes opignerées[48], prestolans[49] les tabellaires[50] à venir des Penates et Lares[51] patriotiques[52]. »

A quoy Pantagruel dist :

« Que diable de langaige est cecy ? Par Dieu, tu es quelque heretique.

Ligne 24. A, G : *du Castel* manque — G : *espatules* — l. 25. G : *perforaminés* — l. 26. A, G : *marsupiez* — A : *exhaustez* ; G : *exaustez* — l. 27. A, G : *vestez* — l. 28. A : *oppignerées* ; G, H, J, K : *oppinerées* — G : *tabelliaires* — A : *larez* — l. 29. A, G : *patrioticques* — l. 31. A : *quel diable* — J : *languaige* — A : *herecticque*

propter bonitatem vini. Cf. Chatelain, *Quelques tavernes fréquentées par l'Université, Bull. Soc. hist. de Paris*, 1898, p. 107, et P. Champion, *François Villon*, t. I, p. 74 et sq. (C.)

33. La réputation de cette taverne, que R. appellera, ch. XVII, « le *cabaret du chasteau* » remonte au XIVe s., où la nation des étudiants se réunit *ad Castellum* infra duos pontes ou *ad Castellum* in civitate. L'emplacement n'est pas certain, mais peut être localisé sur le côté occidental de la rue de la Juiverie. Cf. Chatelain, *loc. cit.*, p. 91. M. Pierre Champion, *Bull. Soc. hist. de Paris*, 1912, fasc. 3-6, cite quatre cabarets de ce nom au XVe s. (C.)

34. On ignore l'emplacement de la taverne de la Madeleine.

35. La taverne *in Mulâ* est mentionnée, dès 1446, rue Saint-Jacques, près de Saint-Mathurin. Villon, *Lais*, v. 90, et *Test.*, v. 1013, la lègue à maître Pierre Saint-Amant. Cf. Chatelain, *loc. cit.*, p. 104. (C.)

36. Ici au sens du lat. *spatula*, épaule. Comme mot savant, le terme s'est conservé en médecine (déjà chez Lanfranc et Paré) et dans différentes acceptions techniques. (S.)

37. *Vervecinus*, de mouton.

38. Dérivé de *forare*, percer. Ici larder.

39. *Petrosilium*, persil.

40. *Forte fortuna* signifie généralement, par bonheur ; ici, il faut l'entendre au sens contraire.

41. Rareté (lat. *raritas*). La forme courante se lit déjà dans la seconde moitié du XVe s. chez Jean Molinet (v. Godefroy) ; pourtant, la forme savante l'emporte au XVIe s. Elle est exclusivement employée par R. Cf. l. IV, ch. XLIII : « *rarité* de veus », et on la lit encore dans d'Aubigné. (S.)

42. Latinisme (*penuria*), isolé au XVe s. (v. Godefroy), fréquent chez R. Cf. ch. IX : « *penurie* et indigence ». (S.)

43. Argent. Mot très ancien, et encore populaire de nos jours.

44. *Marsupium*, bourse.

45. *Exhausta*, épuisés.

46. *Dimittere*, abandonner.

47. *Codices*, livres.

48. *Oppignerare*, mettre en gage.

49. *Præstolari*, attendre.

50. *Tabellarius*, messager.

51. L'un et l'autre mots du XVIe s., le dernier attesté chez R. Cf. l. V, ch. XXXIX : « Lemures, *Lares*, Farfadets et Lutins ». (S.)

52. De nos pères. Mot attesté chez R. dans cet unique passage. Le *Dict. de l'Académie* ne l'a admis que dans son édition de 1762. (S.)

— Seignor[53], non, dit l'escolier, car libentissiment[54], dès ce qu'il illucesce[55] quelque minutule[56] lesche[57] du jour, je demigre en quelc'un de ces tant bien architectez[58] monstiers[59], et là, me irrorant[60] de belle eaue lustrale[61], grignotte[62] d'un transon[63] de quelque missicque[64] precation[65] de nos sacrificules[66], et, submirmillant[67] mes precules[68] horaires[69], elue[70] et absterge[71] mon anime de ses inquinamens[72] nocturnes[73]. Je revere[74] les Olimpicoles[75], je venere[76] latrialement[77] le

---

Ligne 33. A : *dist l'eschollier* ; G. J : *l'escholier* — A : *libentissimentent* ; G : *libentissement* — J : *dès ce qui illucesce* — l. 34. A : *de jour* — A : *quelqu'ung* ; J : *quelqu'un* — l. 35. A, G, H, J, K : *architectés* — l. 38. K : *eleve et absterge* — l. 39. A : *Olympicoles*

53. Seigneur, non ! Et plus loin : *Segnor missayre*... Italianismes déplacés dans cette *verbocination latiale*. R. veut peut-être se moquer de la mode des italianismes qui commençait à s'introduire et à barioler le langage courant. (S.)

54. *Libentissime*, très volontiers.

55. *Illucescere*, briller.

56. *Minutula*, toute petite.

57. Tranche fort mince, proprement tranche de pain, de jambon. Vieux mot, encore familier, qu'on lit au XVIe s. entre autres chez Des Périers, p. 61 : « Duquel pasté ayant mangé deux ou trois *lesches* à l'espargne... » L'expression *lesche du jour*, au sens de *moment*, semble appartenir à l'argot scolaire de l'époque : on le lit également chez Geoffroy Tory. (S.)

58. Bâtis. Latinisme (*architectatus*) inconnu ailleurs.

59. Églises. Vieux mot, *mostier*, monastère, qui remonte aux origines de la langue et que R. n'emploie que dans ce passage. Il était déjà archaïque au XVIe s. (S.)

60. *Irrorare*, asperger.

61. La *lustralis aqua* de Virgile, prise ici au sens d'eau bénite. Expression citée ici pour la première fois ; au XIVe s., Bersuire emploie « sacrifice *lustral* » (v. Godefroy). (S.)

62. Pris ici figurément : dire entre ses dents. C'est ici le plus ancien texte où l'on trouve ce mot.

63. Tranche. Cf. l. I, ch. IX, n. 55.

64. Formé sur *missa*, messe.

65. Prière. Latinisme rare en dehors de R. qui s'en sert dans la *Sciomachie* : « A ceste *precation* fut silence de tous endroits... » (S.)

66. *Sacrificulus*, prêtre.

67. Composé de *sub* et de *murmurillare*, marmotter.

68. *Precula*, bas-latin, diminutif de *prex*, prière.

69. Réglées par les heures. Latinisme qui n'avait pas encore fait fortune à l'époque de R. ; il ne l'emploie que dans ce passage. (S.)

70. *Eluere*, laver.

71. Nettoie. Latinisme employé dès le XIVe s. au sens technique chirurgical, qui seul a prévalu. (S.)

72. *Inquinamentum*, souillure.

73. Latinisme employé déjà au XIVe s. par Bersuire, usuel au XVIe (Marot, Paré) : R. lui-même s'en sert ailleurs, l. IV, ch. LIII : « prières diurnes, *nocturnes*, continuelles. » (S.)

74. Latinisme du XVe s., assez répandu au XVIe, particulièrement dans la seconde moitié (Amyot, Montaigne) : R. s'en sert ailleurs, l. I, ch. LVIII :

O qu'est à *reverer*
Cil qui en fin pourra perseverer.

Cf. *R. E. R.*, V, 398 (S.)

75. Qui habitent l'Olympe. Formation analogique calquée sur *cœlicola*, etc.

76. Latinisme du XVe s. Il n'était pas encore usuel au XVIe, et R. ne l'emploie que dans ce passage. (S.)

77. D'un culte de *latrie*, adoration.

supernel[78] Astripotent[79], je dilige[80] et redame[81] mes proximes[82], je serve[83] les prescriptz[84] Decalogicques[85] et, selon la facultatule[86] de mes vires[87], n'en discede[88] le late unguicule[89]. Bien est veriforme[90] que, à cause que Mammone[91] ne supergurgite[92] goutte en mes locules[93], je suis quelque peu rare[94] et lend à supereroger[95] les eleemosynes à ces egenes[96], queritans[97] leurs stipe[98] hostiatement[99].

— Et bren[100], bren ! dist Pantagruel ! Qu'est ce que veult dire ce fol ? Je croys qu'il nous forge icy quelque langaige diabolique et qu'il nous cherme comme enchanteur. »

Ligne 40. A : *astripotens* — l. 41. H : *scelon* — l. 42. M : *vivres* — *Bien est ver forme* — l. 43. A, G : *ne supergurgite point en* — l. 47. A, G, H, K, M : *qui* — A : *diabolicque*

78. Suprême. Mot fréquent aux XVe-XVIe s. (Greban, Jean Bouchet); Marot s'en est servi dans la version du XXXVIIe psaume :

Le Dieu *supernel*
Sera des bons tousjours la soutenance.

Le mot semble avoir disparu dans la seconde moitié du XVIe s. (S.)

79. Souverain des astres. Formation analogique calquée sur *cælipotens*, puissant dans le ciel. Le mot se lit déjà dans les *Actes des Apostres*, t. II, fo 43 vo : « *Astripotent*, Roy glorieux. » (S.)

80. *Diligere*, chérir.

81. *Redamare*, rendre amour pour amour.

82. *Proximus*, mon prochain.

83. *Servare*, garder.

84. Préceptes. Latinisme (*præscripta*) employé par Du Bellay et resté comme terme philosophique. (S.)

85. Du décalogue. Ce dernier terme était alors à peine entré dans la langue. (S.)

86. Diminutif de *facultas*.

87. *Vires*, forces.

88. *Discedere*, s'éloigner.

89. *Latum unguiculum*, une largeur d'ongle.

90. Vraisemblable. Composé analogique resté isolé.

91. La richesse personnifiée, dans l'Évangile. Nom attesté ici pour la première fois sous cette forme francisée. Gringore, *Abus du Monde*, v. 1593, prend *Mammona* au sens d'argent. (S.)

92. Formé de *super* et de *gurgitare* dérivé de *gurges*, gouffre. Dégorger.

93. *Loculi*, bourse.

94. Latinisme du XVIe s., inconnu avant Le Maire et R., qui d'ailleurs ne s'en sert que dans ce passage. Cf. ci-dessus, *rarité*, n. 41 (S.)

95. Ici au sens du latin : *supererogare*, donner en sus ; dans son acception ecclésiastique, *supereroguer*, ajouter par surérogation, est fréquent dans Calvin. (S.)

96. *Egenus*, pauvre.

97. *Queritare*, chercher avec insistance, mendier.

98. *Stips*, obole.

99. De porte en porte. Adverbe burlesque calqué sur le lat. *hostiatim*, de porte en porte. (S.)

100. Merde. Cf. l. I, *Prol.*, n. 108.

A quoy dist un de ses gens :

« Seigneur, sans doubte ce gallant veult contrefaire la langue des Parisians, mais il ne faict que escorcher [101] le latin et cuide [102] ainsi pindariser [103], et luy semble bien qu'il est quelque grand orateur en françoys parce qu'il dedaigne l'usance [104] commun de parler. »

A quoy dict Pantagruel :

« Est il vray ? »

L'escholier respondit :

« Signor Missayre [105], mon genie [106] n'est poinct apte nate [107] à ce que dict ce flagitiose [108] nebulon [109] pour escorier [110] la cuticule [111] de nostre

---

Ligne 50. A, G : *sans nulle doubte* — l. 51. A, G : *Parisiens* — A : *cuyde* — l. 52. G : *grant* — l. 54. A, G, H, J : *dist* — l. 56. G, K : *l'escolier* — l. 57. A, G : *Seigneur mon genie* ; H, J, K : *Seignor* — A, G : *point* — l. 58. A, G, H : *dit*

101. Prononcer incorrectement. Cf. plus bas : « *escorier* la cuticule de nostre vernacule Gallique », et dans la *Chresme philosophale* : « grand *excoriateur* de la langue latiale », à côté d' « *escorticans* la lingue latiale ». Henri Estienne, *Dialogues*, t. I, p. 60, fait mention des « parleurs qui sont aussi *excoriateurs* du langage Ausonique ». (S.)

102. Croit, pense. Cf. l. I, *Prol.*, n. 55.

103. Imiter le style lyrique de Pindare, par suite écrire ou parler en usant de mots pompeux. Au sens propre dans Octavien de Saint-Gelais, *Séjour d'honneur*, 1526, f° 6, v° : « J'ay d'autres fois voulu *pindariser*... », et dans Ronsard, t. II, p. 186 :

Si dez mon enfance,
Le premier en France
J'ai *pindarisé*...

Le sens dérivé se rencontre chez R. et chez Henri Estienne, *Dialogues*, t. I, p. 62 : « Pouvez-vous bien vous garder de rire, quand vous voyez ces gentilshomes barbarisans si visiblement lorsqu'ilz pensent mieux *pindarizer* ? » (S.)

104. Usage. Cf. l. I, ch. IX, n. 14.

105. Messire. Et plus bas, ch. XIV : « *Misser* bougrino », à côté de « un nommé *Messer* Nello de Gabrielis », l. III, ch. XIX. La dernière forme est italienne, la première est lombarde ; on lit celle-ci également chez Des Périers, p. 84 : « Devant le Palais, où quelques *misseres* estoyent entrez le matin pour les affaires de la legation, lesquelz sont quasi tous Italiens. » (S.)

106. Dons naturels. Le mot n'était pas encore francisé à l'époque de R. Du Bellay emploie encore *genius*, t. I, p. 15 : « Ceste energie et ne sçay quel esprit, qui est en leurs escriptz, que les Latins appelleroyent *Genius*. » R. lui-même ne s'en sert que dans ce passage, et plus tard Ronsard dira, t. VI, p. 390 :

Du grand François, ornement des grans Rois,
La bonne indole et l'ancien *genie*...

Le mot ne devient courant qu'au XVIIe s. (S.)

107. *Aptus natus ad*, naturellement propre à. Cf. Du Fail, t. II, p. 45. « Le premier... dit que je l'avois [la vérole] pour tout vray, ou bien *apte nate* et habile de recueillir bien tost une si riche et opulente successsion. » (C.)

108. *Flagitiosus*, injurieux.

109. *Nebulo*, vaurien.

110. *Excoriare*, écorcher.

111. Pellicule, épiderme. Latinisme (*cuti-*

vernacule[112] Gallicque[113]; mais vice versement[114] je gnave opere[115], et par veles[116] et rames je me enite[117] de le locupleter[118] de la redundance[119] latinicome[120].

— Par Dieu, (dist Pantagruel) je vous apprendray à parler; mais, devant, responds moy : dont[121] es tu? »

A quoy dist l'escholier:

« L'origine[122] primeves[123] de mes aves[124] et ataves[125] fut indigene[126] des regions[127] Lemovicques[128], où requiesce[129] le corpore de l'agiotate[130] sainct Martial[131].

Ligne 60. M : *vele* — l. 62. G : *je vuos apprendray* — l. 64. K : *l'escolier* — l. 65. H : *des mes aves* — l. 66. M : *se corpore* — A : *Lemonicques* — l. 67. A, G, H, J, K : *l'agiotate*; M : *l'agiotade* — K : *Marcial*

cula) adopté dès le XVIe s. par la langue médicale : « Le [cuir] non vray est appellé des Grecs *epidermis*... nous l'appelons en notre langage *cuticule* ou petite peau », lit-on dans Paré, t. III, p. 111. (S.)

112. Langue vulgaire. Latinisme (*vernacula*) employé à peu près à la même époque, vers 1524, par frère Jehan Gachis, dont la prose coule de la même source que celle de l'écolier limousin : « Emmy mes lucides intervalles me suis esvertué à escripre en langue *vernacule* et loqution Gallique... » Cf. E. Picot, *Les Moralités polémiques*, p. 46. (S.)

113. Gauloise, française. Latinisme (*gallicus*) qu'on rencontre dans le *Prologue* du Ve livre : « Maintenant nous lisons en nostre langue *Gallique*... plusieurs excellents escripts. »

114. Au contraire. Adverbe tiré du lat. *vice versa*, au rebours, réciproquement, resté tel quel, avec ce dernier sens, dans le langage scientifique (v. Littré).

115. *Gnavare operam*, donner ses soins à.

116. Voiles. Latinisme fréquent dans R. Cf. l. I, ch. XXIII : « tendoit le *vele* » et l. IV, ch. III : « voguant à rames et à *veles* », à côté de l. IV, ch. LV : « Fuyons... à *voile* et à rames. » (S.)

117. *Eniti*, s'efforcer.

118. *Locupletare*, enrichir.

119. Redondance. Latinisme (*redundantia*) déjà attesté au XIVe s., mais encore rare dans la première moitié du XVIe. R. ne l'emploie pas ailleurs. On le lit dans A. Paré, *Introd.* 10 : « Par obstruction et *redondance*... tel esprit ne peut... » (S.)

120. Composé plaisant : qui a une chevelure latine, c'est-à-dire qui ressemble au latin.

121. D'où. Cf. l. I, ch. I, n. 3.

122. Latinisme du XVIe s. qu'on lit tout d'abord chez Jean Le Maire et R., qui ne l'emploie d'ailleurs que dans ce passage. Jusqu'au XVe s., on disait *orine*, forme qu'on trouve encore chez Froissart; au XVIe s., on lit le mot chez Calvin et Ronsard (v. Littré). (S.)

123. *Primævus*. Proprement : qui est dans le premier âge, tout jeune.

124. *Avus*, aïeul.

125. *Atavus*, ancêtres.

126. Latinisme encore inusité à l'époque de R. Il est d'ailleurs très rare au XVIe-XVIIe s., et le *Dict. de l'Académie* ne l'admet que dans son édition de 1762. (S.)

127. Latinisme du XVIe s. (l'anc. fr. disait *reion*). R. s'en sert plus bas, ch. XXXIV : « comment il visita les *regions* de la lune », et l. III, ch. I : « *regions* estranges. » (S.)

128. *Lemovici*, Limousins.

129. *Requiescere*, reposer.

130. Ἁγιώτατος, très saint.

131. La châsse de saint Martial, premier

— J'entens bien, dist Pantagruel ; tu es Lymosin, pour tout potaige, et tu veulx icy contrefaire le Parisian. Or vien çza, que je te donne un tour de pigne ![132] »

Lors le print à la gorge, luy disant :

« Tu escorche le latin ; par sainct Jean, je te feray escorcher le renard[133], car je te escorcheray tout vif. »

Lors commença le pauvre Lymosin à dire :

« Vée dicou, gentilastre ! Ho, sainct Marsault, adjouda my ! Hau hau, laissas à quau, au nom de Dious, et ne me touquas grou ![134] »

A quoy dist Pantagruel :

« A ceste heure parle tu naturellement. »

Et ainsi le laissa, car le pauvre Lymosin conchioit toutes ses chausses qui estoient faictes à queheue de merluz[135] et non à plein fons ; dont dist Pantagruel :

Ligne 68. A, G, H, J : *J'entends* — *Lymousin* — l. 69. A, G, J : *Parisien* — A, G : *viens ça* ; K : *vien ça* — l. 70. A : *pigne* — l. 72. A, G : *escorches* — A, G : *Jehan* ; M : *Jan* — M : *eschorcher* — l. 74. H. J : *commencza* — G, H : *le paoure* ; J : *le paovre* — A, G, H, J : *Lymousin* — l. 75. A : *adjouda mi* — l. 78. J. K : *parle tu* — l. 79. G, H : *le paoure Lymousin* ; J : *le paovre Lymousin* ; A : *Lymousin* — A, G : *se conchyoit* ; H, J : *conchyoit* — l. 80. G : *estoyent* — A, G, J : *à quehue* ; H : *à quehues* ; K : *à queheu* — A, G : *plain*

évêque de Limoges, vers le milieu du IIIe siècle, était conservée à l'abbaye Saint-Martial de Limoges. On la promenait solennellement chaque année le mardi de Pâques. Cf. Bonaventure de St-Amable, *Histoire de Saint Martial.* Limoges, 1680, 3 vol. in-fol. En 1790, le chef et quelques autres reliques du protecteur de Limoges et du Limousin furent transférés à l'église Saint-Michel des Lions. (C.)

132. Peigne. Cf. l. I, ch. XXXIII, n. 102, que je te prenne aux cheveux, que je te donne une peignée.

133. Rendre gorge. Cf. l. I, ch. XI, n. 21.

134. C'est du Limousin : « Eh ! je dis, gentillâtre ; oh ! saint Martial, secourez-moi ! Oh, oh ! laissez-moi, au nom de Dieu, et ne me touchez guère. » (S.)

135. Fendues par derrière en deux pans, comme la queue des morues. On les portait ainsi « de peur d'eschauffer les reins ». Cf. l. I, ch. VIII, l. 21, et ch. XX, n. 21. (C.)

« Sainct Alipentin[136], quelle civette ! Au diable soit le mascherabe[137], tant il put ![138] »

Et le laissa. Mais ce luy fut un tel remord toute sa vie et tant fut alteré[139] qu'il disoit souvent que Pantagruel le tenoit à la gorge, et après quelques années mourut de la mort Roland[140], ce faisant la vengeance divine et nous demonstrant ce que dit le philosophe[141] et Aule Gelle : qu'il nous convient parler selon le langaige usité et, comme disoit Octavian Auguste[142], qu'il fault eviter les motz espaves[143] en

---

Ligne 82. A, G, H, J, K : *Sainct Alipentin corne my de bas quelle civette* ! (G : *quelle la civette*) — G : *macherabe* ; M : *mascherable* — l. 84. A, G, H, K : *Et ainsi le laissa* ; J : *Ainsi le laissa* — l. 85. A, G : *que il disoit* — l. 86. K : *quelques années* — G : *de la mort de Roland* — l. 87. A, G : *Aulus Gellius* ; H, J, K : *Aule Gellie* — l. 88. H, J : *scelon* — l. 89. A, G : *disoit Cesar qu'il fault* — A, G : *les mots absurdes en*

136. Nom facétieux de saint que R. a tiré des mystères, et notamment de la *Vie de saint Christophle*, de Chevallet, imprimée à Grenoble en 1530. Dans la seconde journée, un bateleur appelé Mauloue, débite à la foule ce boniment, fo Q vo :

> Seigneurs, voici la portraicture
> Du glorieux *sainct Alpantin*,
> Qui fut escorché d'un patin,
> Le jour de Quaresme prenant.

Le nom de ce personnage se rencontre aussi fréquemment dans les romans de chevalerie. Cf. *R.E R.*, VII, 335-337. (S.)

137. Mâcherave, mangeur de raves, Limousin. Sobriquet donné aux gens du peuple de ce pays, d'après leur nourriture principale. Cf. Brantôme, t. III, p. 286 : « M. Daurat succeda à Turnebus, luy et M. Muret, deux aussi sçavans Lymousins qui jamais mangearent et crocquarent *rabes*. » La *Pantag. Prognost.*, ch. VI, prédit « force raves en Lymousin ». La finale *rabe* est la forme limousine de *rave*, et R. dit plus bas, ch. XXVII : « qui jamais ne croissent, sinon comme les *rabes* de Lymousin, en rond. » (S.)

138. Du verbe *puir* (puer), usité jusqu'au XVIIe s. (P.)

139. Allusion à la vertu altérative de Pantagruel. Cf. *Introd.*

140. De soif. Une tradition populaire, rapportée par Bruyèrin Champier, l. XVI, ch. V, de son *de Re cibaria*, fait mourir de soif le preux Roland à Roncevaux : « Inde nostri intolerabili siti, et immiti volentes significare se torqueri, facete aiunt, *Rolandi morte* se perire. » (C.)

141. Ce philosophe est Favorinus qui, au ch. X du l. VII des *Nuits attiques* d'Aulu-Gelle, conseille à un jeune homme, qui usait d'archaïsmes dans son langage, d'imiter les mœurs et non la langue des anciens. (P.)

142. Au rapport d'Aulu-Gelle, *loc. cit.* : « Id quod a C. Cæsare excellentis ingenii ac prudentiæ viro, in libro primo *de analogia* scriptum est, habe semper in memoria atque in pectore, ut tanquam scopulum sic fugias inauditum atque insolens verbum. » On voit que R., qui a oublié le nom du philosophe, n'a retenu que le sens général du précepte. (P.)

143. Abandonnés. Ancien terme de droit s'appliquant aux personnes, aux bêtes et aux choses égarées ou dont le propriétaire restait inconnu. Les premières éditions, A, G, donnent : motz *absurdes*, ce dernier terme n'étant pas attesté antérieurement à R. (S.)

pareille diligence que les patrons [144] des navires evitent les rochiers de mer [145].

Ligne 90. A, G : *de navires* — A, G : *de la mer*.

144. Pilotes.

145. A l'époque de R. il y avait dans le monde des écoliers un jargon « écorche-latin », dont le principe consistait à substituer aux mots français des mots latins francisés. Geoffroy Tory, dans son *Champfleury* (1529), proteste contre l'argot de ces écumeurs de latin. La phrase qu'il cite comme spécimen de ce jargon est la suivante : « Despumon la verbocination latiale et transfreton la Sequane au dilucule et crepuscule, puis deambulon pa les quadrivies et platées de Lutèce et comme verisimiles amorabonds capton la benivolence de l'omnigène et omniforme sexe féminin. » C'est, à peu près, la première phrase du discours de l'écolier Limousin. R., dans cet épisode, n'a donc cherché qu'à ridiculiser ce jargon d'école, et non point à critiquer les écrivains latiniseurs; car à leur exemple, il a, lui aussi, écumé le latin et abusé des néologismes tirés de cette langue, particulièrement dans ses « concions ». Cf. Plattard, *L'œuvre de Rabelais*, p. 56-60. Mais on distinguait alors entre ces termes tirés du latin, qui n'avaient point de doublets dans la langue, et le jargon écorche-latin qui prétendait substituer à des termes usuels des vocables pédantesques. Ainsi, un des théoriciens de l'école des grands rhétoriqueurs, Fabri, t. II, p. 116, approuve cette phrase : « l'*excellence* et *magnificence* des princes nous *induisent* à *contempler* leur *magnanimité*, » et condamne comme barbare celle-ci : « Si *ludez* (*jouez*) à la *pille* (balle, *éteuf*), vous *amitterez* (*perdrez*) », parce que *jouer*, *esteuf* et *perdre* sont « termes beaux et communs. » (P.)

Comment Pantagruel vint à Paris, et des beaulx livres de la librairie de Sainct Victor.

CHAPITRE VII.

Après que Pantagruel eut fort bien estudié en Aurelians[1], il delibera visiter la grande université de Paris. Mais, devant que partir, fut adverty que une grosse et enorme cloche estoit à Sainct Aignan[2] dudict Aurelians en terre, passez deux cens quatorze ans, car elle estoit tant grosse que par engin aulcun ne la povoit on mettre seullement hors terre, combien que[3] l'on y eust applicqué tous les moyens que mettent Vitruvius *de Architectura*[4], Albertus *de Re edificatoria*[5], Euclides[6], Theon[7],

---

Ligne 1. A, G : *Comment Pantagruel vint à Paris. Chapitre VII* — H : *beaux* — l. 2. J : *librarie* — l. 4. A, G : *estudié à Orléans, il se delibera de visiter* — l. 5. A, G : *il fut adverty qu'il y avoit une grosse et enorme cloche à Sainct-Aignan dudict Orleans, qui estoit en terre près de troys* (G : *trois*) *cens ans y avoit, car* — l. 7. H, J : *deulx cens* — A, G : *si grosse* — l. 8. A, G : *que par nul engin l'on ne la povoit* ; J : *ne la pouvoit on* — G : *seullment* — A, G, H, J, K : *hors de terre* — l. 10. A : *de Architecture* — J : *Thion*

1. Orléans, d'*Aurelianum*, nom latin de cette ville.

2. Antique église collégiale d'Orléans au sud-est, non loin de la Loire. C'est aujourd'hui une église paroissiale. L'histoire est muette sur l'incident dont parle R., mais qui se rapporte peut-être à un fait réel, l'insuccès dans la mise en place d'une cloche. Cf. *R. E. R.*, VII, 308. (C.) — Les annalistes d'Orléans font mention de deux grosses cloches données à l'église de Saint-Aignan l'une (du poids de 11600 livres) en 1039 par le roi Robert, l'autre en 1466 par Louis XI.

3. Bien que. Cf. l. I, ch. 1, n. 7.

4. *De Architectura libri decem* est le titre de l'ouvrage de Vitruve, bien connu des humanistes du XVIe s. Budé en fait maintes fois l'éloge et un ami de R., Guillaume Philandrier, devait plus tard donner un commentaire du l. X de ce traité. (P.)

5. C'est le titre de l'ouvrage de l'architecte florentin Leone-Battista Alberti dont la première édition parut en 1485, à Florence. Ce livre est un de ceux qui ont contribué à répandre parmi les lettrés le goût de l'architecture antique. En 1512, Geoffroy Tory en donna une édition dédiée à Jean-Laurent Aleman, premier éditeur italien de l'ouvrage, et à Philibert Babou de la Bourdaisière, alors secrétaire du roi François Ier. (P.)

6. Euclide, le père de la géométrie.

7. Théon de Smyrne (IIe s. ap. J.-C.) a écrit des commentaires sur les passages des livres platoniciens qui traitent des mathématiques. Il y eut au IVe siècle ap. J.-C. un autre Théon, d'Alexandrie, qui s'occupa également de mathématiques et laissa un commentaire sur Ptolémée. (P.)

Archimedes, et Hero[8] *de Ingeniis*[9], car tout n'y servit de rien. Dont voluntiers encliné[10] à l'humble requeste des citoyens et habitans de la dicte ville, delibera la porter au clochier à ce destiné.

De faict vint au lieu où elle estoit et la leva de terre avecques le petit doigt aussi facillement que feriez une sonnette d'esparvier[11]. Et, devant que la porter au clochier, Pantagruel en voulut donner une aubade[12] par la ville et la faire sonner par toutes les rues en la portant en sa main, dont tout le monde se resjouyst fort; mais il en advint un inconvenient bien grand, car, la portant[13] ainsi et la faisant sonner par les rues, tout le bon vin d'Orleans[14] poulsa[15] et se gasta. De quoy le monde ne se advisa que la nuyct ensuyvant, car un chascun se sentit tant alteré de avoir beu de ces vins poulsez qu'ilz ne faisoient que

---

Ligne 11. A, G : *Archimenides* ; J : *Archimedes, Arestoteles in Mechanicis* — A : *Hiero* — A, G : *riens* — l. 12. A : *voulentiers* ; G : *vouluntiers* — l. 13. A, G : *de la porter* — l. 14. A, G : *Et de faict s'en vint* — l. 16. A : *au clochier en voulut en donner* — l. 19. G : *grant* — A, G : *car en la portant* — l. 21. A, G : *ne se advisa point* — A, J : *nuict* ; G : *nuyt* — J : *ensuyvant quand un chascun* — l. 22 : G : *faisoyent*

8. Héron d'Alexandrie (IIIe s. ap. J.-C.), ingénieur et mathématicien, a écrit, entre autres traités techniques, un livre sur les *Machines de trait* et un autre sur les *Automates*. (P.)

9. Des engins. Titre de fantaisie. R. a confondu des mathématiciens, des architectes et des ingénieurs dans cette énumération d'auteurs qu'il nous donne comme inventeurs de machines et d'engins. (P.)

10. Incliné. Cf. l. I, ch. XXV, n. 15.

11. Épervier. Cf. l. I, ch. XXXVII, n. 12. On attachait des grelots aux pattes des oiseaux de volerie afin de les retrouver plus aisément lorsqu'ils s'éloignaient ou se cachaient pour dévorer leur proie. Cf. ch. XXVI : « pleust à Dieu que chacun de vous eust deux paires de *sonnettes de sacre* au menton... » et *R.E.R.*, X, 372. (P.)

12. Aubade. Mot du XVe-XVIe s., tiré du provençal. On le lit chez les poètes de la Pléïade (Daurat). (S.)

13. Pendant qu'il la portait. Le participe présent absolu est extrêmement fréquent au XVIe s. Cf. Brunot, t. II, p. 465. (P.)

14. R. appréciait fort le vin d'Orléans, en particulier celui que Saint-Ayl gardait « comme ung sang greal, et une seconde voyre quinte essence » pour l'offrir à ses amis. *Lettre au bailli Hullot*, *R. E R.*, III, 159. Il le met au rang des vins de Grave et de Beaune, l. III, ch. LII, l. V, ch. XXXIV. Cf. Cuissard. *Le vin orléanais dans la poésie et dans l'histoire* (*Mém. Soc. d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans*, 1905) et *R. E. R.*, VII, 310 (C.)

15. *Pousser* se dit du vin qui se tourne par la chaleur, par l'agitation (Furetière). On croyait que le bruit du tonnerre faisait tourner le vin. (C.)

cracher aussi blanc comme cotton de Malthe[16], disans : « Nous avons du Pantagruel[17], et avons les gorges sallées[18]. »

Ce faict, vint à Paris avecques ses gens, et à son entrée tout le monde sortit hors pour le veoir, comme vous sçavez bien que le peuple de Paris est sot par nature, par bequare et par bemol[19], et le regardoyent en grand esbahyssement et non sans grande peur qu'il n'emportast le Palais ailleurs, en quelque pays *a remotis*[20], comme son père avoit emporté les campanes[21] de Nostre Dame pour atacher au col de sa jument.

Et, après quelque espace de temps qu'il y eut demouré[22] et fort bien

---

Ligne 23. A, G : *comme cotton disans* (A : *disant*) — l. 26. J : *scavez que le peuple* — l. 27. H : *bermol* ; M : *per bemol* — A, G : *par nature et le regardoyent* (A : *regardoient*) — l. 28. G : *engrant* — l. 29. G : *Palays* — l. 32. J : *for bien*

16. L'expression est antérieure à R. Cf. Villon, *Test.*, v. 729 :

> Je congnois approcher ma seur
> Je crache, *blanc comme coton*,
> Jacoppins gros comme ung esteuf.

La réputation de l'île de Malte pour la culture du cotonnier s'est conservée jusqu'au XVIIIe s. Mais en 1739, le *Dictionnaire du commerce* de Savary n'enregistre qu'une production de 15 balles, contre 2000 balles de Smyrne et 1100 de Chypre. Sans doute on désignait au XVIe s. sous le nom de *coton de Malte*, les cotons de diverses provenances entreposées par les vaisseaux des chevaliers de Rhodes (C.) — Le coton de Malte (*bambagio di Malta*) figure dans la *Prattica della mercatura* de Pegolotti (Lisbona e Lucca, 1766, p. 295). D'après Heyd (*Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, t. II, p. 612, Leipzig, 1886), il était coté un peu moins bas que celui de la Sicile. (D.)

17. Mal à la gorge. Cf. plus haut, ch. II, n. 36.

18. Nouvelle allusion à la tradition populaire, antérieure à R., qui faisait de Pantagruel un démon dont la faculté particulière était d'altérer ou de suffoquer les gens. Cf. ch. III, n. 36 et *Introduction*. (P.)

19. C'est-à-dire : de toute façon, dans tous les cas. La locution est empruntée à la notation musicale où une note peut être naturelle ou modifiée par le signe bécarre ou bémol. Cf. l. III, ch. XXXVIII : « fol *de nature*... fol *de b quarre* et *de b mol.* » Cette dernière graphie rappelle les termes italiens correspondants : *b quadro* (bequadro) et *b molle* (bemolle) qui en sont la source. (S.) — Cette plaisanterie se trouve déjà dans les poésies du moyen-âge (*Anc. poés. franc.*, t. IV, p. 42) et dans les farces : « Sotz de *bemol*, [*de*] *becarre et nature* » (*Anc. th. fr.*, t. II, p. 244. *Sottie des trompeurs*) (C.)

20. A l'écart. Terme du jargon scolastique. Le français du XVIe s. employait l'expression lieu *remot*, c'est-à-dire écarté. Cf. Du Cange, v° *remotus*. (P.)

21. Cloches. Cf. l. I, ch. XVII, n. 46.

22. Demeuré. Cf. l. I, *Prol.*, n. 52.

estudié en tous les sept ars liberaulx[23], il disoit que c'estoit une bonne ville pour vivre mais non pour mourir, car les guenaulx[24] de Sainct Innocent[25] se chauffoyent le cul des ossements des mors. Et trouva la librairie[26] de Sainct Victor[27] fort magnificque, mesmement[28] d'aul-

---

Ligne 34. A, G : *non pas* — l. 35. A : *chauffoient* ; J : *vous chauffoyent*

23. Les sept arts libéraux étaient enseignés dans les collèges de la Faculté des arts ; ils correspondaient à nos études d'enseignement secondaire. C'était la grammaire, la logique, la rhétorique, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. D'après l'*Image du monde* (XIIIe s.), ils étaient appelés *libéraux* parce que les vilains étaient incapables de les étudier. (P.)

24. Gueux, mendiants. Cf. l. I, ch. XXXVII, n. 14.

25. Le cimetière des *Innocents* (anciennement de Champeaux) était situé à proximité des Halles, entre les rues actuelles de la Lingerie, de la Ferronnerie, des Innocents. C'était un des plus anciens de Paris. Malgré la clôture élevée par Philippe Auguste en 1186 et plusieurs fois agrandie, le chapitre de Saint-Germain se plaignait au XVIe s. de ce que « les pauvres gens en y séjournant produisoient des ordures, maladies, contagions et se livroient à toutes sortes d'excès ». Cet enclos, trop réduit pour sa population énorme de trépassés, nécessitait de fréquentes exhumations. Les ossements recueillis étaient déposés dans des galeries, appelées charniers, composées de 80 arches soutenant un galetas couvert où ils achevaient de se dessécher. Fait bizarre : ces charniers étaient un but de promenade et une galerie marchande très fréquentée depuis le XVIe s. jusqu'à leur démolition en 1786. On s'arrêtait aux boutiques des lingères, des écrivains, des libraires. On s'émerveillait de l'entassement des os. Villon rimait sa ballade : « Quand je considère ces testes », et le vieux Corrozet dans ses *Antiquitez de Paris* remarquait : « Au grand cymetière de Paris, y a tant d'ossements de trépassés que c'est chose increable. » Il est possible dans ces conditions que les vagabonds se soient livrés, entre autres excès, à la profanation dont parle R. Mais il est probable qu'il s'agit d'une plaisanterie courante comme celle du *Grup de Cl. Marot*, éd. Guiffrey, v. 155 :

> Mais que ne faict on des escuelles
> Des testes de Sainct-Innocent.

Cf. abbé Dufour. *Le cimetière des Innocents* dans *Paris à travers les âges*, t. II, p. 1 et suiv., et P. Champion, *François Villon*, t. I, p. 305. (C.)

26. Bibliothèque. Cf. l. I, ch. LIII, n. 49.

27. L'antique abbaye de Saint-Victor, fondée par Guill. de Champeaux, archidiacre de Paris, avant 1113, était encore au XVIe s. hors des murs de la ville. Elle formait un véritable bourg sur l'emplacement actuel de la halle aux vins. La bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Victor remontait à la fondation même de leur maison. Elle avait été enrichie en 1448 par l'abbé Jean de la Masse. En 1470, Pierre Scofer et Conrad Heutef, imprimeurs, lui donnèrent un volume des *Épîtres de Saint Jérôme*, et en retour on célébrait leur anniversaire dans l'église, ainsi que celui de Jean Fust (Lebeuf, t. I, p. 341). Il va sans dire que R., en choisissant « la librairie Saint-Victor » comme étiquette pour son catalogue satirique, n'a eu en vue qu'un moyen de rendre la parodie plus piquante en l'appliquant à une bibliothèque célèbre, dont il avait peut-être usé plus d'une fois. C'est dans le même sens que l'éd. de 1533 des *Grandes*

cuns livres qu'il y trouva, desquelz s'ensuit le repertoyre [29], et *primo* :
Bigua [30] *Salutis*.
Bragueta Juris [31].
Pantofla Decretorum [32].

Ligne 37. A, G : *qu'il y trouva comme Bigua...* ; H : *qu'il il trouva comme Bigua* — J : *s'ensuyt* — *et primo*, manque — l. 39. A, K, M : *Bregueta* — l. 40. A, G: *Pantoufla*

Cronicques se termine par cette annonce allé-chante : « Et quelque jour que *messieurs de sainc Victor vouldront*, on prendra la coppie de la reste des faictz de Gargantua et de son filz Pantagruel. » Quant aux attaques des réformateurs, elles sont d'une tout autre nature. En prenant à partie la bibliotheque de Saint-Victor, elles visent le plus formidable arsenal de livres de théologie qui existât à leur époque. Cf. Bèze, *Passavant à Pierre Liset* : Tu es bene dignus cum monachis tuis, qui consumes vitam tuam in istis fœdissimis latinis, quibus est plena bibliotheca Sancti Victoris sicut porcus in luto, quod tu es. » Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale s'est enrichi de précieux manuscrits provenant de Saint-Victor. Cf. Delisle, *Le cabinet des mss. de la B. N.*, t. II, p. 232. (C.)

28. Particulièrement, surtout. Cf. l. I, ch. II., n. 26.

29. Ce catalogue est essentiellement une parodie des titres d'ouvrages de théologie ou de spiritualité alors en vogue. Ce dont R. s'amuse d'abord, c'est de l'abus des allégories et moralisations qui faisaient des objets les plus vulgaires des symboles de vertus, de vices, de sciences ou d'idées abstraites. Pour comprendre le procédé de création de ces titres de fantaisie, il faut suivre le texte des premières éditions : on constate alors que par association d'idées connexes, ou par contraste, un titre en amène un autre analogue. R. s'est égayé aussi aux dépens des théologiens et de la scolastique. La querelle des théologiens de Cologne contre Reuchlin, les démêlés de la Sorbonne avec les humanistes ont leur écho dans cet épisode. (P.)

30. *Biga*, en latin, signifie le char à deux roues. On connaît un recueil de sermons imprimé pour la première fois à Haguenau en 1498, qui porte ce titre : « Sermones dominicales perutiles a quodam Fratre Hungaro ordinis Minorum de Observantia in Conventu Pesthiensi comportati *Biga salutis* intitulati. » Mais la graphie *Bigua* indiquerait que R. traduit par cette forme de latin macaronique le mot français *bigue*, encore en usage dans le Lyonnais pour désigner une longue pièce de bois, un mât. Cf. Du Cange, v° *Biga* 2° : Trabs, Tignum. Il faudrait traduire alors : La *Perche* du Salut. (P.)

31. La braguette du droit. Titre en latin macaronique. Le style macaronique est antérieur à R. ; on le lit au XVe s., dans le *Carmen macaronicum* de Tifi degli Odassi (1488) et dans la *Farce de Pathelin* ; au XVIe s., il fut illustré par Merlin Coccaïe, dans ses *Macaronées*. (S). — Sur le « droit » qui habite les braguettes, les plaisanteries abondent dans la littérature facétieuse du temps. En voici deux exemples : Roger de Collerye, *Dialogue des Abusez* (1502), p. 94 :

Les dames ayment bien le *droit*
Je l'ay veu par expérience.

Les équivoques qui accompagnent ces vers ne permettent pas de doute sur le sens de « droit » Baïf dit de même, *Passe temps*, l. II, éd. M.-L., t. IV, p. 296 :

Vous seriez tresbonne avocate
Vous n'aimez rien tant que le *droit*. (P.)

32. La pantoufle des Décrets. Le *Décret* de Gratien et les *Décrétales* étaient les recueils de

Malogranatum Vitiorum[33].
Le Peloton de Theologie.
Le Vistempenard[34] des Prescheurs, composé par Turelupin[35].
Le Couillebarine[36] des Preux.
Les Hanebanes[37] des Evesques.
Marmotretus[38] *de Baboinis et Cingis, cum commento d'Orbellis*[39].

Ligne 43. A, G, H, J : *composé par Pépin*[40] (H : *Pépim*) ; M : *compolé* — l. 44. A, G, H, J, K : *La Couillebarrine* — l. 46. G : *Marmotetus* — A : *Babouynis*

textes juridiques qui formaient la base de l'enseignement du droit canonique. De là leur place dans cette énumération, immédiatement après le droit. Quant à la pantoufle que chaussent les Décrets, c'est sans doute celle dont parle le *Moyen de parvenir*, ch. LXX. Cf. ci-dessus, ch. III, n. 9. (P.)

33. La grenade des vices. Un ouvrage intitulé *Malogranatum* nous est connu : c'est celui d'un moine cistercien de Bohême nommé Gallus (1487). Tous les dogmes du catholicisme y font l'objet d'éclaircissements et de longs commentaires. Cf. L. Delaruelle, *G. Budé*, p. 260. (P.) — Un traité mystique du nom de *Malogranatus* figure également, avec plusieurs autres ouvrages aux titres aussi bizarres, dans les œuvres de Jean Geiler de Kayserberg, à la fin du XVe s. L'éd. in-fol. d'Augsbourg, 1510, comprend : Das buch Granatapfel im Latein genant *Malogranatus*... mit sampt gaystlicher Bedeutung des Auzgänngs der Kinder Israhel von Egipto. Item ain merchliche underrichtung der gaystlichen Spinnerin. Item etlich Predigen von dem Hasen im Pfeffer. Und von siben Schwertern und Schayden nach gaistlicher Auzlegung Neerersteils gepredigt durch... Johannem Geyler von Kayserberg. Cf. abbé L. Dacheux. *Un réformateur catholique à la fin du XVe s. : Jean Geiler de Kayserberg*, 1876, p. 577. (C.)

34. Plumeau monté sur un long bâton. C'est la définition donnée par Cotgrave. Le Duchat considère le mot comme angevin. Il est inconnu en dehors de R. Ses éléments composants semblent être : anc. fr. *vist*, échalas, et *penne*, plume. Il y a probablement une équivoque libre sur la première syllabe du mot, d'où le titre suivant amené par analogie. (S.)

35. Graphie primordiale de *tirelupin*, qu'on lit plus bas : « La pelleterie des *tirelupins*. » Et ailleurs, l. IV, ch. LXV, le sommelier de Grand-Gousier porte le nom de *Tirelupin*. Comme nom propre ou nom commun, c'est un terme de mépris, écho des *Turlupini* du moyen âge, appliqué soit à des individus isolés, soit aux moines vagabonds. Cf. l. I, *Prol.*, n. 106. (S.)

36. D'éléphant. Latinisme (*barrinus*) employé par R. seulement.

37. Autre nom de la jusquiame. Cf. l. III, ch. L : « Aultres [plantes] sont nommées par leurs vertus et operations... comme *hanebanes* et aultres. » Nom d'origine anglaise (*henbane*, poison de poule), antérieur à R. et venu au français probablement par l'intermédiaire du patois normand. (S.) — « Jusquiame que on appelle *hanibane* est de froide complexion... Sa semence proprement a nom jusquiame ou *hanebane*. » (*Arbolayre*, fol. 118 v°.) On peut donc comprendre : la frigidité des évêques. (D.)

38. C'est le commentateur de la Bible que R. appelle, l. I, ch. XIV « Marmotret. » L'altération de *Mamotrectus* en *Mammotreptus* ou *Marmotretus* par l'addition d'un *r*, explique la parodie du titre : « des babouins et des singes », *marmot* désignant primitivement un singe à longue queue. (C.)

39. Nicolas des Orbeaux, franciscain qui enseigna à Poitiers (fin du XVe s.), avait composé un commentaire de Pierre Lombard (P.)

40. Guillaume Pépin d'Evreux, jacobin, était

Decretum Universitatis Parisiensis super gorgiasitate Mulicrcularum ad placitum[41].

L'Apparition de saincte Geltrude à une Nonnain[42] de Poissy estant en mal d'enfant[43].

Ars honeste pettandi in societate, per M. Ortuinum[44].

Le Moustardier[45] de Penitence.

Les Houseaulx, *alias* les Bottes de Patience.

Formicarium Artium[46].

Ligne 47. M : *grogiasitate* — l. 49. A : *Geltrud* — l. 51. A : *petandi* — l. 53. M : *hoseaulx*

un prédicateur si fameux au début du XIVe s. qu'on disait proverbialement : « qui nescit Pepinare, nescit predicare. » Ses *Sermones et Quæstiones* ont encore été réimprimés à Anvers en 1656, en 9 volumes in-4°. (C.)

41. Décret de l'Université de Paris sur la coquetterie des femmelettes à plaisir. Il y a sans doute une équivoque sur le mot *gorgiasitatem*. Le prétendu décret semble viser à la fois le luxe des vêtements féminins et ce qu'un prédicateur de l'époque appelait « l'Abus des nuditez de gorge ». (C.) — La *Gorgiaseté*, est la coquetterie dans la parure, le faste dans l'habillement. Ce dérivé français manque à R., mais on le lit chez Coquillart, t. I, p. 64 :

> Porter maintz habitz chicquetez,
> Trouez, percez, fringuelotez,
> Feuillez par jollivetez ;
> Ce sont grans *gorgiasetez*,
> Par faulce de méchancetez ;

et, plus tard, dans Brantôme, t. VIII, p. 31 : « On donne ce los à la reine Isabelle de Baviere... d'avoir apporté en France les pompes et les *gorgiasetez* pour bien habiller superbement et gorgiasement les dames. » C'est une métaphore tirée de l'ancien costume, dérivant de *gorgias* que Rob. Estienne rend encore par « collet de femme de quoy elles couvrent leur poitrine ». (S.)

42. Nonne. Forme vieillie représentant l'ancien cas régime de *nonne*.

43. Le couvent de Dominicaines de Poissy, cant., arr. Versailles (Seine-et-Oise), fondé avant 1300, fut fréquemment l'objet de donations royales. Marie, fille de Charles VI, y fut religieuse. Sans doute, on y menait une vie agréable et mondaine, car la réputation de galanterie des religieuses de Poissy était proverbiale. Cf. *Moyen de parvenir* et *Fœneste*, l. IV, ch. XII. Remarquons cependant que ces allusions satiriques peuvent procéder de R. (C.)

44. Magister Ortuinus, maître Hardouin de Graës, était un théologien de Cologne, farouche adversaire d'Erasme et de Reuchlin, ridiculisé par les *Epistulæ Obscurorum Virorum*, qui le représentent comme pratiquant mal l'art sur lequel R. suppose qu'il a composé un traité. (P.)

45. Celui qui *moult tarde* à faire pénitence. Cf. l. I. ch. IX, l. 48. Selon le Duchat, un prêcheur avait parié de commencer son sermon en criant trois fois : « Moutarde ! moutarde ! moutarde ! » A la troisième, il s'expliqua : « moult tarde le pécheur à faire pénitence. » (C.)

46. La Fourmilière des arts. Il est possible que R. ait songé à l'ouvrage composé par Jean Nyder, jacobin allemand, sur la magie et intitulé : *Formicarii libri quinque moralisati*,

De brodiorum usu et honestate chopinandi, per Silvestrem, Prieratem Jacospinum [47].
Le Beliné [48] en Court.
Le Cabat des Notaires.
Le Pacquet [49] de Mariage.
Le Creziou [50] de Contemplation.
Les Fariboles [51] de Droict.
L'Aguillon [52] de vin.
L'Esperon de fromaige [53].
Decrotatorium Scholarium [54].

Ligne 55. A : *De brodiorum... en court* manque — G : *Silvestrem* — J, K : *priaratim* — l. 56. G, H, J, K : *Jacopinum* — l. 58. A : *Cabatz*

Cologne, in-fol., s. d. (1477). Il se trouve réimprimé dans le *Malleus maleficarum*, Lyon, 1584, sous le titre de *Formicarium de maleficis et eorum deceptionibus*. Le chancelier Bacon, en citant dans son *De dignitate et augmentis scientiarum* ce livre imaginaire, trouvé « inter libros famosissimæ illius bibliothecæ S. Victoris quorum catalogum excepit magister Franciscus Rabelœsius », l'applique plaisamment à son propre ouvrage. (C.)

47. De l'usage des bouillons et de l'honnêteté de chopiner, par Sylvestre de Prierio, jacobin. Ce moine, adversaire de Luther, se nommait Mozzolino ou Mazzolini, et était né à Prierio près de Savone. Il mourut à Rome en 1523, général de son ordre. Il est l'auteur d'une apologie des indulgences : *De strigimagorum demonumque prœstigiis*, Romæ, 1521, in-4°, et d'une Somme des cas de conscience dans laquelle il se montrait indulgent en matière de jeûne. De là sans doute le titre de l'ouvrage que lui attribue R. (C.)

48. Trompé. Et dans la *Pant. Prognostic.*, ch. VI : « ilz ne vouldront estre par les Romanistes *belinez*. » On se rappelle le jeu d'attrape *au beliné*, de Gargantua. Cf. l. I, ch. XXII, n. 39. (S.)

49. Cf. l. III, ch. VIII : « Sa femme considera... que peu de soing avoyt du *pacquet* et baston commun de leur *mariaige*. »

50. Creuset. Forme lyonnaise ou dauphinoise (*crisièu*), que R. emploie aussi ailleurs, l. IV, ch. XXXVIII : « La plante [des pieds] comme un *creziou*. » (S.) — Il y a une équivoque grivoise sur le mot *contemplation*. Cf. *R. XVIe s.*, VII, 285.

51. Frivolités. Cf. l. II, *Prol.*, n. 22.

52. R. crée une équivoque entre les *aiguyons de vin* : « jambons et langues de beuf fumées,... anguillettes... porreaulx, aulx, oignons, cibotz... » (cf. l. II, ch. III) et le titre de quelque ouvrage mystique : l'*aiguillon divin* ou l'*aiguillon de l'amour divin*. Frère Jean a déjà dit, l. I, ch. XXVII, l. 49, service *du vin* à la place de service *divin*. (C.)

53. L'éperon qui stimule et pousse le fromage, c'est le vin. Les mots *aiguillon* et *éperon* sont souvent employés au sens métaphorique dans la langue de l'époque. Cf. *R.E.R.*, IX, 243. Il n'est donc pas sûr qu'il y ait ici une allusion à l'*Esperon de discipline* d'Antoine du Saix, le commandeur jambonnier du ch. XVII du l. I. (P.)

54. Le Décrotoire scolaire. Cf. l. I, ch. XX, n. 37 : « les magistres... feirent veu de

Tartaretus, De modo cacandi[55].
Les Fanfares[56] de Rome.
Bricot, De differentiis soupparum[57].
Le Culot de Discipline[58].
La Savate[59] de Humilité.
Le Tripier de bon Pensement[60].
Le Chaulderon de Magnanimité[61].
Les Hanicrochemens[62] des Confesseurs.
La Croquignolle des Curés.
Reverendi Patris Fratris Lubini, Provincialis Bavardie, De croquendis lardonibus libri tres[63].

Ligne 66. A : *Les... Rome* manque — l. 70. A : *tripiez* — l. 71. A, G, H : *chaudron* ; J : *chauldron* — l. 73. A, G, H : cet article et les trois suivants manquent — l. 74. J : *Fr. Lubini* — J : *croquandis*

ne soy descroter. » La malpropreté traditionnelle des maîtres de l'Université de Paris rendait plaisante l'invention d'un pareil titre. (P.)

55. Pierre Tartaret, professeur de théologie en Sorbonne, a laissé des gloses sur Aristote et de nombreux traités dont le bibliophile Jacob énumère quelques titres (*Catal. de la bibl. de Saint-Victor* p. 87). C'était un de ces *magistri nostri* dont les écoliers se moquaient (cf. Du Fail, t. II, p. 193, et Estienne, *Apol. pour Hérodote*). Le titre burlesque de R. lui a été suggéré par le nom même de Tartaret = *Tarter*, qui signifie encore en argot « aller à la selle, » et que le *Modo novo da intendere la lingua zerga*, Venise 1521, traduit : « *Tartitore* : cacatore, *Tartire* : cacare. Cf. *R.E.R.*, II, 137. La *tarte* bourbonnaise de Panurge (l. II, ch. XVI) est de la même farine. (C.)

56. Parades, ostentations. Et ailleurs, l. IV, ch. XXXIX : « Je resteray icy attendant l'issue de ces *fanfares* », à propos du combat avec les Andouilles. Rob. Estienne (1539) : « *Fanfare*, ostentatio. » Primitivement terme de manège. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 88. (S.)

57. Bricot. Des différences des soupes. Il s'agit de Guillaume Bricot, pénitencier de Notre-Dame de Paris, et ennemi de Reuchlin. Cf. *R. E.R.*, IX, 234.

58. Le petit cul, sur lequel on applique la discipline. (C.)

59. Fessée donnée avec une semelle, par manière de pénitence ou de punition. (C.)

60. Le trépied. Jeu de mots sur *tripe* et *panse*.

61. Peut-être y a-t-il là un jeu de mot sur *magnans*, nom populaire des chaudronniers ambulants. Cf. *R. XVIe s.*, VII, 285.

62. Accrocs. Et plus bas, ch. XII : « ... la finesse, la tricherie, les petitz *hanicrochemens*. » Dérivé de la même famille que *hanicroche*, arme à fer recourbé (l. III, *Prol.*), et *ennicroché*, tourné en crochet (cf. l. I, ch. XVI, n. 15). Voir, sur le premier élément de ces composés, *R.E.R.*, V, 392-393. (S.)

63. Trois livres du révérend frère Lubin,

Pasquili[64], *Doctoris marmorei, De capreolis cum chardoneta*[65] *comedendis*[66] *tempore Papali ab Ecclesia interdicto.*

L'Invention Saincte Croix[67], à six personnaiges, jouée par les clercs de Finesse[68].

Ligne 78. J, K : *joué*

père provincial de Bavarderie, sur les lardons à croquer. Il est possible que ce frère Lubin (moine niais et gourmand) désigne un personnage réel. En tous cas R. l'affuble encore, au prol. du l. I, du titre de *croque lardon* (cf. l. I, *Prol.*, n. 93 et 94) et lui attribue au ch. XXV du l. II, un autre livre de goinfrerie : « De compotationibus mendicantium. » Quant à la redondance des titres *père* et *frère* elle s'explique parce que *frère* Lubin est en même temps *père* provincial. (C.)

64. Pasquin, docteur marmoréen : que l'on peut manger des chevreaux à la chardonnette, en temps papal (jeu de mots sur pascal) interdit par l'Eglise. R. désigne par Pasquillus la fameuse statue de marbre mutilée qui se voit à Rome, an coin du palais des Ursins et sur laquelle, de son temps, on affichait des épigrammes qu'on appelait *Pasquins* Quant à l'épithète de *marmoreus*, elle est à double entente. Aux lecteurs du XVIe s., elle rappelait les adjectifs accolés traditionnellement au titre de certains docteurs scolastiques : le *docteur séraphique* (S. Bonaventure), le *docteur subtil* (Duns Scot), le *docteur irréfragable* (Alexandre de Halès), etc. (P.)

65. Chardonnette, artichaut sauvage. Cf. l. IV, ch. XXXII : « panerées de *chardonettes.* » Dérivé du XVIe s. (S.) — « Carduus, simpliciter est *artichault*. Et is duplex est, sativus, qui *artichault* gallice dicitur. Agrestis est *chardonnette.* » Rob. Estienne, *De latinis et græcis nominibus arborum.* Paris, 1545, p. 21. D'après Alph. de Candolle (*Origine des plantes cultivées*, Paris, 1883, p. 74) « l'artichaut est probablement une forme obtenue, par la culture, du cardon sauvage. » D'après Guibourt (*Hist. nat. des drogues simples*, 6e éd., t. III, p. 24, Paris, 1869) les fleurons bleus de l'artichaut-cardon (*Cynara Cardonculus* L.) « jouissent d'une manière très marquée de la proprieté de faire cailler le lait ; ce sont eux principalement qui sont employés pour cet usage sous le nom de *fleurs de chardonnettes* » (D.)

66. Les « chevreaux à la chardonnette » étaient un mets favori du clergé romain. H. Estienne parle d'un « disner quadragesimal de chevreau et autres viandes *à la chardonnette.* » *Apol.*, II, XXXIX, p. 358, et Marot, 2e *Epistre du coq à l'asne*, t. I, p. 224 :

S'il est vray, adieu le caresme
Au concile qui se fera ;
Mais Romme tandis bouffera
Des *chevreaulx à la chardonnette.* (C.)

67. Un mystère de l'*Invention saincte Croix* fut joué à Saint Céréné en 1511 par Macé le Duc, d'après Guill. le Doyen. Cf. C. de Launay, *Hist. de Laval*, 1894, p. 216. Il y eut certainement d'autres moralités composées sur le même thème. Mais R. a en vue une découverte presque aussi rare pour les gueux, celle des pièces d'argent marquées d'une *croix*, de la monnaie (en argot le terme s'est conservé jusqu'à Vidocq). Cf. du Fail, t. I, p. 211, et G. Bouchet, t. III, p. 142 et t. V, p. 37. Dans la *Pant. prognost.*, ch. V, les « gens soubmis à Saturne, comme gens despourveuz d'argent... s'estudieront *à l'invention saincte Croix* ». Cf. *R.E.R.*, VIII, 13. (C.)

68. Savants en tromperie, passés maîtres en tricherie. Panurge pouvait revendiquer ce titre, par sa manière de gagner les pardons. (C.)

Les Lunettes[69] des Romipetes[70].
Majoris, De modo faciendi boudinos[71].
La Cornemuse des Prelatz[72].
Beda[73], *De optimitate triparum.*
La Complainte[74] des Advocatz sus la Reformation des Dragées[75].
Le Chat fourré[76] des Procureurs.
Des Poys au lart, *cum Commento*[77].

Ligne 83. A : *tripatum* — l. 84. A : cet article et les onze suivants manquent — H : *dragés* — l. 85. G : cet article manque

69. Le grand rhétoriqueur Jean Meschinot avait composé un volume de vers sous ce titre : *Les Lunettes des Princes*. Prudence et Justice étaient les deux verres de ces besicles dont Force constituait la monture et Tempérance le clou d'assemblage. (P.)

70. Pèlerins allant à Rome. Dérivé bas-latin *Romipeta* qu'on lit, au xve s., dans la *Chronique* de J. d'Auton (v. Lacurne) : « Tant m'en enquis aux Genevois, aux *Romipetes*, aux Allemans et aux Venitiens. » Mais c'est grâce à R. qui s'en sert aussi ailleurs (l. IV, *Prol.*) que le mot a fait fortune au xvie s. : il est cité par H. Estienne *Apologie*, t. I, p. 150, Bouchet, t. III, p. 8, d'Aubigné, t. II, p. 241, etc. On lit encore le mot dans Voltaire. (S.)

71. Majoris : de la manière de faire les boudins. R. continue de plus belle l'emploi de son procédé qui consiste à attribuer à un théologien réel un titre d'ouvrage burlesque, le plus souvent en latin et sur une matière de cuisine. Ici l'ironie est particulièrement amère s'il s'agit de Jean Majoris, Écossais, auteur de commentaires sur le livre des Sentences, de *Sophisticalia Parisiensia*, et qui fut régent au collège de Montaigu. Du boudin chez les « capettes » ! Cf. l. I, ch. xxxvii, n. 13, 18, et *R.E.R.*, VII, 289 et suiv. (C.)

72. Le *Prologue* du l. V cite sept vers qu'il prétend emprunter à cet ouvrage d'un « vénérable docteur ». (P.)

73. Noel Béda avait succédé à Standonck, fondateur et principal du collège de Montaigu en 1499. Les tripes étaient sans doute aussi inconnues que le boudin au collège de pouillerie. Cf. *R.E.R.*, V I, 304. Mais la panse énorme de Béda était fameuse. Il est inutile de rappeler que Béda fut l'ennemi d'Erasme, de Budé, des novateurs, et qu'il osa prêcher contre le roi lui-même, ce qui lui valut deux arrêts de bannissement. Cf. Marot, éd. Guiffrey, le *Grup de Cl. Marot*, v. 40 :

Dieu ! tant il avoit de beaux dicts
Le bon Beda qui fut chassé.

(C.)

74. La *complainte* était le premier acte de procédure du demandeur portant plainte devant un tribunal. Cf. *R. XVIe s.*, t. I, p. 30. (P.)

75. On entendait par dragées et épices les présents en nature que les parties offraient autrefois aux juges et aux avocats. Ces dons volontaires furent plus tard transformés en taxes et perçus en argent. (P.)

76. Le barbouillage des avoués. *Chaffourrer* signifie chez R. barbouiller et griffonner. Cf. l. IV, ch. xii : « passasmes Procuration, qui est un pays tout *chaffouré* et barbouillé. »

77. Avec la sauce. Cf. l. I, *Prol.* n. 41. Ce titre parodie sans doute ici quelque ouvrage *De Ponderibus cum commento*. Cf. *R.E.R.*, X, 104.

La Profiterolle[78] des Indulgences.

Preclarissimi, Juris Utriusque Doctoris, Maistre Pilloti Racquedenari[79], *De bobelinandis*[80] *Glosse Accursiane*[81] *baguenaudis*[82] *Repetitio enucidilucidissima*[83].

Stratagemata[84] *Francarchieri* de Baignolet[85].

Franctopinus[86], *De re militari, cum figuris Tevoti*[87].

De usu et utilitate escorchandi equos et equas, autore M. nostro de Quebecu[88].

La Rustrie[89] des Prestolans[90].

Ligne 87-98. G : *des Indulgences. Aristotelis libri novem de modo dicendi horas canonicas. Jabolenus, De cosmographia Purgatorii. Quæstio subtilissima : Utrum chimera...* — l. 88. H, J, K : *M. Pilloti* — l. 89. M : *bobelidandis*

78. Petit profit. C'est le sens propre de ce mot qui désignait habituellement une boule de pâte cuite sous la cendre : « Turunda subcineritia, vel focacea » (Rob. Estienne, 1549), au profit des petits ménages. (S.)

79. Râcle-denier. Un des capitaines de Picrochole s'appelait le duc de Racquedenare. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 33. (C.)

80. A rapiécer. Du verbe, aujourd'hui vieilli, *bobeliner*, tiré de *bobelin*, chaussure grossière, terme fréquent dans R.

81. Sur le mépris de R. pour la glose d'Accurse, un des commentateurs médiévaux des Pandectes, cf. ch. V, n. 61.

82. Baguenaudes, niaiseries. Mot du XVe-XVIe s. que R. cite plus loin, ch. XIII : « ... le remboursant d'autant de *baguenauldes*... » La *baguenaude* est le fruit de l'alkékengi ou coqueret (*Physalis Alkekengi* L.) Sa gousse éclate avec bruit quand on la presse. On la mange dans quelques pays sous le nom de *cerise de juif*, *cerise d'hiver*, *cerise de Mahon*, *mirabelle de Corse*. (D)

83. Calembour dans lequel on distingue des éléments de l'adverbe *enucleate*, clairement, du substantif *diluculum*, aube, et de l'adjectif *lucidus*, clair. (P.)

84. Stratagèmes. Forme macaronique pour *strategemata*. Cf. l. I, ch. XXXVI, n. 2.

85. Cf. l. II, ch. XXX : « Je vis le *franc archier de Baignolet* qui estoit inquisiteur des heretiques. » Allusion au *monologue du Franc archier de Baignollet*, à la suite des œuvres de Villon. (C.)

86. Franc-taupin. Cf. l. I, ch. XXXV, n. 3.

87. R., l. III, ch. VIII, donne le nom de Tevot à un paysan franc-taupin.

88. Peut-être faut-il voir dans notre maître de Quebecu le théologien Duchesne, de Quercu, un des plus farouches partisans de Béda dans sa lutte contre l'esprit de la Renaissance. (P.)

89. Sens primitif, grossièreté ; à côté de *rusterie*, ch. XII, et *rustrerie*, l. V, ch. XXVII. Dans ces passages, le mot semble avoir pris le sens de mets simple et grossier : « belles testes de mouton, teste de veau, testes de bedeaux », l. V, ch. XXVII.

90. Probablement : prestolets, diminutif de prêtres. Cf. Des Périers, p. 75 : « Mais dites moy un peu en latin un prestre... Le jeune filz luy respondit : *Sacerdos*. Et bien, dit le curé, ce n'est trop mal dict... mais *prestolus* est bien plus elegant et plus propre, car vous sçavez

M. *n.*[91] *Rostocostojambedanesse*[92]. *De moustarda post prandium servienda lib. quatuordecim, apostilati per M. Vaurrillonis*[93].

Le Couillaige[94] des Promoteurs[95].

Questio subtillissima[96], *utrum Chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones, et fuit debatuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi.*

Le Maschefain[97] des Advocatz.

Barbouilamenta[98] *Scoti*[99].

Ligne 95. M : *monstarda* — l. 97. H, J, K : *des Promoteurs. Jabolenus, De Cosmographia Purgatorii. Questio...* — l. 102-188. A : *Barbouillamenta... Angélique* manque

bien qu'un prestre porte l'estolle. » Le sens d' « intendant » et de « bailli », que Cotgrave et Oudin donnent au mot, semble controuvé. La forme *prestolan*, isolée chez R. et inconnue ailleurs, est de la même origine méridionale que *prestolet*, qu'on ne rencontre pas avant le XVIIe s. (S.)

91. M[agistri] n[ostri] Cf. l. I, ch. XVII, n. 65.

92. Il entre dans la formation de ce nom de fantaisie un souvenir des théologiens de Rostock (Mecklembourg-Schwerin), qui sont présentés dans les *Epistulæ Obscurorum Virorum*, éd. Stokes, t. II, p. 184, comme des ennemis de la Faculté de théologie de Paris. (P.)

93. Vaurrillon (Guillaume), franciscain, avait composé des commentaires sur Duns Scot et Pierre Lombard (1re moitié du XVe s.). (P.)

94. Don que le nouveau marié devait faire à ses compagnons célibataires. Cf. Du Cange, v° *culagium*, ann. 1375 : « Comme en la ville de Jallon-sur-Marne, et ou païs d'environ, il soit accoustumé et dés longtems, que un chascun varlet, mais qu'il ne soit clercs ou nobles, quant il se marie, soit tenuz de paier aux autres compaignons et varlez à marier, son becjaune appellé oudit païs *couillage*. » Lorsqu'il s'agissait d'une nouvelle mariée, la coutume s'appellait le *déchaussage*. C'est là le sens primitif; il paraît que le mot acquit au XVIe s. celui d'une redevance moyennant laquelle les ecclésiastiques pouvaient garder des concubines en leurs maisons. Cette nouvelle acception se trouve dans l'*Apologie* d'Henri Estienne. (S.)

95. Officier de la juridiction ecclésiastique, l. I, ch. XL, n. 39.

96. Question très subtile : une chimère bourdonnant dans le vide pourrait-elle manger des secondes intentions ; fut débattue dix semaines au concile de Constance. Cette facétie se trouve reproduite dans la *Kresme philosophale des questions enciclopédiques de Pantagruel*. R. se moque ici de la subtilité de certaines questions qui furent agitées au concile de Constance (1414-1418). Les *secondes intentions* désignent dans la logique des Scolastiques des attributs accidentels de l'objet. R. en plaisante ailleurs, l. III, ch. XII : « Jupiter... pourroit... se transformer... en atomes épicureicques ou magistronostralement en *secondes intentions* » et ch. XXXVIII, Triboulet est qualifié par Panurge de « fol de *seconde intention* ». Cf. *R. XVIe s.*, t. II, p. 35. (P.)

97. Mâchefoin, c'est-à-dire l'insatiabilité. Cf. l. I, ch. LIV, n. 20.

98. Les barbouillages de Scot. La forme française est citée plus loin, ch. XXXIII : « Unze cens neuf mille livres de rheubarbe, sans les aultres *barbouillemens*. »

99. Duns Scot, le docteur subtil, est pour R. le type du scolastique obscur. Cf. l. I, ch. VII, n. 11. (P.)

Le Ratepenade [100] des Cardinaulx.

De calcaribus removendis [101] *decades undecim, per M. Albericum de Rosata* [102].

Ejusdem, De castrametandis crinibus, lib. tres [103].

L'Entrée de Anthoine de Leive ès Terres du Bresil [104].

Marforii [105] *Bacalarii cubantis Rome, de pelendis mascarendisque* [106] *Cardinalium mulis.*

Ligne 103. M : *Retepenade* — l. 103-201. G : *La Ratepenade des Cardinaulx. La Gaudemarre des neuf ordres des mendians. Le Ravasseux des cas de conscience. Sutoris, Adversus quemdam qui vocaverat eum friponnatorem et quod fripponatores non sunt damnati ab Ecclesia. Cacatorium medicorum. Le Ramonneur d'Astrologie. Le tyrepet des Apothecaires. Le Baise cul de Chirurgie. Justinianus, De Cagotis tollendis cum scholiis Terentii. Antidotarium anime. M. Coccaius, De patria Diabolorum* — l. 107. H : cet article et les trois suivants manquent — J : *Antoine de Lesve* — J, K : *es terres de Grecz il Marforii...* — l. 108. M : *cubentis* — *pelandis mascarandisque*

100. Coiffure de dame, à la mode au XVIe s., imitant les ailes d'une chauve-souris, sens propre du mot, du languedocien *ratopenado*, litt. souris ailée. Cf. l. III, ch. XII : « fouines, *ratepenades*, museraignes... » Voici deux témoignages pour le sens de coiffure : « Leurs cheveux [des dames et des demoiselles] estans tirez d'une certaine façon et mise en parade à l'endroit de leurs tempes sont appellez de ce nom [*ratepenade*]... pour ce qu'elles sont en façon d'aisles de chauve-souris » (H. Est., *Dialogues*, t. I, p. 175) ; et *Registre-Journal* de Pierre de l'Estoile, t. I, p. 219 : « Le dimanche 20e octobre [1577], le Roy arriva à Olinville, en poste, avec le groupe de ses jeunes mignons, braisez et fraisez aveq les crestes levées, les *ratepennades* en leurs testes. » (S.) — Sur les titres qui suivent dans l'édition G, *Gaudemarre*, etc., voir note 209 et suiv.

101. D'écarter les éperons, onze décades par Maître Alberic de Rosata.

102. On ne voit pas pourquoi R. attribue un tel livre à ce jurisconsulte de Bergame (XIVe s.), qui faisait autorité dans les écoles de droit canon. (P.)

103. Du même : qu'il faut établir des garnisons [castramentum] dans les cheveux, trois livres. (P).

104. Ce titre, qui manque aux premières éditions, est une allusion à l'invasion de la Provence, devenue couleur de « brésil », ayant été brûlée par Charles Quint en 1536 et à la mort de son général Antoine de Lève, Navarrais, pendant le siège de Marseille. Ces événements frappèrent d'autant plus R. qu'il était à ce moment auprès du cardinal du Bellay, chargé par François Ier de la défense de l'Ile de France, de la Picardie et de la Champagne. Cf. *R.E.R.*, VII, 265. (C.) — Antoine de Lève (1480-1536) était, dit Monluc, *Commentaires*, t. I, p. 64, « l'un des plus grands capitaines que l'empereur ait eu et croy que sans les gouttes qui le travaillaient fort, qu'il eust surpassé tous ceux de son eage. » Son échec en Provence fut salué par les railleries des Français. Voulté (*Épigr.* IV, p. 235) composa quatre épigrammes et une épitaphe facétieuse à l'occasion de cet événement. (P.)

105. Marforio, bachelier, couché à Rome : sur la manière d'étriller et de mâchurer les mules des cardinaux. Marforio est le nom d'une statue antique placée en face de celle de Pasquin. Quand on voulait attribuer à Pasquin un mot satirique, on le préparait par une question placée dans la bouche de Marforio. (P.)

106. Mâchurer. Terme provincial. On se

Apologie d'icelluy contre ceulx qui disent que la Mule du Pape ne mange qu'à ces heures [107].

Pronostication, *que incipit*, « *Silvi* Triquebille [108] » *balata* [109] *per M. n. Songecrusyon* [110].

Boudarini, episcopi, De emulgentiarum profectibus eneades novem, cum privilegio Papali ad triennium et postea non [111].

Le Chiabrena [112] des Pucelles.

Le Cul pelé [113] des Vefves [114].

Ligne 111. J : *ne mangue que à ses heures* — l. 112. J : *Pronosticatio* — K : *Silvii* — l. 113. J : *Songe Cruzium* — l. 114-115. H, K : cet article manque

rappelle que le jeune Gargantua « se *mascaroit* le nez ». Cf. l. I, ch XI, n. 3.

107. Jeu de mots entre la *mule* (pantoufle) du pape et la *mule* (bête de somme). Cette plaisanterie, qui consiste à appliquer à la mule papale, vénérée des pèlerins, un proverbe mérité par l'humeur fantasque des mules attelées ou montées, se trouve aussi l. I, ch. V, n. 17. (C.)

108. Nom burlesque dont le sens propre est testicule. Cf. *Moyen de parvenir*, p. 318 : « Il montre toute sa pauvreté, ses pauvres *tritebilles* ». (S.)

109. Baillée.

110. Surnom du célèbre acteur comique Jehan de l'Espine, dit du Pontalais. Cf. l. I, ch. XX, n. 11. (C.)

111. Neuf neuvaines de l'évêque Boudarin sur le profit des émulgences (*emulgere*, traire le bétail : jeu de mots sur indulgence) ; avec privilège du pape pour trois ans et non plus. (P.)

112. Simagrées. Le sens propre de « foireux », donné par Cotgrave, se trouve dans la *Farce d'un Chauldronnier* :

Je te crains bien, povre chappon,
Ou *chiabrena*, ou pourpoint gras.

Le passage à l'acception figurée est indiqué par R. lui-même, l. IV, ch. X : « Corps de galline, respondit frere Jean, j'en sçay mieulx l'usage et ceremonies que de tant *chiabrener* avec ces femmes. *Magny magna*, *chiabrena*, reverence double, reprinse, l'accolade, la pressurade, baisé la main de vostre mercy... Bren, c'est merde à Rouen. Tant chiasser et ureniller. » Du Fail l'emploie au même sens figuré, t. II, p. 278 : « Elle despite comme un chat borgne, feignant ronfler, et faisant bien le *chiabrena*... », c'est-à-dire le *magny magna* de R. Cf. *R.E.R.*, V, 137-139, 399-401 ; et VII, 487-491. (S.) — Ce titre joyeux reparaît l. III, ch. VIII, et Panurge cite même un huitain qui se trouverait imprimé dans cet ouvrage :

Celle qui veid son mary tout armé
Fors la braguette, aller à l'escarmouche...

Comme cette pièce de vers figure aussi dans plusieurs recueils de *Fleur de poésie françoise*, entre autres dans l'édition de 1543, il est probable qu'il n'a jamais existé de livre portant le titre cité ici par R. (C.)

113. Les pucelles ont pour pendant les veuves. Quant au « *cul pelé* », on peut soit y voir une allusion à la coutume assez fréquente chez les femmes au XVIe s. de s'épiler ou se faire raser les parties sexuelles par les barbiers des étuves, soit interpréter *pelé* par *usé* (à force de jouer du serre-croupière), cf. *Moyen de parvenir*, ch. XLII. (C.)

114. Veuves. Cf. l. I, ch. III, n. 51.

La Cocqueluche [115] des Moines.
Les Brimborions [116] des Padres [117] Celestins.
Le Barrage [118] de Manducité [119].
Le Clacquedent [120] des Marroufles [121].
La Ratouère [122] des Theologiens.
L'Ambouchouoir [123] des Maistres en Ars.
Les Marmitons [124] de Olcam [125] à simple tonsure.
Magistri n. Fripesaulcetis [126], *De grabellationibus* [127] *horrarum canonicarum lib. quadraginta.*

Ligne 121. J : *clacquedens* — l. 122. H, J : *theologiens*

115. Sorte de capuchon. Mot du XVe-XVIe s., appliqué ensuite à une coiffure des dames.

116. Prières marmottées sans intelligence, prières superstitieuses comme celles des vieilles femmes. Sens donné par Cotgrave et confirmé par Guill. Bouchet, t. IV, p. 183 : « Elle le pria d'attendre jusques à ce qu'elle eust dit certains mots et oraisons qu'elle avoit accoustumé de dire toutes les fois que le mal des dents luy prenoit ; ayant apprins ces *breborions* de sa grand mere. » Cette dernière graphie est la forme primitive qu'on lit déjà dans la *Passion* de Greban, v. 19900 :

Dist il pas ces *breborions* ?
Il barbote, ce m'est advis.

L'étymologie a déjà été indiquée par Pasquier, *Rech.*, l. VIII, ch. LXII : « Le mot de *brimborium*, dont nous usons quand nous disons que quelqu'un dit ses *brimborions*, vient du lat. *breviarium*. » La forme primordiale a subi, au XVIe s., l'influence analogique de *bribes* ou *brimbes*, d'où les formes secondaires : *briborion* (Calvin) et *brimborion* (Rabelais), ainsi que le sens généralisé ultérieurement de menues prières en celui de menus objets. (S.)

117. Pères. Forme italienne.

118. Barrage, sorte de droit de péage sur une rivière ou aux barrières.

119. Jeu de mots sur *manducus* (glouton) et mendicité. La taxe levée au passage par les ordres mendiants.

120. Ici au sens propre, le claquement des dents produit par le froid ou la fièvre. Cf. l. I, ch. XXV, n. 39 (S.) — Tandis que les moines mendiants font ripaille, les gueux claquent des dents. Cf. le *Dialogue de messieurs de Malepaye et de Baillevant*, faussement attribué à Villon (*Fournier. Th f.*, p. 124) :

BAILLEVENT
Comme yrons nous ?
MALLEPAYE
Jusqu'à *Claqdent*,
Et passerons par Mallepaye. (C.)

121. Maroufles, maraud. Cf. l. I, ch. II, n. 10.

122. Ratière. Forme encore vivace dans l'Anjou, le Poitou, etc. (S.)

123. Le pertuis resserré. Il y a sans doute quelque équivoque grivoise sur l'embouchure des maîtres ès arts et la ratière des docteurs en théologie. (C.)

124. Dérivé datant du XVIe s.

125. Occam. Cf. l. I, ch. VIII, n. 17.

126. *Fripesaulce* est le nom ou le sobriquet d'un cuisinier de Grandgousier. Cf. l. I, ch. XXXVII, n. 54.

127. Transcription macaronique de *grabellation*, recherche minutieuse, dérivé qui manque à R. ; celui-ci connaît seulement *grabeler* et *grabeleur*. Cf. l. I, ch. XX, n. 39. (S.)

Cullebutatorium[128] *confratriarum, incerto autore.*

La Cabourne[129] des Briffaulx[130].

Le Faguenat[131] des Hespaignolz, supercoquelicanticqué[132] par Frai[133] Inigo.

La Barbotine[134] des Marmiteux.

Poiltronismus[135] *rerum Italicarum, autore magistro Bruslefer*[136].

Ligne 127. J : *authore* — l. 131. J : *de Marmiteux* — l. 132. J : *authore* — H : *Brullefer*

128. Le culbutatoire [l'endroit où l'on fait la culbute] des confréries. Dérivé burlesque forgé par R., sans doute avec sens libre. (S.)

129. Le mot signifie dans le patois : cavité, creux. R. le prend ici dans une acception qui nous échappe. Peut-être au sens de chapeau ridicule : en Vendômois, *cabourneau* désigne un chapeau démodé (Martellière). Cf. *R.E.R.*, IX, 447-448. (S.)

130. Goinfres. Epithète donnée aux moines quêteurs. Cf. l. I, ch. LIV, n. 26.

131. Faguenas, mauvaise odeur du corps échauffé. Mot méridional (provençal : *faganas*) attesté pour la première fois dans le *Parnasse satyrique du XV*e *s.*, éd. Schwob, p. 83 : « un c... sentant le *faguenas.* » (S.) — Il est peu probable que R. ait songé à Ignace de Loyola, fort peu connu en 1534 en dehors du collège de Montaigu, bien qu'il eût, cette année même, reçu les vœux de ses premiers compagnons à Saint-Pierre de Montmartre. Peut-être s'agit-il du personnage de la Comédie espagnole, type de malpropreté. Cf. *R.E.R.*, II, 255. (C.)

132. Sublimé, exalté. Et ailleurs, l. III, ch. XXXVIII : « f(ol) *supercoquelicantieux.* » Composé burlesque forgé par R. du mot latin *super* et du nom ancien donné au coq, avec le sens approximatif : qui surpasse le coq (*coquelin*), d'où magnifique, superbe. Sous une forme réduite, ce terme rabelaisien a été employé par Théophile Gautier (dans le *Capitaine Fracasse*) et par Edm. Rostand, dans *Chantecler*, acte III, sc. IV :

Oui, Coqs affectant des formes incongrues,
Coquemares, Cauchemares, Coqs et Coquecigrues,
Coiffés de cocotiers *supercoquentieux.* (S.)

133. Frère.

134. Poudre vermifuge. Capitules non épanouis de l'*artemisia maritima* L. var. *pauciflora* Ledeb. En 1537, l'apothicaire Lespleigney (*Promptuaire des medecines simples*, par P. Dorveaux, Paris, 1899, p. 30) consacrait à cette drogue le quatrain suivant :

Barbotine, absinthe de mer,
Est graine de goust fort amer,
Les vers du ventre tous expelle
Et *seriphum* en grec s'appelle. (D.)

Le mot est attesté pour la première fois dans ce passage de R. En 1545, Rob. Estienne (De latinis et graecis nominibus arborum, p. 3) mentionne : « *Barbotine*, Mort aux vers. » (S.)

135. Mollesse. Dérivé burlesque de *poltron*, italianisme qu'on lit pour la première fois dans R. Cf. l. I, p. 413, n. 32. A l'origine, le mot n'avait pas de sens péjoratif. (S.) Oudin, *Recherches* : « Poltro, en jargon, *lit.*, c.-à.-d., mou, sans résistance. » Marot l'emploie, *Ep. à Mgr le Daulphin*, t. I, p. 221 :

Car ces Lombars avec qui je chemine
M'ont fort apprins à faire bonne mine :
A un mot seul de Dieu ne deviser
A parler peu et à *poltronniser.*

Il s'agit donc de souplesse italienne, de temporisation, terme parfaitement applicable aux affaires d'Italie. (C.)

136. Etienne Brulefer, docteur en théologie

R. Lullius[137], *de batisfolagiis*[138] *Principium.*

Callibistratorium[139] *Caffardie*[140], *actore M. Jacobo Hocstratem*[141], *hereticometra*[142].

Chaultcouillons, *de Magistro nostrandorum*[143] *Magistro nostratorumque beuvetis*[144] *lib. octo gualantissimi.*

Les Petarrades[145] des Bullistes[146], Copistes, Scripteurs[147], Abbreviateurs[148], Referendaires et Dataires[149], compillées par Regis[150].

Ligne 133. H, J : *batiffolagiis principum* ; K : *principum* — l. 134. J : *Callistratorium* — l. 136. H, J, K : *Chault Couillonis*

de la Faculté de Paris, était, au témoignage de Gaguin, le représentant le plus autorisé du scotisme à la fin du XVe s., en France, en Allemagne et en Italie. C'est à ce titre qu'il était honni des humanistes Erasme, Peutinger, Beatus Rhenanus. Cf. Thuasne, *Roberti Gaguini epistole et orationes*, t. II, p. 14-18. (P.)

137. Raimond Lulle, fameux alchimiste du XIVe s. et inventeur d'une sorte de sophistique que Gargantua interdit à son fils. Cf. ch. VIII, l. 104. C'est peut-être cette *ars inventiva* que R. appelle un *batifolage*. (P.)

138. Batifolages. Mot du XVIe s., attesté ici pour la première fois.

139. Dérivé burlesque de *callibistris*, terme libre qu'on rencontre fréquemment chez R. (v. ci-dessous, ch. XVI).

140. Cafarderie. Cette dernière forme est la seule qui se trouve chez notre auteur.

141. Jacob Hochstraten, prieur des Dominicains et docteur de Cologne, grand inquisiteur pour l'Allemagne, est un des personnages attaqués par les *Epist. Obsc. Vir.* comme ennemi de Reuchlin et des humanistes (P.)

142. Mesureur d'hérétiques.

143. Dans le jargon de l'école, le candidat docteur en théologie était appelé *magistronostrandus*, celui qui doit devenir *magister noster* et quand il était reçu docteur, il devenait *magistronostratus*. La première des *Epist. Obsc. Vir.* examine cette question : « utrum dicendum *Magister nostrandus* vel *noster magistrandus* pro persona apta nata ad fiendum Doctorem in Theologia. » (P.)

144. Buvettes. La forme *beuvette* est fréquente dans R. et particulièrement dans les « Propos des bien yvres », l. I, ch. V. Rob. Estienne (1539) donne le mot sous sa forme moderne. (S.)

145. Un des jeux de Gargantua porte ce nom. Cf. l. I, ch. XXII, n. 214.

146. Employés qui enregistraient les bulles du pape. Cf. *Pant. Progn.*, ch. V : « Copistes, *bullistes*, dataires... »

147. Écrivains, et particulièrement copistes des bulles à la chancellerie pontificale; latinisme qu'on lit ailleurs, au sens général, l. III, ch. XVIII : « tant d'aultres des *scripteurs* latins et antiques... » (S.)

148. Abréviateurs, ceux qui rédigeaient et expédiaient les brefs pontificaux. Ce sens spécial se lit déjà dans Coquillart, t. I, p. 129.

149. Officiers de la chancellerie romaine chargés de dater et d'expédier les dispenses, rescrits, bénéfices, etc. Mot attesté ici pour la première fois. (S.)

150. Il y avait à cette époque en Hollande un franciscain de ce nom, fougueux prédicateur et défenseur de l'orthodoxie. (P.)

Almanach perpetuel pour les Gouteux et Verollez [151].
Maneries ramonandi fournellos, per M. Eccium [152].
Le Poulemart [153] des Marchans.
Les Aisez de Vie monachale.
La Gualimaffrée [154] des Bigotz.
L'Histoire des Farfadetz [155].
La Belistrandie [156] des Millesouldiers [157].
Les Happelourdes [158] des Officiaulx [159].
La Bauduffe [160] des Thesauriers [161].

Ligne 144-146. H, J, K : cet article et les deux suivants manquent

151. Peut-être R. fait-il allusion à ses propres almanachs. (C.)

152. Jean Eck, adversaire de Luther.

153. Ficelle. Cf. l. I, ch. II, n. 77.

154. Galimafrée, ragoût composé de restes de viande. Le *Ménagier* du XIVe s. donne, t. II, p. 233 : « *Calimafrée* ou saulce paresseuse... » R. ne se sert de ce mot que dans ce passage.

155. Epithète que R. donne fréquemment aux Cordeliers. Cf. l. I, ch. LIV, n. 39. Il est fort possible que R. ait eu en vue la fourberie des Cordeliers d'Orléans, qui venait de motiver une condamnation sévère le 18 février 1534. Cf. l. III, ch. XXIII : « affin qu'apres son trespas ilz ne le declairent haerectique et damné, comme les *farfadetz* feirent de la prevoste d'Orleans ». *R.E.R.*, VII, 316. (C.)

156. Mendicité. Dérivé tiré de *belistre*, bélitre, gueux.

157. Mot inconnu en dehors de R. qui ne l'emploie que dans ce passage. Cf. Canalis, *De vera mensurarum ponderumque ratione*, fo 164 ro (dans Ménage) : « Sestertiarius, Chiliastes diarius, vulgato nomine *millesoldarius* appellatus, Gallice *mille-souldier*, ut qui quotidiana messe colligat sestertium unum, seu sestertios nummos mille, hoc est libellas Turonicas quinquaginta. » Ce verbiage ne nous avance guère pour saisir l'allusion rabelaisienne. En ancien français *milsoudor* désigne tantôt une valeur de mille sous, en parlant d'un coursier de prix, et tantôt le coursier de prix lui-même. (V. Godefroy) (S.)

158. Attrapes, fourberies, propr. attrape-nigaud, terme attesté ici pour la première fois ; R. s'en sert plus loin, ch. XI, dans le coq-à-l'âne de Baisecul. Voici la définition qu'en donne De la Noue, dans son *Dictionnaire des rimes*, éd. 1623, p. 39 : « *Hapelourde.* On nomme ainsi toute chose qui semble belle et ne vaut rien, pour ce que la personne lourde y est hapée ou attrapée, quand elle le prend pour bonne. » Cf. Saint-Simon, *Œuvres*, t. XI, p. 43 : « Il usa pour la princesse du mot de *happelourde*, du terme d'imbécile, qui n'étoit comptée pour rien. » (S.)

159. Ecclésiastiques désignés par l'évêque pour juger, en son nom, les affaires contentieuses.

160. Mot de sens inconnu que nous avons déjà rencontré. Cf. l. I, ch. XIII, n. 37.

161. Trésoriers. Latinisme (*thesaurarius*) fréquent chez R. et chez les écrivains du XVIe s.

Badinatorium[162] *Sophistarum.*
Antipericatametanaparbeugedamphicribrationes[164] *merdicantium.*
Le Limasson des Rimasseurs[165].
Le Boutavent[166] des Alchymistes[167].
La Nicquenocque[168] des Questeurs, cababezacée[169] par frère Serratis.
Les Entraves de Religion.
La Racquette[170] des Brimbaleurs[171].
L'Acodouoir de Vieillesse.
La Museliere de Noblesse.
La Patenostre[172] du Cinge.
Les Grezillons[173] de Devotion.
La Marmite des Quatre Temps.

Ligne 149. H, J, K : *Badinatorium Sorboniformium*[163] (K : *Babinatorium*) — l. 150. J, K : *mendicantium* — l. 151. H : *rimaseurs* — l. 155. K : *brinbaleurs* — l. 156. M : *acoduoir* — H : *vieilesse*

162. Amusette. Dérivé burlesque de *badin*, qu'on lit pour la première fois chez Coquillart. (S.)

163. Qui ressemble à la Sorbonne, sorbonnistes. Composé burlesque. Cf. l. I, *Prol.* n. 119 : « ayez en reverence le cerveau *caseiforme.* » (S.)

164. Mot composé de la série des prépositions grecques ἀντί, περί, κατά, μετά, ἀνά, παρά, ἀμφί et du mot *cribrationes*, discussions. (P.)

165. Rimailleurs. Forme fréquente chez R. et les auteurs du XVIe s. Cf. Régnier, *Sat.* II, v. 27 :

« Et que ces *rimasseurs*... n'approuvent. » — Équivoque par à peu près entre *lime, limace* et *rimasse.* (C.)

166. Expérience, expérimentation. Sens induit de *bouter avant*, produire, expérimenter, dans la *Farce de Pathelin*, éd. Jacob, p. 32 :

S'il convient que je m'applique
A *bouter avant* ma praticque,
On ne saura trouver mon per.

Composé inconnu en dehors de R. (S.) — R. fait un jeu de mots avec *boute-vent*, soufflet. (C).

167. Forme moderne attestée ici pour la première fois. Le XVe s. disait *archemiste* (Le Franc, *Champion des dames*), le XVIe, fréquemment *alquemiste*, qu'on lit chez Des Périers, *Nouv.* XIV : « Le commun langage des *alquemistes*, c'est qu'ils promettent un monde de richesses. » Paré hésite encore entre les deux formes. (S.)

168. Nom d'un des jeux de Gargantua. Cf. l. I, ch. XXII, n. 53. Le mot est pris ici probablement au sens de truc, escroquerie. (S.)

169. Ramassé. Composé burlesque des synonymes *cabas* et *besace.* (S.)

170. Voir sur cet instrument, l. I, ch. LVIII, n. 45.

171. Ceux qui agitent ou sonnent les cloches. Pris ici au sens libre. Cf. l. I, ch. II, n. 72.

172. Remuement de babines que font les singes, à la façon des diseurs de chapelets, cf. l. I, ch. XI, n. 22. R. applique ici l'expression aux moines. (C.)

173. Menottes, chaînes. Mot resté en usage jusqu'au XVIIe s. et encore vivace dans les patois (Anjou, etc.). Monet (1635) en donne cette

Le Mortier de Vie politicque.
Le Mouschet [174] des Hermites.
La Barbute [175] des Penitenciers.
Le Tric trac [176] des Freres Frapars [177].
Lourdaudus [178], *De vita et honestate Braguardorum* [179].
Lyripipii [180] *Sorbonici moralisationes* [181], *per M. Lupoldum* [182].
Les Brimbelettes [183] des Voyageurs.
Les Potingues [184] des Evesques potatifz [185].

Ligne 163. H : *Pœnitenciers*; J : *Pœnitentiers* — l. 166. M : *Lyrippii*

définition : « *Gresillons*, déliées et fortes cordelettes à serrer les doigts, et bailler la torture au criminel. » Jean Bouchet s'en est servi, au sens figuré, vers la même époque (*Noble Dame*, f° 68 r°) : « Au regard de Sensualité et Jeunesse furent mises en *gresillons* du monde et de la chair, qui est un tourment assez grant et douloureux à longuement supporter. » C'est le pendant des entraves de religion. (S.)

174. Emouchoir, queue de cheval attachée à un manche. Allusion probable à la longue barbe des ermites. R. plus bas, ch. xv, dit, en parlant de la queue du renard : « esmouche de son *mouschet*... » Du Pinet l'applique aux faisceaux de la tige des plantes, *Hist. nat.*, l. XXI, ch. xxv : « A la tige il y a des *mouschets* faits en rond... » (S.)

175. Capuchon sans queue. Cf. l. I, ch. xiii, n. 66.

176. Nom de jeu déjà mentionné. Cf. l. I, ch. xxii, n. 57. Il est pris ici au sens libre.

177. Moines débauchés. Cf. l. I, ch. liv, n. 14.

178. Lourdaud. La forme française n'est pas attestée antérieurement.

179. Des élégants, des gens à la mode, appelés au xve-xvie s. *bragards*, parce qu'ils laissaient sortir leur chemise entre le pourpoint et le haut-de-chausses (*brague*). R. se sert fréquemment de ce sobriquet donné aux jeunes muguets de l'époque, l. IV, ch. xvi : « ... rencontrant par les rues quelques mignons *braguars* et mieulx en poinct. » Cette métaphore tirée de l'ancien costume est encore vivace dans les patois : Anjou, *bragard*, vantard; Provence, *bragard*, piaffeur, fastueux, fat, etc. (S.)

180. Lyripipion, chaperon de docteur en théologie. Cf. l. I, ch. xviii, n. 2.

181. Moralisations. Mot encore inconnu à R. et qui n'a pénétré que très tard dans la langue (v. Littré). On entendait par *moralisations* des interprétations morales ou allégoriques. H. Estienne, *Apol.*, t. I, p. 277, se gausse d'un livre intitulé *Quadragesimal spirituel* (1521), dans lequel tous les mets permis pendant le carême étaient considérés comme des allégories ou symboles de quelque vertu, la salade, les fèves frites, les pois passés, la purée, les pruneaux, etc. La *moralisation* du lyripipion est un livre du même genre. (P.)

182. Lupoldus Federfusius est, dans les *Epist. Obsc. Vir.*, un correspondant d'Ortuinus. (P.)

183. Petites bribes. Dérivé de *brimbe*, forme ancienne de *bribe*, diminutif uniquement attesté dans ce passage. (S.)

184. Drogues, médicaments. Sens du languedocien *poutingo*. (S.)

185. Biberons. R. fait un jeu de mots sur *portatif*, épithète que l'on appliquait aux évêques *in partibus infidelium* ou à ceux qui servaient de *confidenciaires*, c'est-à-dire qui prêtaient leur nom à un personnage en jouissance réelle du revenu d'un évêché ou d'une

Tarraballationes[186] *Doctorum Coloniensium adversus Reuchlin*[187].
Les Cymbales des Dames[188],
La Martingalle[189] des Fianteurs.
Virevoustatorum[190] *Nacquettorum*[191], *per F. Pedebilletis.*
Les Bobelins[192] de Franc Couraige.

Ligne 171-172. H, J, K : cet article et le suivant manquent — l. 173. K : *Bobelius* — K : *Coraige*

abbaye. Le jeu de mots se trouve dans *Pathelin*, dans Ch. de Sainte-Marthe, *Poésie françoise*, p. 28 :

D'un evesque portatif.

Monsieur l'*Evesque portatif*
Oster un R vous fauldra.
Puis, si le nom est *potatif*
C'est ce que mieulx vous conviendra ;

dans G. Bouchet, *Serées*, t. V, p. 10, etc. (P.)

186. Agitations. Forme macaronique répondant aux substantifs rabelaisiens *triballe* et *triballement*. (S.)

187. On connaît la querelle de l'humaniste Reuchlin et des théologiens de Cologne à propos des prétentions du juif converti Pfefferkorn à priver les Juifs de leurs livres hébraïques. Elle dura de 1505 à 1516 et donna naissance aux célèbres pamphlets des *Epistulae Obscurorum Virorum*. (P.)

188. Les grelots des dames. On appelait autrefois cymbale une cloche, clochette ou grelot, ou un instrument fait de l'assemblage de ces pièces. Cf. Gay, *Glossaire* ad verbum, et Viollet-le-Duc, *Dict. du mobilier*, t. II, p. 318. Le sens libre de *cymbales* n'est pas douteux. Cf. *Cent nouv. nouv.*, nouv. LXXI : « la chambre où sa femme avec le chevalier jouaient ensemble des *cymbales*, » et dans *Pantagr. prognost.*, ch. VI : « peu joueront des *cymbales* et manequins si le guaiac n'est de requeste. » (C.)

189. Variété de chausses dont le pont était placé par derrière. Guill. Bouchet et Brantôme les appellent encore, pour cette raison, *à pont levis*. Le texte de R. est contemporain de la mode de ces culottes venues de Provence, où les portaient à cette époque les *Martingaux* ou habitants de Martigues. Cf. l. I, ch. XX, l. 26 : « chausses à la *martingalle* qui est un *pont levis* de cul pour plus aisement fianter. » (S.)

190. Dérivé burlesque de *virevouste*, tour, que nous avons déjà rencontré comme nom donné à un des jeux de Gargantua. Cf. l. I, ch. XXII, n. 194.

191. Des naquets. Le mot déjà employé par Coquillart, t. I, p. 92 :

Au beau bailleur ferme *naquet*,
Qui chasse rechasse derrierre...

s'était généralisé au XVIe s., comme en témoigne Henri Estienne, *Precellence*, p. 141 : « De ce jeu (de paume) est prins aussi le mot *naquet* en ceste façon de parler : il pense faire de moy son *naquet*. » (S.) — Ce valet de jeu se tenait pendant les parties assis sur un tabouret près de la corde et présentait aux joueurs les balles qu'il tenait dans un pan de sa robe. Un naquet habile en dérobait le plus possible. Cf. dans le *Journal* de l'Estoile, t. VI, p. 230, à la date du 24 sept. 1594, le récit d'une partie de paume jouée par le roi, au tripot de la Sphère : « A l'instigation de l'advocat Duret qui dit à S. M. que si elle vouloit avoir du plaisir, qu'elle fist fouiller un *nacquet* qui faisoit le mitouard sous la galerie, et qu'on lui ostat son manteau, qu'on lui trouveroit une grosse de balles qu'il avoit derobbées, commande à M. Do de ce faire. » Dans la *Pant. Progn.*, ch. V, R. soumet les *nacquets* à la lune, en compagnie des « courratiers, postes, laquays », gens qui ne se reposent guère. (C.)

192. Chaussure rustique à forte semelle.

La Mommerie[193] des Rebatz[194] et Lutins.

Gerson, *De auferibilitate Pape ab Ecclesia*[195].

La Ramasse[196] des Nommez et Graduez.

Jo. Dytebrodii[197], *De terribiliditate excommunicationum libellus acephalos*[198].

Ingeniositas invocandi Diabolos et Diabolas, per M. Guinguolfum.

Le Hoschepot[199] des Perpetuons[200].

La Morisque[201] des Hereticques.

Ligne 174. H, J, K : *Rabatz* — l. 175. M : *Acclesia* — l. 177. H, J, K : *Jo Dytembrodii* — l. 179. K : *Jugeniositas* — J : *diablos* ; H, J, K : *et diabolas* manque — l. 181. H, J, K : *heretiques*

« Et doit savoir asseoir ses tacons ou semèles en ses *bobelins.* » J. de Brie, *Le bon berger*, ch. VIII, p. 70 dans Gay, *Glossaire*. Cf. l. II, ch. XXX : « Romule estoit rataconneur de *bobelins.* » C'est le pendant des houseaulx de patience, l. 53. (C.)

193. Mascarade. Cf. l. I, ch. XVIII, n. 11.

194. Esprit follet. Cf. Pasquier, l. VIII, ch. LV : « Il y avoit un *rabat* que toutes les nuicts rodoit par les rues qu'ilz appelloient le roy Hugon. » Le mot est encore usuel dans les patois : Anjou, Poitou, etc. (S.)

195. Du droit de déposition du pape par l'Église. C'est le titre d'un ouvrage que Gerson écrivit en 1414 comme député au concile de Constance afin de prouver que le concile avait le droit de déposer les deux antipapes Grégoire et Benoît XIII, pour mettre fin au grand schisme par l'élection d'un pape unique. Il est possible que R. prenne ce titre dans un sens plus large. (P.)

196. Traîneau. Cf. l. I, ch. XXII, n. 99.

197. Nom burlesque formé du lat. *ditis*, riche, et *brodium*, brouet, quelque chose comme juteux. (S.)

198. Il est probable que R. joue sur le mot et le prend non au sens de « sans préface, sans épître liminaire », mais au sens étymologique : « sans tête, sans cervelle. »

199. Sorte de ragoût ou pot pourri. Cf. l. I, ch. XXXVII, n. 55.

200. Moines qui prient perpétuellement. Sens donné par Cotgrave à ce mot qu'on lit aussi dans la *Pant. Progn.*, ch. IX : « Caffars, *perpetuons*... sortiront de leurs tesnieres. » Au sens juridique, le mot signifiait : legs à perpétuité. Cf. *R.E.R.*, VIII, 138. (S.)

201. Sorte de danse exécutée avec des grelots attachés aux jambes. Cf. Rob. Estienne, (1539) : « *Morisques*. Ung danseur de *morisques*, qui fait mine des mains. » Le mot se lit dans Coquillart, t. II, p. 172 :

Les Suysses dansent leurs *morisques*
A tout leurs tabourins sonnans...,

chez Jean Le Maire, t. I, p. 336 : « Et tantost survindrent jeux, comedies, *morisques*, mommeries, barboires, et autres diverses manieres d'esbatemens ; » et dans Marot, t. I, p. 20 :

Processions, ce sont *morisques*
Que font amoureux champions...

Morisque signifie primitivement danse moresque, à la manière des Maures d'Espagne. (S.) — Cf. Tabourot, *Orchesographie*, 1588, in-4°, p. 94-95. « De mon jeune aage, j'ay veu qu'ès bonnes compagnies, aprez le soupper entroit en la salle un garçonnet machuré et noirci, le front bandé d'un taffetats blanc ou

Les Henilles [202] de Gaïetan [203].

Moillegroin [204], *doctoris cherubici* [205], *De origine patepelutarum* [206] *et torticollorum* [207] *ritibus lib. septem.*

Soixante et neuf Breviaires de haulte gresse [208].

Le Godemarre [209] des cinq Ordres des Mendians [210].

La Pelletiere des Tyrelupins,* extraicte de la *Bote fauve* incornifistibulée [211] en la *Somme Angelicque* [212].

Ligne 182. H, J : *Caïetan* — l. 185. H : *Soixante et nouf* — l. 186. H, J : *Gaudemarre* — l. 187. H, J, K : *Pelleterie* — l. 188. H, J : *Saume*

jaulne, lequel avec des jambietes de sonnettes dançoit la danse des *morisques*, et marchant le long de la salle, faisoit une sorte de passage, puis retrogradant, revenoit au lieu où il avoit commencé et faisoit un autre passage nouveau, et ainsi continuant, faisoit divers passages bien aggreables. » (C.)

202. Mot uniquement attesté dans ce passage et absolument inconnu en dehors de R., n'est ni dans Cotgrave, ni ailleurs. *Henilles* nous semble être une variante d'*anilles*, béquilles, l'ancien *ane*, cane, s'écrivant aussi *ene* et *hane*. (S.)

203. Le cardinal Caietan (1469-1534), adversaire de Luther à la diète d'Ausgsbourg (1518), avait composé un certain nombre de petits traités, en latin, de la plus stricte orthodoxie. (P.)

204. Mouille-groin. Nom parfaitement adapté à un biberon (S.)

205. Docteur Chérubique est un surnom que les scolastiques donnaient parfois à saint Thomas d'Aquin. Appliquée à *Mouillegroin*, cette épithète évoque le bonum *cherubin* (bonne chère) de maître Janotus. Cf. l. I, ch. XIX, n. 20. (P.)

206. Des pattepelus, au sens d'hypocrites ; image tirée de la chatte à l'aspect doucereux et perfide. Ce composé est attesté pour la première fois chez R., qui s'en sert fréquemment. Cf. l. III, ch. XII : « Un Lycaon *patepelue*. » (S.)

207. Des torticolis, qui ont le cou de travers (cf. ch. XXX : affin qu'il ne feust *tortycolly*) et, ici, au sens d'hypocrite que R. donne au même mot, par allusion aux faux dévots qui tordent le cou et penchent la tête en marmottant des prières : « Chattemites, sanctorons, patepelues, *torticollis...*, » *Pant. Progn.*, ch. V. Cf. *R.E.R.*, V, 137. (S.)

208. De premier choix, mais aussi chargés de graisse à force d'avoir été feuilletés. Cf. l. I, ch. XXI, n. 30 : « Un gros breviaire ... pesant, tant en *gresse* que en fremoirs et parchemin... » (C.)

209. Et plus bas, ch. XII : « en temps de *godemarre*... à la messe de minuict. » R. joue sur le double sens du mot : d'une part, *Gaudemare*, c'est-à-dire l'antienne *Gaude Maria*, et, d'autre part, *godemarre*, gros ventre (du languedocien *goudoumaro*, bedaine). Un troisième sens « cauchemar », donné à *godemare* par Cotgrave, est inconnu à R. Cf. *R.E.R.*, VII, 170-171. (S.)

210. Gueux, épithète donnée aux moines vagabonds. Cf. l. I, *Prol.*, n. 106.

211. Filtrée (comme à travers un cornet). Cf. l. III, ch. XXXVI : « toutes mes phrenes... et diaphragmes sont suspenduz... pour *incornifistibuler* en la gibbesiere de mon entendement ce que dictes. » Ce sens appartient en propre à R. ; par contre, celui que Henri Estienne donne au mot, dans ses *Dialogues*, t. II,

Le Ravasseur[213] des Cas de conscience.
La Bedondaine[214] des Presidens.
Le Vietdazouer[215] des Abbez.
Sutoris[216] *adversus quendam, qui vocaverat eum fripponnatorem*[217], *et quod Fripponnatores non sunt damnati ab Ecclesia*[218].
Cacatorium[219] *medicorum.*
Le Rammonneur d'astrologie.
Campi Clysteriorum[220], *per § C.*

Ligne 189. A : *Ravasseux* — l. 190. A : cet article et le suivant manquent — l. 193. M : *Fripponnantores* — l. 195. A, J, H, K : cet article manque

p. 284 « voulans descharger un peu nostre cervelle qui est toute *cornifistibulizée*, car vous permettez d'user de ce mot pour rire », répond au languedocien ou toulousain *cornifistibulà*, chagriner, troubler, agacer (Mistral), troubler, affliger de quelque maladie (Doujat). Ce terme burlesque qu'il a sans doute entendu à Toulouse, R. l'interprète à sa façon (ce qui lui arrive souvent), en y voyant un composé de *corne*, *fistule* et *tubule*, d'où le sens rabelaisien de « faire entrer péniblement ». (S.)

212. La *Somme* du Docteur Angélique, saint Thomas d'Aquin.

213. Rêvasseur. Cf. l. I, ch. LVIII, n. 38.

214. Bedaine. Cf. l. I, ch. XX, n. 20. C'est le parallèle du *godemare* des ordres mendiants. (C.)

215. Dérivé burlesque de *vietdaze*, pris ici au sens libre que le terme primitif a dans ce passage de R., ch. XV : « Il fauldroit les esmouscheter avec bons gros *vietdazes* de Provence, » et dans cet autre, l. IV, *Prol.* : « Que t'en semble, dis, grand *vietdaze* Priapus. » Le mot désigne proprement la verge de l'âne (du languedocien *viet*, *vit*, et *ase*, âne) et figurément, l'imbécile, très fréquent avec ce double sens, chez R. (cf. l. I, *Prol.*, n. 126) et chez les écrivains du XVIe s. Cf. *R.E.R.*, V, 411-412, et VIII, 168-172. (S.) — C'est l'équivalent du *Callibistratorium caffardiæ*, tout aussi impossible à traduire. Le Vit-d'anoir des abbés, faudrait-il dire. (C.)

216. Couturier, chartreux et docteur de Sorbonne, auteur d'un traité dirigé contre Érasme : *De tralatione Bibliæ et novarum reprobatione interpretationum* (1525), et d'autres ouvrages théologiques : *De triplici D. Annæ connubio* (1525), *De vita carthusiana libri duo.* (P.)

217. Fripon. Dérivé burlesque.

218. Larrons et fripons étaient les épithètes dont on qualifiait volontiers les couturiers. On leur reprochait de lever pour leur propre usage des lopins et quartiers sur les pièces d'étoffe que leur confiaient les clients. C'était, prétendaient-ils, pour faire la bannière de la corporation. Cf. Des Périers, *nouv.* XLVI : « *Du tailleur qui se desroboit soy-mesme...* » (P.)

219. Dans l'ancienne médecine, les médicaments purgatifs tenaient une place énorme. Mésué leur a consacré des chapitres entiers dans ses *Canones universales* (D.)

220. Ce livre existe ; il fait partie d'un ouvrage de Symphorien Champier, intitulé : *Symphonia Galeni ad Hippocratem, Cornelii Celsi ad Avicennam, una cum sectis antiquorum medicorum ac recentium, a D. Symphoriano Campegio... composita. Item* Clysteriorum campi

Le Tyrepet des apothecaires [221].
Le Baisecul de chirurgie [222].
Justinianus, De Cagotis tollendis.
Antidotarium [223] *anime.*
Merlinus Coccaius, De Patria Diabolorum [224].
Desquelz aulcuns sont jà imprimez, et les aultres l'on imprime maintenant en ceste noble ville de Tubinge [225].

Ligne 194. A : *Apotycaires* ; J : *apothechaires* — l. 196. A : cet article manque — l. 198. A : *Coccaius* — l. 199. A, G : *dont les aulcuns sont ja imprimez* ; G : *desja* — A : *on imprime de present* — l. 200. K : *noble ville*

contra Arabum opinionem pro Galeni sententia ac omnium Graecorum medicorum doctrina a D. Symphoriano (Campegio)... digesti contra communem Arabum et Poenorum traditionem summa cum diligentia congesti ac in lucem propagati, lequel fut imprimé à Lyon en 1528. Il fut réimprimé à Bâle en 1532 dans un recueil intitulé : *Claudii Galeni... Historiales campi per D. Symphorianum Campegium*, etc. (D.)

221. Allusion aux clystères que les apothicaires servaient eux-mêmes à leurs clients. (D.)

222. Allusion aux opérations que les chirurgiens pratiquaient sur la région anale. (D.)

223. *Antidotarium* est au moyen âge le nom générique des pharmacopées qu'en français on a appelées *Antidotaires* (cf. *l'Antidotaire Nicolas*, publ. par Dorveaux, Paris, 1896), *dispensaires*, etc. (D.)

224. Voici un des rares emprunts de R. à Folengo. C'est une réminiscence d'un passage de l'épître d'Aquario Lodola, l. XIX, p. 269 et suiv. : « His itaque fantasticanter animadversis, hujus nostri vatis Merlini aliquod querebamus indicium qui de stanciis diabolorum tres libros composuerat. » Thuasne, p. 211. (C.)

225. Tubingen. Ville fameuse au XVIe s. par son commerce de librairie. Elle est citée dans la *Pant. Prognost.*, ch. I, parmi les villes où se débitent les almanachs et pronostications des fols astrologues : « Lovain... Nurnberg... *Tubinge*... Lyon. » (P.)

Comment Pantagruel, estant à Paris, receut letres[1] *de son pere Gargantua, et la copie d'icelles.*

Chapitre VIII.

Pantagruel estudioit fort bien, comme assez entendez, et proufitoit de mesmes, car il avoit l'entendement à double rebras[2] et capacité de memoire à la mesure de douze oyres[3] et botes[4] d'olif[5]; et comme il estoit ainsi là demourant[6], receut un jour lettres de son pere en la maniere que s'ensuyt.

Tres chier filz,

Entre les dons, graces et prerogatives desquelles le souverain plasmateur[7],

---

Ligne 1. K : *estanr* — A : *receupt* — G : *les lettres* — l. 4. A : *proffitoit* — l. 5. A : *rebratz* — l. 7. A, G, J : *receupt* — l. 10. M : *souvrain*

1. *Lettres*, au pluriel, ne désignant qu'une seule épître, est un latinisme (*litteræ*) usuel au XVIe s. Cf. ch. XXIII : « unes *lettres* inscriptes au dessus. » — Cette lettre est un des chapitres les plus graves du *Pantagruel*. R. y célèbre la restauration, c'est-à-dire la renaissance des bonnes lettres et y trace le programme d'instruction encyclopédique qu'il considère comme propre à tout personnage appelé à occuper un rang élevé dans la société. Ce programme est conforme à l'idéal intellectuel des humanistes du temps. On en retrouve les éléments dans divers écrits contemporains, notamment l'*Adage* d'Erasme *Spartam nactus es, hanc orna*, une lettre d'Erasme à Viterius, une lettre de H. Corneille Agrippa, des lettres de G. Budé à Dreux Budé son fils aîné, une lettre de Trithème, etc. Cf. Thuasne (*Villon et Rabelais*, p. 205-264.) On se tromperait toutefois si l'on prenait ces écrits pour les sources auxquelles R. a directement emprunté les idées de ce chapitre ; elles étaient communes alors à tous les humanistes. (P.)
2. Repli.
3. Outres. Vieux mot dont se sert également Du Pinet, l. XXVIII, ch. XVIII : « Une *oire* à porter vin faicte de peau de bouc. » (S.)
4. Tonneau. Cf. l. IV, ch. XLIII : « une grosse *botte* de ce bon vin de Languegoth qui croist à Mirevaulx... » Cf. l. I, p. 332, n. 11. (P.)
5. Huile. Proprement *olive*. Cf. Amyot, *Antoine*, ch. XVI : « Ilz courent tous nuds par la ville oingz de huile d'*olif*. » (S.)
6. Demeurant. Cf. l. I, *Prol.*, n. 52.
7. Celui qui donne la forme, créateur. Et, plus bas : *plasmature*, forme plastique, créature. Latinismes employés par R. exclusivement

Dieu tout puissant, a endouayré[8] *et aorné*[9] *l'humaine nature à son commencement, celle*[10] *me semble singuliere et excellente, par laquelle elle peut en estat mortel acquerir espece de immortalité et, en decours*[11] *de vie transitoire, perpetuer son nom et sa semence, ce que est faict par lignée yssue de nous en mariage legitime. Dont nous est aulcunement instauré*[12] *ce que nous feut tollu*[13] *par le peché de nos premiers parens, esquelz fut dict que, parce qu'ilz n'avoyent esté obeyssans au commendement de Dieu le createur, ilz mourroyent*[14] *et par mort seroit reduicte à neant ceste tant magnificque plasmature*[15] *en laquelle avoit esté l'homme créé. Mais par ce moyen de propagation seminale demoure es enfans ce que estoit de perdu es parens, et es nepveux ce que deperissoit es enfans; et ainsi successivement jusques à l'heure du jugement final, quand Jesuchrist aura rendu à Dieu le pere son royaulme pacificque hors tout dangier et contamination*[16] *de peché : car alors cesseront*

Ligne 12. A, G, J : *elle peult* — l. 13. A, G : *une espece* — l. 14. J : *issue* — l. 15. K : *mariaige* — A, G : *ce qui nous a esté tollu* — l. 16. A, G, H : *fut dit* ; J : *feut dict* — l. 17. A : *n'avoient esté obediens au commandement* ; G : *ne avoyent, commandement* ; H : *commandement* ; J : *estez obeissans* — l. 18. A : *qu'ils mourroient* ; H : *qu'ilz mourroyent* ; K : *ils mouroyent* — A : *reduict* — J : *magnifique* — l. 20. G : *demeuré* — l. 21. G : *nepveux et cousins* — l. 22. A, G : *quant* — l. 23. H : *contammation* ; G : *contamination du péché*

dans ces passages et qui n'ont pas fait fortune. On lit déjà fréquemment *plasmateur* dans le *Mistere du Vieil Testament*, et dans la *Passion* de Greban, v. 563 :

Mon seigneur et mon *plasmateur*,
Tres humblement je vous mercy ;

mais Nicot (1616) ne donne déjà le mot qu'avec son sens étymologique : « *Plasmateur*, ouvrier en argile, potier qui fait des ouvrages de terre, sculpteur, statuaire en argile. » (S.)

8. Doté. Vieux terme juridique rare au XVIe s. en dehors de R. qui ne l'emploie lui-même que dans ce passage. (S.)

9. Orné. Latinisme (*adornare*, même sens).

10. Antécédent de : par laquelle. Cette séparation du relatif et de son antécédent, pronom démonstratif, est plus fréquente au XVIe s. que de nos jours. Cf. l. I, ch. XXVII, l. 62 : « s'y *ceulx* tastent du pyot *qui* n'auront secouru la vigne ! » (P.)

11. Cours. Cf. l. I, ch. LVIII, n. 34.

12. Rétabli. Et plus bas : « Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues *instaurées*. » Latinisme (*instaurare*) fréquent chez R. et les écrivains du XVIe s., tout particulièrement chez Calvin. (S.)

13. Ravi. Cf. l. I, ch. II, n. 41.

14. Allusion au récit de la *Genèse*, III : « Donec revertaris in terram de qua sumptus es, quia pulvis es et in pulverem reverteris. » (P.)

15. Forme. Latinisme. Cf. n. 7.

16. Souillure, au sens religieux. Latinisme du XVIe s., employé vers la même époque (1525) par Lefèvre d'Etaples : « *contamination* des ydoles. » (dans le *Dict. gén.*) (S.)

toutes generations et corruptions, et seront les elemens hors de leurs transmutations continues, veu que la paix tant desirée sera consumée [17] *et parfaicte et que toutes choses seront reduites à leur fin et periode* [18].

Non doncques sans juste et equitable cause je rends graces à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné povoir veoir mon antiquité chanue [19] *refleurir en ta jeunesse; car, quand par le plaisir de luy, qui tout regist et modere, mon ame laissera ceste habitation humaine, je ne me reputeray totallement mourir, ains passer d'un lieu en aultre, attendu que en toy et par toy je demeure en mon image visible en ce monde, vivant, voyant et conversant* [20] *entre gens de honneur et mes amys comme je souloys* [21], *laquelle mienne conversation a esté, moyennant* [22] *l'ayde et grace divine, non sans peché, je le confesse, (car nous pechons tous et continuellement requerons à Dieu qu'il efface noz pechez), mais sans reproche.*

Par quoy, ainsi comme [23] *en toy demeure l'image de mon corps, si pareillement ne reluysoient les meurs de l'ame, l'on ne te jugeroit estre garde et tresor de l'immortallité de nostre nom, et le plaisir que prendroys ce voyant seroit petit, considerant que la moindre partie de moy, qui est le corps, demoureroit, et que la meilleure, qui est l'ame et par laquelle demeure nostre nom en benediction*

Ligne 25. A, G : *la paix désirée* — A : *consommée* — A, G : *et parfaicte* manque — l. 26. A : *reduictes* — l. 27. A, G, H, J, K : *Doncques non sans...* (G : *Doncques mon...*) — J : *je rends par Jesus le Christ graces à Dieu* — l. 29. G : *quant* — A, G : *de celluy qui* — l. 30. A, G : *je ne me reputeray point* — A : *toutallement* — l. 31. A : *mais plus tost transmigrer d'ung lieu* ; G : *mais plus tost passer* — l. 32. A, G, H, J, K : *ymage* — l. 36. A : *reprouche* — l. 37. A, G, H, J : *l'ymage* — K : *coprs* — l. 38. A, G : *jugeroit pas* ; H, K : *jugeroit point* — A, G : *thresor* ; H, J : *thesor* — l. 39. A, G, H, J, K : *immortalité* — l. 40. A : *consyderant* — l. 41. M : *et la meilleure*

17. Consommée. Cf. l. I, *Prol.*, n. 6.

18. Révolution. Cf. l. I, ch. XXXV, n. 33.

19. Chenue. Forme archaïque qu'on ne lit chez R. que dans ce passage ; on la rencontre aussi dans *Les Lunettes des Princes* (1493) de Jean Meschinot, éd. Ol. de Gourcuff, p. 4 :

Jusques au temps d'estre vieilz et *chanus*..., mais elle est fort rare au XVIe s. (S.)

20. Fréquentant. Cf. plus bas : *conversation*, fréquentation, commerce amical. Sens vieillis.

21. J'avais l'habitude. Cf. l. I, ch. V, n. 73.

22. Par le moyen de. Du latin scolastisque : *mediante*, même sens. (P.)

23. Ainsi que. Après les conjonctions de comparaison marquant l'égalité, le moyen français emploie *comme* aussi volontiers que la conjonction *que*.

entre les hommes, seroit degenerante[24] et abastardie; ce que je ne dis par defiance que je aye de ta vertu, laquelle m'a esté jà par cy devant esprouvée, mais pour plus fort te encourager à proffiter de bien en mieulx. Et ce que presentement te escriz n'est tant affin qu'en ce train vertueux tu vives, que de ainsi vivre et avoir vescu tu te resjouisses et te refraischisses[25] en courage pareil pour l'advenir.

A laquelle entreprinse parfaire et consommer, il te peut assez souvenir comment je n'ay rien espargné; mais ainsi te y ay je secouru[26] comme si je n'eusse aultre thesor en ce monde que de te veoir une foys[27] en ma vie absolu et parfaict, tant en vertu, honesteté et preudhommie[28], comme en tout sçavoir liberal et honeste, et tel te laisser après ma mort comme un mirouoir representant la personne de moy ton pere et, sinon tant excellent et tel de faict comme je te souhaite, certes bien tel en desir.

Mais encores que mon feu pere, de bonne memoire, Grandgousier eust adonné tout son estude[29] à ce que je proffitasse en toute perfection et sçavoir politique, et que mon labeur et estude correspondit très bien, voire encores oultrepassast son desir, toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps

---

Ligne 42 : A, G : *je ne dys pas* ; J : *je ne dys* — l. 43. H, J : *vertuz* — A, G, H, J, K : *par icy devant* — l. 44. G : *plus forte encourager à proufiter* ; J : *prouffiter* — A, G, H, J, K : *Et ce que presentement... pour l'advenir* manque — l. 48. G : *entreprinse, consummer* — A, G : *peult* — l. 49. A, G : *riens* — M : *ainsi y ay je secouru* — l. 50. A, K : *thresor* ; G : *tresor* — A : *une fois* — l. 51. A, G, J : *vertuz* — G : *preudomie* ; J : *preudhomme* — l. 52. A, G, J : *mirouer* — l. 54. G : *comme je souhaite* — l. 55. A, G, J : *Grantgousier* — l. 56. J : *prouffitasse* — l. 57. A : *politicque* — A, G, H, J : *correspondis* — l. 58. G, H, J : *toutesfois* — G : *come*

24. Qui dégénère, qui déchoit. Cf. l. III, ch. XVIII : « Ma femme non *degenerante* de ceste commune entreprinse... »

25. Tu te rafraîchisses, tu reprennes des forces fraîches. — Il est possible que cette phrase, ait été ajoutée en 1542, non comme une addition, mais comme une variante qui aurait dû, dans la pensée de R., remplacer la première rédaction. Cf. Bodin, *Rev. Hist. Litt.*, 1902, p. 633-36. (P.)

26. Aidé.

27. Un jour.

28. Sagesse, ensemble des qualités qui font le prud'homme, l'honnête homme.

29. Tout son zèle. L'emploi d'*estude* au genre masculin est fréquent chez R. ; d'ailleurs, dès le XV[e] s., le mot, anciennement féminin, tend par réaction étymologique, à devenir masculin Cf. Brunot, t. I, p. 404-405. (S.)

n'estoit tant idoine[30] *ne commode es lettres comme est de present, et n'avoys copie*[31] *de telz precepteurs comme tu as eu.*

Le temps estoit encores tenebreux et sentant l'infelicité[32] *et la calamité des Gothz*[33], *qui avoient mis à destruction toute bonne literature; mais, par la bonté divine, la lumiere et dignité a esté de mon eage rendue es lettres, et y voy tel amendement que de present à difficulté seroys je receu en la premiere classe des petitz grimaulx*[34], *qui en mon eage*[35] *virile estoys (non à tord) reputé le plus sçavant dudict siecle. Ce que je ne dis par jactance vaine, — encores que je le puisse louablement faire en t'escripvant, comme tu as l'autorité de Marc Tulle*[36], *en son livre de* Vieillesse[37], *et la sentence de Plutarche au livre intitulé :* Comment on se peut louer sans envie[38], — *mais pour te donner affection de plus hault tendre.*

Ligne 59. A, H, J, K : *ydoine ny commode* ; G : *ydoyne ny commode* — A, G, H, J, K : *comme il est* — A, G : *et n'avoys pas* — l. 60. K : *precepturs* — l. 61, G : *tenebreux et seullent* ; J : *sentent* — l. 62. J : *qui auroient mis* — l. 63. A : *aage* — H : *redue* — l. 64. M : *seroys je creu* — G : *premiere classe de petiz grimaulx* — l. 65. A, H, K : *petiz* — A, G : *moy qui* — A : *aage* — l. 66. A, G : *ce que je ne dis pas* — l. 67. A : *encores que bien je le puisse et louablement* — J : *en te escripvant* — A. G : *l'auctorité* ; J : *l'authorité* — l. 69. H, J : *on livre* — A. J : *on se peult*

30. Apte. Cf. l. I, ch. L, n. 55.

31. Abondance. Latinisme (*copia*, même sens) fréquent chez R. et au XVI[e] s.

32. Infortune, malheur. Latinisme qu'on lit souvent chez R. et chez les écrivains de l'époque.

33. Chez tous les humanistes du temps de R., ce mot tend à devenir synonyme de barbares et à désigner les gens et les œuvres du moyen âge en général. (P.)

34. Écoliers des classes élémentaires. Cf. ch. I, n. 47.

35. Age. Cf. l. I, ch. I, n. II.

36. Cicéron. Au XVI[e] s., on désigne les auteurs latins tantôt par leur cognomen, tantôt par le prænomen et le nomen. (P.)

37. Cf. *De Senectute*, 9 et 10 : « Nihil necesse est mihi de me ipso dicere, quanquam est id quidem senile, ætatique nostræ conceditur. [C'est le vieux Caton qui parle.] Videtisne ut apud Homerum saepissime Nestor de virtutibus suis praedicet ? tertiam enim jam aetatem hominum vivebat ; nec erat ei verendum, ne vera de se praedicans, nimis videretur aut insolens aut loquax. » (P.)

38. Περὶ τοῦ ἑαυτόν ἐπαινεῖν ἀνεπιφθόνως [*De se ipsum citra invidiam laudando*]. Le passage auquel R. fait allusion semble être le suivant, XX : « Τούτοις μὲν οὖν, ἂν μὴ μόνον ἔχωσιν ἡλικίαν, ἀλλὰ καὶ δόξαν καὶ ἀρετὴν, δοτέον, οὐ γὰρ ἀνωφελὲς, ἀλλὰ μέγα, ζῆλον ἐμποιοῦν ἅμα καὶ φιλοτιμίαν τινὰ τοῖς οὕτω κολαζομένοις. Il faut être indulgent pour les vieillards qui se vantent, lorsqu'ils ont pour eux non seulement l'âge, mais aussi la réputation et la vertu, car il n'est pas inutile, il est au contraire important qu'ils excitent le zèle et l'amour-propre de ceux qu'ils réprimandent ainsi [en donnant leur propre conduite en exemple]. » (P.)

Maintenant toutes disciplines sont restituées[39]*, les langues instaurées : Grecque*[40] *sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hebraïcque, Caldaïcque*[41]*, Latine*[42] *; les impressions, tant elegantes et correctes, en usance*[43]*, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine*[44]*, comme à contrefil*[45] *l'artillerie*[46] *par suggestion diabolicque*[47]*. Tout le monde est plein de gens savans, de prec[e]pteurs tres doctes, de librairies tres amples, qu'il m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian*[48]*, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant, et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place, ny en compaignie, qui ne sera bien expoly*[49] *en l'officine*[50] *de Minerve. Je voy les brigans, les boureaulx,*

Ligne 71. M : *restitués* — l. 76. A : *scavans* — J : *de libraires* — l. 78. A, G : *n'y avoit point telle commodité d'estude qu'il y a maintenant* ; H, J : *qu'on il y veoit maintenant* — l. 79. A : *doresenavant* — l. 80. M : *exploy* ; J : *qui ne sera ne bien expoly* — A : *bourreaux*

39. Rétablies en leur premier état. Cf. l. I, ch. IX : « apres la *restitution* des bonnes lettres. »

40. Cet éloge du grec indispensable à tout érudit, se rencontre presque chez tous les humanistes du XVIe s. (P.)

41. Erasme avait recommandé l'étude de la langue chaldaïque, utile à l'interprétation de l'Ancien Testament. Cf. *Apologia in dialogum Jacobi Latomi* (1518) : « Nec adferam in medium quod hebræa chaldaicaque lingua, cum sint inter se confines cumque utraque prodita sint veteris instrumenti volumina, non solum hunc habent usum, ut apud barbaras prædicetur Christus, verum etiam ut de scripturis judicemus. » Cf. Thuasne, *op. cit.*, p. 249, n. 2. (P.)

42. Le grec, le latin et l'hébreu sont les trois langues favorites des humanistes, les trois qui étaient enseignées au Collège royal, la « trilingue Académie », comme l'appelle Marot. (P.)

43. Usage. Cf. l. I, ch. IX, n. 14.

44. L'attribution de l'invention de l'imprimerie à une inspiration divine est un lieu commun cher aux humanistes. Cf. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 252.

45. Au rebours. Composé attesté ici pour la première fois.

46. L'ensemble des engins de guerre. Cf. l. I, ch. XXVI, n. 14.

47. L'artillerie était considérée depuis longtemps comme une invention du diable. Dans l'enfer des *Mystères* du moyen âge, figuraient des canons. Cf. *R.E.R.*, IX, 20, note 1. Erasme dans l'Adage *Dulce bellum inexpertis*, qualifie encore les bombardes de machines du Tartare, *tartareis machinis*. (P.)

48. Le règne de Septime Sévère, sous qui florissait le jurisconsulte Papinian, n'a pas été particulièrement favorable aux études. R. semble bien reproduire ici les idées des légistes qu'il avait fréquentés : il considère qu'un grand jurisconsulte, auteur de *Quæstiones*, *Responsa*, *Definitiones*, et souvent cité dans le Digeste, suffit à la gloire d'une époque. (P.)

49. Poli, perfectionné. Latinisme (*expolitus* même sens) rare au XVIe s.

50. Ecole de sagesse. Cf. l. V, ch. XX « Egypte, celebre *officine* de toute philosophie. » Ailleurs, au sens technique de fabrique, l. III, ch. II : « *officines* de faulx monnoyeurs », ou encore, l. III, ch. VII : « Le cœur qui est l'*officine* de tout bien et de tout mal. » Toutes ces acceptions sont celles du lat. *officina*. (S.) — Réminiscence d'un passage de Budé, *Lucubrationes*, 286 C : « hominem in nulla non *officina* Musarum *perpolitum*. » Cf. Delaruelle, *loc. cit.*, p. 252, n. 2. (P.)

les avanturiers[51], *les palefreniers de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps. Que diray je ? Les femmes et filles ont aspiré à ceste louange et manne celeste de bonne doctrine*[52]. *Tant y a que, en l'eage où je suis, j'ay esté contrainct de apprendre les lettres Grecques*[53], *lesquelles je n'avois contemné*[54] *comme Caton*[55], *mais je n'avoys eu loysir de comprendre en mon jeune eage ; et voluntiers me delecte à lire les* Moraulx *de Plutarche*[56], *les beaulx* Dialogues *de Platon*[57], *les* Monumens *de Pausa-*

Ligne 81. H : *plus doctes les que docteurs* — l. 82. A, G : *de mon temps. Il n'est pas les femmes et filles qui ne ayent aspiré à ceste louange et à ceste manne celeste de bonne doctrine* — l. 83. A : *en l'aage* — l. 85. A : *je n'avoys pas contemné* ; G : *je n'avois pas contenné* ; H : *contenné* ; J, K : *contenué* ; M : *continué* — G : *le loysir de compren* — l. 86. A : *aage* — A, G : *voulentiers* — J : *moralux* — l. 87. M : *Monuemens*.

51. Milice irrégulière de fantassins sous François Ier. Cf. l. I, ch. XXVI, n. 23.

52. Erasme, dans le colloque *Abbatis et Eruditæ*, cite, parmi les femmes instruites de son temps, les sœurs de l'érudit nurembergeois Bilibald Pirckeimer, les sœurs du théologien Blaurer et les filles de Thomas Morus. Cf. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 247. R. sans doute songeait aussi, en écrivant cette phrase, à Marguerite de Navarre. Cette diffusion de la culture antique chez les femmes excitait l'enthousiasme de Salmon Macrin, entre autres humanistes. Cf. *Hymnorum libri sex*, p. 173 :

At nunc o Deus ! o beata secla !
Romanas pueri, innubæ et puellæ
Ac gracias avide sequuntur artes. (P.)

53. Si l'on en croit Erasme (lettre à Martin Dorp) nombre de personnages de son temps s'étaient mis à l'étude des lettres antiques sur le tard, comme Gargantua : « Possem tibi permultos enumerare nominatim qui cani jam cœperint in his literis repuerascere, quod tandem animadverterint sine his mancum ac cœcum esse literarum studium. » Cf. Delaruelle, *loc. cit.*, p. 253. (P.)

54. Méprisé. Cf. l. I, ch. XLVI, n. 10.

55. Réminiscence de Plutarque qui rapporte, *Vie de Caton l'Ancien*, que Caton méprisait toute la culture et l'éducation des Grecs : « πᾶσαν Ἑλληνικὴν μοῦσαν καὶ παιδείαν ὑπὸ φιλοτιμίας προπηλακίζων. » (P.)

56. Peut-être avons-nous là une confidence de R. sur ses lectures favorites. Plutarque est un des auteurs anciens auxquels il a le plus emprunté. Cf. Plattard, p. 229-245. Nous connaissons trois exemplaires des *Moralia* de Plutarque revêtus de l'ex-libris de R. L'un d'eux a été signalé et étudié par M. A. Lefranc, dans l'*Amateur d'autographes*, 15 juin 1901 ; un autre par M. P. P. Plan, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'Ecole française de Rome*, 1906. (P.)

57. R. professe souvent une grande admiration pour Platon. Il cite au cours de son livre plusieurs de ses dialogues : le *Banquet*, la *République*, le *Philèbe*, le *Gorgias*, le *Timée*. La bibliothèque municipale de Montpellier possède un Platon revêtu de son ex-libris. Cf. A. Lefranc, *Bulletin du bibliophile*, 1905. Dans la *Lettre au bailli du bailli des Baillifs*, nous voyons que R. demande à emprunter à M. le Scelleur de l'évêché d'Orléans, Claude Framberge, un exemplaire de Platon qui lui a déjà été prêté. Cf. *R. E. R.*, III, 160 et VII, 317. Pourtant, R. n'a fait que peu d'emprunts directs à Platon (cf. Plattard, p. 225), encore qu'il s'intéressât aux idées platoniciennes qui étaient du domaine commun des humanistes dans la première moitié du XVIe s. (P.)

nias [58] *et* Antiquitez *de Atheneus* [59], *attendant l'heure qu'il plaira à Dieu, mon Createur, me appeller et commander yssir* [60] *de ceste terre.*

Parquoy [61], *mon filz, je te admoneste* [62] *que employe ta jeunesse à bien profiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'un* [63] *par vives et vocables* [64] *instructions, l'aultre par louables exemples, te peut endoctriner* [65].

J'entens et veulx que tu aprenes les langues parfaictement : premierement la Grecque, comme le veult Quintilian [66], *secondement la Latine, et puis l'Hebraïcque pour les sainctes letres, et la Chaldaïcque et Arabicque pareillement* [67] ;

Ligne 91, J : *proufiter* ; K : *proufiter* — A, G : *estude* — *et en vertus* manque — . 92. A, H : *vocales* — G : *l'autre* — l. 93. A, G : *te peust* — l. 94. A, H, J : *J'entends* — l. 95. K : *la greque*

58. *La description de la Grèce* (Περιήγησις τῆς Ἑλλάδος) de Pausanias (IIe s. ap. J.-C.) était très goûtée des lettrés de la Renaissance pour les documents qu'elle leur fournissait sur la géographie, les monuments et la mythologie de la Grèce. R. la cite deux fois (cf. Plattard, p. 210) et lui a emprunté directement ou indirectement un certain nombre de curiosités d'érudition. (P.)

59. Le *Banquet des Sophistes* (Δειπνοσοφισταί) d'Athénée (IIIe s. ap. J.-C.) était également en faveur auprès des humanistes de la Renaissance, si curieux de tout le détail de la vie antique. Diverses anecdotes, rapportées par R., ont leur origine dans cette compilation (cf. Plattard, p. 179) ; mais il est difficile de dire si R. les a tirées lui-même d'Athénée, ou empruntées à quelques-uns des ouvrages de seconde main qui avaient exploité le recueil grec. (P.)

60. Sortir. Cf. l. I, ch. I, n. 5.

61. C'est pourquoi. Ici commence le programme d'études que Gargantua propose à son fils. On remarquera qu'il est moins précis que celui qui est décrit aux ch. XXIII et XXIV du l. I. R. n'y parle point des méthodes pédagogiques à suivre et ne semble pas se soucier d'allier la culture physique à la culture intellectuelle. (P.)

62. Je t'avertis. Cf. l. I, ch. XVIII, n. 14.

63. Épistémon.

64. Orales. Latinisme (*vocales*) isolé dans ce sens; Montaigne emploie de même la forme francisée *voyelle*, t. I, p. 345 : « Ceste correction *voyelle* et auriculaire. » (S.)

65. Instruire. Cf. l. I, ch. XIV, n. 7. Réminiscence de Cicéron, *De Officiis*, I, 1 : « Quanquam te, Marce fili, annum jam audientem Cratippum idque Athenis, abundare oportet praeceptis institutisque philosophiae, propter summam et doctoris auctoritatem et urbis *quorum alter te scientia augere potest, altera exemplis*... » (P.)

66. Cf. *Institutio oratoria*, I, 1 : « A graeco sermone puerum incipere malo : quia Latinus, qui pluribus in usu est, vel nobis nolentibus se praebet ; simul quia disciplinis quoque graecis prius instituendus est, unde et nostrae fluxerunt. » Budé, *De Asse*, t. I, p. 34, avait recommandé d'étudier le grec avant le latin, sur l'autorité de Quintilien. (P.)

67. C'est-à-dire pour l'étude de l'Écriture Sainte, dont le texte nous a été transmis en hébreu, en chaldéen et en arabe. Certains psautiers du temps de R. donnaient le texte des psaumes en hébreu, en grec, en arabe, en chaldéen et en latin. Cf. *R.E.R.*, X, 335. (P.)

et que tu formes ton stille, quand à la Grecque, à l'imitation de Platon, quand à la Latine, à Ciceron[68]. *Qu'il n'y ait hystoire que tu ne tienne en memoire presente, à quoy te aydera la* Cosmographie[69] *de ceulx qui en ont escript.*

Des ars liberaux : geometrie, arismeticque et musicque[70], *je t'en donnay quelque goust quand tu estoys encores petit en l'eage de cinq à six ans ; poursuys la reste*[71] ; *et de astronomie saiche en tous les canons*[72] ; *laisse moy l'astrologie divinatrice*[73] *et l'art de Lullius*[74], *comme abuz et vanitez.*

Ligne 97. A, G : *quant à* — l. 98. A, G : *quant à* — A, G, H : *histoire* — l. 99. A, G, H, J : *tiengne* — l. 101. A : *Les ars liberaulx* ; G : *liberaulx* — l. 102. G : *quant* — A : *en l'aage* — l. 103. A : *le reste* ; H : *poursuis* ; J : *poursuis le reste* — A : *sachez en* ; G : *sache en* ; H, J : *sasche en*

68. De la langue française il n'est pas question. La « philosophie » telle que l'entendaient les humanistes, c'est-à-dire toutes les sciences dignes de ce nom, ne pouvait s'enseigner dans la langue vulgaire, qui restait méprisée de savants comme Budé. Cf. l. I, ch. XV, n. 23. (P.)

69. Terme francisé au XVIe s. par Jean Le Maire (t. I, p. 26 : « la *cosmographie*, c'est à dire la description de la terre »), qui le confond avec la *géographie* définie plus loin, p. 120 : « La *géographie*, c'est à dire la situation de la terre. » R. avait des notions plus précises sur l'une et sur l'autre sciences ; la *cosmographie* est pour lui, comme pour les anciens, la description de l'univers, et nous avons vu, ch. VII, p. 83, var. G, dans la bibliothèque de Saint-Victor ce titre plaisant : De *cosmographia* purgatorii. (S.)

70. Gargantua ne cite que quatre des sept arts libéraux enseignés dans les collèges des Facultés des Arts : le « reste » comprenait la grammaire, la rhétorique et la logique. (P.)

71. *Reste* était tantôt masculin et tantôt féminin au XVIe s. Cf. *A toutes restes*, l. I, ch. III, n. 54. (P.)

72. Lois, règles.

73. Qui devine ou prédit le sort des hommes. Cf. l. III, ch. XLV : « les Mænades... forcenées, *divinatrices* »,et ailleurs. Latinisme (*divinatrix*) du XVIe s. Montaigne, *Essais*, l. I, ch. XII, parle de « fables *divinatrices* ». Cette astrologie judiciaire est celle qui prétendait déterminer l'influence des astres sur la destinée humaine. On l'opposait à l'astrologie proprement dite, ou naturelle, laquelle se confondait avec l'astronomie. On sait que le XVIe s. marque l'apogée de cette prétendue science ; les sceptiques, comme R., étaient alors bien rares. (S.)

74. Il est probable qu'il s'agit ici non de l'alchimie de Raymond Lulle, déjà bafouée au ch. VII, l. 133, mais de son *Ars brevis*, espèce de sophistique dont H. Corneille Agrippa venait de montrer l'inanité, au ch. IX du *De vanitate scientiarum* : « Invenit autem Raymundus Lullus recentioribus temporibus dialecticæ haud absimilem prodigiosam artem, per quam... de quovis subjecto sermone abunde quis valeat disserere, atque invenire quadam artificiosa nominum ac verborum perturbatione, atque in utramque partem de omni sermone curioso hoc plus quam eleganti artificio garrula loquacitatis ostentatione disputare neque ullum vincendi locum aliis relinquere et res minutissimas et pusillas in immensum dilatare... » (P.)

Du droit civil[75], *je veulx que tu saiche par cueur les beaulx textes et me les confere avecques philosophie.*

Et, quand à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu te y adonne curieusement[76] ; *qu'il n'y ayt mer, riviere ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons, tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes*[77] *et fructices*[78] *des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy : rien ne te soit incongneu.*

Puis songneusement revisite[79] *les livres des medicins Grecz, Arabes*[80] *et Latins, sans contemner les Thalmudistes*[81] *et Cabalistes*[82], *et par frequentes*

Ligne 105. H, J : *droict* — A, G : *tu sache* ; H, J : *tu sasche* — l. 106. A, G : *avecques la philosophie* — l. 107. A, G : *Et quant à* — l. 108. A : *ryviere* — l. 110. M : *foretz* — H, J : *on ventre* — l. 111. A, G, H : *riens* — l. 113. A, G, J : *medecins* — l. 114. K : *et sans contenner* — G : *frequente*

75. Ici, comme plus loin au ch. x, R. révèle son initiation aux sciences juridiques. Il se fait l'écho de Budé et du cercle des légistes de Fontenay-le-Comte, qui professaient une vive admiration pour le droit civil romain. (P.)

76. Soigneusement. Cf. l. I, *Prol.*, n. 77.

77. Latinisme (*arbustum*, même sens) que R. tire de Pline et qui s'est généralisé dès le XVIe s. (S.)

78. Buissons. Emploi isolé de ce latinisme (*fruticem*).

79. Recherche souvent. Et plus bas : « Commence à *visiter* les sainctes lettres. » Latinisme (*visitare*) fréquent au sens d'inspecter. Cf. Amyot, *Lysand.*, ch. LVII : « Il fallait *visiter* les papiers que Lysander avoit dans sa maison. » (S.)

80. Dans *Gargantua*, R. marque moins de considération pour la médecine arabe. Cf. l. I, ch. XXIV, n. 185.

81. Talmudistes, ici au sens de rabbins, auteurs de l'immense compilation connue sous le nom de *Talmud*. Le dérivé, tiré du bas-lat. *talmudista*, est ici attesté pour la première fois. Cf. l. III, ch. XLIV : « Comme disent les *thalmudistes*... » (S.)

82. Savants dans la *Cabale*, mentionnée ci-dessus (cf. *Prol.* n. 11). Dérivé attesté pour la première fois chez R. qui associe fréquemment les *Cabalistes* aux Massorètes (l. III, ch. XIV et XXIII) ; parfois, il donne ce nom aux moines, l. I, ch. VIII : « les *Cabalistes* de Sainlouand. » (S.) — Ce sont les médecins juifs. « Les Juifs sont divisés en deux sectes générales : les Karaïtes, qui ne veulent point recevoir les Traditions ni le Thalmud, mais le seul texte de l'Écriture ; et les Rabbanistes, ou Thalmudistes, qui outre cela reçoivent encore les Traditions et suivent le Thalmud. Ceux-ci sont encore divisés en deux : en Rabbanistes simples, qui expliquent l'Écriture selon le sens naturel par la grammaire, l'histoire ou la tradition ; et en Cabalistes, qui, pour y découvrir les dons cachés et mystérieux que Dieu y a mis, se servent de la Cabale. » (*Dict. de Trévoux*, vo Cabale.) (D.)

anatomies[83] *acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde*[84], *qui est l'homme. Et par lesquelles heures du jour commence à visiter les sainctes lettres, premierement en Grec le* Nouveau Testament *et* Epistres *des Apostres, et puis en Hebrieu*[85] *le* Vieulx Testament.

Somme, que je voy un abysme de science : car, doresnavant que tu deviens homme et te fais grand, il te fauldra yssir[86] *de ceste tranquillité et repos d'estude et apprendre la chevalerie et les armes*[87] *pour defendre ma maison et nos amys secourir en tous leurs affaires*[88] *contre les assaulx des mal faisans.*

Et veux que de brief[89] *tu essaye combien tu as proffité, ce que tu ne pourras mieulx faire que tenent conclusions*[90] *en tout sçavoir, publiquement, envers tous et contre tous*[91], *et hantant les gens lettrez qui sont tant à Paris comme ailleurs.*

Ligne 115. A : *anatomyes* — l. 116. A, G, H, J : *Et par quelques heures* — l. 119. A, H, J : *que je voye* ; G : *que tu voye* — A : *doresenavant* — l. 120, A, J : *issir* — l. 124. A, G, H : *veulx* — l. 125. G, J : *tenant* — A, H, J : *publicquement* ; G : *puplicquement* — l. 126. H, J : *letrez* — l. 127. K : *aillieurs*

83. Dissections. Fréquent avec ce sens au XVIe s. et tout particulièrement chez Paré (v. Littré). On sait que R. fit à Lyon en 1538 une leçon publique d'anatomie sur le cadavre d'un pendu. (S.) — Au temps de R. les *anatomies* c'est-à-dire les dissections étaient rares, parce que l'on ne pouvait guère disséquer que les cadavres des suppliciés. Parfois les étudiants allaient la nuit dans les cimetières déterrer les morts pour les anatomiser en secret. Cf. *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin, t. XII. Les chirurgiens. Paris, 1893, p. 105-125, et *Les premières dissections à la Faculté de médecine de Paris*, par le Dr Wickersheimer, *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, t. XXXVII (1910). (D.)

84. Que l'on appelait le *microcosme*, par opposition au *macrocosme*, l'univers. Cf. l. III, ch. III : « Et si au patron de ce fascheux et chagrin monde rien ne prestant, vous figurez l'autre *petit monde* qui est l'home, vous y trouverez un terrible tintamarre. » (P.)

85. Hébreu. Cf. l. I, ch. LIII, n. 50.

86. Sortir. Cf. l. I, ch. I, n. 5.

87. Ainsi les exercices physiques de caractère militaire que R., dans l'éducation de Gargantua, associe aux exercices intellectuels, sont ici remis à l'époque où Pantagruel aura achevé ses études. Ce n'est que dans le *Gargantua* que s'accuseront les traits vraiment originaux du système d'éducation de R. (P.)

88. *Affaire* est masculin chez R. comme généralement au XVIe s. Cf. Brunot, t. I, p. 402.

89. Bref. Cf. l. I, ch. V, n. 5. Le sens est : promptement.

90. Tenir conclusions ; dans le langage de l'école, c'était soutenir des thèses. Cf. ch. X, l. 8. Pantagruel « par tous les carrefours de la ville *mist conclusions*... Et premièrement en la rue du feurre *tint* contre tous les regens... Puis en Sorbonne *tint* contre tous les Theologiens... » (P.)

91. Ainsi R., comme tous ses contemporains, n'imagine point d'exercice supérieur à l'argumentation comme épreuve de la science acquise, et de l'exercice du jugement. Par là, sa pédagogie garde

Mais — parce que, selon le saige Salomon, sapience[92] *n'entre poinct en ame malivole*[93] *et science sans conscience n'est que ruine de l'ame — il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité estre à luy adjoinct en sorte que jamais n'en soys desamparé par peché. Aye suspectz les abus du monde. Ne metz ton cueur*[94] *à vanité*[95], *car ceste vie est transitoire, mais la parolle de Dieu demeure eternellement*[96]. *Soys serviable à tous tes prochains et les ayme comme toy mesmes. Revere tes precepteurs*[97]. *Fuis les compaignies des gens esquelz tu ne veulx point resembler, et les graces que Dieu te a données, icelles ne reçoipz en vain*[98]. *Et, quand tu congnoistras que auras tout le sçavoir de par delà acquis, retourne vers moy, affin que je te voye et donne ma benediction devant*[99] *que mourir.*

Mon filz, la paix et grace de Nostre Seigneur soit avecques toy. Amen.

De Utopie[100], *ce dix septiesme jour du moys de mars*[101].

Ton pere.

GARGANTUA.

Ligne 128. H, J : *scelon* — A : *sage* — l. 129. A, G : *ruyne* — l. 132. A, G, H, J : *desemparé* — A : *Ayez* — A, G : *et ne metz point* — l. 135. G : *Fuys* — M : *de gens* — l. 136. J : *poinct* — l. 137. A : *ne recoiptz point* ; G : *ne recoys point* ; H, J, K : *ne recoiptz* — G : *Et quant* — l. 138. A, G : *retourne-t-en*

quelque chose de la tradition médiévale. (P.)

92. Sagesse. Cf. l. I, ch. XIV, n. 9.

93. Malveillante. Cf. ci-dessus, ch. III, n. 9. Cf. *Livre de la Sagesse*, I, 4 : « Nam in malevolam animam non introibit sapientia... » Cette sentence est souvent citée par les auteurs ecclésiastiques. Voir des exemples dans *R.E.R.*, IX, p. 425-426. (P.)

94 L'expression *mettre son cœur à* est du langage théologique. C. Calvin, *Inst. Chrest.* p. 760 : « les Roys ne doivent... *mettre leur cœur à* avarice. » (P.)

95. A des choses vaines. C. Calvin, *Inst. Chrest.*, p. 202 : « Mais comme nostre esprit est enclin *à vanité*, il ne peut jamais adhérer a la vérité de Dieu. » (P).

96. Réminiscence d'*Isaïe*, XL, 8 : « Exsiccatum est fœnum et cecidit flos : *Verbum autem Domini nostri manet in æternum.* » (P.)

97. Érasme recommande avec instance ce respect des maîtres dans son *De pueris statim ac liberaliter instituendis*, fol. e 8 : « Primus discendi gradus est præceptoris amor. » Cf. Thuasne, *Villon et Rabelais*, p. 263. (P.)

98. L'éducation morale de Pantagruel n'est donc pas négligée. Il est vrai qu'elle n'a rien d'original. On notera seulement la gravité et la piété que respirent ces exhortations de Gargantua à son fils. (P.)

99. Avant. Cf. l. I, ch. VI, n. 30.

100. Cf. ch. II, n. 4.

101. On peut supposer que cette date cor-

Ces lettres receues et veues, Pantagruel print nouveau courage et feut enflambé[102] à proffiter plus que jamais, en sorte que, le voyant estudier et proffiter, eussiez dict que tel estoit son esperit[103] entre les livres comme est le feu parmy les brandes, tant il l'avoit infatigable[104] et strident.

Ligne 144. K : *ces lettres* — l. 145. A, G : *fut* — G, J : *prouffiter* — l. 146. G, J : *prouffiter* — G, H, J : *eussiez dit* — A, G, H, J : *esprit* — l. 147. G : *entre les brandes* — K : *tant il avoit*

respond à celle du début de la composition de Pantagruel. Comme le roman a été terminé en septembre (ch. XXXIV, « les registres de mon cerveau sont quelque peu brouillés de ceste purée de septembre »), R. aurait gardé le livre II six ou sept mois sur le chantier. (C.)

102. Enflammé. Forme archaïque qui dura jusqu'à la fin du XVIe s.

103. Esprit. Cf. l. I, ch. X, n. 58.

104. Il n'est peut-être pas sans intérêt de constater que Jean Le Maire et R. ont été les premiers a employer ce mot. (S.)

Comment Pantagruel trouva Panurge[1], *lequel il ayma toute sa vie.*

Chapitre IX.

Un jour Pantagruel se pourmenant [2] hors la ville vers l'abbaye Sainct Antoine [3], devisant et philosophant avecques ses gens et aulcuns escholiers, rencontra un homme, beau de stature et elegant en tous lineamens du co[r]ps, mais pitoyablement navré [4] en divers lieux et tant mal en ordre qu'il sembloit estre eschappé es chiens, ou mieulx resembloit [5] un cueilleur de pommes [6] du païs du Perche [7].

De tant loing que le vit Pantagruel, il dist es assistans :

« Voyez vous cest homme, qui vient par le chemin du pont Cha-

---

Ligne 4. J : *se pormenant* — A : *hors de la ville* — l. 6. K : *escoliers* — l. 7. K : *du cops* — l. 8. A : *qu'il sembloit qu'il feust* ; G : *qu'il sembloit que il feust* — l. 9. A,G : *pays* — l. 10. A, G : *Et de tant loing*

1. Comme pour Epistémon, qui représente le savoir, Eusthènes, la force, et Carpalim, la vitesse, R. a tiré le nom de Panurge, en qui il incarne la ruse, d'un mot grec : πανούργος, apte à tout, fourbe. C'est l'épithète propre au renard dans Aristote, Elien, etc. (P.)

2. Promenant. Cf. l. I, ch. VII, n. 18.

3. L'abbaye de religieuses de l'ordre de Cîteaux, fondée en 1198 sous le titre de Saint-Antoine des Champs, occupait l'emplacement de l'hôpital actuel de Saint-Antoine, à Paris. L'établissement était entouré de hautes murailles et formait un petit bourg hors la ville. Il fut démoli en 1796. (C.)

4. Blessé. Vieilli dans ce sens.

5. On disait également, au XVIe s., *ressembler à quelqu'un* ou *à quelque chose* et *ressembler quelqu'un* ou *quelque chose*. Cf. l. I, ch. XXIV, l. 45 : « mieulx *ressembloit un* passe temps de roy que l'estude d'un escholier. » (P.)

6. Dont les vêtements sont déchirés par les branches. L'expression était proverbiale. Le prédicateur Menot, d'après H. Estienne, *Apologie...*, t. II, p. 162, décrivait ainsi l'Enfant prodigue : « Mon galand fut mis en *cueilleur de pommes...* » (P.)

7. Région naturelle comprise actuellement dans les départements de l'Orne, de la Sarthe, d'Eure-et-Loir et de Loir-et-Cher. On y cultive encore spécialement les pommiers à cidre. Il est probable que R. fit de fréquents séjours au manoir de Glatigny, proche Souday (cant. Mondoubleau, arr. Vendôme, Loir-et-Cher), résidence des du Bellay, ses protecteurs. Cf. *R.E.R.*, VII, 322. (C.)

ranton[8] ? Par ma foy, il n'est pauvre que par fortune[9], car je vous asseure que, à sa physionomie, Nature l'a produict de riche et noble lignée, mais les adventures des gens curieulx[10] le ont reduict en telle penurie et indigence. »

Et, ainsi qu'il fut au droict[11] d'entre eulx, il luy demanda :

« Mon amy, je vous prie que un peu vueillez icy arrester et me respondre à ce que vous demanderay, et vous ne vous en repentirez point, car j'ay affection[12] très grande de vous donner ayde à mon povoir en la calamité où je vous voy, car vous me faictes grand pitié. Pour tant[13], mon amy, dictes moy : Qui estes vous ? Dont[14] venez vous ? Où allez vous ? Que querez vous ? Et quel est vostre nom ? »

Le compaignon luy respond en langue Germanicque[15] :

« *Juncker, Gott geb euch glück unnd hail. Zuvor, lieber Juncker, ich las euch wissen das da ir mich von fragt, ist ein arm unnd erbarmglich ding,*

Ligne 12. G : *pouvre* — l. 13. M : *physionomie* — A, G, H, J : *produyt* — l. 14. A, G, H, J : *curieux* — *reduyt* — l. 17. A : *je vous pry* — l. 19. M : *vons* — l. 20. G, K : *pouvoir* — G : *grant pitié* — l. 24. A, G : *Et le compaignon* — l. 25, M : *Luvor* — l. 26. M : *euck* — M : *din*

8. Aujourd'hui rue de Charenton, de la place de la Bastille à Charenton. Cette voie, célèbre dans les annales du protestantisme, est celle que prenaient les huguenots au XVIIe s. pour se rendre au temple de Charenton. Elle prolongeait, hors les murs, la rue Saint-Antoine. Le lieu de rencontre de Pantagruel et de Panurge peut donc être localisé à l'intersection de la rue du Faubourg Saint-Antoine et de la rue de Charenton actuelles. (C.)

9. Hasard. Sens vieilli. R. joue sur les deux sens du mot.

10. Les aventures auxquelles s'exposent ordinairement les gens curieux.

11. A leur hauteur, sur la même ligne.

12. Grand désir, envie passionnée. Cf. l. I, *Aux lecteurs*, n. 4.

13. C'est pourquoi.

14. D'où. Cf. l. I, ch. 1, n. 3. C'est ainsi qu'on abordait un passant, un étranger au pays. Dans le fabliau du *Vilain mire*, la femme du vilain adresse des questions analogues aux « messagiers le roi », qui cherchent un médecin :

> *Dont* estes vous et *ou* alez,
> Et dites moi *que vous querez*.

La curiosité n'était pas le seul motif de ces interrogations prudentes, à une époque où tout inconnu pouvait être un malfaiteur. (C.)

15. Allemand littéraire. L'allemand était à peu près inconnu en France au XVIe s. et l'était, en tout cas, de R. Ce premier morceau linguistique de Panurge est sans doute l'œuvre d'un étudiant allemand à Paris : il reproduit le style pédantesque des savants allemands de l'époque, avec ses latinismes et ses archaïsmes. Cf. *R.E.R.*, VI, 286. (S.)

unnd wer vil darvon zu sagen, welches euch verdruslich zu hœren, unnd mir zu erzelen wer, vievol die Poeten unnd Orators vorzeiten haben gesagt in irem Spürchen unnd Sentenzen, das die Gedechtnus des Ellends unnd Armuot vorlangs erlitten ist ain grosser Lust[16]. »

A quoy respondit Pantagruel :

« Mon amy, je n'entens poinct ce barragouin[17] ; pour tant, si voulez qu'on vous entende, parlez aultre langaige. »

Adoncques le compaignon luy respondit[18] :

« *Al barildim gotfano dech min brin alabo dordin falbroth ringuam albaras. Nin porth zadikim almucathin milko prin al elmim enthoth dal heben ensouim ; kuthim al dum alkatim nim broth dechoth porth min michais im endoth, pruch dal maisoulum hol moth dansrilrim lupaldas im voldemoth. Nin hur diavosth mnarbotim dal gousch palfrapin duch im scoth pruch galeth*[19] *dal Chinon min foulchrich al conin butathen doth dal prim.* »

Ligne 27. M : *verdrussich zu hœrem* — l. 28. A, G, H, K : *wievol* — l. 29. G, H, J, K : *iren* — A, G: *sprüchen* — A, G, H, J, K : *sententzen* — G, H, J, K M : *Elleds* — l. 30. J, M : *Luft* — l. 32. G, H, J : *je n'entendz poinct* — A, G, H, J, K : *barragouyn* – A, G : *e pour tant* — l. 34. G : *repondit* — l. 35. G : *alabro* — l. 36. A, G, J : *milko prim* — l. 37. A, G, H, J : *al dim* — A. G : *michas* — l. 38. A, G : *marsouim* ; H, J : *marsouium* — A, G : *dansrikim* — l. 39. A, G, H, J, K : *diavolth* — A, G, H, J : *mnarbothim* — l. 40. A : *foulthrich* — A : *buthathen* ; G, H, J, K : *buthathen*

16. « Jeune gentilhomme, avant tout, que Dieu vous donne bonheur et prospérité. Cher jeune gentilhomme, apprenez que ce que vous me demandez est triste et digne de pitié et il y aurait à dire à ce sujet bien des choses, ennuyeuses pour vous à entendre et pour moi à narrer, bien que les poètes et les orateurs d'autrefois aient dit dans leurs adages et sentences que le souvenir des peines et de la pauvreté est une grande joie. » Panurge fait allusion au mot d'Enée dans Virgile, *Enéide*, I, 203 : « Forsan et hæc olim meminisse juvabit. » (P.)

17. Baragouin. Au sens de langage inintelligible, le mot remonte à R. Dans un texte orléanais de 1391, *barragouin* désigne la personne qui parle d'une manière inintelligible (cf. ch. XI, n. 9), sens qu'on trouve encore dans Guill. Bouchet, *Serées*, t. V, p. 84 : « Quand nous voulons dire qu'un homme parle mal, nous l'appelons *barragouin...* » Une trace de cette acception première se trouve même plus loin chez R., ch. XI : « les *Barragouins* et les Accoursiers... », c'est-à-dire ceux qui baragouinent. Quant aux conjectures étymologiques sur ce mot, cf. *R. E.R.*, V, 393-398. (S.)

18. Le morceau qui suit est forgé de toutes pièces par R. Langue factice dans laquelle on discerne des noms propres (Falbroth, Ringuam, Nembroth, Galeth, Chinon, Scot), des termes techniques (almucathim, alcatim) et des mots communs : marsouin, diavol, grapin, à côté d'une expression érotique : foulthrich al conin. L'auteur nous donnera plus loin deux autres spécimens de baragouin. (S.)

19. Le nom de Galeth, rapproché de Chi-

— Entendez vous rien là ? » dist Pantagruel es assistans.

A quoy dist Epistemon : « Je croy que c'est langaige des antipodes[20] ; le diable n'y mordroit[21] mie. »

Lors dist Pantagruel :

« Compere, je ne sçay si les murailles vous entendront, mais de nous nul n'y entend note[22]. »

Dont dist le compaignon[23] :

« *Signor mio, voi videte per exemplo che la cornamusa non suona mai, s'ela non a il ventre pieno ; cosi io parimente non vi saprei contare le mie fortune, se prima il tribulato ventre non a la solita refectione, al quale è adviso che le mani et li denti abbui perso il loro ordine naturale et del tuto annichillati*[24]. »

A quoy respondit Epistemon : « Autant de l'un comme de l'aultre. »

Dont dist Panurge[25] :

« *Lard, ghest tholb be sua virtiuss be intelligence ass yi body schal biss be*

Ligne 44. A, G : *n'y mordroit pas* ; J : *n'y mordoit mie* — l. 49. G : *vio voi videte* — l. 50. G : *s'era non a* ; K : *non a* — M : *non vi saperi* — M : *le mio fortune* — l. 51. G : *in tribulato* — l. 52. A, G, J : *del tutto* — l. 55. H : *de l'autre* — l. 56. A : *Dont dist Panurge* manque ; G, J : *Dont dit* — l. 57. A : toute cette phrase et les suivantes manquent jusqu'au mot *jocstzampenards* inclus (l. 77) — G, H, J K : *Lard, gef tholb*

non dans ce langage des antipodes, se rapporte évidemment à la famille Gallet, alliée de R. Ulrich Gallet était maître des requêtes de Grandgousier. Cf. l. I, ch. XXX, n. 1 et *Introduction*, p. LXVII. (C.)

20. R. compare ce baragouin au langage des Antipodes, c'est-à-dire au parler des indigènes du Nouveau Monde qui venait précisément d'être découvert par Christophe Colomb et par Magellan, dont la circumnavigation (1519-1522) établit définitivement la réalité jusqu'alors contestée des Antipodes. (S.)

21. Entendrait. Cf. ch. I, l. 28 : « les astrologues n'y peuvent *mordre*. »

22. Rien. Renforcement de la négation, tiré du langage de la musique.

23. Panurge emploie la langue italienne très courante dans la seconde moitié du XVIe s. et familière à la plupart des lettrés de l'époque. Vers 1533, date de *Pantagruel*, l'italien n'était pas encore aussi répandu, d'où le sens de la réplique d'Epistémon : « Aultant de l'un comme de l'aultre. » (S.)

24. « Mon seigneur, vous voyez par exemple que la cornemuse ne sonne jamais qu'elle n'ait le ventre plein. Moi pareillement je ne vous saurais conter mes fortunes, si d'abord mon ventre troublé n'a sa réfection habituelle. Il lui est avis que les mains et les dents ont perdu leur fonction naturelle et sont du tout annihilées. »

25. Le morceau qui suit est de l'écossais et

naturall relvtht, tholb suld of me pety have, for nature hass ulss egualy maide ; bot fortune sum exaltit hess, an oyis deprevit. Non ye less viois mou virtius deprevit and virtiuss men discrivis, for, anen ye lad end, iss non gud [26]. »

— Encores moins, » respondit Pantagruel.

Adoncques dist Panurge [27] :

« *Jona andie, guaussa goussyetan behar da erremedio, beharde, versela ysser lan da. Anbates, otoyyes nausu, eyn essassu gourr ay proposian ordine den. Non yssena bayta fascheria egabe, genherassy badia sadassu noura assia. Aran hondovan gualde eydassu nay dassuna. Estou oussyc eguinan soury hin, er darstura eguy harm, Genicoa plasar vadu* [28]. »

— Estez vous là, respondit Eudemon, Genicoa ? [29] »

A quoy dist Carpalin [30] :

Ligne 58. G, H, J : *hass luss* — l. 59. G : *Non ye less men virtiuss viois deprevit and virtiuss men discrivis for anem ye lad end iss non gud* ; H : *men virtiuss deprevit and virtiuss mem discrivis* ; J : *vioiss men virtiuss deprevit and virtiuss mein discriviss for amen* ; K : *vioiss* — l. 62-63. G, H, J, K : *Encores moins... Genicoa* manque — l. 70. G, H : *Carpalim*

a sans doute été fourni à R. par un étudiant de cette nation à Paris. L'écossais était complètement inconnu au XVIe s., et les éditions ultérieures de *Pantagruel* le remplacent par de l'anglais ; mais le caractère linguistique primordial du morceau ressort de cette remarque qui le suit immédiatement dans les premières éditions : « Sainct Treignan, foutys vous d'Escoss... » Cf. *R.E.R.*, I, 151, et VI, 291. (S.)

26. « Milord, si vous êtes aussi puissant par l'intelligence que vous êtes naturellement grand de corps, vous devez avoir pitié de moi, car la nature nous a faits égaux, mais la fortune en a élevé quelques-uns et abaissé d'autres. Toutefois la vertu est souvent dédaignée et les hommes vertueux sont méprisés, car avant la fin dernière nul n'est bon. »

27. Panurge s'exprime cette fois en basque. Le morceau porte un cachet vulgaire assez prononcé, étant sans doute l'œuvre d'un de ces laquais basques qui étaient au service des grands seigneurs du XVIe s. On se rappelle que Grangousier en avait un à son service (l. I, ch. XXVIII) en qualité de courrier. En dehors de ce fragment, R. a inséré une phrase basque dans les « Propos des bien yvres » : *lagona edatera*. Cf. l. I, ch. V, n. 79, et *R.E.R.*, III, 276-279 (S.).

28. « Monseigneur (grand seigneur), en tous maux il faut remède ; être comme il faut, c'est le difficile. Je vous ai tant prié ! Faites qu'il y ait de l'ordre dans notre propos, où cela sera, sans fâcherie, si vous me faites venir mon rassasiement. Après cela, demandez-moi ce que vous voudrez. Il ne vous fera pas faute de faire même les frais de deux, s'il plaît à Dieu. » Cf. *R. E. R.*, III, 278.

29. C'est-à-dire *Janicoac*, Dieu. Nom qui figure à la fin du morceau basque de Panurge.

30. Du grec χαρπάλιμος, rapide. On voit par la suite que ce Carpalim est un des officiers de Pantagruel. Sur son rôle, cf. Plattard, p. 21-22.

« Sainct Treignan [31], foutys [32] vous d'Escoss, ou j'ay failly à entendre ! »

Lors respondit Panurge [33] :

« *Prug frest strinst sorgdmand strochdt drhds pag brledand* [34] *Gravot Chavigny Pomardiere rusth pkallhdracg Deviniere près Nays* [35], *Beuille kalmuch monach drupp delmeupplistrincq dlrnd dodelb up drent loch minc stzrinquald de vins ders cordelis hur jocststzampenards.* »

A quoy dist Epistemon :

Ligne 71. G : *Treignem* — l. 74. G : *frinst* — G, H, J : *drnds* — l. 76. H, J, K : *delmenpplistrincp* — l. 77. G : *jocst stzamperards* — l. 78. A : *A quoy dist... langaige Lanternoys* manque

31. Saint national de l'Écosse, où il est connu sous le nom de *saint Ringan*, prononciation vulgaire de *sanctus Ninianus*. La forme *Treignan* ou *Trignan* est tirée de *Ringan* par la contamination de la finale du mot saint : *sain-Trignan*. Ce nom est fréquent chez R. Cf. l. I, ch. XVII, n. 27. (S.)

32. Vous êtes. Terme de ce jargon des Écossais parlant français, que R. appelle ailleurs le « languaige *Escosse François* » (l. IV, ch. XL). La forme citée par R. se lit fréquemment, au XVe s., dans le *Mystere de saint Louis, roi de France*. Dès le XIIIe s., dans les *Fabliaux* et dans le *Roman de Renart*, on se moque de ce baragouin. Cf. *R.E.R.*, VII, 457, et IX, 42. (S.)

33. Autre langue de fantaisie, forgée par R. d'après le procédé déjà mentionné : on y discerne également plusieurs noms propres (Gravot, Chavigny, Pomardière, Devinière près [Si]Nays) et quelques noms communs : monach, vins des Cordeliers, [vi]stampenard. (S.) — Il serait possible que R. ait usé de quelque procédé cryptographique de son invention, dont on découvrira sans doute un jour la clef. (C.)

34. Ce brelan (réunion de trois cartes semblables) se rapporte à des propriétés de la famille Rabelais. Chavigny-en-Vallée (com. Varennes-sous-Montsoreau, cant. Saumur, Maine-et-Loire) appartenait à Antoine R., du chef de sa femme Andrée Pavin (cf. *R.E.R.*, VI, 70) ; la Pomardière (com. Seuilly, cant. et arr. Chinon) faisait évidemment partie des mêmes domaines familiaux, puisqu'en 1583, elle est encore entre les mains des Baudelon, héritiers directs de R. (cf. l. I, ch. XXII, n. 13) ; enfin, par analogie, Gravot (com. Bourgueil, cant. et arr. Chinon) peut être rangé dans la même catégorie, car R. en fait une des terres que Gargantua distribue à ses officiers après la victoire (cf. l. I, ch. LI) et y place une anecdote du l. IV, *prol.* Cf. l. I, *Introd.*, p. LVI. (C.)

35. Lisez : la Devinière près Sinays. C'était la maison des champs d'Antoine R., et une tradition, très vraisemblable, recueillie par Gaignières en 1694, y fait naître R. La Devinière appartenait à la paroisse de Cinais, et la famille R. y possédait un domaine appelé Aragon (cf. l. I, ch. IV, n. 17, et ch. XLV, n. 23). (C.)

36. Ailleurs, l. III, ch. XVII : « Elle ne parle point *christian* », lit-on à propos de la Sibylle de Panzoust. Expression qu'on rencontre dans la farce de *Pathelin*, v. 1007 :

« Parlez vous christian[36], mon amy, ou langaige Patelinoys[37] ? Non, c'est langaige Lanternoys[38]. »

Dont dist Panurge[39] :

« *Herre, ie en spreke anders gheen taele dan kersten taele; my dunct nochtans, al en seg ie v niet een wordt, myuen noot v claert ghenouch wat ie beglere; gheest my unyt bermberticheyt yet waer un ie ghevoet mach zunch*[40]. »

A quoy respondit Pantagruel :

« Autant de cestuy là. »

Dont dist Panurge[41] :

Ligne 79. G : *chrestien* — J : *languaige* — l. 80. A, G, H, J, K : *Non c'est langaige Lanternoys* manque — l. 81. A : *dit* — l. 82. G, H, J : *Heere*; K : *Hec re* — l. 83. G, H, J, K, M : *met* — G, J : *vbordt*; K : *ubord* — G, J, K : *bhat ie* — l. 84. K : *gheest* — A, G, H : *zung* — l. 86. A, G, H, J, K : *celluy-la* — l. 87. G, J : *Donc dist*

Saincte Dame, comme il barbote !
Par le corps bieu, il barbelote
Ses mots tant qu'on n'y entend rien.
Il ne parle pas chrestien,
Ne nul langaige qui apert.

C'est une métaphore familière à toutes les langues romanes, dans lesquelles *chrétien* est synonyme d'*homme* et d'*humain* ; de là *parler chrétien*, c'est parler un langage intelligible, en opposition avec *baragouin* ou langage barbare. Henri Estienne se trompe donc en considérant cette expression comme particulière à l'italien et spéciale au vénitien (*Dialogues*, t. II, p. 290). (S.)

37. Semblable à celui de Patelin, dans la farce du même nom, où R. a peut-être pris l'idée de cette fantaisie polyglotte On lit encore le mot dans la plaisante épître que notre auteur avait adressée à Ant. Hullot : « Ces paroles [en latin macaronique]... translatées de *Patelinois* en nostre vulgaire Orleanois... » (S.)

38. Langage imaginaire, semblable à celui qu'on parlait dans le *pays des Lanternois*, séjour de la Dive Bouteille. R. donne ailleurs, l. III, ch. XLVII, un autre échantillon de ce « courtisan languaige *Lanternois* », accompagné d'une traduction en langue vulgaire. Cette expression manque aux premières éditions de *Pantagruel*, le *pays des Lanternois* étant lui-même un emprunt fait au *Disciple de Pantagruel* (1537); mais c'est à notre auteur qu'appartient le sens de « chimérique » qu'il donne à *lanternois*, pendant de *patelinois*. Cf. *R.E.R.*, X, 462-463. (S.) — Du Fail a repris le mot dans ce sens, t. II, p. 58 : « Le paillard respondit en langage de *Lanternois*, et où l'on n'entendoit que le haut alleman. » (C.)

39. Le septième discours est en hollandais. Même provenance littéraire que le neuvième (v. ci-dessous). (S.)

40. « Seigneur, je ne parle point une langue qui ne soit pas chrétienne : il me paraît toutefois que sans que je vous dise un seul mot, mes haillons vous décèlent assez ce que je souhaite. Soyez assez charitable pour me donner de quoi me restaurer. »

41. Le huitième discours est en espagnol, langue à peine connue en France à cette époque, comme le confirme d'ailleurs la réponse de Pantagruel. Il est probable que R. l'ignorait, et le fragment en question provient de la même source littéraire que la plupart des morceaux débités par Panurge. Cf. *R.E.R.*, X, 470-475. (S.)

« *Seignor, de tanto hablar yo soy cansado. Por que supplico a Vostra Reverentia que mire a los preceptos evangeliquos, para que ellos movant Vostra Reverentia a lo qu'es de conscientia, y, sy ellos non bastarent para mover Vostra Reverentia a piedad, supplico que mire a la piedad natural, la qual yo creo que le movra, como es de razon, y con esto non digo mas*[42]. »

A quoy respondit Pantagruel :

« Dea, mon amy, je ne fais doubte aulcun que ne sachez bien parler divers langaiges, mais dictes nous ce que vouldrez en quelque langue que puissions entendre. »

Lors dist le compaignon[43] :

« *Myn Herre, endog jeg med inghen tunge talede, lygesom boeen, ocg uskvvlig creatuer! myne kleebon, och myne legoms magerhed uudviser allygue klalig huvad tyng meg meest behoff girereh, som aer sandeligh mad och drycke : hwarfor forbarme teg omsyder offvermeg, och bef ael at gyffue meg nogeth, aff huylket jeg kand styre myne groeendes maghe, lygeruss son mand Cerbero en soppe forsetthr. Soa shal tue loeffve lenge och lyksalight*[44]. »

Ligne 88. A, G : *Señor* — K : *cansodo* — l. 89. A, G, H : *evangelicos* — l. 92. G : *que le moisra* — l. 94. A, H : *fays* — K : *doubtc* — l. 95. M : *dicte* — l. 98. A, G : *Myn Herre... Adoncques dist le Compaignon* (l. 107) manque — H, J : *boern och* ; M : *boeen* — l. 99. J : *wduyser* ; K : *wdvyser* — H : *allyguel* — l. 100. J : *hwadtyng* — l. 101. H, J : *at gyffue* ; K : *attgyffue* — l. 102. H : *lygeruiis som* — J : *som* — l. 103. J, K : *soa schal* — K : *tu* — H, J, K : *lyksaligh*

42. « Seigneur, je suis las de tant parler : aussi je supplie Votre Révérence de considérer les préceptes évangéliques pour qu'Elle en soit portée à ce qu'exige la conscience : s'ils ne suffisaient pas à émouvoir Votre Révérence à la pitié, je vous supplie que vous considériez la pitié naturelle, qui, je crois, vous touchera, comme de raison ; sur ce, je ne dis plus rien. »

43. Ce neuvième discours est en danois. Morceau littéraire, de couleur archaïsante, sans doute œuvre d'un étudiant danois alors à Paris. Le danois n'a jamais été parlé en France. Le caractère adventice de ce fragment, comme des autres, est indubitable. (S.)

44. « Monsieur, même au cas que, comme les enfants et les bêtes brutes, je ne parlasse aucune langue, mes vêtements et la maigreur de mon corps montreraient clairement ce dont j'ai besoin, à savoir de manger et de boire : ayez donc pitié de moi et faites moi donner de quoi maîtriser mon estomac aboyant, de même qu'on place une soupe devant Cerbère. Ainsi vous vivrez longtemps et heureux. »

45. Du grec Εὐσθενής, puissant, robuste. C'est le nom d'un « officier » de Pantagruel. Sur son rôle, cf. Plattard, p. 23.

— Je croy (dist Eustenes[45]) que les Gothz[46] parloient ainsi, et, si Dieu vouloit, ainsi parlerions nous du cul. »

Adoncques dist le compaignon[47] :

« *Adoni, scolom lecha. Im ischar harob hal habdeca, bemeherah thithen li kikar lehem, chancathub* : « *Laah al Adonai chonen ral*[48]. »

A quoy respondit Epistemon :

« A ceste heure ay je bien entendu, car c'est langue Hebraïcque bien rhetoricquement pronuncée. »

Dont dist le compaignon[49] :

Ligne 104. H : *Eusthenes* — K : *Gottz* — l. 106. H : *compaignonn* — l. 107. A, G, H, J : *scholom* — l. 108. A, G. H, J, K : *chamcathub* — l. 111. G, H, K : *rethoricquement* ; J : *rethoriquement*

46. Pris ici au sens de Barbares. A propos des *paroles gelées* que Panurge entendit sur les confins de la mer Glaciale, l. IV, ch. LVI, R. remarque : « C'estoit langaige barbare... des parolles horrificques... *Goth*, Magoth... et disoient que c'estoient vocables du hourt et hannissement des chevaulx à l'heure qu'on chocque. » Cf. plus bas, ch. X : « *gothique* et barbare. » (S.)

47. Le dixième discours est en hébreu, très correct dans son ensemble, quelques transcriptions fautives mises à part. L'illustre orientaliste Silvestre de Sacy en a donné la transcription exacte et la version, dans l'éd. *Variorum*. Le morceau est certainement l'œuvre d'un rabbin consulté par notre auteur. Les connaissances de R. en hébreu méritent à peine d'être mentionnées. Son enthousiasme pour la langue sacrée, dans la lettre de Gargantua à Pantagruel, ch. VIII, est l'indice des aspirations de l'époque plutôt que l'expression de la réalité. C'est dans le même sens qu'il faut interpréter ici la réplique d'Epistemon. Cf. *R.E.R.*, VI, 296. (S.)

48. « Monsieur la paix soit sur vous. Si vous voulez faire du bien à votre serviteur, donnez-moi tout de suite une miche de pain, ainsi qu'il est écrit : Celui-là prête au Seigneur qui a pitié du pauvre. » Réminiscence du livre des *Proverbes*, XIX, 17 : « Fœneratur Domino qui miseretur pauperis... »

49. Le onzième discours est en grec ancien, transcrit selon la prononciation orientale moderne, comme l'avaient recommandé Reuchlin, Lascaris et Budé, contrairement à Érasme qui fit adopter la prononciation actuellement en usage dans les écoles. Voici la transcription en grec de ce discours : « Δέσποτα τοίνυν πανάγαθε, διὰ τί σύ μοι οὐκ ἀρτοδοτεῖς; ὁρᾷς γὰρ λιμῷ ἀναλισκόμενον ἐμὲ ἄθλιον, καὶ ἐν τῷ μεταξύ με οὐκ ἐλεεῖς οὐδαμῶς· ζητεῖς δὲ παρ' ἐμοῦ ἃ οὐ χρή. Καὶ ὅμως φιλόλογοι πάντες ὁμολογοῦσι τότε λόγους τε καὶ ῥήματα περιττὰ ὑπάρχειν, ὁπότε πρᾶγμα αὐτὸ πᾶσι δῆλόν ἐστι. Ἔνθα γὰρ ἀναγκαῖοι μόνον λόγοι εἰσίν, ἵνα πράγματα, ὧν πέρι ἀμφισβητοῦμεν, μὴ προσφόρως ἐπιφαίνεται. Excellent maître, pourquoi ne me donnez-vous pas de pain ? Vous me voyez dépérir de faim misérablement et cependant vous êtes pour moi sans pitié et vous me demandez des choses hors de propos. Pourtant tous les amis des lettres sont d'accord que les discours et paroles sont superflus quand les faits sont évidents pour tous. Les discours ne sont nécessaires que là où les faits sur lesquels nous discutons ne se montrent pas clairement. » (P.)

« *Despota ti nyn panagathe, doiti sy mi ue artodotis? Horas gar limo analiscomenon eme athlios. Ce en to metaxy eme ue eleis udamos, zetis de par emu ha u chre, ce homos philologi pamdes homologusi tote logus te ce rhemeta peritta hyrparchin. opote pragma asto pasi delon esti. Entha gar anancei monon logi isin, hina pragmata, (hon peri amphibetumen), me phosphoros epiphenete.* »

— Quoy, dist Carpalim, lacquays de Pantagruel, c'est Grec, je l'ay entendu[50]. Et comment? As tu demouré en Grece? »

Donc dist le compaignon[51] :

« *Agonou dont oussys vou denaguez algarou, nou den farou zamist vous mariston ulbrou, fousquez vou brol, tam brédaguez moupreton den goul houst, daguez daguez nou croupys fost bardounnoflist nou grou. Agou paston tol nalprissys hourtou los echatonous prou dhouquys brol panygou den bascrou noudous caguons goulfren goul oust troppassou.* »

— J'entends, se me semble, dist Pantagruel ; car, ou c'est langaige de mon pays de Utopie, ou bien luy ressemble quant au son. »

Et, comme il vouloit commencer quelque propos, le compaignon dist[52] :

« *Jam toties vos per sacra perque deos deasque omnis obtestatus sum ut, si qua vos pietas permovet, egestatem meam solaremini, nec hilum proficio clamans et ejulans. Sinite, queso, sinite, viri impii,*

Quo me fata vocant

Ligne 113. A : *ty nin* — A, G : *dioti* — G : *si mi* ; J : *sy my* — l. 114. A, G, H, J : *athlios* ; K : *athios* — A, G, H : *metaxy* — G : *zetis de per* — l. 115. A, G, H, J : *pandes* — K : *philogi pandes* — A, H, J, K : *rhemata* — l. 116. A, G, H, J : *hyparchin* — A, G, J, K : *afto* — l. 122. G. H : *zamist vou* — l. 124. G : *couppys fost* — A, G, J : *bardounoflist* — l. 125. A, G, H, J : *ecbatanous* — l. 126. A, H, J : *caguous* G : *cagnous* — l. 127. A, H, J : *si me semble* — l. 128. J : *resemble* — l. 129. K : *Et comme*

50. Je l'ai compris.

51. Le douzième discours est d'une langue de fantaisie, dernier baragouin de Panurge. Comme dans les précédents, on y discerne plusieurs mots connus : « Croupys, prou, panigou, cagous. » R. en fait arbitrairement la langue d'Utopie. (S.)

52. Ce dernier discours est en latin, idiome le plus proche de la « langue naturelle et maternelle » de Panurge.

abire, nec ultra vanis vestris interpellationibus obtundatis, memores veteris illius adagi quo venter famelicus auriculis carere dicitur[53]. »

— Dea, mon amy, dist Pantagruel, ne sçavez vous parler Françoys ?

— Si faictz tres bien, Seigneur, respondit le compaignon, Dieu mercy. C'est ma langue naturelle et maternelle, car je suis né et ay esté nourry[54] jeune au jardin de France[55] : c'est Touraine.

— Doncques, dist Pantagruel, racomptez nous quel est vostre nom et dont vous venez, car, par ma foy, je vous ay jà prins en amour si grand que, si vous condescendez à mon vouloir, vous ne bougerez jamais de ma compaignie, et vous et moy ferons un nouveau pair[56] d'amitié telle que feut entre Enée et Achates.

— Seigneur, dist le compaignon, mon vray et propre nom de baptesme est Panurge, et à present viens de Turquie, où je fuz mené prisonnier lorsqu'on alla à Metelin[57] en la male[58] heure, et voluntiers vous racompteroys mes fortunes, qui sont plus merveilleuses que

---

Ligne 136. A, G, H, K : *adagii* — l. 139. A : *Si fois* ; G, H, J : *Si foys* — l. 141. H, J : *on jardin* — A, G : *c'est Touraine* manque — l. 142. M : *racomtez* — l. 143. M : *car par foy* — A, G : *si grande* — l. 145. A, G : *per d'amytié* — l. 146. A, G : *fut* — l. 148. A : *Turcquie* — l. 149. A, G : *voulentiers* ; K : *vouluntiers*

53. Ventre affamé n'a pas d'oreilles. Cf. Érasme, *Adages*, II, 8, 84 : « Venter auribus caret. » Le mot serait de Caton.

54. Élevé. Cf. l. III, ch. V : « je n'y suis ne *nourry* ne accoustumé » [à être quitte, sans dettes]. (P.)

55. L'image, sinon l'expression elle-même, remonte au moins au XVe s. Francesco Florio, dans sa *Description de Tours* (vers 1477), écrit : « Est autem Turonia in medio sita regni profecto, ut dicunt, et est *Franciæ viridiarium.* » Cf. *Mém. Soc. arch. de Touraine*, t. VII, p. 91. (C.)

56. Paire, couple ; parfois du masc. au XVIe s. jusque dans Montaigne.

57. Aujourd'hui Mytilène, capitale de l'île de ce nom, ancienne Lesbos. En 1502, lors d'une petite croisade ordonnée par le pape en l'honneur du jubilé, les Français en tentèrent le siège, mais ils furent défaits et laissèrent trente-deux prisonniers aux mains des Turcs. Ce malheureux épisode, bien oublié, intéressa cependant vivement les contemporains. Cf. *Chroniques* de Jean d'Auton, 3e partie, ch. XXVII et XXVIII, Gaguin, Monstrelet, etc. Remarquons que R. donnant à Panurge trente-cinq ans ou environ, à son arrivée à Paris, on doit lui en supposer vingt ou vingt-cinq lors de son départ pour la croisade en 1502. On devrait donc rapporter les événements du IIe livre aux années 1510 à 1515 si l'on voulait faire preuve de rigueur chronologique. (C.)

58. Mauvaise. Latinisme (*mala*, même sens).

celles de Ulysses; mais puisqu'il vous plaist me retenir avecques vous, — et je accepte voluntiers l'offre, protestant jamais ne vous laisser, et alissiez[59] vous à tous les diables, — nous aurons en aultre temps plus commode assez loysir d'en racompter, car pour ceste heure j'ay necessité bien urgente de repaistre : dentz aguës[60], ventre vuyde[61], gorge seiche, appetit strident[62], tout y est deliberé. Si me voulez mettre en œuvre, ce sera basme[63] de me veoir briber[64]. Pour Dieu, donnez y ordre! »

Lors commenda Pantagruel qu'on le menast en son logis et qu'on luy apportast force vivres, ce que fut faict, et mangea tres bien à ce soir, et s'en alla coucher en chappon[65], et dormit jusques au lendemain heure de disner, en sorte qu'il ne feist que troys pas et un sault du lict à table[66].

Ligne 152. A : *voulentiers* — G : *et que je aaccepte voulentiers* — K : *l'offrc* — l. 153. A, G, H, J, K : *allissiez vous* — l. 156. A, G, H, J, K : *appétit strident* manque — l. 159. A : *commanda* — l. 162, A, G, H, J, K : *en sorte qu'il... à table* manque.

59. Allassiez. Cf. l. I, ch. XXV, n. 65.

60. Aiguës. Cf. l. I, ch. XIV, n. 8.

61. Vide. Cf. l. I, ch. XXXII, n. 28.

62. Violent. Sens généralisé d'un adjectif appliqué proprement aux sons et aux bruits. Cf. ch. XIX : « l'Anglois... de l'une [main] frappa l'aultre en son *strident* ». (S.)

63. Baume. Forme archaïque, usuelle chez R. qui emploie une seule fois, dans le *Prologue* du l. I, l. 11, la forme *baulme*, courante au XVIe s. (S.) — Cf. l. IV, ch. VII : « La chaire en est tant délicate, tant savoureuse, et tant friande, que c'est *basme* ». Le *baume* de la Mecque (suc résineux du baumier) était si précieux qu'il avait donné lieu à une expression proverbiale, qu'on trouve dans les *Cent nouv. nouv.*, nouv. 96, et dans *Anc. poés. fr.*, t. III, p. 295. (C.)

64. Manger avidement. Le sens propre en est mendier des bribes. L'acceptation rabelaisienne, parallèle à *briffer*, reste isolée. (S)

65. Comme les poules, de bonne heure. Le LIIe *Arrest d'amour* met les maris en possession de « se aller coucher et départir d'une compagnie à telle heure que bon leur semble, voir *en chapon* si mestier est. » (C.)

66. Sauta du lit à table. Il s'agissait sans doute d'un saut précédé de trois pas de course pour prendre élan. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 110. (C.)

Comment Pantagruel equitablement jugea d'une controverse merveilleusement obscure et difficile si justement que son jugement fut dict fort admirable.

Chapitre X.

Pantagruel, bien records[1] des lettres et admonition de son père, voulut un jour essayer son sçavoir.

De faict, par tous les carrefours de la ville mist conclusions[2] en nombre de neuf mille sept cens soixante et quatre, en tout sçavoir, touchant en ycelles les plus fors doubtes qui feussent en toutes sciences.

Et premierement, en la rue du Feurre[3], tint contre tous les regens[4],

---

Ligne 4. A : *dit* — A, G, H, J : *plus admirable que celluy de Salomon* — l. 5. A, G, H, J : *chapitre IX* — l. 8. A, G : *Et de faict* — l. 9. A : *nombre de sept cens soixante en tout sçavoir* ; K : *neuf mile sept cens soixante et quatre* — l. 10. G : *en icelles* — K : *doubtées*

1. Qui se souvient. Tiré du verbe *se recorder*, se rappeler. Marot dit dans le même sens, t. I, p. 82 :

Mais en estant de son dire *recors*,
Vous ne craindrez ceux qui tuent les corps.

La graphie rabelaisienne est savante, reflétant le lat. *recordatus*. (S.)

2. La controverse orale était considérée depuis le moyen âge comme l'épreuve par excellence du savoir et de l'habileté dialectique. Le clerc désireux d'argumenter affichait préalablement ses *thèses* ou *conclusions*. C'est ainsi que Pic de la Mirandole, en 1483, avait annoncé à Rome qu'il était prêt à discuter sur 900 questions. La *Kresme philosophale des questions enciclopédiques de Pantagruel* est une parodie de ces thèses universitaires. (P.)

3. Rue du Fouarre, où étaient au moyen âge les salles de cours de la Faculté des Arts. Elle tirait son nom de la paille (*feurre*) sur laquelle s'asseyaient primitivement les écoliers. Dante (*Parad.* X, 136-138) parlait déjà du *vico degli strami*. (P.)

4. On appelait ainsi les maîtres ès arts, qui avaient le droit de tenir école (regere scolas). (P.)

artiens[5] et orateurs[6], et les mist tous de cul[7]. Puis en Sorbonne tint contre tous les theologiens par l'espace de six sepmaines, despuis le matin quatre heures jusques à six du soir ; exceptez deux heures d'intervalle pour repaistre et prendre sa refection.

Et à ce assisterent la plus part des seigneurs de la Court, maistres des requestes[10], presidens, conseilliers, les gens des comptes[11], secrétaires, advocatz et aultres, ensemble les eschevins[12] de ladicte ville avecques les medicins[13] et canonistes[14]. Et notez que d'iceulx[15] la plus part prindrent[16] bien le frain au dentz ; mais, nonobstant leurs ergotz[17] et

---

Ligne 14. K : *sepmaincs* — l. 15. A, G : *de intervalle* — l. 16. J : *repaistre* — A, G, H, J, K : *réfection Non qu'il* (A, G : *Non pas qu'il*) *engardast*[8] *les dictz théologiens Sorbonicques de chopiner et se refraischir à leurs beuvettes acoustumées*[9]. *Et à ce*... — l. 18. H : *conseillers* — l. 20. G : *medecins* — A, G : *Et notez qu'il y en avoit qui prindrent*... — l. 21. A, G : *aux dentz*

5. Étudiants ès arts. Et plus bas, ch. XVIII : « Tous ces grimaux, *artiens* et intrans... » Ce terme d'école signifie proprement : instruit dans les arts libéraux, ces derniers embrassant les humanités et la philosophie. (S.)

6. Aucune catégorie d'étudiants ne portait ce titre. R. désigne sans doute par ce mot ceux qui, par leur situation, étaient amenés à prendre la parole au nom de la gent scolastique. (P.)

7. Les obligea à se rasseoir sur la paille. Cf. l. IV, ch. XIX : « Panurge restoyt *de cul* sur le tillac. » (C.)

8. Empêchât. Cf. l. I, ch. XXXIX, n. 68.

9. Cf. l. I, ch. XV, n. 31 : « chopiner theologalement. » Montaigne, *Essais*, l. III, ch. XIII, excuse les théologiens : « Soit par gausserie, soit à cause que *le vin theologal et sorbonique est passé en proverbe*, et leurs festins, je treuve que c'est raison qu'ils en disnent d'autant plus commodement et plaisamment qu'ils ont utilement et serieusement employé la matinée à l'exercice de leur eschole. » (C.)

10. C'étaient des officiers qui exerçaient la juridiction des requêtes de l'hôtel, et avaient pour attributions spéciales la connaissance des procès intéressant les officiers de la maison du roi, la délivrance des lettres de justice, etc. Ils étaient réputés faire partie du Parlement où ils siégeaient au-dessus des conseillers. Remarquons qu'en 1543, Cl. Chappuis, dans son *Discours de la Court*, range R. au nombre des maîtres de requêtes. Cf. l. I, *Chronologie*, p. CXXXIX. (C.)

11. La Chambre des comptes de Paris se composait d'un premier président, de douze présidents, de soixante-dix-huit conseillers maîtres, de trente-huit conseillers correcteurs et de quatre-vingt-deux conseillers auditeurs. Il y avait en outre un avocat général, un substitut, des greffiers, contrôleurs, huissiers, procureurs, etc. (C.)

12. Le corps d'échevinage à Paris comprenait quatre échevins, qui avaient à leur tête le prévôt des marchands. Ils avaient la connaissance des procès entre négociants, pour fait de commerce, s'occupaient de la police de la navigation pour l'approvisionnement de la ville et visitaient les cabarets. (C.)

13. Les professeurs de l'École de Médecine.

14. Maîtres de la Faculté de droit canonique. Toutes les facultés sont donc représentées à cette assemblée, puisqu'il n'y avait pas alors de faculté des lois [de droit civil] à l'Université de Paris. (P.)

15. Ceux-là. Cf. l. I, *Prol.*, n. 71.

16. Prirent. Cf. l. I, ch. XXVI, n. 39.

fallaces[18], il les feist tous quinaulx[19] et leurs monstra visiblement qu'ilz n'estoient que veaulx engiponnez[20].

Dont tout le monde commença à bruyre[21] et parler de son sçavoir si merveilleux, jusques es bonnes femmes, lavandieres[22], courratieres[23], roustissieres, ganyvetieres[24] et aultres, lesquelles, quand il passoit par les rues, disoient: « C'est luy! » A quoy il prenoit plaisir, comme Demosthenes, prince des orateurs grecz, faisoit, quand de luy dist une vieille acropie[25], le monstrant au doigt: « C'est cestuy là[26]. »

Or, en ceste propre saison, estoit un procès pendent en la court entre deux gros seigneurs, desquelz l'un estoit Monsieur de Baysecul[27],

---

Ligne 22. A : *leur* — l. 23. G : *n'estoyent* — A : *engiponnez* manque — l. 24. H, J : *commencza* — l. 25. A, G : *si merveilleux qu'il n'y avoit pas les bonnes femmes* — l. 26. G : *guanyvettieres et aultres que quant il passoit par les rues ne dissent*; A : *que quand il passoit par les rues ne dissent* — l. 27. J : *disoyent* — l. 28. G : *quant de luy* — l. 29. A : *en le monstrant* — l. 30. A, G : *pendant* — l. 31. J : *seigueurs* — A, G : *Baise cul*

17. Conclusions (des syllogismes). Terme d'école, lat. *ergo*, transcrit ici *ergot* par un jeu de mots avec l'homonyme français correspondant (cf. se dresser sur ses ergots). De même Des Périers, *nouv.* IV : « un maistre aux arts, et si plein d'*ergotz*, qu'on ne sçauroit durer aupres de luy. » (S.)

18. Sophismes. Rare dans ce sens. R. emploie souvent *fallace* comme adjectif : trompeur. Cf. l. I, ch. XXXI, n. 31. *Fallacia* est dans le langage scolastique un terme technique de logique. Les traités du temps distinguent six sortes de *fallaciæ*. (P.)

19. Il les rendit confus. Cf. l. I, ch. XIII, n. 59.

20. Revêtu d'un jupon ou robe. Tous les personnages énumérés plus haut portaient en effet des robes.

21. Faire du bruit. Vieilli dans ce sens.

22. Blanchisseuses. Et plus bas, ch. XXX : « Matabrune *lavandière* de buées. » Mot vieilli dans ce sens.

23. Courtières. Et plus bas, ch. XXX : « Helene *courratiere* de chamberieres. » Forme archaïque encore vivace dans les patois. (S.)

24. Coutelières, marchandes de *ganivets* ou petits canifs. Cf. plus bas, ch. XII : « plumes et *ganivets* de Lyon. »

25. Accroupie. Cf. *crope*, croupe, l. I, ch. XXXV, n. 14.

26. Cette anecdote est rapportée par Cicéron, *Tusculanes*, V, 36 : « Leviculus sane noster Demosthenes qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis mulierculæ, ut mos in Graecia est, insusurrantisque alteri : Hic est ille Demosthenes » ; par Pline le Jeune, *Ep.* IX, 23, 5 ; par Elien, *Variæ Historiæ*, IX, 17. Nulle part la bonne femme n'est représentée, comme ici, accroupie : ce détail pittoresque est de l'invention de R. (P.)

27. Cf. ci-dessus, ch. VII : le *Baisecul* de chirurgie. Ailleurs, *Baise mon cul* est le nom facétieux que Gymnaste donne à son épée, l. IV, ch. XLI : « Si sacque son espée *Baise mon Cul*

demandeur, d'une part, l'aultre Monsieur de Humevesne, defendeur, de l'aultre, desquelz la controverse estoit si haulte et difficile en droict que la court de Parlement n'y entendoit que le hault alemant [28]. Dont, par le commandement du roy, furent assemblez quatre les plus sçavans et les plus gras de tous les parlemens de France, ensemble le Grand Conseil [29], et tous les principaulx regens des universitez, non seulement de France, mais aussi d'Angleterre et Italie, comme Jason [30], Philippe Dece [31], Petrus de Petronibus [32] et un tas d'aultres vieulx Rabanistes [33]. Ainsi assemblez, par l'espace de quarente et six sepmaines n'y avoyent sceu mordre [34] ny entendre le cas au net pour le mettre en droict en façon quelconques, dont ilz estoyent si despitz [35] qu'ilz se conchioyent de honte villainement.

Mais un d'entre eulx, nommé Du Douhet [36], le plus sçavant, le plus

---

Ligne 32. J : *demadeur* ; K : *demandur* — G : *l'autre* — l. 33. G : *controversie* — G : *si très haulte* ; K : *si haule* — l. 36. G : *et les plus grans* — G : *le Grant Conseil* — l. 39. A, G : *vieulx Rabanistes* manque — l. 40. A, G : *Et ainsi* — A, G, H : *quarante* — l. 42. H, J : *faczon* ; A : *facon quiconcques* — A : *estoient* — G : *despitez* — A : *conchioient*

(ainsi la nommoit-il) », appellation plaisante qu'on lit aussi chez du Fail, t. I, p. 98. C'est là une parodie des noms d'épées célèbres dans les romans de chevalerie. Rappelons encore le sobriquet de *Basimecu*, par lequel la populace anglaise désignait le Dauphin de France, et que Shakespeare mentionne dans *Le roi Henri VI*, part. II, acte IV, sc. VII. (S.)

28. Allemand ancien, ou allemand du haut pays. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 59.

29. Ce tribunal, créé en 1497 par Charles VIII qui lui donna les attributions judiciaires dévolues jusque là au Conseil du roi, était composé du chancelier de France, des maîtres des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi et de dix-sept conseillers ordinaires. (C.)

30. Mainus, dit Jason (1485-1519), jurisconsulte de Padoue, composa des commentaires sur le Code et les Pandectes, notamment des *Responsa* ou *Consilia*, cités par R. au ch. XXXVII du l. III. « *Jason* en ses *Conseilz*. » (P.)

31. Philippe Dèce, professeur de droit à Pise et à Pavie, fut nommé par Louis XII conseiller au parlement de Bourges, puis à celui de Valence. Il mourut à Vienne en 1535. (P.)

32. Pierre des Lourdauds (bas-latin : *petro* même sens) (P.)

33. Rabbinistes. Ici au sens ironique de docteurs ou savants. C'est un dérivé de *rabban*, forme parallèle à *rabbin*, tous les deux remontant, par l'intermédiaire du bas-latin, à l'hébreu *rabb*, docteur. R. connaît une troisième forme *rabbi* (l. IV, ch. XLV), celle-ci figurant déjà dans les Mystères du XVe s. (S.)

34. Comprendre. Cf. ch. IX, n. 21.

35. Dépités. Cf. l. I, ch. VII, n. 23.

36. Briand Vallée, sgr. du Douhet, cant. de Saintes (Char.-Inf.), fut probablement président au présidial de Saintes, devint conseiller au Parlement de Bordeaux de 1527 à 1544, et

expert et prudent de tous les aultres, un jour qu'ilz estoyent tous philogrobolizez[37] du cerveau, leur dist :

« Messieurs, jà long temps a[38] que sommes icy sans rien faire que despendre[39], et ne pouvons trouver fond ny rive en ceste matiere, et, tant plus y estudions, tant moins y entendons, qui nous est grand honte et charge de conscience, et à mon advis que[40] nous n'en sortirons que à deshonneur, car nous ne faisons que ravasser[41] en noz consultations; mais voicy que j'ay advisé. Vous avez bien ouy parler de ce grand personnaige, nommé Maistre Pantagruel, lequel on a congneu estre sçavant dessus la capacité du temps de maintenant es grandes disputations qu'il a tenu contre tous publiquement? Je suis d'opinion que nous l'apellons et conferons de cest affaire[42] avecques luy, car jamais homme n'en viendra à bout si cestuy là n'en vient. »

A quoy voluntiers consentirent tous ces conseilliers et docteurs.

Ligne 45. A : *estoient* — l. 46. A, G, J : *de cerveau* — l. 47. J : *langtemps* — A, G : *sans riens* — l. 48. G, J : *et ne povons* — A, G : *fons ny rive* — l. 49. A : *une grand honte*; G : *une grant honte* ; J : *grande honte* — l. 51. H, J : *nos* — l. 52. J : *bien oy* l. 53. G : *ce grant* — l. 55. A, G : *tenues* — A, G, H, J, K : *publicquement* — l. 56. A, G : *le appellons* — l. 57. G : *ne viendra* — l. 58. A, G : *voulentiers*

mourut avant le 6 août 1544. Cf. Fleury-Vindry, t. II, p. 69. C'était un lettré qui avait fait de sa demeure l'asile des muses : « litteras et litteratos ita coluit ut omnes ad eum tanquam ad musarum domicilium confluerent. » Cf. De Lurbe, *De illustr. Aquitaniæ viris*, 1591, p. 101. Il fonda par testament une chaire de théologie au collège d'Aquitaine. Dolet, Voulté, Buchanan, lui ont dédié des vers. Antoine de Govea lui a décoché une épigramme *De Briando Vallio* (1539) qui suscita une réponse de Vallée et une pièce de vers de R. lui-même : *Francisci Rablesii allusio.* On a des lettres de Robert Breton à Vallée (1540), et surtout de Jules Scaliger, qu'il avait sauvé de l'accusation redoutable d'avoir rompu l'abstinence du carême (Bèze, *Hist. eccl.*, ann. 1538). Il est encore question de Du Douhet, l. IV, ch. XXXVII, dans les mêmes termes élogieux qu'au l. II : « Vrayement, dist Epistemon, j'en veids l'experience à Xainctes en une procession generale, present le tant bon, tant vertueux, tant docte et equitable president Briand Vallee, seigneur du Douhet. » L'anecdote remonte sans doute aux relations amicales de R. avec Amaury Bouchard, président du présidial de Saintes. (C.)

37. Mot forgé par R., synonyme de *matagrabolisé*, celui-ci fréquent, celui-là isolé dans ce passage unique. Il s'applique aux cerveaux creux qui aiment (φίλος) à *grabeler* et qui finissent par s'étourdir de leurs propres rêveries. (S.)

38. Il y a longtemps que. Cf. *pieça* [pièce de temps a] et *n'a guères*.

39. Dépenser.

40. *Que* est introduit par la confusion de *à mon advis* avec *je suis d'avis que*.

41. Rêvasser. Cf. l. I, ch. LVIII, n. 38.

42. *Affaire* est tantôt masc. et tantôt fém. dans la langue du XVIe s.

De faict, l'envoyerent querir sur l'heure et le prierent vouloir le procès canabasser[43] et grabeler[44] à poinct, et leur en faire le raport tel que de bon luy sembleroit en vraye science legale, et luy livrerent les sacs[45] et pantarques[46] entre ses mains, qui faisoyent presque le fais de quatre gros asnes couillars. Mais Pantagruel leur dist :

« Messieurs, les deux seigneurs qui ont ce procès entre eulx sont ilz encore vivans ? »

A quoy luy fut respondu que ouy.

« De quoy diable donc (dist il), servent tant de fatrasseries[47] de papiers et copies que me bailliez? N'est ce le mieux ouyr par leur vive voix leur debat que lire ces babouyneries[48] icy, qui ne sont que tromperies, cautelles diabolicques de Cepola[49] et subversions de droict ? Car je suis sceur que vous et tous ceulx par les mains desquelz a passé le procès y avez machiné ce que avez peu *Pro et Contra*, et, au cas que leur controverse estoit patente et facile à juger, vous l'avez obscurcie par sottes et desraisonnables raisons et ineptes opinions de Accurse[50],

---

Ligne 59. A, G : *Et de faict* — A, G : *vouloir ung peu veoir le procès et leur en faire le rapport* — l. 61. A : *que luy sembleroit* ; G, J, K : *tel que bon luy sembleroit* ; H : *telque bon sembleroit* — l. 62. K : *ses mains* — A : *faisoient* — l. 63. G : *Et Pantagruel* — J : *leurs dist* — l. 64. A, G, J : *Messeigneurs* — l. 67. J : *dionc* — l. 68. A, G, H, J : *baillez* — A, G : *Ne vault il pas beaucoup* (ce mot manque dans G) *mieulx les ouyr de leur vive voix narrer leur debat* ; J : *ouir* — l. 69. J : *baboyneries* — l. 70. G : *diaboliques* — l. 71. G : *seur* — A, H, J : *que et vous et tous* — l. 72. H, J : *et on cas*

43. Proprement : tisser. Verbe dérivé du langued. *canabas*, toile de chanvre écrue, canevas. Image tirée du métier du tisserand. (S.)

44. Éplucher, examiner minutieusement. Cf. l. I, ch. XX, n. 39.

45. On appelait alors *sacs* ce que nous nommons dossiers. Les pièces de procédure étaient enfermées dans ces sacs. Cf. *R. XVIe s.*, I, 30. (P.)

46. Pancartes : titres, actes authentiques. Cf. l. I, ch. VIII, n. 3.

47. Tas de fatras, de choses inutiles. Dérivé de *fatras*, rare en dehors de R.

48. Singeries. Le primitif *babouin*, attesté dès le XIVe s., ne se trouve dans R. que sous la forme macaronique. Cf. ch. VII, l. 46, *de baboinnis*.

49. Fameux jurisconsulte de Vérone (XVe s.) qui avait publié, sous le titre de *Cautelæ*, un recueil de ruses, fraudes et recettes pour éluder la loi et les châtiments. Cf. Plattard, p. 102. Voici le titre de son livre d'après une édition de Lyon, 1495 : *Disertissimi juris utriusque monarche* [monarcha, prince de la jurisprudence] *domini Bartholomaei Veronensis Cepolle nuncupati Cautele juris utilissime : quibus et advocati et procuratores suis clientulis in omni strepitu judiciorum facile subvenire possunt*. (P.)

50. Sur Accurse, cf. ch. V, n. 61.

Baldo[51], Bartole[52], de Castro[53], de Imola[54], Hippolytus[55], Panorme[56], Bertachin[57], Alexandre[58], Curtius[59] et ces aultres vieulx mastins[60] qui jamais n'entendirent la moindre loy des *Pandectes*, et n'estoyent que gros veaulx de disme[61], ignorans de tout ce qu'est necessaire à l'intelligence des loix[62].

« Car (comme il est tout certain) ilz n'avoyent congnoissance de langue ny Grecque, ny Latine[63], mais seullement de Gothique[64] et

---

Ligne 75. M : *Hoppolytus* — l. 77. A : *n'estoient* ; G : *n'estoyent que de gros* — l. 80. A : *n'avoient* — l. 81. A, H, J : *gothicque*

51. Petrus Baldus de Ubaldis, né à Pérouse en 1323, mort en 1400, enseigna le droit à Pavie, Bologne et Padoue. Ses commentaires étaient encore réimprimés à l'époque de R. C'est le jurisconsulte le plus fameux de l'école Bartoliste. (P.)

52. Bartolus, de Sassoferrato (1313-1357), professeur de droit à Bologne et à Pise, surnommé le flambeau ou la lanterne du droit, *fax* ou *lucerna juris*, fut aussi célèbre au XIVe s. qu'Accurse au siècle précédent.

53. Paul de Castro (XVe s.), Napolitain, professeur de droit à Florence, Sienne, Bologne et Padoue. (P.)

54. Alexandre d'Imola, jurisconsulte qui enseigna le droit à Bologne dans la première moitié du XVIe s. (P.)

55. Hippolyte, connu aussi sous le nom de Riminaldus, jurisconsulte ferrarais (XIVe s.) (P.)

56. Nicolas Tedesco, surnommé le Panormitain, ou *Abbas Siculus*, né à Catane en 1386, fut archevêque de Palerme (d'où son surnom). Il avait enseigné le droit canonique à Catane, Sienne, Parme, Bologne et laissa des commentaires sur les Décrétales, le Sexte, les Clémentines. Il représenta le roi de Castille au concile de Bâle. Cf. P. Viollet, *Les Sources du droit canonique*, p. 86. (P.)

57. Bertachin, de Fermo, près d'Ancône (1438-1497), jurisconsulte, avocat du Consistoire. (P.)

58. Sans doute Alexandre Tartagno, jurisconsulte du XVe s., auteur de commentaires sur le droit civil et le droit canonique. (P.)

59. Élève de Jason, conseiller du marquis de Montferrat (vers 1470). (P.)

60. Mâtins. Ici au sens de lourdauds prétentieux. Cf. l. I, ch. LIV, n. 38.

61. Cf. Du Fail, t. I, p. 79 : « nyais, lourdaux et *gros veaux de disme.* » Furetière (1691) donne encore l'expression. (C.)

62. R. reprend ici contre les glossateurs des textes juridiques latins les critiques formulées d'abord par Laurent Valla (préface du 3e livre de ses *Elegantiæ*), puis par Budé, dans ses premières *Annotationes in Pandectas* (cf. Delaruelle, *Budé*, p. 93-113) et par tous les jurisconsultes humanistes contemporains : Alciat, Tiraqueau, etc. Cf. Plattard, p. 103-105. La lettre dédicace des *Epistulæ medicinales* de Manardi (1532), adressée par R. à Tiraqueau, nous montre qu'à cette date, cette campagne contre les glossateurs était encore d'actualité : « Sunt tamen etiamdum quibus exoleta illa Barbarorum glossemata excuti e manibus non possunt. » (P.)

63. Valla, *Elegantiæ*, IV, 104, cite entre autres exemples de l'ignorance d'Accurse en latin celui-ci : « Et alibi : Principibus, inquit, nomen græcum est. » (P.)

64. C'est de ce terme que s'était servi Laurent Valla pour qualifier la latinité barbare des glossateurs (legulei), préface du 3e livre des

Barbare ; et toutesfoys les loix sont premierement prinses des Grecz, comme vous avez le tesmoignage de Ulpian, *l. posteriori De orig. juris*[65], et toutes les loiz sont pleines de sentences et motz Grecz ; et secondement sont redigées en latin le plus elegant et aorné qui soit en toute la langue Latine[66], et n'en excepteroys voluntiers ny Saluste, ny Varron, ny Ciceron, ny Senecque, ny T. Live, ny Quintilian. Comment doncques eussent peu entendre ces vieulx resveurs le texte des loix, qui jamais ne virent bon livre de langue Latine, comme manifestement appert à leur stile, qui est stille de ramonneur de cheminée ou de cuysinier et marmiteux[67], non de jurisconsulte ?

« Davantaige, veu que les loix sont extirpées[68] du mylieu de philosophie moralle et naturelle, comment l'entendront ces folz qui ont, par Dieu, moins estudié en philosophie que ma mulle ? Au regard des lettres de humanité[69] et congnoissance des antiquitez et histoire, ilz

---

Ligne 82. A, G : *toutes fois* — l. 83. A : *tesmoingnage* — l. 86. A, G : *et n'en excepte voluntiers* (ce mot manque dans G) *ny Saluste, ny Varron, ny Ciceron, ny Pline, ny T.Live, ny Quintilian* — l. 88. A : *vieux* — l. 90. A. G : *il appert* — l. 92. G : *Davantage* — A : *du meillieu* ; G : *du meilleur* — l. 94. A, G : *Et au regard* — l. 95. A. G : *et de congnoissance* — G : *et histoires*

Elegantiæ : « Gothi isti quidni et Vandali existimandi sunt ?. . . Isti admiscent [linguæ romanæ] gothicam. » En effet, des mots comme treuga (trêve), guerra (guerre) sont couramment employés dans leurs ouvrages. Ce passage est cité par Budé : *Annotationes priores in Pandectas*, p. 39. (P.)

65. C'est Pomponius, et non Ulpien, qui rapporte l'origine grecque de la loi des Douze Tables dans le Digeste, *De origine juris*, II. (P.)

66. Valla et Budé professent cette même admiration pour le latin des textes juridiques. Cf. *Elegantiæ, loc. cit.*, et *Annotationes priores in Pandectas*, p. 39 : *Pandectarum laus*. (P.)

67. Marmiton. Cf. ci-dessus, ch. VII : « La Barbotine des *marmiteux*. »

68. Tirées du sol où elles avaient leurs racines.

69. Les littératures classiques, considérées comme instrument d'éducation morale. C'est probablement la première mention de ce sens donné au mot *humanité*, destiné à remplacer les anciens arts libéraux, le *trivium* et le *quadrivium* du moyen âge. (S.) — Budé a cherché à restaurer les sciences juridiques par la philologie, qui embrasse la philosophie, l'histoire, en un mot les humanités. Cf. particulièrement son *De philologia*, II. Ses disciples, comme Tiraqueau, exhortaient les juristes à consolider et illustrer la jurisprudence par la culture humaniste : « ea sunt philosophorum placita, oratorum decreta, antiquitatis historiarumque monumenta, poetarum carmina. » Préface du *De legibus connubialibus*, éd. de 1524. R. se fait donc ici le champion des idées chères aux jurisconsultes humanistes. (P.)

en estoyent chargez comme un crapault de plumes[70], dont toutesfoys les droictz sont tous pleins et sans ce ne pevent estre entenduz, comme quelque jour je monstreray plus apertement par escript.

« Par ce, si voulez que je congnoisse de ce procès, premierement faictez moy brusler tous ces papiers, et secondement faictez moy venir les deux gentilzhommes personnellement devant moy, et, quand je les auray ouy, je vous en diray mon opinion, sans fiction ny dissimulation quelconques. »

A quoy aulcuns d'entre eux contredisoient, comme vous sçavez que en toutes compaignies il y a plus de folz que de saiges et la plus grande partie surmonte tousjours la meilleure, ainsi que dict Tite Live parlant des Cartagiens[72]. Mais ledict Du Douhet tint au contraire virilement, contendent[73] que Pantagruel avoit bien dict, que ces registres, enquestes, replicques[74], reproches[76], salvations[77] et aultres telles diableries n'estoient que subversions de droict et allongement de procès, et que le diable les emporteroit tous s'ilz ne procedoient

Ligne 96. A : *estoient* — A, G, H, J : *plumes, et en usent comme ung crucifix d'ung pifre*[71], *dont* — A : *toutesfois* — l. 97. G : *droitz* — A, G : *plains* — l. 98. K : *apertement* — l. 100. A, G, J : *faictes moy* — l. 101. G : *quant* — l. 104. G : *contredsoyent* ; H, J : *contredisoyent* — l. 106. A : *ainsi que dict Tite Live parlant des Cartagiens* manque ; G : *ainsi que dit* — l. 108. A, G : *bien dit* — l. 109. A, G : *replicques, duplicques*[75], *reproches...* — l. 110. G : *telles* manque — *n'estoyent* — *droict* — J : *allonguement* — l. 111. A, G : *les emporteroit trestous*[78] — G : *procedoyent*

70. Budé insiste particulièrement sur l'ignorance d'Accurse qui n'avait aucune notion de l'histoire ancienne : « Ex quibus atque hujusmodi nugis ejus intelligere facile possumus, nec *historiarum notitiam ipsum, nec annalium* habuisse, nec qui quoque tempore aut jurisconsulti, aut legislatores, aut temperatores aut qui quibusque æquales fuerint, quicquam pensi habuisse. » *Annotationes...*, p. 87. (P.)

71. Fifre. Suivant Le Duchat, forme usitée dans la Touraine.

72. Cf. Tite-Live, XXI, 4 : « Pauci ac ferme optimus quisque Hannoni adsentiebantur : sed (ut plerumque fit) *major pars meliorem vicit.* » (P.)

73. Soutenant. Latinisme (*contendere*, même sens).

74. La *replicque* était en terme de pratique la réponse du demandeur aux *contredicts* du défendeur. Cf. *R. XVIe s.*, I, 34. (P.)

75. La *duplicque* était la réponse opposée par le défendeur à la *replicque*. (P.)

76. Les *reproches* étaient l'acte par lequel une des deux parties récusait, ou plus exactement décréditait les témoins de la partie adverse. Cf. *R. XVIe s.*, I, 34. (P.)

77. On appelait *salvations* l'acte par lequel une partie faisait valoir ses témoins attaqués par les *reproches* de la partie adverse. Cf. *R. XVIe s.*, I, 35. (P.)

78. Tous. Forme pronominale fréquente chez R. et ses contemporains (Saint-Gelais, Marot, Marguerite de Navarre), devenue vul-

aultrement, selon equité evangelicque et philosophicque [79].

Somme, tous les papiers furent bruslez, et les deux gentilzhommes personnellement convocquez. Et lors Pantagruel leur dist :

« Estez vous ceulx qui avez ce grand different ensemble ?

— Ouy (dirent ilz), Monsieur.

— Lequel de vous est demandeur?

— C'est moy, dist le seigneur de Baisecul.

— Or, mon amy, contez moy de poinct en poinct vostre affaire selon la verité; car, par le corps bieu [80], si vous en mentés d'un mot, je vous osteray la teste de dessus les espaules et vous monstreray que en justice et jugement l'on ne doibt dire que verité. Par ce, donnez vous garde de adjouster ny diminuer au narré [81] de vostre cas. Dictes [82].

Ligne 112. A : *selon equité philosophicque et evangelicque* — l. 114. J : *leurs* — l. 115. A, G, H, J : *Estes vous qui avez ce grand* (G : *grant*) *different entre vous deux ?* — l. 118. K : *Basse cul* — l. 120. H, J : *scelon* — A, G, H, J : *le corps Dieu* — A, G, J : *mentez* — l. 122. G : *dobit dire* — A, G : *que la vérité*

gaire dans le dernier quart du XVIe s., tomba dans le burlesque au suivant. Cf. Brunot, t. II, p. 323, et t. III, p. 299. (S.)

79. Ainsi à propos de cette affaire Baisecul-Humevesne, R. reprend d'abord un thème traditionnel de la satire populaire : l'invective contre les lenteurs et les complications de la procédure, que le pouvoir royal cherchait sans cesse à simplifier (cf. *R. XVIe s.*, I, 29) ; puis il rend responsables de la longueur des procès les glossateurs et interprètes du droit, formulant ainsi en français, dans un ouvrage d'imagination, des critiques qui n'avaient jusqu'alors été exposées qu'en latin, dans des traités techniques, à l'usage des clercs. Il se fait l'écho des protestations de l'Humanisme et des juristes de la Renaissance contre les traditions et la jurisprudence médiévales. (P.)

80. Corbleu ! Cf. l. I, ch. XXXIII, n. 18.

81. Exposé sous forme de récit. Cf. ci-dessus, *Prol.*, n. 6.

82. On ne cherchera donc pas dans les chapitres suivants une critique ou une parodie des formes de la procédure puisque tous les instruments ordinaires de la procédure sont jetés au feu.

Comment les seigneurs de Baisecul et Humevesne plaidoient devant Pantagruel sans advocatz[1].

Chapitre XI.

Donc commença Baisecul en la maniere que s'ensuyt :

« Monsieur, il est vray que une bonne femme de ma maison portoit vendre des œufz au marchez...

— Couvrez vous[2], Baisecul, dist Pantagruel.

— Grand mercy, Monsieur, dist le seigneur de Baisecul. Mais, à propos, passoit entre les deux tropicques, six blans[3] vers le zenith[4]

Ligne 1. A, G : le titre et *chapitre XI* manquent — l. 2. H : *davant* — l. 3. H, J : *chapitre X* — l. 4. A, G : *Baisecul* manque — J : *commencza* — l. 6. A, G, H, K : *marché* ; J : *de œufz au marché* — l. 8. G : *grant* — l. 9-10. A, G, H, K : *tropiques vers le zenith diametralement opposé es Troglodytes par autant...* ; J : *six blancs vers le zenith diametralement opposé es Troglodytes par autant que les mons et du laict Rhiphées*

1. Ces plaidoyers des ch. XI, XII, XIII ne sont pas, quoi qu'on en ait dit, une caricature de l'éloquence judiciaire du temps. R. s'est amusé à enchaîner une série de coq-à-l'âne du type le plus puéril, un mot, ou même la syllabe finale d'un mot, appelant un autre mot auquel une locution du langage usuel l'a associé. Cf. ch. XII, l. 31 : *fricasser les escutz* suggère *écuelles*, qui appelle son complément ordinaire : *écuelles de bois*. Ces coq-à-l'âne sont compliqués par des lapsus. Cf. ch. XIII : *considérée l'oppilation de la rate* qui devient *considérée l'orripilation de la ratepenade*, etc. Nous signalerons de temps à autre le procédé de formation de quelques coq-à-l'âne, sans prétendre les éclaircir tous. Nous nous attacherons surtout à expliquer le sens individuel des mots et des locutions qui ne sont plus de la langue usuelle. (P.)

2. Les seigneurs ne se découvraient que devant le roi. Même à table, ils gardaient le bonnet sur la tête. C'est de la part de Pantagruel une marque de bienveillance d'inviter Baisecul à se couvrir. Cf. l. I, ch. XXXIII, n. 7. Du Fail, t. II, p. 89, raconte la plaisante histoire d'un président qui s'était fait peindre au pied de la Vierge, le bonnet à la main et un phylactère lui sortant de la bouche, sur lequel un farceur avait écrit : « Couvrez-vous, monsieur le Président. » (C.)

3. Monnaie de billon blanche, de valeur et de type différents ; les *blancs* de onze deniers s'appelaient *unzains*, de douze deniers, *douzains*. Ils dataient du commencement du règne des Valois. Cf. Levasseur, p. XXXVII. (S.)

4. Terme technique attesté pour la première fois sous cette forme ; Oresme, au XIVe s., écrit *cenith*. (S.)

et maille[5] par autant que[6] les mons Rhiphées[7] avoyent eu celle année grande sterilité de happelourdes[8], moyennant une sedition de Ballivernes[9] meue entre les Barragouyns[10] et les Accoursiers[11] pour la rebellion des Souyces, qui s'estoyent assemblez jusques au nombre de bon bies pour aller à l'aguillanneuf[12] le premier trou[13] de l'an que l'on livre la souppe aux bœufz et la clef du charbon[14] aux filles pour donner l'avoine aux chiens[15].

« Toute la nuict l'on ne feist, la main sur le pot[16], que despescher

Ligne 10. A : *avoient eu* — l. 11. G : *anné* — l. 12. A, G : *de Ballivernes* manque — l. 13. A : *Souisses*; G : *Souysses* — A : *s'estoient* — A, G, H, K : *au nombre de troys* ; K : *troix* (*six, neuf dix pour aller*); J : *assemblez deux liards jusques au nombre de troys, six, neuf, dix, pour aller* — l. 15. A, G, H, J, K : *que l'on donne la souppe* — l. 17. A, G, H : *nuyct*

5. Rétablissez : « entre les deux tropicques, vers le zénith, six blancs et maille. »

6. Parce que. Cf. l. I, *Prol.*, n. 35.

7. En Scythie. Peut-être réminiscence de Virgile, *Géorgiques*, I, 240, III, 382 et IV, 518.

8. Attrape-nigauds. Cf. ci-dessus, ch. VII, n. 58.

9. Balivernes. Cf. l. I, ch. XXIV, n. 37.

10. Ceux qui baragouinent, jargonneurs. Sens primordial du mot qu'on lit déjà dans un texte du XIVe s. (*Arch. nat.* JJ, 141) : « En la ville d'Ingré, près d'Orleans... certains couvreurs jetterent des pierres et du mortier audit Jehan et l'appelerent sanglant *barragouin* », c'est-à-dire vilain bredouilleur. Cf. *R.E.R.*, V, 393-398. (S.)

11. Les pratiques, les clients d'un moulin à eau ou à vent. Sens du mot en Saintonge et ailleurs. Ici en même temps jeu de mots sur les commentateurs d'Accurse, le glossateur des Pandectes, cf. ch. VI, n. 61. (S.)

12. Trois, six, neuf,
Pour aller à l'aguillanneuf.

C'est ainsi sans doute qu'il faut entendre la formulette que dénature l'addition de *dix*. (C.)

13. Jour du nouvel An. Nom anciennement attesté (v. Godefroy), encore vivace dans les patois, et d'origine inconnue. Au XVIe s., le mot se lit fréquemment dans les *Propos Rustiques* de du Fail, au sens d'étrennes de Nouvel An, ch. X : « le premier jour de l'an (comme est l'ancienne coustume) aller à *Haguillenneuf.* » (S.) — La quête de l'*aguillaneuf* ou de la *guillaneu* se faisait la veille du nouvel an par les garçons du village, qui allaient de porte en porte en chantant des couplets traditionnels. On trouvera une chanson d'aguillaneuf dans les *Noels* de Lucas Lemoigne, 1520. (C.)

14. Le charbon, combustible dispendieux, se mettait sans doute sous clef, pour empêcher les filles de cuisine de le gaspiller. (C.)

15. Rétablissez : la soupe aux chiens et l'avoine aux bœufz.

16. Équivoque entre le pot de chambre et le pot à vin. L'expression *la main sur le pot* signifiait « marché conclu, vin du marché tiré et prêt à boire. » Cf. *Pathelin*, v. 394

Ce fut pour le denier à Dieu :
Et encore, se j'eusse dit :
« *La main sur le pot !* » pour ce dit
Mon denier me fust demouré.

De même, ch. XXXII : « Et quoy, dist Pantagruel, en demandent ilz de meilleures que la *main au pot* et le verre au poing ». (C.)

bulles à pied et bulles à cheval[17], pour retenir les bateaulx, car les cousturiers[18] vouloyent faire des retaillons[19] desrobez une sarbataine[20] pour couvrir la mer Oceane[21], qui pour lors estoit grosse[22] d'une potée de chous selon l'opinion des boteleurs de foin; mais les physiciens[23] disoyent que à son urine[24] ilz ne congnoissoyent signe evident au pas d'ostarde[25] de manger bezagues[26] à la moustarde, sinon que Messieurs de la court feissent par bemol commandement à la

---

Ligne 17-18 : A, G, H, J, K : *despescher* (A, J : *despecher*) *les bulles des postes à pied et lacquays* (J : *lacquais*) *à cheval* — l. 18. A : *basteaux*; H : *bateaux* — l. 19. A : *vouloient* — l. 20. K : *covrir* — A : *qui estoit grosse d'enfant selon*; G : *qui est grosse d'une potée de choux*; H : *qui estoyt* — l. 21. H, J : *scelon* — G : *foing* — l. 22. A : *disoient* — G : *orine* — A : *congnoissoient point*; G : *cognoissoyent point* — l. 23. A : *de manger des choux gales* — G : *des bezagues*

17. Lisez : « Depescher [expédier] à pied et *à cheval bulles...* »

18. Tailleurs. Cf. H. Estienne, *Dialogue*, t. I, p. 207 : « Ceux qu'on appeloit autrefois *Cousturiers*, depuis quelques ans ont été appellez Tailleurs. » Ce dernier nom est pourtant très ancien et les deux professions étaient loin de se confondre. Cf. A. Franklin, *Dict. des arts et métiers et professions depuis le XIIIe s.*, Paris, 1906, vo couturiers. (S.)

19. Petits morceaux, restes d'une étoffe coupée. Dérivé de *retailler*, rare en dehors de R. Le mot est encore vivace en Languedoc. (S.)

20. Sarbacane. Forme primitive du XVIe s. attestée antérieurement à R. (v. *Dict. général*) et tirée de l'esp. *cerbatana*. (S.)

21. Allusion à une facétie populaire sur les couturiers. Des *retaillons*, lopins et quartiers d'étoffe qu'ils dérobaient à leurs clients, ils faisaient, disaient-ils eux-mêmes, la bannière de la corporation. Cf. ch. VII, n. 218. La rumeur publique prétendait que cette bannière serait un jour une tente assez vaste pour couvrir toute la mer. Cf. dans G. Pépin, *Destructio Ninive*, (Paris, Chevallon, 1525), le Sermon de *Destructione vexilli Sutorum civitatis Ninive*. (P.)

22. Equivoque entre grosse, houleuse, et grosse, enceinte.

23. Médecins. Nom ancien toujours vivace en anglais. Il était encore usuel au XVIe s., mais R. ne s'en sert que dans ce passage. (S.)

24. L'examen des urines jouait un grand rôle dans l'ancienne médecine. Cf. Vieillard, *L'urologie et les médecins urologues dans la médecine ancienne*, Paris, 1903. Les anciennes gravures médicales représentent souvent le médecin avec un urinal de verre que de la main il élève à la hauteur de l'œil. On considérait dans l'examen de l'urine sa quantité, sa couleur, son odeur, son *goût*, sa fluidité et les matières qui y étaient en suspension. Cf. *Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, t. XVII, p. 499. (D.)

25. Pas d'outarde.

26. Haches à deux tranchants. Vieux mot que Rob. Estienne (1539) explique ainsi : « *Besague*, quasi *Bisacuta*, Bisagüe, ou deux fois agüe. » (S.)

verolle de non plus allebouter[27] apres les maignans[28], car les marroufles[29] avoient jà bon commencement à danser l'estrindore[30] au diapason, un pied au feu et la teste au mylieu, comme disoit le bon Ragot[31].

« Ha, Messieurs, Dieu modere tout à son plaisir, et contre fortune la diverse[32] un chartier[33] rompit nazardes[34] son fouet. Ce fut au retour de la Bicoque[35], alors qu'on passa licentié Maistre Antitus[36] des Cros-

---

Ligne 25. A, G, H, J : *alleboter après les maignans* (G : *mignans*) *et ainsi se pourmener durant le service divin, car* (K : *cat.*) *les.* — l. 26. H : *avoyent* — A, G, H, J : *dancer* — l. 27. A : *meillieu* ; G : *millieu* — l. 30. A, G, H, J, K : *un chartier* (G : *charretier*) *rompit son fouet* — l. 31. A, G, H, J, K : *Bicocque* — A, G, H, J : *Antithus* — A, G, J : *Cressonieres* ; H, K : *Crossonnieres*

27. Grappiller. Cf. l. I, ch. XXVII, n. 32.

28. Vers à soie. Du provençal *magnan*, même sens, d'où le dérivé moderne *magnanerie*, lieu où l'on élève les vers à soie. (S.)

29. Gueux. Cf. l. I, ch. I, n. 10.

30. Air ou mélodie de danse qui figure, sous la forme *estringole*, dans la farce de Calbain, *Anc. Théâtre*, t. II, p. 143 :

En dure, en d'*estringue*, en nos maisons,
En d'*estringole* Marion.

L'origine du mot est indigène : cf. les verbes *estreindre* et *estringuer*, tous les deux signifiant serrer, tenir serré, et *estraignant*, ancien terme de musique, désignant les sons poussés avec force. Cf. *R.E.R.*, VII, 461. (S.)

31. Fameux chef de gueux du XVIe s., type des Coesres de l'Argot, dont le nom a laissé des traces chez la plupart des écrivains de l'époque : R., Marot, Du Fail, Tahureau, Henri Estienne, Brantôme et d'Aubigné. Cf. Sainéan, *Les Sources de l'Argot ancien*, t. I, p. 37-39. (S.) — Ragot gueusait avec des béquilles, montrant sans doute une « jambe de Dieu » pourrie d'ulcères. Le *Testament de l'Oyson*, *Anc. poés. fr.*, t. X, p. 161, dit :

Ragot, atout sa grant espée
Ou sa potence, eust desconfit
Ung corps hardi ; point ne s'enfuit,

Le prologue des *Navigations de Panurge*, à la suite du Rabelais de Dolet, parle de poursuivre la vérité « à quatre pattes, ou avec des potences ou guymettes, comme ce vray prophète *Ragot*. » (C.)

32. G. Meurier, *Recueil de sentences* (1547), formule ainsi le dicton :

Contre *fortune la diverse*
N'est si bon char qui ne renverse.

(Leroux de Lincy, t. II, p. 277.) Math. Cordier *De corr. serm. emend.*, éd. 1531, p. 427, semble plus correct :

Contre *fortune la diverse*
N'est si bon chartier qui ne verse. (C.)

33. Charretier. Cf. l. I, ch. XXXII, n. 19.

34. L'interpolation de ce mot, qui veut dire chiquenaudes, (cf. l. I. ch. XX, n. 223) n'a aucun sens dans la phrase : « un chartier rompit son fouet ». Il ne figure pas dans l'édition de Dresde. (C.)

35. Sanglante défaite de Lautrec par les Impériaux, le 29 avril 1522, qui fit perdre le Milanais aux Français. (C.)

36. Voy. l. V, ch. II. Ailleurs, l. IV, ch. XL, *Antitus* (tout court) figure parmi les 147 cuisiniers de la grande Truye, dressée par Panurge contre les Andouilles. Ce personnage burlesque est souvent cité dans la

sonniers[37] en toute lourderie, comme disent les canonistes : *Beati lourdes, quoniam ipsi trebuchaverunt.*

« Mais ce que faict la quaresme si hault, par sainct Fiacre de Brye[38], ce n'est pour aultre chose que

La Penthecoste
Ne vient foys qu'elle ne me couste[39] ;

Ligne 32. K : *en tonte* — K : *canonistet* — G : *disant* — l. 33. J : *Beati lourdes de Granzelles...* — A, G, H, J : *quoniam trebuchaverunt* — l. 34. A, G : *le quaresme* — l. 35. A, G : *par aultre chose* — l. 36. H : *Pentecoste* — l. 37. A, G : *qu'el ne me* ; J : *qu'elle conseilliers du hierne me couste*

littérature du XVe s. Un *Johannes Antitus* est allégué, en 1478, par Guill. Coquillart dans son *Débat entre la Simple et la Rusée*, t. II, p. 83 :

Et brief, Martinus et Baldus,
Aussy Johannes Antitus,
Glossator juris civilis...

Un autre Antitus figure, comme médecin, à côté de Dam Pultus et du maistre Odo, dans le *Mystere de la Vengeance de nostre Seigneur*. Au début du XVIe s., dans la *Condamnation de Bancquet*, on en parle comme d'un type de niais, éd. Jacob, p. 326 :

Ha ! vous avez fait ceste feste ?
Quel *maistre Antitus* !

R. en fait également un sot prétentieux « licencié en toute lourderie », et ce type prévaudra. (S.) — Vers la fin du XVe s., Pierre Boussart, chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, avait reçu le surnom de *Maistre Anthitus* et ce surnom figure dans le titre de sa traduction d'*Euryalus et la Belle Lucresse*, d'Æneas Sylvius Piccolomini (Lyon, Olivier Arnoullet). Cf. *R.E.R.*, X, 108. (P.)

37. L'invention du titre « des Cressonnières », revient sans doute à R. C'est un terme de dérision : « Panthasilée estoit *cressonnière* », l. II, ch. XXX et l. I, ch. II, n. 39, et bien peu vraisemblablement un nom réel de terre. Cependant il existait un fief de la *Cressonnière* (cant. de La Chataigneraye non loin de Fontenay-le-Comte, que R. connaissait certainement. Dans la liste des cuisiniers, l. IV, ch. XL, figurent séparément Antitus et Cressonnadière. *Crosson*, pour cresson, est une forme provinciale. (C.)

38. La cathédrale de Meaux *en Brie* conservait comme relique l'épine dorsale de *saint Fiacre*. Cf. l. III, ch. XLVII : « je vous jure l'espine de *sainct Fiacre en Brie* » et l. I, ch. XVII, n. 26. (C.)

39. Cette rime se trouve déjà au XIIe s. dans le *Chevalier au lion* de Chrestien de Troyes, v. 5-6.

A cele feste qui tant *coste*
Qu'an doit clamer la *pantecoste*.

Wendelin Foerster dans son édition de ce roman (Halle, 1887) remarque, p. 273, qu'à cette époque cette rime était proverbiale. Il en cite huit exemples. Tous indiquent que la Pentecôte était une date choisie pour des fêtes, tournois, assemblées, etc., qui se célébraient en grande magnificence et par conséquent à grands frais. Cf. *Roman de la violette*, v. 293 :

Che fu *aune pentecouste*,
Que on despent et que mout *couste*. (P).

May, hay avant,
Peu de pluye abat grand vent[40].

Entendu que le sergeant me mist si hault le blanc[41] à la butte que le greffier ne s'en leschast orbiculairement[42] ses doigtz empenez de jardz[43], et nous voyons manifestement que chascun s'en prent au nez[44], sinon qu'on regardast en perspective oculairement[45] vers la cheminée, à l'endroit où pend l'enseigne du vin à quarente sangles[46], qui sont necessaire à vingt bas[47] de quinquenelle[48]. A tout le moins, qui ne vouldroit lascher l'oyseau[49] devant talemouses[50] que le descouvrir,

---

Ligne 39. J : *abat par les antan grand vent* ; G : *grant vent* — l. 40. A, G : *Ne mist pas* — l. 41. A : *lechast bas et roide* — l. 42. A : *de jart* ; G : *de jardz* ; H, J : *de jard* — l. 43. G : *reguardast* — A, H, J : *ocularement* — l. 44. A, G, H, J : *quarante* — l. 45. A : *necessaires* — A, G : *de quinquenelle* manque — l. 46. A, G, H, K : *talemouses* manque — J : *devant que cent francs le découvrir* ; A, G, H : *decouvrir*

40. « Grand vent chiet à poi de pluie », lit-on dans le *Roman de Renart*, v. 8.828. Cf. l. I, ch. v, n. 65. Le ch. XLIV du l. IV est intitulé : « Comment petites pluyes abattent les grans vents. » (C.)

41. La cible ou *blanc* du tir à la butte. Cf. l. I, ch. LVIII, n. 31. (C.)

42. Suivant un contour circulaire. Dérivé de *orbiculaire*, latinisme attesté dès le XIVe s. (v. *Dict. gén.*)

43. Plumes d'oie mâle. Il n'est guère probable que l'on ait jamais fait de distinction pour écrire entre les plumes d'oie et celles de *jars*. (C.)

44. S'en reconnaît coupable. « Locution venue, dit de Brieux, d'une ancienne coutume qui obligeait celui qui avait accusé quelqu'un à faux à lui faire réparation publique en *se prenant le nez* » (Littré). (C.)

45. Par le moyen des yeux. Cf. Des Périers, *nouv.* CXXVII : « Son mari qui sentoit *oculairement* les grillons s'affaiblir ».

46. Le Duchat entend par là du vin d'une si grande force qu'on est obligé de relier de *quarante* cercles le tonneau où on l'a mis. Si vraiment on doit chercher un sens à la locution on peut aussi comprendre que le vin est si vert qu'il oblige le buveur, selon la plaisanterie populaire, à se faire solidement attacher à la table par quarante sangles. (C.)

47. Il faut sans doute entendre des *bâts* de mulets ou de toute autre bête de somme et non des *bas* de chausses, à moins que R. n'ait cherché l'équivoque. (C.)

48. Ce terme d'ancienne pratique : répit de cinq ans accordé aux débiteurs pour payer leurs dettes, a été ajouté après les premières éditions. Il n'a ici aucun sens. (C.)

49. « Il ne faut pas lâcher l'oiseau (le faucon) avant de le découvrir » c'est-à-dire avant de le décapuchonner. C'est un équivalent de « mettre la charrue devant les bœufs. » (C.)

50. Talmouse. Pâtisserie dont la recette est ainsi donnée par le *Viandier* de Taillevent,

car la memoire souvent se pert quand on se chausse au rebours[51]. Sa, Dieu gard de mal Thibault Mitaine[52] ! »

Alors dist Pantagruel :

« Tout beau, mon amy, tout beau, parlez à traict[53] et sans cholere. J'entends le cas, poursuyvez.

— Or, Monsieur, dist Baisecul, ladicte bonne femme, disant ses *Gaudez* et *Audi nos*[55], ne peut se couvrir d'un revers faulx montant[56] par la vertuz guoy[57] des privileges de l'université[58], sinon par bien

---

Ligne 47. A, G : *quant* — G : Sa *Dieu*. — l. 49. G : *Lors dist*. — l. 50. K : *colere* — l. 51-52. A, G, H, J : *poursuyvez. Vrayement dist le Seigneur* (J : *Seigneur*) *de Baisecul, c'est bien ce que l'on dit* (H, J : *dict*) *qu'il faict bon adviser aulcunesfois* (G, H, J : *auculnesfoys*) *les gens, car ung homme advisé en vault deux*[54] (H : *deulx*). *Or, Monsieur* — l. 52. A, G, H, J, K : *dist Baise cul* manque — G : *les Gaudez* — l. 53. A, G : *ne peult pas se couvrir* ; J : *ne peult de couvrir* ; M : *couvrit* — M : *fault* — l. 54. A, G : *par la vertuz guoy des privileges de l'Université* manque

p. 75 : « Talemouse faicte de fin fromage par monceulx carrés menu comme feves, et parmy le fromage soit destrampé œufz largement et meslé tout ensemble, et la crouste destrampée d'œufz et de beurre. » (S.) — Les *talemouses* de Saint-Denis étaient encore en réputation au milieu du XIXe s. Cf. Balzac, *Un début dans la vie*. (C.)

51. La rime ou plutôt la consonnance oblige à rétablir :

La mémoire souvent se perd
Quand on se chausse à l'envers. (C.)

52. Thibaut mitaine. Allusion obscure. Peut-être s'agit-il d'un refrain de chanson, ou d'un type comique, un Roger-Bontemps paysan.

53. Lentement, posément.

54. Un adverty en vaut deux, lit-on dans le *Florilegium* de Gruther, 1610. Cf. Leroux de Lincy, p. 430. (C.)

55. Les antiennes, prières commençant par *Gaude* et *audi nos*. Le terme *gaudé*, prière machinale, se trouve encore dans Trévoux : « Cette vieille est toujours une heure après les autres pour dire ses *gaudés*. » Quant à l'expression *audi nos*, G. Bouchet en fait dans ses *Serées* plusieurs fois usage, t. I, p. 306, t. IV, p. 183, t. VI, p. 23. (C.)

56. « Se couvrir d'un revers montant », et plus bas : « tirant un estoc volant » sont des termes de l'ancienne escrime. Cf. l. I, ch. XXXV, n. 31 : « lancea un *estoc volant* ». (C.)

57. Vertu Dieu ! Juron atténué. Cf. l. I, ch. XVII, n. 25, et l. III, ch. XII : « Ventre guoy ! »

58. Les privilèges de l'Université, qui figurent dans l'ordonnance constitutive de Philippe-Auguste en 1200 et dans les statuts donnés par le légat du pape Robert de Courçon en 1215, furent confirmés et augmentés en 1341 par Philippe de Valois. Ils accordaient aux écoliers et aux membres de l'Université l'exemption de la taille, des péages et autres impôts, le privilège de ne pouvoir être traduits devant d'autres juges que ceux de Paris, etc. (C.)

soy bassiner anglicquement[59], le couvrant d'un sept de quarreaulx et luy tirant un estoc vollant au plus pres du lieu où l'on vent les vieux drapeaulx dont usent les paintres de Flandres quand ilz veullent bien à droict ferrer les cigalles[60], et m'esbahys bien fort comment le monde ne pont, veu qu'il faict si beau couver. »

Icy voulut interpeller[61] et dire quelque chose le seigneur de Humevesne, dont luy dist Pantagruel :

« Et, ventre sainct Antoine, t'appertient il de parler sans commandement ? Je sue icy de haan[62] pour entendre la procedure de vostre different, et tu me viens encores tabuster[63] ? Paix, de par le diable, paix ! Tu parleras ton sou quand cestuy cy aura achevé. Poursuyvez, dist il à Baisecul, et ne vous hastez point.

— Voyant doncques, dist Baisecul, que la pragmatique sanction[64] n'en faisoit nulle mention et que le pape donnoit liberté à un chascun de peter à son aise, si les blanchetz[65] n'estoyent rayez, quelque pau-

---

Ligne 55. G : *angligquement* — A, H : *quarreaux* ; G : *quarreux* — l. 56-57. A, H, J : *vieulx drapeaux* ; G : *vieulx drappeaulx* — A, H, J : *painctres* — G : *quant ilz* — l. 59. J : *ne pond* — l. 62. *ventre de Sainct Antoine* — A, G : *t'appartient il* — K : *commendement* — l. 64. G : *differant* — K : *tu me viens* — l. 65. G : *quant* — l. 66. H, J : *poinct* — l. 67. A, G, H, J : *pragmaticque* — l. 69. A : *aize* ; G : *ayse* — A, H : *n'estoient*

59. Angéliquement. Dérivé isolé d'*angle*, forme archaïque pour *ange*. (S.)

60. Cf. l. I, ch. XI, n. 30 : « *ferroyt les cigalles.* » Ce proverbe signifie : tenter une chose impossible. On disait plus communément ferrer les oies. (C.)

61. Intervenir. Sens du latin *interpellare*. (P.)

62. Effort pénible. Vieux mot, fréquent dans R. et chez Marot.

63. Importuner. Cf. l. I, ch. VI, n. 57.

64. Ordonnance rendue le 7 juillet 1438 par Charles VII à Bourges, et consacrant le principe de l'infériorité de la puissance pontificale à l'autorité des conciles. Sa révocation par Louis XI en 1461, à la suite de l'opposition de la cour romaine, entraîna les protestations des légistes, du clergé, du Parlement et même des États généraux. La querelle ne fut close que par le concordat de 1516. (C.)

65. Etoffe de laine blanche ordinairement unie dont on doublait les hauts-de-chausses. Cf. l. I, ch. XX, n. 22 : « sept aulnes de drap noir et troys de *blanchet* pour la doubleure. » On voit ainsi la liaison entre « peter à son aise » et « les blanchetz ». Mais il ne faut pas chercher à expliquer la défense d'employer des *blanchets rayés*, à moins que R. ne fasse allusion à quelque édit somptuaire concernant le vêtement. (C.)

vreté que feust au monde, pourveu qu'on ne se signast de ribaudaille, l'arc an ciel, fraischement esmoulu à Milan pour esclourre les alouettes, consentit que la bonne femme escullast les isciaticques[66] par le protest des petitz poissons couillatrys[67] qui estoyent pour lors necessaires à entendre la construction des vieilles bottes.

« Pour tant, Jan le Veau[68], son cousin Gervays[69], remué d'une busche de moulle[70], luy conseilla qu'elle ne se mist poinct en ce hazard de seconder la buée[71] brimballatoyre[72] sans premier aluner[73] le papier à tant pille, nade, jocque, fore[74] : car

Non de ponte vadit, qui cum sapientia cadit[75],

Ligne 70. G : *pouvreté qui fust*; A : *qui feust* — H, J : *on monde* — l. 70-73. A : *qu'on ne se seignast de la main gauche la bonne femme se print à esculler les souppes per la foy des petis poissons couillastrys* ; G : *qu'on ne se seignast de ribaudaille, la bonne femme se print à esculler les sciaticques par la foy des petis poissons couillastrys* — l. 71. H : *l'arc en ciel*; J : *l'arc ancien* — l. 73. H, J : *couillastrys* — A : *qui estoient* — J : *pour les necessaires* — l. 74. J : *vieilles*; K : *vielles* — l. 75. A, G : *Jehan* ; H, J, K : *Jean* — l. 76. A, G : *point* — l. 77. A : *de laver la buée*; A, G : *brimballatoyre* manque — J, K : *allumer* — l. 78. A : *foce*

66. Sciatiques. Forme tirée directement du grec, tandis que la forme correcte est un reflet du latin. (S.)

67. Couillards, épithète forgée par R. qui baptise de ce nom un villageois, l. IV, *N. Prol.*

68. Nom typique du sot. Cf. l. I, ch. XIV, n. 26.

69. Cousin germain. Cette forme particulière se lit déjà dans *Le privilege aux Bretons*, pièce de la fin du XIIIe s., et, au XVIe, dans l'*Esperon de Discipline* de frère Antoine du Saix. On ne saurait dire s'il s'agit d'un jeu de mots ou d'un équivalent patois, spécialement breton du mot *germain*. Cf. *R.E.R.*, IX, 231, et X, 233. (S.) — L'expression : *Cousin remué de germain* s'est conservée en Poitou jusqu'à la fin du XVIIe s. pour signifier : issu de germain. « *Cousin remué de germain* de lad. deffunte. » *Reg. de l'Égl. réform. de Niort* 1682. (C.)

70. Bois à brûler. Cf. l. I, ch. XX, n. 13. Cette plaisanterie se retrouve dans du Fail, t. I, p. 43 : « estoit vostre *cousine remuée d'une busche* ». (C.)

71. La lessive. Cf. ch. XXX : « Matabrune lavandière de *buées* ». Le terme est encore usuel en Poitou, où l'on dit aussi *bugée*, et dans le pays Messin où l'on dit *bouaie* (C.)

72. A grand remuement. Dérivé burlesque tiré de *brimballe*, et attesté uniquement dans ce passage. Ce terme, qui manque aux premières éditions, peut s'appliquer au linge qu'on agite dans l'eau au sortir de la cuve, ou même à l'agitation domestique causée autrefois par les lessives annuelles ou bisannuelles dans les familles. (C.)

73. Tremper dans une dissolution d'alun. Depuis le moyen âge, les teinturiers employaient l'alun pour faire adhérer la couleur aux étoffes. Il est possible qu'il y ait eu un proverbe de métier : « Il ne faut pas laver la buée avant d'*aluner* l'étoffe. » (C.)

74. Jeu sans doute analogue à celui du toton. Cf. l. I, ch. XX, n. 30.

75. La forme correcte du dicton est : « Non de ponte *cadit* qui cum sapientia *vadit*. » Cf. *R.E.R.*, VII, 375.

attendu que Messieurs des Comptes ne convenoyent en la sommation des fleutes d'Allemant [76], dont on avoit basty les *Lunettes des Princes* [77], imprimée nouvellement à Anvers.

« Et voylà, Messieurs, que faict maulvais raport, et en croy partie adverse *in sacer verbo dotis* [78] : car, voulant obtemperer au plaisir du roy, je me estois armé de pied en cap d'une carrelure [79] de ventre pour aller veoir comment mes vendangeurs avoyent dechicqueté leurs haulx bonnetz [80] pour mieux jouer des manequins [81], et le temps estoit quelque peu dangereux de la foire [82], dont plusieurs francz archiers [83] avoyent esté refusez à la monstre [84], nonobstant que les cheminées feussent assez haultes selon la proportion du javart [85] et des malandres [86] l'ami Baudichon [87].

Ligne 80. K : *Messieurs* — A : *ne convenoient pas bien*; G : *ne convenoyent pas bien* — l. 82. A, G : *imprimées* — l. 83. G : *mauvais* — l. 84. A, G : *adverse en sa foy ou bien in sacer* — J : *optemperer* — l. 85. A, G : *estoys* — A, G, H, J : *carreleure* — l. 86. A : *vendageurs* — A : *avoient* — l. 87. A, G, J : *mieulx* — A, G, H, J, K : *car le temps* — l. 89. A, G : *avoient* — l. 90. G : *fussent* — J : *scelon* — l. 91. A, G, H, J : *l'amy*

76. Flûtes traversières. Cf. l. I, ch. XXIII, n. 65.

77. Titre du principal ouvrage du grand rhétoriqueur Meschinot, publié en 1459 et 1473. Cf. ch. VII, n. 69. (P.)

78. Jeu de mots. *In verbo sacerdotis*. Cf. *Cent Nouv. nouv.*, *nouv.* LXX : « En vérité, respondit alors le curé... je vous asseure *in verbo sacerdotis*. » (P.)

79. Proprement pièce de cuir pour faire une semelle. Cf. l. I, ch. VIII, n. 55. La *carrelure de ventre*, c'est le bouffaige ». Cf. l. III, ch. XXIII. (P.)

80. Coiffure depuis longtemps démodée et ridicule. Cf. l. I, ch. IX, n. 20.

81. Nom supposé d'un instrument de musique, castagnettes ou épinette, mais dont la description ne se trouve nulle part. Cf. plus bas ch. XXI : *jouer des manequins à basses marches*. Expressions tirées de la musique et employées, ici, dans un sens libre. Cf. du Fail, *Propos rustiques*, éd. La Borderie, p. 45 : « le vieux jeu, l'ancien mestier, et le joly gentil petit *jeu des* cymbales ou *manequins*. » (S.)

82. Flux de ventre. A rapprocher du dicton « cuideurs de vendanges », l. I, ch. XXV, n. 14. (C.)

83. Francs archers. Milice établie par Charles VII, en 1448, et licenciée par Louis XI, en 1479. Ils devinrent de bonne heure, par leur conduite piteuse, un objet de raillerie, dont le monologue du *Franc archer de Bagnolet*, attribué à Villon, s'est fait l'écho. R. fait allusion à ce dernier, l. IV, ch. LV, à propos de la poltronnerie de Panurge. (S.)

84. Revue des troupes.

85. Tumeur au bas de la jambe du cheval.

86. Mal qui vient au jarret des chevaux.

87. Refrain de chanson populaire mentionnée dans le *Mystère de l'Assomption* du XV[e] s. (Petit de Julleville, t. I, p. 275) :

« Et par ce moyen fut grande année de quaquerolles [88] en tout le pays de Artoys, qui ne feust petit amandement pour Messieurs les porteurs de cousteretz [89], quand on mangeoit, sans desguainer, cocques cigrues [90] à ventre deboutonné. Et à la mienne volunté [91] que chascun eust aussi belle voix : l'on en jourroit beaucoup mieulx à la paulme, et ces petites finesses, qu'on faict à etymologizer les pattins [92], descendroyent plus aisement en Seine [93] pour tousjours servir au Pont aux Meusniers [94], comme jadis feut decreté par le roy de Canarre [95] et l'arrest en est au greffe de ceans.

« Pour ce, Monsieur, je requiers que par vostre seigneurie soit dict et declairé sur le cas ce que de raison, avecques despens, dommaiges et interestz. »

Lors dist Pantagruel :

Ligne 92. A : *caquerolles* ; G : *quaquerosles* — l. 93. A, G : *qui ne fut pas* ; H : *qui ne feut* ; J : *qui ne fut* — A, G, H : *amendement* ; K : *amandemant* — l. 94. A, G, K : *pourteurs* ; — H : *coustretz* — A, G : *sans desguainer* manque — A, G : *coques cigrues* — l. 95. A, G : *voulenté* — l. 97. A : *à porter des pastins* — G : *etymologiser* — l. 98. A : *descendroient* ; G : *aysement* — l. 99. A, G : *fut decreté* — A : *Cannare que l'arrest* — l. 101. A : *Par ce* — A, G : *soit dit* — l. 102. A : *dommages* — l. 103. M : *interez*

Que je sceusse d'une vielle
Jouer sans plus une chanson,
Seulement *l'amy Baudichon* ;
Ce seroit assez pour me vivre...

et au XVIe s., dans le *Quintil*, éd. Chamard, p. 214 : « Chanson bien vulgaire... comme seroit la Tirelitanteine ou *Lamybaudichon*. » (S.)

88. Coquilles de limaçon. Terme méridional tiré du bas-languedocien *cacaraulo*, limaçon, escargot. (S.)

89. Hottes de vendange. Cf. l. I, ch. I, n. 13.

90. Cf. l. IV, ch. XXXII, *cocquecigrues de mer*. Genre de coquilles. Le mot se trouve sous la forme de *coquegrue* dans une vieille farce (*Anc. Th. fr.*, t. II, p. 59). Même mot que *cocquecigrue*, au sens d'oiseau. Cf. l. I, ch. XLIX, n. 9. (S.)

91. Puisse-t-il ne dépendre que de ma volonté que... Cf. *Prol.*, n. 8.

92. Souliers à semelle épaisse et à hauts talons que les femmes portaient pour se grandir, à la façon des Italiennes et des Espagnoles. Il est probable qu'il s'agit ici de semelles de bois. Ducange, vo *Patinus* : « Pierre Boyvin patinier acheta du bois convenable à faire *patins* et galoches. » (C.)

93. Plaisanterie encore usuelle. On dit de quelqu'un chaussé de gros souliers qu'il n'a pas besoin de bateau pour passer l'eau. (C.)

94. Le pont aux Meuniers était en aval et le long du pont au Change. Son nom lui venait des moulins établis entre ses arches. Il disparut au XVIIe s. (C.)

95. R. a déjà fait allusion à ce prince imaginaire qu'il appelle l. I, ch. L : « Alpharbal, *roy de Canarre* ». Cf. également l. I, ch. XIII, n. 2. (C.)

« Mon amy, voulez vous plus rien dire?

Respondit Baisecul :

« Non, Monsieur, car je ay dict tout le *tu autem* [96], et n'en ay en rien varié, sur mon honneur.

— Vous doncques (dist Pantagruel), Monsieur de Humevesne, dictes ce que vouldrez, et abreviez [97], sans rien toutesfoys laisser de ce que servira au propos. »

Ligne 105. A, G : *riens* — l. 107. A, G, H, J : *j'en ay* — G : *dit* — l. 108. A, G : *en riens* — l. 110. A, G : *riens* — A : *toutesfois*

96. La teneur entière. Cf. l. I, ch. XIII, n. 36.

97. Abrégez. Latinisme employé vers la même époque par Jean Bouchet, *Noble Dame*, f° 142 v° : « Ire *abrevie* la vie. » (S.)


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY